
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01309765 4

LA

QUESTION BIBLIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les Origines de l'Église d'Anvers. — La légende de saint René. In-8°, 76 pp. — Prix : 2 fr. — Laval, A. Goupil ; novembre 1901.

ÉTUDES D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE SUR LE XIXe SIÈCLE

Dom Couturier, abbé de Solesmes. — In-18, 384 pp., avec portrait. — Prix : 3 fr. — Librairie Germain et G. Grassin, rue du Cornet, Angers.

La Controverse de l'apostolicité des Églises de France au XIXe siècle. Deuxième édition revue et augmentée. — In-8°, III-136 pp. — Prix : 4 fr. — Paris, A. Fontemoing ; Laval, A. Goupil.

Le Petit Séminaire Mongazon. Essai publié dans la *Semaine religieuse du diocèse d'Angers* de janvier à novembre 1900.

Un dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers. Essai publié dans la *Revue de l'Anjou* de novembre 1898 à février 1901. — 364 pp. — Le tirage à part n'est pas dans le commerce.

Lettre à dom Chamard sur un dernier Gallican. — 25 août 1901. — In-8°, 26 pp. — Prix : 1 fr. — Chez l'auteur.

LA

QUESTION BIBLIQUE

CHEZ

LES CATHOLIQUES DE FRANCE

AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

ALBERT HOUTIN

Deuxième édition, revue et augmentée.

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1902

La première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir ; la seconde de ne pas craindre de dire vrai ; en outre, que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie, ni d'animosité.

Lettre de Léon XIII *sur l'Histoire*, 18 août 1883.

TABLE DES MATIÈRES

X (1892-93)

XI (1893-94)

XII

XIII (1893-97)

XIV (1897)

XV (1897)

XVI (1898-99)

XVII (1900)

LA
QUESTION BIBLIQUE
CHEZ LES CATHOLIQUES DE FRANCE
AU XIXe SIÈCLE

I

(1800-30)

L'apologétique biblique au commencement du siècle. — Le conflit géologique. — L'interprétation du premier chapitre de la Genèse. — Le conflit égyptologique. — Lamennais. — La sécularisation de la science. — La science des religions.

Au commencement du XIXe siècle, l'idée ordinaire des catholiques, et même des chrétiens, sur les origines du monde, était qu'il avait été créé environ quarante siècles avant Jésus-Christ, et que l'humanité remontait à une antiquité de six mille ans. L'histoire de quelques peuples remplissait tant bien que mal cette période ; c'étaient les Grecs, les Romains, trois ou quatre autres nations de l'Orient moins connues, mêlées à l'histoire juive. Mais rien n'avait d'importance qu'en tant qu'il préparait la venue du Sauveur, fournissait les prédictions ou les « types » de sa vie. Pareillement après lui, l'histoire consistait dans les

conquêtes opérées par sa doctrine, dans l'évolution des sociétés qui l'avaient adoptée. Elle formait la suite de la religion. Il existait, à la vérité, des gens en dehors de ce plan divin, les païens, mais on les tenait, et comme quantité et comme qualité, pour négligeables.

A cette théorie communément acceptée, un petit nombre d'esprits, surtout au XVIIIe siècle, avaient opposé de nombreuses objections, et plus encore de sarcasmes. Leur système historique et scientifique vieillissait singulièrement la terre et l'homme ; il ne permettait pas de les considérer comme les centres du monde, les points auxquels tout se rapporte. Les doctrines chrétiennes subsidiaires étaient privées de leur fondement. En quoi, par quoi l'histoire d'un pauvre canton de l'Orient influencerait-elle l'univers ? Quelles conséquences les aventures d'un nommé Adam, — supposé qu'il ait existé, — vivant quatre mille ans avant notre manière de compter, entraîneraient-elles, pour des millions d'individus qui, pendant des milliers d'années, l'ont précédé sur cette planète ?

Le conflit de l'ancienne foi et des nouvelles doctrines n'était point aigu et les catholiques de France, en particulier, n'avaient ni le temps ni les moyens de s'en préoccuper. Une révolution politique inouïe avait bouleversé la société, détourné l'attention générale des temps antiques et des hautes spéculations, pour la fixer sur le présent et les affaires pratiques. Placés dans une situation fort précaire, les ministres du culte cherchaient à relever l'Église de ses ruines, et quand ils voulaient combler les lacunes de

l'ignorance religieuse, créée par l'interruption de leur enseignement, ils n'estimaient point devoir initier leurs ouailles aux controverses scientifiques. Il n'y avait guère que devant les auditoires des très grandes villes, ou bien dans des publications destinées à un public spécial, qu'il fût besoin de défendre les idées communes fondées sur la Bible.

Alors on s'en tenait généralement à l'interprétation traditionnelle. Dans une lettre à M. de l'Isle de Sales, membre de l'Institut, sur son *Mémoire en faveur de Dieu* (1802), l'archevêque Le Coz blâmait ce philosophe de son « affectation à donner au monde une ancienneté que lui refusent les livres saints ». « Vous affectez, Monsieur, disait le prélat[1], de donner au monde au moins dix mille ans ; vous allez même jusqu'à reculer à cette époque le règne des sages, c'est-à-dire des philosophes, ce qui nécessairement supposerait une existence du monde bien antérieure. Je vous demande quels motifs vous pouvez avoir de donner à la terre un âge aussi reculé, aussi contraire aux résultats de tous les vrais savants qui ont médité sur la chronologie ? »

L'archevêque n'était pas aussi mal renseigné que le suppose cette question, simple procédé oratoire. Disant la messe et se la répondant, il ajoutait tout de suite : « Dans ces derniers temps on a prétendu appuyer l'antiquité du monde sur les observations de la physique et sur les recherches de l'histoire naturelle. On a surtout allégué le déplacement de la mer, la multitude et l'ancienneté des

[1] Art. VI, édit. Migne. *Démonst. évangél.*

volcans, le nombre des fossiles que l'on découvre dans le sein de la terre, la prétendue incandescence primitive de notre globe, etc. ». Le prélat trouvait d'excellentes raisons pour combattre toutes ces nouveautés téméraires. « Quant à l'érudition étalée sur ce point, ajoutait-il crûment, j'en dis comme le savant Bergier : elle est en pure perte ; elle ne peut servir qu'à éblouir quelques ignorants ou à flatter quelques-uns de nos antichrétiens du jour, qui cherchent des motifs de persévérer dans leur irréligion ». Le Coz faisait d'ailleurs de prudents aveux : « aucun de nos systèmes de chronologie ne tient à la foi » ; « que le monde ait deux mille ans d'existence de plus ou deux mille ans de moins, cela ne change rien ni au fond de l'histoire sainte, ni à la tradition des dogmes révélés, ni à la certitude des preuves de la révélation ».

Bullet, Bergier, Nonnotte, Du Coutant de la Molette, Guenée, Joly, Duvoisin, étaient les auteurs où les apologistes du commencement du XIX[e] siècle puisaient leurs arguments. Aucun catholique ne doutait alors que ces controversistes n'eussent réfuté les objections des philosophes du XVIII[e] siècle et surtout de Voltaire[1]. Le philosophisme et le

[1] A la fin du XIX[e] siècle, il y avait, même chez les catholiques, unanimité à apprécier sévèrement cette apologétique. Voici deux jugements d'auteurs très orthodoxes : Le P. At (*Les apologistes français*, p. 4-8) appelle le XVIII[e] siècle « la réaction la plus savante, la plus haineuse, la mieux dirigée qui se fut déclarée en France contre le christianisme » et il ajoute : « néanmoins les apologistes furent rares, peu remarquables... Disons-le avec tristesse, mais disons-le (c'est le droit de l'histoire) l'Eglise de France ne fut pas à la hauteur de la situation que le mouvement des idées nouvelles avait créée ». — « Démonstration et défense de la religion avaient été faibles au XVIII[e] siècle. Qu'est-

voltairianisme n'en étaient pas moins vigoureux et ils avaient été renforcés par un récent apport scientifique, auquel le clergé ne semble pas avoir accordé grande attention. Quand, en 1806, l'on pouvait compter plus de quatre-vingts théories géologiques, il ne croyait pas devoir s'inquiéter au sujet du récit de Moïse. La cosmogonie de la Genèse n'avait-elle pas bien plus de chances d'être vraie que tous ces nouveaux systèmes qui prétendaient la combattre, la remplacer, et qui se détruisaient eux-mêmes? Qu'en savaient-ils, tous ces savants? Critiquant le Plan de l'éducation publique en Russie, à l'article *Exposition systématique des Sciences physiques et des différentes théories sur l'origine du monde et sur ses différentes révolutions*, le comte de Maistre notait : « Ici, il y a superfluité et danger. La Genèse suffit pour savoir comment le monde a commencé [1] ». D'ailleurs, le récit de Moïse gardait ses défenseurs, et à leur tête se plaçait un vrai savant, Cuvier. — On ne disait pas qu'il était protestant.

L'apologétique se glorifiait de plusieurs autres grands noms. Duvoisin vivait encore, La Luzerne, M. Émery, le supérieur de Saint-Sulpice, un esprit de premier ordre et

ce que Bergier, Nonnotte, Guénée, Feller, et même plus tard La Luzerne, en face de Rousseau, de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, de Condorcet et de la coalition de l'Encyclopédie. Il est triste d'avoir à reconnaître que, dans presque tout ce XVIII[e] siècle, la philosophie antichrétienne, hélas ! a presque seule les honneurs de la guerre. » M[gr] Baunard, *Un siècle*, ch. IV, p. 73. — Dans *Le grand péril de l'Église de France* (1878), M[gr] Bougaud déclare « l'apologétique chrétienne affaiblie et presque nulle depuis deux siècles » (p. 50).

[1] Lettre du 11/23 juin 1810.

qu'admirait l'empereur. On signalait un beau talent naissant, celui de Frayssinous. Bien plus, l'Église comptait parmi ses défenseurs, le plus illustre écrivain du temps, et la chaire lui empruntait tous les jours les merveilleuses paroles avec lesquelles il a chanté les cérémonies, les missions et les bienfaits du christianisme [1].

Cette restauration aussi prompte qu'inespérée de la vieille Église gallicane sembla se compléter de la manière la plus heureuse par le retour des Bourbons. Les souvenirs de la captivité et de l'émigration furent oubliés ; l'État ne regarda plus les prêtres comme un corps de fonctionnaires préposés au culte de la majorité de la nation. Ils redevinrent les directeurs de la France et les prélats furent revêtus des plus grandes dignités. L'alliance du trône et de l'autel rendit plus facile la besogne de l'apologétique. Les savants ne placent pas toujours leurs pensées et leurs affirmations dans les hauteurs inaccessibles aux sentiments humains. Quand les honneurs et les grosses prébendes ecclésiastiques ou laïques sont à la discrétion d'un pouvoir intéressé à certaines solutions, il n'est point extraordinaire qu'un auteur augmente ou diminue, avec opportunité, le relief de quelques résultats de ses recherches. Il n'en alla point autrement sous la Restauration. A part quelques opposants irréductibles, ceux qui avaient des objections contre les conceptions anciennes gardèrent le silence, ou, s'ils crurent devoir les combattre, plutôt que de se compromettre par des travaux personnels, ils répandirent les œuvres de Vol-

[1] *Génie du christianisme*, préface de l'édition de 1828.

taire, Rousseau, Montesquieu, Volney. Le clergé répondait par ses arguments du XVIIIe siècle. Une des apologies les plus vantées de cette époque, *L'Accord de la foi avec la raison*, livre paru en 1830, s'attaque à Rousseau, à d'Alembert. S'il ne portait son millésime, on pourrait le croire écrit vers 1780. L'auteur, l'abbé Receveur, ne connaît aucuns faits, aucuns systèmes nouveaux qui nécessitent un changement d'argumentation. Seuls quelques esprits très ardents, comme l'abbé Clausel de Montals, ne craignaient point de combattre les vrais ennemis du jour, les géologues, mais plutôt que de les réduire avec leurs propres armes, ils essayaient de les réfuter d'une manière indirecte, longtemps restée en faveur.

« Ils nous interdisent la croyance aux mystères, écrivait Clausel de Montals, et ils nous proposent eux-mêmes des mystères de leur façon, qui ne confondent pas moins notre raison. La seule différence que j'y trouve, c'est que nous croyons sur les autorités les plus respectables ; c'est que notre docilité n'est qu'une conformité honorable de nos pensées avec celle des plus grands hommes ; c'est que nous avons, pour nous, tous les siècles, au lieu que dans le parti opposé on ne voit qu'un petit nombre d'hommes, qui s'accordent fort mal entre eux, connus par leur amour effréné pour le paradoxe, et qui le plus souvent rient tout bas de la singularité et de la bizarrerie des fantômes qu'ils ont offerts à la crédulité publique.

Mais je vais plus loin, et je demande si l'on ne doit pas présumer que la vérité et la saine philosophie sont du côté de ceux qui n'avancent rien que d'utile, de favorable à la vertu ; car la vertu et la vérité viennent de la même source et sont unies par un lien secret. Or, voilà le grand et beau caractère de notre doctrine. Nos principes autorisent les bonnes mœurs.

assurent le bonheur public, puisqu'ils maintiennent et affermissent la Religion, qui est le fondement de ces choses. La téméraire physique des mécréans ne tend, au contraire, qu'à tout renverser ; qu'à ravir aux hommes, avec les objets de leur culte, le frein de leurs passions ; qu'à introduire un effroyable scepticisme ; qu'à confondre toutes les idées ; qu'à miner et à détruire la société. Eh ! qu'a donc de si avantageux cette manière de traiter les sciences ? On appelle cela supériorité des vues, propagation des lumières. Oui, mais il en arrivera que la génération suivante, imbue de ces doutes, éprise de ces systèmes, ne se croira sujette à aucune règle, n'aura d'autres principes que sa corruption ; qu'il n'y aura ni union, ni paix dans les familles ; que tous les liens, tous les devoirs seront foulés aux pieds, et qu'une flamme secrète et dévorante de division et de fureur circulera dans toutes les âmes qu'aura corrompues une prétendue science, aussi contraire à la foi que peu digne de la raison[1] ».

Si cette réfutation manquait d'objectivité, elle constituait du moins un salutaire avertissement pour les jeunes gens et ne pouvait qu'inspirer de sages mesures aux gouvernants et aux pères de famille. Il faut d'ailleurs pour comprendre la vigueur de cette défense se rappeler que la géologie était alors le « grand moyen d'attaque ». La Restauration avait apaisé et refroidi « l'ardeur et l'animosité qu'on mettait à soutenir et à reproduire les difficultés » tirées de cette science contre la révélation. Tout en reconnaissant cet heureux changement, l'abbé Clausel de Montals constatait qu'il n'en était « pas moins vrai que les pré-

[1] *La religion prouvée par la Révolution*, p. 197 ; pour les renseignements bibliographiques sur les principaux ouvrages cités, le lecteur est prié de se reporter à l'appendice.

ventions répandues au temps où la haine du christianisme ne gardait aucun ménagement » subsistaient toujours.

Contre ceux qui en étaient infectés, les apologistes ne connaissaient que trois remèdes. Le premier consistait dans l'énergique affirmation de la création du monde en six jours de vingt-quatre heures. Les gens d'orthodoxie intransigeante qui adoptaient cette position — et ils étaient les plus nombreux — la défendaient, soit avec les graves arguments de l'abbé Clausel, soit avec des railleries dont le tome premier des *Helviennes* de l'abbé Barruel formait le répertoire classique.

Le second moyen dispensait de s'embarrasser du texte génésiaque et des découvertes scientifiques, en présentant la narration sacrée comme idéale. On récitait Chateaubriand. L'illustre écrivain avait trouvé la tradition biblique supérieure à toutes les autres cosmogonies, mais sans oser l'adopter, ni même la discuter. Il préféra couper court aux objections de la science, par une de ces brillantes réponses dont il était coutumier :

« *Dieu a dû créer et a, sans doute, créé le monde, avec toutes les marques de vétusté et de complément que nous lui voyons.* En effet, il est vraisemblable que l'auteur de la nature planta d'abord de vieilles forêts et de jeunes taillis ; que les animaux naquirent les uns remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. Les chênes, en perçant le sol fécondé, portèrent sans doute à la fois les vieux nids des corbeaux et la nouvelle postérité des colombes. Ver, chrysalide et papillon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts, ou trembla le vague des airs. L'abeille, qui pourtant n'avait vécu qu'un matin, comptait déjà son ambroisie par générations de roses.

Il faut croire que la brebis n'était pas sans son agneau, la fauvette sans ses petits : que les buissons de fleurs cachaient, parmi leurs boutons, des rossignols étonnés de chanter leurs premiers airs en échauffant les fragiles espérances de leurs premières voluptés... Le jour même où l'Océan épandit ses premières vagues sur ses rives, il baigna, n'en doutons point, des écueils déjà rongés par les flots, des grèves semées de débris de coquillages, et des caps décharnés qui soutenaient, contre les eaux, les rivages croulants de la terre... Dieu ne fut pas un si méchant dessinateur des bocages d'Eden que les incrédules le prétendent. L'homme-roi naquit lui-même à trente années, afin de s'accorder par sa majesté avec les antiques grandeurs de son nouvel empire, de même que sa compagne compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avait pourtant point vécu, pour être en harmonie avec les fleurs, les petits oiseaux, l'innocence, les amours et toute la jeune partie de l'univers [1]. »

Si de rares esprits restaient insensibles aux préjugés, à l'éloquence et à la poésie, probablement parce qu'ils étaient gagnés aux sciences nouvelles, les apologistes leur présentaient, en dernière ressource, une explication susceptible de leur plaire parce qu'elle venait d'un géologue. C'étaient les paroles même de Deluc : « Les opérations récitées dans le premier chapitre de la Genèse, y sont divisées en six *périodes*, nommés *jours* dans nos traductions... Le *soleil* ne paraît dans ce récit qu'au quatrième des *jours* dont il est question : par conséquent ce ne sont pas des jours de vingt-quatre heures, mais des *périodes* d'une longueur indéterminée [2]. »

[1] *Génie*, 1re part., liv. IV, ch. IV.

[2] *Lettres*, p. 96-97.

Les sciences étaient encore si peu avancées, et l'Hexameron semblait si largement esquissé, que Deluc, un ferme croyant, n'eut pas de peine à obtenir la vague coïncidence qu'il désirait entre les époques de la nature et les prétendues périodes génésiaques. M. Emery remarqua les avantages que présentait ce système au point de vue apologétique, et comme son auteur était « citoyen de Genève [1] » il lui demanda la permission d'imprimer en France l'ouvrage où il exposait ses idées (1798). M. Emery mit un avertissement en tête de la publication. « Quelques orthodoxes, disait-il, seront peut-être alarmés de deux suppositions que renferment les Lettres de M. Deluc : la première que les jours de la création dont parle Moyse, n'ont pas été des jours de vingt-quatre heures, des jours semblables aux nôtres, mais des périodes de temps indéterminé. La seconde, que quelques sommets de montagnes sur une partie du Globe, ne furent points atteints, ou du moins ne le furent que très momentanément, par les eaux du Déluge [2]. »

M. Emery faisait remarquer que « ces deux suppositions » tout en étant contraires au sentiment commun des interprètes, ne blessaient point la foi catholique.

L'opinion de Deluc rencontra peu de faveur. Les hébraï-

[1] Et comme « citoyen de Genève » Deluc était protestant.

M. Emery revint encore sur les idées de Deluc pour les vulgariser dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires*, tome II (1800), p. 474-495. M. Emery expose la théorie des jours-époques et une manière de déluge scientifique. L'article est anonyme, comme les publications des anciens Sulpiciens.

[2] *Lettres*, p. XIV.

sants la déclaraient inacceptable, les théologiens, nouvelle. En 1818, l'abbé Clausel de Montals ne la dénonçait pas comme une « infiltration protestante », il ne partait pas trop vivement en guerre contre elle, parce qu'elle émanait de « physiciens qui respectent d'ailleurs l'Écriture ». Mais disait-il, « il est incontestable qu'ils altèrent la signification naturelle du mot *jour*[1] ». En 1825, le nouveau système n'était point encore le plus communément admis. Frayssinous hésitait à se prononcer à son sujet et laissait ses lecteurs libres de prendre le mot jour au pied de la lettre ou de l'interpréter par « temps, époque ».

« La chronologie de Moïse, ajoutait l'illustre apologiste, date moins de l'instant de la création de la matière, que de l'instant de la création de l'homme, laquelle n'eut lieu que le sixième jour. L'écrivain sacré suppute le nombre d'années du premier homme et de ses descendants, et c'est de la supputation des années des patriarches successifs que se forme la chronologie des Livres saints; en sorte qu'elle remonte moins à l'origine même du globe qu'à l'origine de l'espèce humaine. Dès lors, nous sommes en droit de dire aux géologues : fouillez tant que vous voudrez dans les entrailles de la terre, si vos observations ne demandent pas que les jours de la création soient plus longs que nos jours ordinaires, nous continuerons de suivre le sentiment commun sur la durée de ces jours; si, au contraire, vous découvrez d'une manière évidente que le globe terrestre, avec ses plantes et ses animaux, doit être de beaucoup plus ancien que le genre humain, la Genèse n'aura rien de contraire à cette découverte : car il nous est permis de voir dans chacun des six jours autant de périodes de temps indéter-

[1] *La religion prouvée*, p. 199.

minées, et alors vos découvertes seraient le commentaire explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement fixé[1]. »

Cette déclaration de Frayssinous fut un événement; la paix semblait faite entre la théologie et la géologie. Un périodique célèbre de ce temps, le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, le déclara : « M. de Frayssinous a consacré par son suffrage des interprétations qu'appelait une raison consciencieuse. Dès lors, la cosmogonie de Moïse, prenant, en quelque sorte, un autre caractère, ne présente plus qu'un ensemble de faits qui rentrent sans efforts sous l'empire des lois naturelles, déterminées dès l'origine par le créateur des mondes, et qui par là s'accordent dans leur généralité avec les opinions éclairées que l'on a pu se former sur l'origine de la terre[2] ».

La paix n'était pas signée entre l'apologétique et la géologie, que ceux qui n'auraient jamais dû croire qu'il pût exister de conflit entre leur religion et la science, en signalaient un nouveau. Le problème de la lecture des hiéroglyphes venait d'être résolu, et, sans doute, on s'en servirait pour attaquer Moïse.

Un contemporain, celui qui est devenu plus tard le cardinal Wiseman, racontait ainsi, en 1835, l'émotion

[1] En ne faisant commencer la chronologie de Moïse qu'à la création de l'homme, tout comme en admettant que les jours sont des périodes indéterminées, Frayssinous admettait encore une idée de Deluc. — M. Vigouroux reproduisait encore à la fin du siècle, sur les jours-époques, l'argumentation de Frayssinous, Cf. *Les Livres saints*, t. III, (3e édit.), p. 246, *La Bible et les découvertes*, t. I, p. 183.

[2] *Bulletin* cité, 2e section, *Bull. des sc. natur.*, t. X (1827), p. 193.

causée treize ans auparavant par la brillante découverte de Champollion le jeune :

« Elle eut le même sort, dit-il, que nous avons vu éprouver à la géologie et autres sciences. A peine fût-elle annoncée en Europe, que des esprits timides prirent l'alarme et la réprouvèrent comme tendant à conduire les hommes à de dangereuses investigations. On craignait apparemment, que l'histoire primitive de l'Égypte, ainsi mise en lumière, ne fût employée, comme l'avait été, dans le dernier siècle, celle des Chaldéens et des Assyriens, à combattre les annales de Moïse. Rosellini, qui fut le premier à faire connaître cette découverte en Italie comme il a également contribué à la perfectionner, fit observer avec raison qu'il s'était de même élevé un cri de réprobation contre chaque découverte importante : *Ceux qui poussent ces cris, ajoute-t-il, rendent peu de service à la vérité en se montrant si timides à son égard. La vérité est fondée sur des bases éternelles ; la malice des hommes ne peut la réfuter, ni les siècles la détruire. Que si des hommes éminents par leur piété et leur science, admettent le nouveau système, que peut en avoir à craindre la révélation ?* »

La presse catholique de France se montra méfiante envers les deux frères Champollion, et même elle se déclara très ouvertement hostile à l'aîné. Tous les deux passaient pour libéraux, pour ennemis de la Restauration, mais l'aîné était encore plus suspect que le cadet. Que pouvait-on en attendre ? Néanmoins, officiellement, l'apologétique conserva son ancienne assurance. On ne croyait pas qu'ils eussent ébranlé — et ils s'en défendaient fortement — la chronologie sacrée. En mai 1825, Frayssinous retoucha, pour la mettre à jour, avant de l'imprimer, la conférence qu'il avait prononcée, en 1817, sur « Moïse, historien des

temps primitifs ». D'après les travaux de Visconti, Letronne et Champollion le jeune, il déclara que l'objection tirée du zodiaque de Denderah contre la chronologie mosaïque, avait eu le sort de tant d'autres : à l'examen, elle s'était évanouie, et l'autorité de Moïse restait inébranlable [1].

Il semble que Frayssinous fût moins rassuré qu'on l'eût pu croire. En sa qualité de ministre des Cultes et de l'Instruction publique, il fit bientôt comparaître devant lui Champollion-Figeac. Celui-ci venait de publier, en l'absence de son jeune frère alors en Italie, la deuxième édition du *Précis du système hiéroglyphique*. Champollion-Figeac répondit aux questions de l'évêque-ministre, et lui communiqua même une note qu'il avait rédigée pour décider Charles X à l'achat d'une collection d'antiquités égyptiennes. Cette note montrait que la religion n'avait qu'à gagner aux études hiéroglyphiques et que le pape s'érigeait en protecteur des nouvelles découvertes [2].

Frayssinous parut très satisfait de ces explications. Néanmoins Champollion emporta de son audience la certitude qu'on ne rendrait, ni à lui, ni à son frère, dans une des Facultés des Lettres de l'Université, les chaires dont la Restauration les avait privés. Les journaux religieux continuèrent leurs attaques contre Champollion-Figeac. Quant à Champollion le jeune, malgré les honneurs

[1] L'affaire des zodiaques de Dendérah et d'Esné est restée pendant tout le siècle dans l'arsenal apologétique pour rabattre la présomption des savants. On en trouve un bon exposé dans Moigno, *Les splendeurs de la foi*, t. III, p. 1515-1528.

[2] Champollion-Figeac (Aîné). *Les deux Champollion*, p. 70.

qu'il avait reçus du pape, à Rome, il resta en butte à celles d'une partie de l'Europe catholique. Wiseman indique, comme caractéristique de cette opposition « une espèce de susceptibilité et d'animosité violente qui sont peu dignes d'un esprit droit, occupé d'études littéraires[1] ».

Cependant le génie d'un prêtre breton, Lamennais, avait toujours été frappé par les difficultés que créaient à la religion les sciences nouvelles. Il trouvait long, fastidieux, périlleux d'avoir tant de points traditionnels à justifier les uns après les autres, en entrant dans des détails infinis. Peut-être était-il d'autant plus effrayé des besognes apologétiques de l'avenir, qu'il n'ignorait pas les travaux rationalistes de l'Allemagne encore peu connus en France. Voulant parer aux inconvénients qu'il prévoyait, il créa une nouvelle défense de la foi. Il publia en 1817 ce premier volume d'un *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, qui remua si profondément tant de lecteurs. Pour concilier la foi divine avec la raison humaine, il avait trouvé un moyen radical : épouvanter la raison, la faire désespérer d'elle-même et la forcer à l'abdication. Le sens commun, le témoignage universel montrerait qu'il n'y a de sécurité que dans la croyance à l'existence de

[1] Wiseman. Disc. IV sur l'*Histoire primitive*, 2e partie, dans Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. XV, p. 261-262. — Le clergé modéré estimait que les découvertes de Champollion n'étaient pas aussi brillantes et surtout pas si « utiles » qu'on disait communément. Voy. l'abbé Affre, depuis archevêque de Paris, *Nouvel essai sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth sur les travaux de M. Champollion jeune* (Paris, 1834, in-8°, 31 p.) ; *Ami de la Religion*, 14 janvier 1834 (t. LXXVIII, p. 513-516).

Dieu, à la divinité de Jésus-Christ, à l'autorité du catholicisme.

En esquissant son système, Lamennais ne pensait pas que la troisième partie seulement des habitants de la terre professe la religion chrétienne. Dans la déposition qu'il demandait à l'humanité, il n'aurait pas recueilli le tiers des voix et, pour convaincre ses contradicteurs, il lui aurait fallu recourir à la raison. Dépourvue de solidité, cette apologétique n'était point non plus aussi originale qu'elle le paraissait. Lamennais devait beaucoup à deux penseurs restés sans influence sous l'Empire, mais devenus puissants sous la Restauration : Joseph de Maistre et M. de Bonald [1]. Il se complaisait avec eux dans de hautes généralités. Quand il lui fallut en descendre pour répondre aux objections et aux attaques, il dut alors emprunter à l'ancienne apologétique la démonstration de l'authenticité du Pentateuque, de l'universalité des traditions bibliques et de la religion antique. Après avoir méprisé les sciences qui, dit-il, n'ont pas de principes, se composent uniquement de faits, sont remplies d'erreurs, reposent sur des autorités particulières, sont toujours changeantes, il fut obligé de leur demander d'attester l'exactitude de l'Ecriture sainte.

Lamennais défendit ses conceptions contre une vive opposition et, pour achever d'effacer tout désaccord entre

[1] Peut-être les théories outrées que ces deux illustres écrivains appuyèrent sur la Bible et qui ont trouvé faveur, ont-elles contribué à envenimer la question biblique.

l'Église et le monde moderne, il entreprit de la concilier avec la démocratie libérale. Condamné par le pape, il rompit non seulement avec le catholicisme, mais encore avec le christianisme.

En quittant le clergé au milieu duquel il avait été, pour les uns, un docteur incomparable, pour les autres, un funeste perturbateur, l'immortel auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et des *Paroles d'un croyant* le laissa dans une grande infériorité au point de vue de l'apologétique. Il avait certes toujours prêché la nécessité du savoir, mais il avait tourné l'attention de ses ardents et nombreux disciples beaucoup plus vers la constitution de l'Eglise et sa politique, que sur ses relations avec le progrès de l'esprit humain. Pendant longtemps, fidèle à ces préoccupations, le clergé de France s'occupera d'ultramontanisme et de libéralisme, et n'accordera point l'attention suffisante non seulement aux ennemis de l'extérieur, mais encore à ceux qui se livraient à des recherches scientifiques, indépendantes d'un système théologique ou philosophique.

Pas plus que le génie qui l'avait tant troublée, l'Église de France à cette époque ne remarqua l'accomplissement du plus grand événement des temps modernes : la sécularisation de la science. Occupé de la reconstitution du culte et de querelles intestines, plein de sécurité pour la solidité d'un enseignement basé sur une révélation divine, confiant dans l'appui du trône, le clergé ne semble pas avoir aperçu quelques menus faits de cette époque. En 1795 s'était fondée l'école des langues orientales ; le plus grand

résultat de la conquête d'Égypte avait été la création de « l'Institut d'Égypte »; dans le même temps, Sylvestre de Sacy ressuscitait l'histoire de la Perse. Des sciences nouvelles se formaient qui touchaient de près à l'histoire de la révélation, et le clergé qui, dans l'ancien régime, avait toujours suivi le mouvement intellectuel, bien plus, qui l'avait tant de fois dirigé, le clergé ne les étudiait pas. Les données historiques qu'elles vont tirer de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Chine, seront rapprochées des découvertes géologiques. La chronologie exposée par les philosophes du XVIIIe siècle se fortifiera. On fera déposer l'astronomie, la physique, la météorologie, l'hydrographie; on demandera à la géographie à quelles dates les différentes régions ont été habitées, d'où viennent les races; on créera l'anthropologie, l'ethnographie; on discutera le polygénisme et le monogénisme. Le savoir humain se multipliera et se fractionnera; chaque groupe de chercheurs donnera sans cesse son dernier mot pour la synthèse, l'explication du monde... Bien plus, un nouvel ordre de chose existe. Les politiques ont établi et reconnu « les cultes ». Qu'eût dit Bossuet, le dernier des Pères, s'il avait entendu parler d'un ministère des « cultes » ? Une nouvelle science est créée, celle des « religions ». Le clergé s'était moqué des Dupuis et des Volney qui, avec une confiance naïve, avaient réuni des matériaux trop peu nombreux et mal éprouvés pour une nouvelle construction. Leur tentative est reprise par Benjamin Constant, et on ne lui accorde point l'attention que mérite son œuvre. Quand il condamne les

philosophes du XVIIIe siècle, on invoque son témoignage ; quand il blesse les idées reçues, on nie son autorité et l'on ne se rend point compte que véritablement pour la religion traditionnelle une nouvelle ère a commencé.

II

(1830-43)

Traditionalisme et fidéisme. — L'enseignement scripturaire. — Toujours l'interprétation du premier chapitre de la Genèse. — La *Vie de Jésus*, par Strauss. — Quinet, apologiste et adversaire.

La ruine de la monarchie traditionnelle fut pour les catholiques une immense déception. La très grande majorité du clergé était légitimiste et par conséquent le nouveau pouvoir ne devait point le favoriser. Il semble que l'Église de France, le comprenant, n'ait plus, pour sa défense, compté sur le bras séculier.

De jeunes talents remplis d'enthousiasme menaisien s'élancèrent dans la carrière. Ce n'était point celle de l'exégèse, ni celle de l'apologétique scientifique ; c'était celle des théories fidéistes, ultramontaines et libérales. S'ils restèrent les fils soumis de l'Église, ils conservèrent néanmoins toujours l'empreinte puissante de leur maître. Prédicateurs comme Lacordaire, Gerbet, Combalot, historiens comme Rohrbacher et Montalembert, dans la foi qu'ils professent, on constate plus le sentiment que la raison ; il semble que

leur acceptation de la révélation repose, comme le voulait Lamennais, sur le témoignage humain, — le témoignage de la France chevaleresque et romantique, plutôt que celui de la France du XVIIe siècle si fortement raisonnable. D'autres prêchent directement et très simplement la foi en la parole divine, et ce nouveau système philosophique occupera l'esprit de Bautain, de Salinis, de Scorbiac, de Bonnechose, de Bonnetty, de Régny, et à un moindre degré influencera Ratisbonne et Gratry. Une école se formera en Belgique, prétendant tenir le milieu entre le traditionalisme de Lamennais et le fidéisme de Bautain, et les plumes ecclésiastiques de France s'exerceront sur ce système comme sur les deux autres, sans renoncer pour cela aux polémiques contre l'éclectisme universitaire, le cartésianisme ou le « semi-rationalisme » du vieux clergé. Bientôt après viendra la querelle liturgique. Une réaction contre la critique historique des deux siècles précédents avait déjà commencé, et elle prenait une marche triomphale.

Au milieu de cette activité intellectuelle, l'Écriture sainte ne pouvait manquer de susciter quelque bonne volonté; mais il était à croire que son étude garderait un caractère traditionnel et qu'on ne lui appliquerait pas une logique plus rigoureuse que celle qui présidait aux autres travaux du clergé.

Depuis la réorganisation des séminaires, les études bibliques étaient restées dans un rang très secondaire. L'enseignement ecclésiastique se bornait à la théologie dogmatique et morale. D'histoire, de patristique, de droit

canon, de liturgie, d'archéologie, il n'en était pas question. L'Écriture sainte n'était cependant pas méconnue aussi radicalement. Dans quelques séminaires, à propos de l'explication d'une thèse théologique, les professeurs exposaient, surtout à partir de 1825, les textes bibliques allégués en preuves. D'autres séminaires possédaient un enseignement scripturaire qu'on aurait pu dire réel, si les classes n'avaient pas été courtes et rares. Le professeur expliquait certains livres, avec lesquels il semblait bon de faire connaissance. La glose se tirait de dom Calmet, mais en passant complètement sous silence quelques thèses embarrassantes de l'honnête bénédictin [1].

L'enseignement théologique se donnait à l'aide de manuels rédigés en latin, et dont chaque étudiant possédait un exemplaire qui lui servait de texte d'études. Jusque vers 1827 il n'y eut pas de manuel d'écriture sainte. La Belgique en possédait un depuis 1818, mais les directeurs de séminaires français ne voulaient pas en favoriser l'importation. Son auteur, Janssens, admettait comme une vérité incontestable, le mouvement de la terre; il aurait beaucoup mieux fait de ne pas traiter cette question très délicate [2]. Puis il s'était fortement inspiré du chanoine autrichien Jahn,

[1] Par exemple, la *Dissertation sur le système du monde des anciens Hébreux*.

[2] En 1820, Anfossi, le maître du sacré Palais, c'est-à-dire le président de la censure ecclésiastique de Rome, refusait de laisser imprimer un livre, *Elementi d'astronomia*, où le mouvement de la terre était affirmé comme thèse. Ce fut la dernière résistance du traditionnisme astronomique. Cf. L'Épinois, *La question de Galilée*, p. 194; Reusch, *Der Index* (1885). Les ouvrages exposant les découvertes de Galilée furent retirés de l'*Index* en 1835.

et Jahn était très suspect. Quatre de ses livres avaient été mis à l'*index* ; le gouvernement impérial en avait défendu l'usage dans les établissements ecclésiastiques. Jahn était assez téméraire pour ne pas prendre au pied de la lettre les histoires de Job, de Jonas, de Judith et de Tobie, mais pour les présenter comme des récits moraux. Bien plus, il soutenait que les démoniaques de l'Ancien Testament n'étaient que de simples malades [1].

Malgré ses défauts, le livre de Janssens finit par entrer dans les séminaires de France ; seulement pour n'en point ternir la pureté doctrinale, on corrigea son texte. Pour le corriger plus facilement, on le traduisit. D'ailleurs une traduction française rendait le livre plus accessible aux séminaristes qui n'avaient guère que leurs loisirs à consacrer à sa lecture.

Le professeur d'hébreu à la Faculté de théologie catholique de la Sorbonne, l'abbé Glaire, chargé de ce travail d'adaptation, en 1883, ne s'en acquitta point sans doute aussi rigoureusement qu'il l'eût fallu, si bien que l'éditeur fit revoir le tirage suivant à l'abbé Sionnet. Celui-ci procéda à de nouvelles corrections et fournit quelques observations dans le goût de l'orthodoxie la plus intransigeante. Il mit par exemple, dans une lumière un peu forcée, l'autorité de la Vulgate :

[1] Naturellement, Jahn et Janssens, qui étaient professeurs d'Écriture sainte et de théologie dogmatique, l'un à Vienne, l'autre à Liège, furent destitués de leurs chaires, à cause de la témérité de leur enseignement.

« La véritable leçon de la Bible, dit-il, est celle que présente la Vulgate latine, publiée à Rome en 1592, d'après les ordres du concile de Trente, par l'autorité du pape Clément VIII. Les différences que présentent d'avec elle les textes grecs ou hébreux que nous possédons actuellement sont donc des erreurs provenant d'une altération de copie, ou de ce que le sens, que les critiques modernes donnent aux mots de la langue originale, n'est pas le sens vrai et légitime. Cette conséquence est d'autant plus certaine que les versions les plus anciennes, celles que nous savons par l'histoire n'avoir subi aucune altération, s'accordent avec notre Vulgate, dont la lecture est d'ailleurs appuyée par les manuscrits qui n'ont point été altérés par les massorètes et par les manuscrits grecs les plus anciens copiés en divers pays par des copistes appartenant à des écoles différentes[1]. »

Sionnet disait ailleurs expressément, en parlant de la définition d'authenticité formulée au sujet de la Vulgate par le concile de Trente :

« Par cette déclaration de l'organe reconnu du législateur, la Vulgate latine acquérait la même autorité qu'avaient possédée, au moment de leur publication, les textes grecs et hébreux, et devenait même la règle d'après laquelle on pouvait juger de leur altération lorsqu'ils s'éloignaient d'elle[2]. »

Ces opinions semblaient répondre au sentiment commun. On trouvait naturel ou même nécessaire dans les desseins de Dieu que la Vulgate eût remplacé les textes originaux,

[1] La revue des Bénédictins de Solesmes, l'*Auxiliaire catholique*, en recommandant la 4e édition signalait « quelques suppléments surtout qui méritent et qui ont déjà obtenu, dans l'édition antérieure, une attention spéciale ». On signalait le cinquième supplément et reproduisait la conclusion ci-dessus (p. 73 de la 4e édition, p. 63 de la 6e édition).

[2] Page 59 de la 6e édition, 5e supplément.

sans quoi les hérétiques auraient pu se mettre à l'aise en les alléguant[1]. La connaissance de l'hébreu pouvait sans doute servir dans les pays hétérodoxes : elle était à peu près inutile en France. Aux yeux de beaucoup de prêtres c'était une étrangeté. Un séminariste de Paris remarquait, en 1845, l'étonnement que causait une telle étude aux ecclésiastiques de son pays :

« L'habitude, dit-il, que j'avais prise de réciter mes psaumes en hébreu, dans un petit livre écrit de ma main, que je m'étais fait pour cela, et qui était comme mon bréviaire, les surprenait beaucoup. Ils étaient presque tentés de me demander si je voulais me faire juif[2]. »

Il n'y eut d'enseignement scripturaire remarquable qu'au grand séminaire de Paris.

Au premier rang des institutions qui donnent sa formation au clergé, s'est placée depuis longtemps la Société de Saint-Sulpice. Bien qu'elle n'administre que le quart des séminaires français, on peut dire que son esprit les influence tous, parce que tous ont adopté ses règlements, sa méthode et bien souvent même ses livres. Enfin cette Société a pour centre le séminaire de la capitale, elle y conserve ses meilleurs professeurs, et ils ont fait de leur maison une sorte d'université théologique. Avant que l'ultramontanisme n'eût mis à la mode, pour les ecclésiastiques riches, d'étudier à Rome, ils allaient à Saint-Sulpice et le séminaire réunissait dans ses murs trop étroits non seulement des jeunes gens

[1] Voy. Appendice I, Debreyne, p. 304.

[2] Renan, *Souvenirs*, p. 313.

venus de toutes les provinces de France, mais encore des Anglais, des Américains, des Allemands.

Depuis 1803 jusqu'à 1845, l'enseignement scripturaire fut donné à Saint-Sulpice par M. Garnier, ou sous sa direction.

« M. Garnier, racontait Renan en 1882, était un savant orientaliste et l'homme le plus versé de France dans l'exégèse biblique, telle qu'elle s'enseignait chez les catholiques il y a une centaine d'années. La modestie sulpicienne l'empêcha de rien publier. Le résultat de ses études fut un immense ouvrage manuscrit représentant un cours complet d'Écriture sainte, selon les idées relativement modérées qui dominaient chez les catholiques et les protestants à la fin du XVIIIe siècle. L'esprit en était fort analogue à celui de Rosenmüller, de Hug, de Jahn. Quand j'entrai à Saint-Sulpice, M. Garnier était trop vieux pour enseigner ; on nous lisait ses cahiers. L'érudition était énorme, la science des langues, très solide. De temps en temps, certaines naïvetés faisaient sourire ; par exemple, la façon dont l'excellent supérieur résolvait les difficultés qui s'attachent à l'aventure de Sara en Egypte. On sait que, vers la date où le Pharaon conçut, pour Sara, cet amour qui mit Abraham dans de si grands embarras, Sara, d'après le texte, aurait été presque septuagénaire. Pour lever cette difficulté, M. Garnier faisait observer qu'après tout pareille chose s'était vue, et que « Mademoiselle de Lenclos » inspira des passions, causa des duels à soixante-dix ans. M. Garnier ne s'était pas tenu au courant des derniers travaux de la nouvelle école allemande ; il resta toujours dans une quiétude parfaite sur les blessures que la critique du XIXe siècle avait faites au vieux système [1]. »

Les cahiers de M. Garnier furent vidés et publiés par un de ses élèves, l'abbé Glaire. Cet ecclésiastique, d'abord

[1] *Souvenirs d'enfance*, ch. V.

professeur d'hébreu à Saint-Sulpice de 1822 à 1825, devint ensuite professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne. Son ancien maître lui donna toujours ses conseils et lui permit de prendre à même ses notes. Après la mort de M. Garnier, les sulpiciens, qui semblaient encore avoir horreur de la publicité, laissèrent l'abbé exploiter le trésor et il en tira certes beaucoup d'honneur. Quand on pense à ce qu'il en a extrait, et à la manière dont il a profité par ailleurs de Bullet, de Duvoisin, de Janssens, on ne peut juger l'abbé Glaire, très vanté dans son temps, que comme un habile vulgarisateur. Il dota le clergé d'une *Introduction historique et critique* à la Bible et d'un manuel d'apologétique biblique, *Les livres saints vengés*, ouvrages qui ont joui d'une longue faveur. Comme il n'avait point trouvé dans les cahiers de M. Garnier une exposition de la nouvelle critique allemande, il ne sut pas ou n'osa jamais en élaborer une lui-même. Dès leur publication ses livres étaient trop vieux pour rendre au clergé de France un véritable service. Néanmoins l'auteur s'honora en refusant toujours d'accepter certaines interprétations fort à la mode parce qu'elles étaient commodes. Par exemple, il maintint presque seul entre les hébraïsants catholiques de France, que le mot jour du récit de la création a le sens ordinaire de la durée de vingt-quatre heures.

Au premier rang des soucis des exégètes restait toujours l'interprétation de l'Hexameron. Les uns prenaient le récit sacré dans son sens littéral absolu. Si l'on demandait à ces exégètes comment ils le maintenaient, devant les décou-

vertes scientifiques qui exigent, pour l'histoire du globe terrestre, la reconnaissance d'un développement de longue durée, ou bien, comme l'abbé Glaire, ils faisaient à la Bible et à la science des actes de foi qu'ils n'essayaient point de concilier ni d'expliquer [1] ; ou bien, ils tentaient de ramener à des jours de vingt-quatre heures les époques de la nature. C'est ainsi que jusqu'en 1870, et peut-être au delà, on enseignait au séminaire de Grenoble ce système : « Ni l'existence des fossiles, ni l'aspect sédimentaire des roches stratifiées, ni la cristallisation des roches primitives, ni le soulèvement des montagnes, ni la fluidité des éléments terrestres, à leur origine, ne nous empêchent de croire que la création n'a duré que six jours; au contraire, tous ces faits s'expliquent mieux en supposant le monde créé dans ce court intervalle, qu'en supposant une création qui dure de longs siècles, comme le fait la géologie [2] ».

Il n'y avait que Letronne pour oser dire de l'Hexaméron : « Ce récit demeure véritablement inexplicable, lorsqu'on part du point de vue scientifique, mais il devient clair et facile, comme tout le reste du premier chapitre de

[1] Sur la position de Glaire, cf. *Les Livres saints vengés*, 1re édit., t. I, p. 19 ; 3e édit., p. 23-39.

[2] Samuel. *Cours élémentaire d'Écriture sainte*, t. I, p. 123-124. — Plus tard, mu par un sentiment pareil, l'abbé Moigno écrira au sujet de la rondeur de la terre et de ses deux mouvements : « Nous n'avons pas la prétention d'affirmer et de démontrer que ces phénomènes sont enseignés ou énoncés formellement dans la sainte Bible ; mais nous soutenons et nous sommes en mesure de prouver non seulement qu'ils ne sont pas niés, mais qu'ils sont plutôt affirmés que niés dans les Livres saints. » *Les splendeurs de la foi*, t. III, ch. x, *Vérité absolue des Livres saints*, p. 1036.

la Genèse, quand on ne veut y voir que l'expression naïve de ces idées élémentaires qui se sont présentées à tous les peuples dans l'enfance de la civilisation [1] ».

Il restait encore parmi les catholiques des intransigeants

[1] *Des opinions cosmographiques des Pères de l'Église, rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1834) : « Il faut convenir, dit-il, que si les phénomènes naturels n'étaient pas là pour contredire le texte, l'interprétation littérale serait sans réplique ; l'explication que les Pères donnent de la Bible, et les conséquences qu'ils en tirent seraient également incontestables. Ce n'est vraiment qu'à l'aide des interprétations les plus forcées qu'on peut voir dans ce texte autre chose que ce qu'ils y ont vu. Ce n'est qu'en changeant le sens naturel des mots, en bouleversant la suite des idées, que les géologues *bibliques*, depuis Burnet et Whiston jusqu'à Kirwan et Deluc, ont pu réussir à faire accorder la Genèse avec leurs idées. Telle est par exemple leur explication favorite du mot *jour*, dans le récit de la création ; selon eux, ce n'est pas un espace de vingt-quatre heures, c'est un intervalle de temps indéterminé qui a pu être immense. Deluc et ses imitateurs n'aperçoivent que ce moyen de se procurer le temps nécessaire pour la formation des diverses couches qui composent l'écorce du globe. Mais c'est acheter bien cher l'avantage de faire de Moïse un géologue ; car cette fameuse interprétation, contraire à l'ensemble du texte, le rend complètement inintelligible. Adoptée ou plutôt *tolérée* en désespoir de cause par quelques théologiens conciliants, elle a toujours été rejetée du plus grand nombre, catholiques ou protestants, parce qu'elle ne donne à Moïse l'apparence du savoir géologique, qu'en lui ôtant jusqu'à l'ombre du sens commun. » Le savant auteur concluait ainsi : « Les préjugés ne cessent de combattre que quand ils ont perdu l'espoir de vaincre ; cet espoir, ils le conservent tant que la vérité qui leur est contraire, bien qu'ayant acquis le caractère de l'évidence aux yeux des savants, n'est pas descendue dans tous les esprits. Mais lorsqu'il est devenu *tout à fait* impossible de s'y opposer sans danger, on finit par reconnaître comme orthodoxe, ou du moins comme indifférent à la foi, ce qu'on avait déclaré hérétique. C'est ce qui est déjà arrivé pour le vrai système du monde, que les théologiens du pape déclarèrent *absurde en philosophie et formellement hérétique en religion*. C'est ce qui arrivera, n'en doutons pas, pour les autres sciences, dès qu'il sera devenu évident que Moïse et les prophètes y sont restés tout aussi étrangers qu'à l'astronomie. » L'article de Letronne fit scandale et les partisans de « la tradition » protestèrent (Cf. v. g. Riambourg. *Du Rationalisme*, p. 229, note).

qui, par amour de « l'intégrisme », déclaraient non avenues les découvertes scientifiques. Le type de ces esprits était Victor de Bonald, le fils de l'illustre écrivain traditionnaliste. Elevé à une si forte école, sa foi ne fléchissait en rien. Elle n'avait nul besoin du débile témoignage des sciences en général. Quant à la chimie, en particulier, mieux valait le bon sens. La géologie n'existait pas. Deluc et Cuvier, avec leurs explications sur le déluge universel contredisaient formellement les Livres saints. Les jours génésiaques étaient de vingt-quatre heures. L'astronomie moderne restait hypothétique. Le mouvement de translation de la terre semblait à Victor de Bonald d'autant plus « horrible » qu'il se compliquait du mouvement de rotation. « Ainsi, disait-il, du haut des cieux, les anges contempleraient au milieu des ouvrages de la création, celui qui en est le chef-d'œuvre et le roi, non dans l'attitude majestueuse et grave d'un prince au milieu de ses sujets, mais tournoyant, culbutant et pirouettant à l'infini en présence du soleil et des étoiles immobiles ! Je ne sais, mais cette image singulière a quelque chose qui refroidit involontairement pour le système reçu[1] ».

Il n'était point impossible de constater sous la plume du haut clergé un scepticisme également accentué, mais exprimé de façon moins pittoresque.

En 1848, l'archevêque Gousset[2] ne prendra pas encore la géologie au sérieux : « Que nous oppose-t-on ? dira-t-il. Quel est celui des systèmes dirigés contre la Genèse qui

[1] *Moïse et les géologues*, ch. VII.

[2] *Théol. dogm.*, t. I, p. 104-106.

n'ait été victorieusement réfuté ? Que sont devenues ces *théories de la terre*, dont les incrédules ont fait tant de bruit ? Fruit d'une imagination vagabonde plutôt que de l'expérience ou d'une connaissance exacte de l'histoire naturelle, elles ont toutes disparu les unes après les autres, survivant à peine à ceux qui leur avaient donné le jour ».

Ceux qui voulaient absolument éviter toute discussion au sujet du conflit géologique répétaient encore l'explication idéaliste de Chateaubriand. On la repoussait cependant communément comme insuffisante. Assurément, disait-on, Dieu aurait pu créer l'univers en un seul instant, indivisible à l'analyse scientifique. Mais alors, la sagesse éternelle aurait-elle caché dans les entrailles de la terre les fossiles pour nous tromper, en nous amenant invinciblement à y découvrir les restes d'un monde disparu avant l'apparition de l'homme ?

Pour répondre à cette objection quelques apologistes supposaient que la terre avec sa faune et sa flore géologiques avaient existé de longs siècles antérieurement à la création d'Adam, et ils accordaient à leur existence toute la durée réclamée par la science. Seulement une catastrophe avait ruiné ce vieux monde, enseveli plantes et animaux dans les profondeurs où nous les retrouvons, et Dieu avait restauré son œuvre en six jours de vingt-quatre heures, à la fin desquels il avait créé l'homme. Le récit génésiaque raconte la création hexamérique ; les documents géologiques racontent la création antehexamérique.

Cette théorie « restitutionniste » adoptée par les anglais

Chalmers, Buckland, Wiseman, n'a guère séduit les apologistes français. Ils lui ont reproché d'inventer pour les besoins de la cause un cataclysme qui, s'il avait existé, aurait été « comme le déluge » certainement raconté.

L'explication des jours-époques semblait plus commode, et elle gagnait tout doucement des adhésions malgré les protestations dont elle ne cessait d'être l'objet. Vers 1834, un archéologue comme Letronne, un hébraïsant comme Glaire, un géologue sans idées préconçues comme Boué[1] la déclaraient contraire aux faits sur lesquels ils pouvaient prononcer avec compétence. Néanmoins un géologue croyant, Marcel de Serres, l'adopta, lui donna de la consistance et une grande autorité.

Convaincu qu'il ne peut exister de contradiction entre la science et la révélation, il ne remarqua point qu'en forçant ce principe, il est possible d'arriver à chercher, et à découvrir, dans le texte sacré, non plus un accord, mais une véritable révélation scientifique. De fait il constata dans le premier chapitre de la Genèse toute la science de 1838. Voici les lignes principales du système auquel il s'arrête.

« Moïse a très bien distingué dans son récit deux sortes de création, l'une générale et primitive, qui eut lieu au commencement des temps; l'autre particulière à notre globe, qui se rapporte aux temps plus récents, où, dans sa sagesse infinie, Dieu jugea bon d'en organiser la surface et de la peupler d'êtres vivants. » « L'organisation particulière de la terre » se fit en six époques qui sont précisément les

[1] *Bull. de la Soc. géol.*, t. V, p. 168.

périodes géologiques et paléontologiques. Chaque période eut une durée que la Bible ne précise pas. A la sixième, l'homme fut créé. Son antiquité se peut circonscrire dans l'intervalle de 7 500 à 8 000 ans. « La Genèse que l'on attribue avec raison à Moïse est le plus ancien livre connu ; car la naissance de Moïse remonte, à ce qu'il paraît, à plus de 35 siècles, c'est-à-dire à l'an 3562 avant les temps actuels. Il n'est aucun écrivain connu, dont les ouvrages remontent à une si haute antiquité. » Le déluge, « la grande catastrophe qui a renouvelé le genre humain », arriva « il y a au moins 5 000 ans ».

Le livre de Serres, paru en 1838, obtint un grand succès. On le traduisit en allemand ; on le vanta comme une œuvre capitale, définitive. L'auteur croyait établi que le mot hébreu jour peut se traduire par période ; désormais cela passera pour absolument sûr et l'on verra des livres consacrés au « périodisme » négliger de traiter ce petit point préliminaire [1].

Marcel de Serres reprit son œuvre et la retoucha toute sa vie pour la mettre au courant des dernières découvertes et montrer la conformité constante de la narration sacrée avec les opinions de l'Académie des sciences. Peut-être la comparaison des trois éditions qu'il donna de son ouvrage

[1] Voyez, par exemple, Louis Puech (*Bible et géologie ou exposé des rapports qui existent entre la science et la révélation* (Montpellier, 1882). — Les jours-époques admis par Cuvier, de Serres, Auguste Nicolas étaient de longueur indéterminée ; plus tard on cherchera à les déterminer et délimiter. Cf. Arduin, *Cosmogonie*, p. 444 et Paul Bourdais, *Science catholique*, 1889, et *Revue des Sciences ecclésiastiques*, 1890.

suffit-elle à ébranler la thèse. En tout cas, on est affligé pour ce « périodisme » en voyant la dernière forme de son célèbre manuel grossie d'un trop grand nombre de naïvetés traditionnistes. De Serres avance comme « prouvé » que le Pentateuque ainsi qu'Abraham étaient très bien connus en Chine dès les plus anciens temps. Ce patriarche y était désigné sous le nom de *Tan*, ou de père de la multitude. Les hiéroglyphes chinois, ainsi que le Chou-King nous ont fait connaître les migrations qu'Abraham avait faites à l'ouest de la Palestine [1]. On est encore plus humilié pour le système, en voyant son auteur discuter sérieusement cette proposition : « Il n'est aucun passage de la Bible qui puisse faire supposer qu'elle a prévu l'invention des chemins de fer [2]. »

Marcel de Serres mourut en 1861, chef d'une nombreuse école. Elle s'élança avec conviction dans la carrière ouverte par le maître. Ce qui d'abord avait été un simple « périodisme », l'adaptation du récit de la Genèse aux découvertes géologiques, était devenu un vrai « concordisme », la préoccupation de rechercher, de trouver, partout et toujours, un accord parfait entre les sciences les plus modernes et les connaissances du peuple de Dieu. Avec le temps, les abbés Moigno et Dessailly découvriront dans la deuxième épître de saint Pierre (ch. III, v. 2 sqq.) « la théorie moderne qui ramène la composition des corps à l'hydrogène ». « En vain dira-t-on, ajouteront-ils, que l'eau n'est pas l'hydro-

[1] 3e édit., t. II, p. XLII.
[2] 3e édit., t. II, p. CCV.

gène. C'est vrai, mais elle est essentiellement de l'hydrogène avec une partie d'oxygène, qui n'est lui qu'un composé de 8 molécules d'hydrogène. De plus, la langue chimique n'existait pas pour saint Pierre, et en son absence, il a dû employer le terme qui se rapprochait le plus de celui qui lui faisait défaut [1]. »

Pendant que nombre d'apologistes s'engageaient dans une voie sans issue, la France apprenait à quelles extrémités la critique allemande était arrivée. En 1835 parut la *Vie de Jésus* par le docteur David-Frédéric Strauss, répétiteur au séminaire évangélique de théologie de Tubingue. Elle « n'est nullement une tentative de reconstruire la biographie du Seigneur; ce n'est pas davantage un examen général des quatre évangiles; c'est tout simplement une réponse à cette question : Dans l'état actuel de la critique quels sont les récits des évangiles qu'il est *possible* de considérer comme légendaires [2]? »

Comme l'auteur oublie de mettre en œuvre les quelques faits dont lui-même ne laissait pas de reconnaître l'historicité, il a donné lieu de conclure à des personnes peu logiques, qu'il niait l'existence de Jésus-Christ.

Cet ouvrage causa en Allemagne la plus grande émotion. Edgar Quinet semble en avoir expliqué les motifs.

« On a souvent demandé, dit-il, d'où peut venir l'immense retentissement de l'ouvrage du docteur Strauss. Cette cause

[1] *Les Livres saints et la science*, p. 11, note 2.

[2] Colani. Voy. ses deux articles sur *Le Dr Strauss ou un chapitre de la théologie moderne* dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, t. XII (1856).

n'est point dans le style de l'écrivain. Ce langage triste, nu, géométrique, qui pendant quinze cents pages, ne se déride pas un moment, ce n'est point là la manière d'un amateur de scandales. Quant à ses doctrines, il n'est pas, je crois, une de ses propositions les plus audacieuses qui n'ait été avancée, soutenue, débattue avant lui. Comment donc expliquer le prodigieux éclat d'un ouvrage qui semble fait de la dépouille de tous? Je réponds que cet éclat vient précisément de ce que le système nouveau s'appuie sur tout ce qui l'a précédé, et que son manque d'originalité dans les détails est ce qui fait la puissance de l'ensemble. Si cet ouvrage eût paru être la pensée d'un seul homme, tant d'esprits ne s'en seraient pas alarmés à la fois. Mais, lorsqu'on vit qu'il était comme la conséquence mathématique de presque tous les travaux accomplis au delà du Rhin depuis cinquante ans, et que chacun avait apporté une pierre à ce triste sépulcre, l'Allemagne savante tressaillit et recula devant son œuvre[1]. »

La traduction du livre de Strauss ne parut qu'en 1839; elle est d'Émile Littré. On ne peut dire qu'elle ait eu de l'influence sur la pensée des catholiques de France. Ils la prirent pour un blasphème pur, indigne de toute considération. L'œuvre n'avait-elle pas été condamnée par la *Revue des Deux Mondes* elle-même! Comme la traduction de l'ouvrage tardait à paraître, on ne se faisait pas, en deçà du Rhin, une idée juste de ce livre fameux. On en discutait à tort et à travers. Quinet renseigna le public à la fin de 1838 dans la *Revue des Deux Mondes*. Il n'y aurait presque rien à retrancher dans son article pour le croire l'œuvre d'un catholique fervent et respectueux. Mais dans ce presque rien il faudrait comprendre les conseils

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1838, p. 587-588.

que l'auteur se permet de donner au clergé. Constatant le mutisme gardé sur les travaux exégétiques de l'Allemagne, Quinet disait : « Est-il permis de s'en tenir, sur des faits aussi graves, à la politique du silence [1] ? » Et il ajoutait ailleurs :

« Au lieu de se débattre éternellement contre le fantôme évanoui du XVIII[e] siècle, pourquoi notre théologie en France ne s'adresse-t-elle pas à ces nouveaux lutteurs, quel que soit le nom qu'ils portent. Là où est le combat, là est la vie (p. 606, note). » « Les barbares affluent de tous les côtés de l'horizon, avec des dieux étranges ; ils sont près d'investir la Rome sacerdotale. Comme autrefois Léon au-devant d'Attila, il est temps que la papauté sorte vêtue de sa pourpre, et renvoie d'un geste, si elle le peut, cette nuée de destructeurs, jusque dans le désert moral où ils font leur demeure (p. 627). »

Le clergé ne se préoccupa point du péril qu'on lui signalait. Il savait que de funestes idées allemandes étaient acceptées par des professeurs de l'Université nationale, mais il ne voulait pas distinguer la part de l'exégèse biblique de celle du panthéisme ou de l'hégélianisme. Quand un professeur semblait anti-catholique dans son cours, l'évêque du lieu où il enseignait, employait son influence à le faire blâmer par ses supérieurs ou à obtenir son déplacement. On croyait plus à propos de combattre des individualités que les erreurs. Bientôt dans la croisade entreprise pour la conquête de la liberté de l'enseignement,

[1] *De la Vie de Jésus*, par le D[r] Strauss (*Revue des Deux Mondes*, n° du 1[er] décembre 1838, p. 586). Cette étude a été réimprimée dans *Allemagne et Italie*, t. II, sous le titre de *l'État du christianisme en Allemagne*.

le clergé fut amené à lutter contre l'Université elle-même. Il eut des pamphlétaires qui dépassèrent toute mesure et se livrèrent à des excès de plume vraiment singuliers. En général, le parti catholique se trouvait d'accord pour reprocher à l'Université, sinon l'enseignement déclaré d'une philosophie pernicieuse, du moins de « manquer de principes » dans une grande partie de ses professeurs et de s'abandonner à un éclectisme niais et inconsistant. Faute de temps ou de talent, les polémistes d'alors, au lieu de se mettre au courant des nouvelles objections rationalistes, attaquèrent encore leurs ennemis avec les armes de l'apologétique philosophique du XVIII[e] siècle. Ils reçurent l'aide d'une manière inattendue, mais très profitable, d'un jeune et petit parti avancé, les positivistes, qui aimait à montrer l'enseignement officiel désorienté par les découvertes auquel il ne prenait point part et remplissant, tout comme le clergé, des chaires rémunérées par l'État pour un enseignement de convention.

La lutte devint très âpre. Quinet dont la pensée avait évolué, se plaça nettement à la tête des adversaires du catholicisme et donna contre lui un nouveau mot d'ordre :

« Il ne faut pas lui laisser perdre un moment de vue qu'il a cessé d'être une religion d'Etat ; qu'après avoir été rejeté de la France révolutionnaire, c'est à lui de la reconquérir, s'il le peut, par la force des doctrines, par l'autorité de la pensée, et qu'il doit mettre dans un oubli profond l'habitude de commander et de régner sans contrôle. Par malheur, lorsqu'il admet la discussion, il semble qu'il ignore où la question est posée ; à entendre ses déclamations sur Locke et l'éclectisme, on dirait

qu'il ne sait même pas où le danger le menace, et sur quel point le combat est désormais engagé. La question est posée cependant par la théologie moderne avec une précison à laquelle il est impossible d'échapper. Il ne s'agit pas des vagues théorèmes de la philosophie écossaise ; oh ! que le terrain est bien autrement brûlant, et qu'ils seraient peu avancés lorsqu'on leur accorderait tout ce qu'ils demandent avec une ingénuité véritablement effrayante ! Puisqu'ils en détournent la tête, il faut donc les rappeler au point vital de toute la question. Depuis cinquante ans, voilà l'Allemagne occupée tout entière à un sérieux examen de l'authenticité des livres saints du christianisme. Ces hommes, de diverses opinions, d'une science profonde et incontestable, ont étudié la lettre et l'esprit des Écritures avec une patience que rien n'a pu lasser. De cet examen est résulté un doute méthodique sur chacune des pages de la Bible. Est-il vrai que le Pentateuque est l'œuvre, non de Moïse, mais de la tradition des lévites ? que le livre de Job, la fin d'Isaïe, ou, pour tout résumer, la plus grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament sont apocryphes ? Cela est-il vrai ? Voilà toute la question, qui est aujourd'hui flagrante et c'est celle dont vous ne parlez pas. J'imagine que, si, au siècle de Louis XIV, de pareils problèmes eussent été posés, non pas isolément, obscurément, mais avec l'éclat qu'ils empruntent des universités du Nord, j'imagine que les prélats français ne se seraient pas amusés à combattre quelques vagues systèmes, mais qu'ils se seraient aussitôt attachés de toutes leurs forces au point qui met en péril les fondements mêmes de la croyance ; car enfin, dans ce combat où nous sommes spectateurs, nous voyons bien les adversaires de l'orthodoxie qui marchent sans jamais s'arrêter, profitant de chaque ruine pour en consommer une autre : nous ne voyons pas ceux qui les combattent, ou plutôt, les défenseurs de la foi, abandonnant le lieu du péril, imaginent de triompher subtilement de quelques fantômes sans vie, en même temps qu'ils désertent le sanctuaire où l'ennemi fait irruption. Mais nous ne cesserons pas de les ramener au cercle brûlant que la science

a tracé autour d'eux. C'est là, c'est là qu'est le péril, non pas dans les doutes timides que se permet, par intervalle, l'Université de France. Depuis que la science et le scepticisme d'un de Wette, d'un Gesenius, d'un Ewald, d'un Bohlen, ont porté le bouleversement dans la tradition canonique, qu'avez-vous fait pour relever ce qu'ils ont renversé ? Depuis que les catholiques, les croyants du Nord, sont aux prises avec ce scepticisme, qui menace de détruire l'arbre par la racine, quel secours leur avez-vous porté ? Vous n'avez pas même entendu leurs cris de détresse ! Où sont les avertissements, les apologies savantes de nos Bossuet, de nos Fénelon, contre les Jurieu et les Spinoza de nos jours ? Où est la réfutation des recherches et des conclusions d'un Gesenius sur Isaïe, d'un Ewald sur les Psaumes, d'un Bohlen sur la Genèse, d'un de Wette sur le corps entier des Écritures ? Ce sont là, d'une part, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien subsister de l'autorité catholique, et de l'autre de savants auteurs, qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir sincère de la vérité ; il ne suffit pas de les maudire, il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. Assurément, il est plus facile de s'adresser, comme vous le faites, à une vaine abstraction, poursuivant et terrassant les imaginations que vous créez pour cela ; mais ce détour ne peut satisfaire personne ; car l'ennemi ne se déguise pas, il ne recule pas : au contraire, il vous provoque depuis longtemps. Il est debout, il parle officiellement dans les chaires et les universités du Nord ; et, pour nous, simples laïques, que pouvons-nous faire, sinon vous presser de répliquer à tous ces savants hommes qui ne vous attaquent pas sous un masque, qui ne vous harcèlent pas, ne vous provoquent pas en fuyant, mais qui publiquement prétendent vous ruiner à visage découvert ? Répondez donc sans tarder, il le faut ; répondez sans tergiverser, mais aussi sans calomnier personne, et, ne vous servant que des armes loyales de la science et de l'intelligence, revenez au plus tôt là où est le péril ; quittez les ombres sur lesquelles le triomphe est aisé.

Entre vos adversaires qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Écritures, et vous qui gardez le silence ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement aussi longtemps que vous suspendrez votre réponse ? Avant de songer à attaquer ; songez donc à vous défendre, puisque, encore une fois, la philosophie, la philologie, la théologie du Nord, se vantent, à la face du ciel, de vous avoir enlevé les fondements de votre autorité, en détruisant, sous vos yeux, l'autorité de l'Écriture, sans que vous paraissiez seulement vous apercevoir de ce qui vous manque ! Êtes-vous décidés à laisser effacer sous vos yeux, et sans rien dire, jusqu'à la dernière page des livres révélés ? Certes, ce serait là le spectacle le plus inouï dont on eût entendu parler, que de vous voir triompher quand il faudrait gémir ! Vous parlez de Voltaire, de Locke et de Reid ; mais ils sont morts : ce sont les vivants qui vous assiègent, et ce sont eux dont vous ne vous inquiétez pas ! Et c'est le moment que vous choisissez pour vous enorgueillir de la victoire ! et vous parlez, vous agissez comme si rien ne s'était passé ! Avouez que c'est là un triomphe effrayant, et que, si vous avez des ennemis, ils doivent désirer qu'il ne finisse pas. »

« Comment, répondit alors l'archevêque de Paris, dans une lettre publique où il prenait Quinet à partie, comment croire à votre amour pour la religion lorsque vous déguisez assez mal votre confiance dans une audacieuse exégèse qui n'ébranle les fondements du christianisme qu'en renversant les fondements de toute certitude historique? »

Quinet répliqua :

« Nous avons posé les questions qui ont été soulevées par la critique moderne... Est-ce faire preuve d'un *véritable athéisme*

que d'inviter les théologiens à saisir les difficultés où elles sont ? Qu'on les résolve ; nous ne demandons pas mieux. En attendant, nous nous étonnons que, par aucun ouvrage, le clergé de France n'ait pas seulement tenté d'aborder les questions proposées avec tant d'éclat et de franchise par l'exégèse et ce qu'il est aisé d'appeler le *naturalisme* des universités allemandes. Une fois, cependant, on a répondu à l'ouvrage de Strauss qui, résumant avec une audace inconnue toutes les formes du scepticisme, sapait le christianisme par la racine. Et quel est celui qui a fait cette réponse ? Est-ce un homme du clergé de France ? Est-ce un de ces prélats que la moindre dissidence scandalise ? Est-ce au moins un membre de l'Ordre de Jésus, auquel la tâche appartenait par privilège ? Non. C'est celui que Votre Grandeur traite aujourd'hui de blasphémateur[1]. »

Quatre ans après cette provocation, les *Annales de philosophie chrétienne* publiaient enfin une réponse :

« Il est vrai que ce monument sacré (le Pentateuque) a toute l'importance que M. Quinet veut bien lui attribuer, et il en a bien plus qu'il ne suppose encore. Il contient, en effet, l'histoire des premiers jours du monde, la chute primitive, l'éducation providentielle du genre humain, l'origine des nations et leurs cultes divers, la mission de Moïse, la promesse d'un Sauveur, en un mot les révélations d'Eden et du Sinaï, qui viennent aboutir au Calvaire. C'est précisément l'importance extraordinaire de ce livre qui a fait désirer si vivement à la

[1] Mme E. Quinet. *Cinquante ans d'amitié*, p. 356, Appendice, lettre de Quinet à l'archevêque de Paris, en août 1843. Dans sa 43e conférence, prononcée en 1846, sur les *Efforts du rationalisme pour dénaturer la vie de Jésus-Christ*, Lacordaire réfutera D.-F. Strauss. On reliera aussi avec intérêt du même orateur la conférence : *De l'Ecriture*, prononcée en 1836.

cabale rationaliste de pouvoir déchirer du livre de l'histoire ces titres primitifs de la révélation. En France, en Angleterre, et en Italie, toutes les vaines tentatives qu'on a faites pour contester sa haute antiquité ont été brutalement renversées par la science. Mais *Gesenius* et *Bohlen* sont bien loin d'être aussi favorables ! Que dira donc M. Edgar Quinet, lui l'adulateur de la science Allemande, lui le contempteur dédaigneux de l'exégèse Française dont il ne soupçonne même pas les chefs-d'œuvre, si nous osions avancer que les historiens les plus renommés de l'Allemagne contemporaine pensent, avec Bossuet, avec Pascal, avec Fénelon, avec Fleury, avec Bourdaloue, avec Bergier, avec Duvoisin, que les cinq livres de Moïse n'ont pas perdu leur valeur historique, même après les attaques d'une certaine exégèse. Stolberg, Heeren, Jean de Müller, Luden, Wachler, Schlosser, Leo, Ideler, Molitor, Joseph Goerres, Frédéric de Schlegel, ne pensent pas tout à fait comme *Gesenius* et *Bohlen*, ces deux maîtres auxquels s'attache obstinément le professeur du collège de France. M. Edgar Quinet, *qui s'occupe d'exégèse*, ne doit pas ignorer que dans cette science il n'y a pas beaucoup de noms plus connus que ceux de Hœvernick, Hazeberg, F. Ranke, Sack, Rosenmüller, Jahn, Kueper, Cellérier ! Eh bien! tous ces savants disciples de l'exégèse moderne démontreraient à M. Quinet, s'il avait le temps et le désir de faire de si profondes études, que les cinq livres du Pentateuque, ne sont nullement une épopée mythique et sacerdotale, mais l'œuvre personnelle du législateur d'Israël.

« Mais avant tous les autres j'aurais dû nommer Hengstenberg, dont M. Edgar Quinet a vanté la science profonde avec une bonne foi qui lui fait honneur. Ce célèbre exégète, après avoir étudié avec une attention sérieuse toutes les objections cent fois répétées contre les livres de Moïse, les a toutes victorieusement renversées dans son grand ouvrage sur l'*authenticité du Pentateuque*. Depuis il a complété cet immense travail par un nouveau livre dans lequel il achève de confirmer l'autorité historique de Moïse. L'infatigable adversaire du rationalisme travaille maintenant à un commentaire sur les *psaumes*

qui enlèvera probablement à M. Quinet la ressource consolante de pouvoir nous opposer sans cesse le livre d'*Ewald*[1] ».

Une méthode d'apologétique était fondée qui durera tout le XIXe siècle. Au lieu d'examiner les raisons de ses adversaires, on leur opposera des autorités. Au lieu de peser les autorités, on les comptera. Pour en allonger la liste, on y insérera des personnages qui n'auront même pas entrevu les problèmes — on oppose Bourdaloue à Gesenius! — des personnages de sentiments les plus divers — un ministre luthérien de l'école la plus obstinément conservatrice, Hengstenberg, témoignera près d'un rationaliste comme Ernest-Frédéric Rosenmüller, et d'un catholique, Jahn, sans cesse désavoué par ses coreligionnaires pour ses témérités.

Et, pendant ce temps, les nouveaux historiens continueront leurs travaux avec une logique de plus en plus acérée, aidée par d'admirables découvertes.

[1] *Annales de phil. chrét.*, numéro d'avril 1846, p. 252-254, article signé abbé Edouard (Frédéric-Edouard Chassay ?).

III

(1844-45)

Une crise individuelle. — Renan. — Études de philosophie et d'exégèse. — Le conflit criticiste.

Au commencement de l'année scolaire 1843-1844 entrait au séminaire de Saint-Sulpice un étudiant dont le nom sera répété tant que vivra la langue française, tant que l'humanité s'occupera de questions religieuses. Il s'appelait Ernest Renan. Il devait être, en France, le grand hérétique de la Bible.

Pendant les deux années précédentes, il avait suivi avec distinction les cours du séminaire d'Issy. Comme il paraissait doué pour les sciences historiques, ses maîtres lui conseillèrent l'étude de l'hébreu qui, loin de rentrer obligatoirement dans le programme théologique, n'était appris que par un très petit nombre d'élèves.

Cette année-là, le vieux supérieur, M. Garnier, fit encore dans sa chambre le premier cours, celui où on enseignait les textes difficiles à deux ou trois séminaristes. M. Le Hir depuis quelques années professait la grammaire.

Renan a raconté plus tard quels furent ses débuts dans la nouvelle étude.

« La philologie exacte de M. Le Hir m'enchanta. Il se montra pour moi plein d'attentions; il était breton comme moi; nos caractères avaient beaucoup de ressemblance; au bout de quelques semaines, je fus son élève presque unique. Son exposition de la grammaire hébraïque, avec comparaison des autres idiomes sémitiques, était admirable. « Je le regarde comme un vrai savant, écrivais-je à mon ami du séminaire de Saint-Brieuc. Si Dieu lui donne encore dix ans de vie, ce qui malheureusement semble douteux, nous pourrons l'opposer à ce que la science critique de l'Allemagne a de plus colossal. L'étude de l'hébreu est, par ses leçons, singulièrement facilitée. Je suis tombé de surprise quand je me suis trouvé en présence de cette langue si simple, sans construction, presque sans syntaxe, expression nue de l'idée pure, une vraie langue d'enfant. » J'avais à ce moment une force d'assimilation extraordinaire. Je suçai tout ce que j'entendais dire à mon maître. Ses livres étaient à ma disposition, et il avait une bibliothèque très complète. Les jours de promenade à Issy, il m'emmenait sur les auteurs de la Solitude, et là il m'apprenait le syriaque. Nous expliquions ensemble le Nouveau Testament syriaque de Gutbier. M. Le Hir fixa ma vie; j'étais philologue d'instinct. Je trouvai en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même que ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. Ainsi il n'était pas très fort en arabe, et c'est pour cela que je suis resté médiocre arabisant [1]. »

L'année scolaire 1844-1845, M. Garnier, vaincu par la vieillesse dut cesser tout enseignement. M. Le Hir prit le cours supérieur d'hébreu et, sachant combien Renan s'était

[1] *Souvenirs*, p. 287-288.

assimilé sa doctrine, il voulut qu'il fût chargé de la classe de grammaire. Pour lui donner le moyen de s'instruire davantage, on lui permit d'aller entendre au Collège de France, deux fois par semaine, Etienne Quatremère, le professeur d'hébreu. L'obligation de clarifier et de systématiser ses idées, en vue des leçons qu'il avait à donner à des condisciples de son âge, décidèrent de la vocation de Renan et, vieux professeur, il dira :

« Mon cadre d'enseignement fut dès lors arrêté ; tout ce que j'ai fait depuis en philologie est sorti de cette modeste conférence que l'indulgence de mes maîtres m'avait confiée. La nécessité de pousser aussi loin que possible mes études d'exégèse m'obligea d'apprendre l'allemand. Je n'avais à cet égard aucune préparation... mon éducation avait été toute latine et française... La littérature était pour moi chose si secondaire, au milieu de l'enquête ardente qui m'absorbait, que j'y fis d'abord peu d'attention. Je sentis cependant un génie nouveau, fort différent du celui de notre XVIIe siècle. Je l'admirai d'autant plus que je n'en voyais pas les limites. L'esprit particulier de l'Allemagne, à la fin du dernier siècle et dans la première moitié de celui-ci, me frappa. Je crus entrer dans un temple. C'était bien là ce que je cherchais, la conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique[1]. »

En effet, depuis plusieurs années, le jeune abbé était en proie à une lutte très vive que se livraient son esprit critique et son cœur mystique. Son cœur mystique en faisait un séminariste régulier et pieux; quand il aura rompu avec le catholicisme, il fréquentera encore les églises, et plus tard, après la séparation complète, il écrira quelquefois

[1] *Souvenirs*, p. 291.

des pages pleines de religiosité. Mais, à Issy déjà, son esprit critique avait observé que, dans l'enseignement qu'il recevait, de nombreux points n'étaient pas inébranlables. « Le goût de l'érudition » était « inné » en lui [1], et l'érudition s'intéresse à beaucoup de minuties désagréables aux théologiens modernes. Ses lectures habituelles étaient Pascal, Malebranche, Euler, Locke, Leibnitz, Descartes, Reid, Dugald-Steward. « Nous connaissions, ajoute-t-il, Cousin, Jouffroy, Pierre Leroux, comme on connaît Valentin et Basilide, je veux dire par ceux qui les ont combattus. Le formalisme rigide de la scolastique ne permet pas de clore la démonstration d'une proposition sans l'avoir fait suivre de la rubrique : *Solvuntur objecta*. Là sont exposées avec honnêteté les objections contre la proposition qu'il s'agit d'établir ; ces objections sont ensuite résolues, souvent d'une manière qui laisse toute leur force aux idées hétérodoxes qu'on prétend réduire à néant. Ainsi, sous le couvert de réfutations faibles, tout l'ensemble des idées modernes venait à nous... Les belles pages de [M. Jouffroy], ce désespéré de la philosophie, nous enivraient, je les savais par cœur [2]. » « La philosophie allemande commençait à être connue ; ce que j'en saisissais me fascinait étrangement [3]. »

« Je ne veux pas dire, conclut Renan sur ses études au séminaire d'Issy, que ma foi chrétienne fût réellement

[1] *Souvenirs*, p. 252.
[2] *Ibid.*, p. 248.
[3] *Ibid.*, p. 246.

diminuée... L'histoire de la philosophie et l'espèce de scepticisme dont j'étais atteint me retenaient dans le christianisme plutôt qu'elles ne m'en chassaient... Une certaine modestie me retenait. Jamais la question capitale de la vérité des dogmes chrétiens, de la Bible, ne se posait pour moi. J'admettais la révélation en un sens général, comme Leibnitz, comme Malebranche. Certes ma philosophie du *fieri* était l'hétérodoxie même ; mais je n'en tirais pas les conséquences[1]. »

Si Renan n'eût pas étudié l'hébreu, il aurait vraisemblablement persévéré dans sa carrière. Il se serait composé une philosophie particulière comme Gassendi, Malebranche ou Gratry. Il y aurait ajouté la théologie traditionnelle, sans s'arrêter jamais « à une objection sur les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, envisagés en eux-mêmes. Ces dogmes, dit-il, se passant dans l'éther métaphysique, ne choquaient en moi aucune opinion contraire[2]. » En histoire il se fût montré positiviste. Sur beaucoup de questions délicates, il aurait mis « un cadenas[3] » à sa bouche.

A la lecture des exégètes allemands, il crut à un conflit palpable, évident, entre la critique et la doctrine scripturaire catholique. L'enseignement qu'il recevait ne lui en

[1] *Souvenirs*, p. 258.

[2] *Ibid.*, p. 298.

[3] *Ibid.*, p. 158. — Son directeur lui disait un jour : « Mon cher, si je ne savais que vous n'eussiez la force de vous taire, je vous supplierais de ne pas entrer dans l'état ecclésiastique ». Renan répartit : « Monsieur, je me suis consulté, et j'ai cru pouvoir me répondre de la trouver ». *Lettres intimes*, p. 141.

fournissait pas la solution. Son maître, M. Le Hir, avait une « cloison étanche » dans l'esprit [1]. Renan ne pouvait pas fermer les yeux et faire des actes de foi. Descartes lui « avait enseigné que la première condition pour trouver la vérité est de n'avoir aucun parti pris [2] ».

Ce qui se produisit, Renan l'a raconté plus tard, et sa poignante histoire s'est plus d'une fois renouvelée.

« Une seule erreur prouve qu'une Église n'est pas infaillible; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé. En

[1] *Ibid.*, p. 276. — Cette *cloison étanche* empêcha M. Le Hir de produire des œuvres de valeur et d'être apprécié comme professeur chargé de grand cours. Un traditionniste le jugeait ainsi : « Les œuvres de M. Le Hir sont bonnes, mais c'est de troisième ordre ; ce sont des opuscules d'érudition qui ont leur petite utilité, mais non une grande portée, soit dans les sciences sacrées, soit dans les sciences profanes, soit pour relier et soumettre les secondes aux premières... » « MM. Le Hir et Faillon ont quelque valeur comme érudits, pas comme hommes de principes, ni comme auteurs capables de former l'intelligence et d'entrer, à aucun titre que ce soit, dans l'éducation cléricale, même à titre d'auteurs à consulter pour les élèves... Leurs ouvrages sont des compilations, non des principes ; de l'érudition, non de la doctrine ; et au séminaire, il ne faut que des principes et de la doctrine. » J.-B. Aubry, *Corresp. inéd.*, t. I, p. 465 et 489, lettres écrites en mai 1875. On peut remarquer ici avec quelle rigueur un traditionniste, exégète lui-même, juge un conservateur.

[2] *Ibid.*, p. 285. « A chaque pas que je faisais vers l'autel le doute me suivait; c'était la science, et, enfant que j'étais, je l'appelais le démon. » *L'avenir de la science*, p. 190. — Sur la culpabilité théologique de Renan perdant la foi, cf. d'Hulst, *M. Renan*, p. 11-13. En général : « La plupart des théologiens estiment que tous ceux qui abandonnent les croyances religieuses de leur enfance, ne l'ont pu faire sans commettre des péchés mortels formels, soit qu'ils aient négligé de s'instruire, soit qu'il se soient exposés aux dangers des mauvaises conversations et des mauvaises lectures, soit qu'ils aient mal correspondu aux grâces de Dieu... En matière d'incrédulité, comme en toutes les autres matières, il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse scruter complètement le fond des consciences et faire la juste et entière part des responsabilités. » (Vacant, *Études théologiques*, t. II, p. 179).

dehors de la rigoureuse orthodoxie, je ne voyais que la libre pensée à la façon de l'école du XVIII[e] siècle. Mon initiation aux études allemandes me mettait ainsi dans la situation la plus fausse ; car, d'une part, elle me montrait l'impossibilité d'une exégèse sans concessions ; de l'autre, je voyais parfaitement que ces messieurs de Saint-Sulpice avaient raison de ne pas faire de concessions, puisqu'un seul aveu d'erreur ruine l'édifice de la vérité absolue et la ravale au rang des autorités humaines, où chacun fait son choix, selon son goût personnel.

« Dans un livre divin, en effet, tout est vrai, et deux contradictoires ne pouvant être vraies à la fois, il ne doit s'y trouver aucune contradiction. Or l'étude attentive que je faisais de la Bible, en me révélant des trésors historiques et esthétiques, me prouvait aussi que ce livre n'était pas plus exempt qu'aucun autre livre antique de contradictions, d'inadvertances, d'erreurs. Il s'y trouve des fables, des légendes, des traces de composition tout humaine. Il n'est plus possible de soutenir que la seconde partie d'Isaïe soit d'Isaïe. Le livre de Daniel, que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant Jésus-Christ. Le livre de Judith est une impossibilité historique. L'attribution du Pentateuque à Moïse est insoutenable, et nier que plusieurs parties de la Genèse aient le caractère mythique, c'est s'obliger à expliquer comme réel des récits tels que celui du paradis terrestre, du fruit défendu, de l'arche de Noé. Or on n'est pas catholique si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle. Que devient ce miracle, si fort admiré de Bossuet : « Cyrus nommé deux cents ans avant sa naissance ? » Que deviennent les soixante-dix semaines d'années, bases des calculs de l'*Histoire universelle*, si la partie du livre d'Isaïe [1] où Cyrus est nommé a été justement composée du temps de ce

[1] Le cardinal Meignan répond à ce passage (*Les prophètes d'Israël et le Messie*, p. 259) : « M. Renan ne pouvait être de bonne foi en écrivant ces lignes si, comme il s'en vante, il a approfondi la théologie. Où a-t-il lu que l'authenticité du deutéro-Isaïe était un dogme de foi, que l'on ne pouvait nier sans cesser d'être catholique ? » — M. Vigou-

conquérant, et si pseudo-Daniel est contemporain d'Antiochus Epiphane ?

« L'orthodoxie oblige de croire que les livres bibliques sont l'ouvrage de ceux à qui les titres les attribuent. Les doctrines catholiques les plus mitigées sur l'inspiration ne permettent d'admettre dans le texte sacré aucune erreur caractérisée, aucune contradiction, même en des choses qui ne concernent ni la foi, ni les mœurs. Or mettons que, parmi les mille escarmouches que se livrent la critique et l'apologétique orthodoxe sur les détails du texte prétendu sacré, il y en ait quelques-unes où, par rencontre fortuite et contrairement aux apparences, l'apologétique ait raison : il est impossible qu'elle ait raison mille fois dans sa gageure, et il suffit qu'elle ait tort une seule fois pour que la thèse de l'inspiration soit mise à néant. Cette théorie de l'inspiration, impliquant un fait surnaturel, devient impossible à maintenir en présence des idées arrêtées du bon sens moderne. Un livre inspiré est un miracle. Il devrait se présenter dans des conditions où aucun livre ne se présente. « Vous n'êtes pas si difficile, dira-t-on, pour Hérodote, pour les poèmes homériques. » Sans doute ; mais Hérodote, les poèmes homériques ne sont pas donnés pour des livres inspirés. »

« De très bons esprits m'ont quelquefois fait entendre que je ne me serais pas détaché du catholicisme sans l'idée trop étroite que je m'en fis, ou, si l'on veut, que mes maîtres m'en donnèrent. Certaines personnes rendent un peu Saint-Sulpice responsable de mon incrédulité et lui reprochent, d'une part, de m'avoir inspiré pleine confiance dans une scolastique impliquant un rationalisme exagéré ; de l'autre, de m'avoir présenté comme nécessaire à admettre le *summum* de l'orthodoxie ; si bien qu'en même temps ils grossissaient outre mesure le bol alimentaire et rétrécissaient singulièrement l'orifice de déglu-

roux (*La Bible et la critique*) a réfuté les affirmations de Renan relatives à Daniel. Il est intéressant de comparer cette défense avec les aveux de M. l'abbé J. Turmel, *Etude sur le livre de Daniel*, qui lui reconnaît pour date l'an 168 (*Ann. de phil. chrét.*, octobre 1902).

tition [1]. Cela est tout à fait injuste. Dans leur manière de présenter le christianisme, ces messieurs de Saint-Sulpice, en ne dissimulant rien de la carte de ce qu'il faut croire, étaient tout simplement d'honnêtes gens. Ce ne sont pas eux qui ont ajouté la qualification *Est de fide* à la suite de tant de propositions insoutenables. Une des pires malhonnêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots, de présenter le christianisme comme n'imposant presque aucun sacrifice à la raison, et, à l'aide de cet artifice, d'y attirer des gens qui ne savent pas ce à quoi au fond ils s'engagent. C'est là l'illusion des catholiques laïques qui se disent libéraux. Ne sachant ni théologie ni exégèse, ils se font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils en laissent; ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. Quelqu'un qui a fait de la théologie n'est plus capable d'une telle inconséquence. Tout reposant pour lui sur l'autorité infaillible de l'Écriture et de l'Église, il n'y a pas à choisir. Un seul dogme abandonné, un seul enseignement de l'Église repoussé, c'est la négation de l'Église et de la révélation. Dans

[1] « C'est le philosophe qui a fait dérailler l'historien. Celui-ci, laissé à lui seul, eût rencontré de graves difficultés : je n'y contredis pas ; mais il aurait pu les surmonter. Il a eu tort, pour employer une de ses expressions, de se laisser serrer l'orifice de déglutition en même temps qu'on augmentait son bol alimentaire. Un esprit aussi éveillé aurait fort bien pu discerner entre les exigences religieuses fondamentales et les prescriptions des théologiens; laisser dire ceux-ci et s'arranger avec celles-là, ce n'eût été qu'un jeu s'il eût voulu s'y mettre. Je sais bien qu'il y a réponse à cela. Suivant lui, qui transige avec l'exégèse de M. Garnier est pire qu'un hérétique ; c'est un catholique libéral. Il faut, ou expliquer les aventures de Sara par celles de « Mlle de Lenclos » ou s'exiler du christianisme. On trouve actuellement des personnes graves qui croient pouvoir échapper au dilemme. » L. Duchesne, rendant compte des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — *Bulletin critique*, 1er juin 1883, p. 203-204. Ces paroles de M. Duchesne, disant qu'on peut en prendre et en laisser dans l'enseignement théologique, parurent « incroyables » aux traditionnistes et l'un d'eux, dom de Hansy, les releva dans les *Annales de Provence*, octobre 1883, article reproduit par *L'Univers* du 22 novembre.

une Église fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de cet édifice, l'ensemble croule fatalement.

« Il ne sert non plus de rien d'alléguer que l'Église fera peut-être un jour des concessions qui rendront inutiles des ruptures comme celle à laquelle je dus me résigner, et qu'alors on jugera que j'ai renoncé au royaume de Dieu pour des vétilles. Je sais bien la mesure des concessions que l'Eglise peut faire et de celles qu'il ne faut pas lui demander. Jamais l'Eglise catholique n'abandonnera rien de son système scolastique et orthodoxe ; elle ne le peut pas ; c'est comme si l'on demandait à M. le comte de Chambord de n'être pas légitimiste. Il y aura des scissions, je le crois, plus que jamais ; mais le vrai catholique dira inflexiblement : « S'il faut lâcher quelque chose, je lâche tout ; car je crois à tout par principe d'infaillibilité, et le principe d'infaillibilité est aussi blessé par une petite concession que par dix mille grandes. » De la part de l'Église catholique, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Macchabées serait avouer qu'elle s'est trompée ; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose ; elle n'est plus divinement inspirée [1]. »

Au commencement de novembre 1845, renonçant à l'avenir honorable qui lui était assuré par « la carrière vers laquelle on avait, peut-être imprudemment, dirigé son enfance [2] », brisant le cœur de sa pieuse mère, Renan quittait la soutane et cherchait à gagner sa vie comme un étudiant pauvre. Il n'était pas sans espérance. Il avait vu « que ce qui en apparence ne devait intéresser que les prêtres pouvait aussi intéresser les laïques ». Il croyait que la plus grande œuvre de son siècle devait être l'expli-

[1] *Souvenirs*, p. 292-302.

[2] Expression de sa sœur Henriette. *Lettres du séminaire*, p. 321.

cation des origines de la plus grande religion de l'humanité, et il voulait les éclaircir [1]. L'idée lui était venue plus d'une fois qu'un jour il enseignerait à la même table qu'Etienne Quatremère, dans la petite « Salle des langues ». Il réussit en effet à s'y asseoir, mais comme il l'avouait à la fin de sa vie, « en y mettant une dose assez forte d'obstination [2] ».

[1] « Le livre le plus important du XIXe siècle devrait avoir pour titre : *Histoire critique des origines du christianisme*. Œuvre admirable que j'envie à celui qui la réalisera, et qui sera celle de mon âge mûr, si la mort et tant de fatalités extérieures qui font dévier souvent si fortement les existences ne viennent m'en empêcher. » *Avenir de la science*, p. 279 (écrit en 1848).

[2] *Souvenirs*, p. 290. — « Que fût-il arrivé si, sur d'autres terrains, notamment sur celui que l'érudition historique ouvre à l'apologiste chargé de vérifier les origines du christianisme, il eût rencontré ce que nos facultés libres de théologie offrent aujourd'hui aux clercs amis de la science, une initiation plus sûre, des vues moins timides, des principes moins étroits et des réponses mieux adaptées aux difficultés nouvelles ? Et puisque la perversion du sens philosophique avait précédé dans son esprit les écarts du sens critique, quel secours n'eût-il pas trouvé, dès le début de ses études ecclésiastiques, si le séminaire d'Issy eût ressemblé alors à ce qu'il est devenu en ces derniers temps, sous l'impulsion de Pie IX et de Léon XIII, et si, au lieu d'un spiritualisme tout cartésien, c'est-à-dire réfractaire tout ensemble à l'adaptation théologique et à l'adaptation scientifique, il eût été accueilli au seuil de la psychologie et de la métaphysique par des maîtres pénétrés de cet esprit à la fois traditionnel et hardi qui rend la philosophie de saint Thomas susceptible de se rajeunir éternellement au contact de l'expérience ? » (Mgr d'Hulst. *M. Renan*, p. 14).

IV

(1843-1858)

Pléiade apologétique. — Roselly de Lorgues. — Auguste Nicolas. — Lacordaire. — Glaire. — Valroger. — La tolérance aux savants catholiques. — Les débuts de Renan.

Quand Edgar Quinet et ses disciples demandaient au clergé de France de répondre à la critique allemande, ils semblaient méconnaître la valeur de la position qu'il avait prise dans des défenses très autorisées. En effet, si le *Génie du Christianisme* commençait à paraître trop littéraire, vague, peu probant, et devenait exclusivement un « livre de prix » pour les élèves des « humanités » ; si l'autorité de l'*Essai sur l'indifférence* était ruinée par l'apostasie de son illustre auteur, le clergé n'en tendait pas moins à ceux qui avaient faim d'un enseignement substantiel, des apologies nouvelles et fort à son goût.

La première par sa date et son grand succès se présentait dans l'ordre scientifique. Elle était intitulée : *Le Christ devant le siècle ou Nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme*. Elle parut en 1835 et atteignit promptement une vingtaine d'éditions. Son auteur, Roselly

de Lorgues, conquit une véritable célébrité et il se surpassa dans un autre livre dont la publication fut un événement pour les catholiques : *Christophe Colomb*. L'éditeur de cet ouvrage, dans un temps si fameux, pouvait dire en tête de son second tirage :

« L'histoire de Christophe Colomb écrite sous les auspices du pape Pie IX, a mérité à M. Roselly de Lorgues deux lettres autographes du souverain pontife, auxquelles Sa Sainteté a daigné joindre la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Sylvestre et celle de Saint-Grégoire le Grand. Une traduction allemande, deux traductions italiennes, une double édition espagnole, disent assez les sympathies excitées par ce livre dans le monde catholique [1]. »

C'est dans ce chef-d'œuvre de Roselly de Lorgues qu'on peut choisir le plus bel exemple de sa science scripturaire. Non seulement l'auteur voyait dans la Bible, grâce au système des jours-époques, l'histoire des origines du monde, mais encore il y découvrait jusqu'à la vie de son héros.

« On trouve dans les Saintes Ecritures, disait-il, neuf passages clairement applicables à la Découverte du Nouveau Monde. Le cours du temps n'a fait que rendre plus manifestes ces rapports, qu'élucider ces applications. La destinée des Américains, rapprochée du verset 12 au soixantième chapitre d'Isaïe, frappera d'étonnement l'observateur. Après avoir exposé les choses surprenantes que renferment les quatre versets précédents, le prophète prononce sur le sort des nations d'outre-mer qui n'observeront pas le culte divin : « Peuplades et royaumes périront. » Et comme l'annonce de ce terrible châtiment ne concernait pas une époque prochaine, le voyant

[1] Préface de la 2e édition.

royal ajoute cette parole du Très-Haut : « Moi, qui suis le Seigneur, j'exécuterai tout ceci dans son temps, » c'est-à-dire à l'époque fixée dans les décrets éternels. Que la mission du révélateur du Globe, cet événement qui devait si profondément modifier les conditions futures de l'humanité, ait été montrée au prophète à qui fut révélé le Messie, cela ne paraîtra nullement extraordinaire aux âmes heureusement pénétrées de la vérité divine [1]. »

Non, dans cette génération et à cette époque, rien ne paraît extraordinaire aux catholiques mal guéris du traditionalisme menaisien. C'est le temps où le restaurateur du grand ordre bénédictin formule des règles de critique historique d'après « une parole de Dieu dans les Saints Livres : *le juste vit de la foi* » ; déclare qu'en présence d'un récit de miracle, « le vrai catholique se sent tout d'abord incliné à croire », et que « pour lui la critique est la loi odieuse » ; c'est le temps où l'on dénigre les grands érudits ecclésiastiques des siècles précédents, dont le bon sens, la modération et la loyauté avaient constitué la force et la gloire de l'Église gallicane...

Si grande qu'elle ait été, la célébrité apologétique de Roselly de Lorgues fut bientôt égalée par celle d'un magistrat de Bordeaux, Auguste Nicolas. Ses *Études philosophiques sur le christianisme* seront pendant quarante ans l'œuvre que le clergé recommandera le plus volontiers aux esprits cultivés en quête de solides démonstrations [2]. Il n'y

[1] *Christophe Colomb* (2e édit., 1859), t. II, p. 455.

[2] Le duc Albert de Broglie lui-même écrivit un compte rendu dithyrambique sur cet ouvrage en mars 1851 : voy. ses *Études morales et littéraires* (1854). Pour être complet, il faut dire que les *Études philoso-*

a point à s'en étonner. La lecture n'a rien de troublant ; il méconnaît même complètement les problèmes bibliques qui déjà se posaient avec tant de netteté. Pour lui l'histoire garde toute sa simplicité. « En prenant les dates de Moïse, dit-il, et leur exactitude est certifiée, la vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses [1] ». Lors de la dispersion des peuples, chacun emporta les notions de la révélation primitive. Dans la suite des temps les traditions de la famille de Noé s'oblitérèrent ou se faussèrent. Cependant on les retrouve encore çà et là au fond des vieilles civilisations, on les retrouve, par exemple et surtout, dans les histoires de Pandore et de Prométhée. L'honnête magistrat écrivit sur ces légendes grecques des pages d'une apparence si logique tout en étant dénuées de la plus élémentaire critique, qu'on reste mélan-

phiques n'inspiraient aucune admiration au petit groupe qu'on appelait gallican. L'archevêque de Besançon, cardinal Mathieu, les dénonça à la congrégation de l'Index comme entachées de fidéisme (Paul Lapeyre, *Aug. Nicolas*, p. 233). Si l'éminent prélat pouvait le juger au point de vue théologique, il n'était pas apte à les apprécier au point de vue des sciences historiques. Il y était peu versé, comme le prouve le fait suivant. En 1868, il composa, pour le prononcer au Sénat, un grand discours qu'il ne put placer, mais qu'il tint, en revanche, à faire lire au ministre Duruy. « Parmi les reproches que Mgr Mathieu adressait au gouvernement était celui de faire enseigner l'arianisme au Collège de France. Le cardinal avait pris l'étude des idiomes sortis, il y a cinquante ou soixante siècles, de la langue aryane, pour la glorification de la grande hérésie d'Arius, née à Alexandrie au temps du concile de Nicée. » « J'aurais bien été capable, dit Duruy, de tirer parti de cette étrange erreur, si elle s'était produite en séance et de montrer l'ignorance où la théologie, science de l'inconnaissable, retient ces pasteurs des peuples. » V. Duruy, *Notes et souvenirs*, I, p. 362.

[1] A. Nicolas. *Et. phil. sur le Christ* (édit. de 1843), t. I, p. 315.

colique en songeant aux causes sur lesquelles a pu s'exercer un esprit si facile à prévenir.

En examinant l'apologétique de Roselly de Lorgues et celle d'Auguste Nicolas, on y reconnaît celle du vieux Bergier. Elle est rajeunie quant au style, devenu chez celui-ci, juridique et philosophique, chez celui-là « civil », c'est-à-dire, laïque et exubérant de vie. Quant au fond, elle n'a point changé, si ce n'est sur le détail des jours-époques et l'acquisition de quelques arguments nouveaux tirés des fameuses « traditions universelles », très en vogue à ce moment et dont Bonnetty fut le principal collectionneur. Mais il n'y a rien là d'une pensée vraiment scientifique, il y a même décadence au point de vue théologique.

Chateaubriand, Auguste Nicolas, l'abbé Bougaud : tels seront les trois écrivains qui domineront l'apologétique catholique de France durant le cours du XIXe siècle. Autour d'eux la vieille foi nationale compte d'autres défenseurs. Nous avons déjà vu les de Maistre, les de Bonald, Lamennais, Roselly de Lorgues ; de grands talents succèdent à ceux qui disparaissent et, dans le temps où l'Eglise de France se réjouit de l'œuvre d'Auguste Nicolas, elle commence à recevoir les éclatants services d'un preux des anciens âges, le comte de Montalembert, et d'un chevalier très moderne, Louis Veuillot. Mais ne semble-t-il pas que les laïques deviennent plus nombreux et plus capables que les ecclésiastiques, que l'apologétique elle-même se sécularise ? Quand les problèmes bibliques posés par la critique ou le rationalisme deviennent de plus en plus nombreux et de plus en

plus grands, quand leur solution nécessiterait une connaissance profonde de la théologie unie à des sciences très spéciales, ne semble-t-il pas qu'ils ne forment qu'une question de détail du vaste domaine des publicistes catholiques? N'est-il pas à craindre qu'on se les transmette de main en main jusqu'à la fin du siècle, comme des affaires épineuses qu'on préfère voir débrouiller aux générations futures, et sans penser qu'avec le temps elles peuvent devenir inextricables et constituer un héritage ruineux ?

Pour les catholiques d'alors, et pour le clergé en particulier, les questions du genre de celles d'Edgar Quinet étaient de mauvaises querelles, des chicanes de qui ne veut pas se soumettre à l'autorité établie par Dieu. L'Église subissait un de ces assauts comme elle en a connu dans tous les siècles et qui n'ont fait que mieux démontrer sa divinité. Discuter la nouvelle exégèse semblait inutile. Un système déclaré contraire à ce qui paraît être le sens manifeste des Saintes Ecritures, condamné non seulement par le sentiment universel, mais encore, semblait-il, par les définitions formelles d'un concile infaillible, un tel système ne pouvait être en aucune manière probable ; c'était une duperie, ou plutôt une nouvelle attaque de la cité de Satan contre la cité de Dieu. On devait défendre la citadelle assurée du triomphe final, et son divin dépôt, la Bible. On ne se demande point si dans ce dépôt tout est également sacré : le texte et sa compréhension ; si ce trésor, dont le fond remonte à Moïse — qui écrivait il y a plus de trente-cinq siècles — n'a point subi du temps quelque altération accidentelle ; si dans la

manière dont on l'interprète tout est également identifiable au dogme intangible, et conforme à la logique ; si, par hasard, on n'attache pas une trop grande importance à telle opinion, formulée dans un temps où l'on ne connaissait pas d'anciens monuments d'une incontestable autorité ou des sciences très récentes dont les procédés semblent parfaitement légitimes. Le clergé paraît même oublier ou ne pas comprendre que quand la théologie — il n'y a pas bien longtemps, en 1835, — retirait du catalogue de l'Index les œuvres coperniciennes, elle faisait une concession à l'astronomie, et qu'en tolérant ou en enseignant le système des jours-époques, elle s'accommodait ou s'éclairait de la géologie. Il ne se demande point s'il ne serait pas prudent de compter désormais avec la chronologie et la critique littéraire. Les triomphes du « périodisme » semblent garantir d'autres victoires pour l'avenir. On célèbre avec confiance « le soleil de de la science ».

« Creusait-elle dans les entrailles de la terre, elle y retrouvait la première page de Moïse ; descendait-elle au fond des temples et des nécropoles de l'Égypte, elle y découvrait les points de rencontre de l'histoire égyptienne avec l'histoire du peuple de Dieu ; parvenait-elle à déchiffrer la langue des hiéroglyphes, ces signes, rappelés à la vie de leur expression, rendaient témoignage à la nouveauté du monde compromise par des calculs d'astronomie ; relevait-elle des ruines et des inscriptions, ces ruines et ces inscriptions parlaient pour nous : la nature, interrogée dans tous les sens, renvoyait par tous les pores un son chrétien, comme si elle eût été créée ou séduite par Jésus-Christ [1]. »

[1] Lacordaire, 40e confér. (1846).

Si quelques-uns ne semblaient point convaincus de la réalité de cet accord, s'ils ne reconnaissaient point que Moïse « était inspiré de Dieu ou qu'il possédait quinze siècles avant l'ère chrétienne une science qui ne devait éclore que trois mille ans plus tard », s'ils refusaient à constater les empreintes que les flots du déluge ont laissé « des Alpes au Caucase, du Caucase à l'Hymalaya, de l'Hymalaya au sommet des Cordillères [1] », on savait expliquer « le phénomène douloureux » de leur incrédulité.

« Ceux-là, disait Lacordaire, sont les victimes d'une passion la plus opiniâtre de toutes, qui est l'orgueil de la science. L'orgueil de la science est cette infatuation d'un esprit enivré de lui-même qui se mire dans ce qu'il fait comme Narcisse dans son lac, et qui estimant toute limite une injure à sa capacité, entend traiter avec Dieu d'égal à égal; il n'étudie pas par amour de la vérité mais contre elle, il est heureux de soulever des nuages, de découvrir un grain de sable qui soit un blasphème et qu'il puisse rejeter contre le ciel. Regarde-t-il les astres, c'est pour y dérober le secret de l'éternité du monde; descend-il dans les entrailles de la terre, c'est pour y chercher des armes contre un grand fait biblique; interroge-t-il les nécropoles de l'Égypte ou les ruines de Babylone, c'est pour y entendre une voix qui nie quelque chose des plus authentiques traditions. Sa science n'est qu'un duel acharné entre lui et Dieu [2]. »

Ceux qui ne lancent point l'anathème aux savants qui ne mettent point en lumière la véracité des « plus authentiques traditions » ignorent leurs travaux ou affectent de

[1] *Id.*, 52e confér. (1848).
[2] 58e confér. (1849).

les considérer comme indignes de réfutation. Cette position ne caractérise pas seulement les œuvres d'apologétique générale comme celles d'Auguste Nicolas, elle constitue la physionomie de l'apologétique biblique spéciale. Son chef-d'œuvre à cette époque est l'œuvre de l'abbé Glaire intitulée : *Les Livres saints vengés ou la vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes et surtout des mythologues et des critiques rationalistes*. Malgré son titre très précis, ce travail qui, pendant plus de trente ans, fut regardé par les catholiques de France comme la réponse à l'exégèse impie, ne traite en rien des difficultés soulevées par la critique contemporaine. Le fond est encore emprunté à l'apologétique du XVIIIe siècle, à Bullet surtout. Les quelques incrédules modernes mis sur la sellette sont Strauss et les mythologues, beaucoup mieux réfutés d'ailleurs par Quinet que par l'abbé Glaire. Mais en 1845, dans la première édition de son livre, comme en 1874, dans la troisième édition qu'il donna avant de mourir, Glaire n'expose même pas les travaux critiques de Gesenius et d'Ewald, sans cesse invoqués par les rationalistes français.

Cette curieuse tactique qui devait laisser le clergé de France dans l'ignorance d'œuvres capitales fut encore aggravée accidentellement à cette époque par une affaire de librairie. De 1840 à 1845, les travaux d'apologétique les plus célèbres furent largement mis en circulation dans un recueil publié par Migne sous le titre de *Démonstration*

évangélique. Ils avaient été composés pour d'autres générations, répondaient à d'autres besoins. On ne le remarqua pas et les acquéreurs de cette collection s'imaginèrent trop facilement posséder la solution de toutes les objections présentes.

Parmi les ecclésiastiques de ce temps, un seul semble avoir eu le courage de proclamer et répéter sans cesse « les besoins de la controverse philosophique et religieuse ». C'était l'abbé de Valroger [1]. Il vit que la position religieuse s'était complètement renouvelée, il vit qu'il fallait combattre avec des armes nouvelles, et puisqu'elles n'existaient point en France, il indiqua qu'il fallait aller les prendre à l'étranger, en Allemagne surtout. Il résolut de consacrer sa vie à l'apologétique. Pour y vaquer plus commodément il entre dans la glorieuse congrégation de l'Oratoire qui venait de se reconstituer. Il semblait au Père de Valroger que sa retraite dans une cellule de religieux lui donnerait, avec le temps nécessaire à de longs travaux, la liberté de ses jugements et la possibilité de dire la vérité. Ce qui paraissait devoir assurer la liberté de sa carrière fut précisément ce qui l'entrava. Le saint homme qui avait rétabli l'Oratoire, le Père Pététot, ne comprenait rien à la science si ce n'est qu'elle est orgueilleuse, dangereuse, propre à causer la terrible maladie du doute. Désireux de constituer une congrégation de forte apparence, il accepta la charge

[1] Cf. *Ann. de phil. chrét.*, n° de mai 1842. Il faut noter que l'abbé de Valroger dans les questions scientifiques s'en tiendra aux positions prises par Cuvier et Marcel de Serres.

de collèges où ses compagnons trop peu nombreux mouraient à la peine. A ceux qui, malgré d'écrasantes besognes, trouvaient le temps d'écrire, il demandait de faire des livres « pour gagner de l'argent ». Le Père de Valroger adressa d'énergiques remontrances à son supérieur[1], mais il ne sortit pas de la congrégation. Le peu de travaux apologétiques qu'il a produits attestent et sa bonne volonté et l'impuissance où il fut réduit.

La stérilité à laquelle les circonstances condamnèrent les débuts de l'Oratoire se constate dans les autres congrégations de restauration récente. Pour échapper à la surveillance épiscopale, jouir de l'immunité de « l'exemption », se créer en même temps de la notoriété, elles consumèrent leurs premières forces dans des fondations trop nombreuses pour que la vie y fût féconde. Plus tard, quand elles furent solidement établies et que, leur but spécial étant atteint, elles se sentirent un surcroît d'activité à dépenser, elles le consacrèrent aux controverses intérieures de l'Église.

[1] Le Père H. de Valroger écrivait à son supérieur le Père Pététot : « Il vous manque le ferme caractère, les sentiments si élevés, les vues si larges et la science profonde du grand cardinal de Bérulle...., inspirateur de Mme Acarie, des travaux bibliques et théologiques du P. Morin et de la polyglotte de Lejay... Loin de compatir à ceux qui souffrent, vous riez de leurs souffrances, comme un homme sans cœur, que sa bonne santé rend insolent vis-à-vis des malades. Il y a surtout une maladie cruelle pour laquelle vous êtes impitoyable, la maladie du doute. L'impureté vous trouve, ce semble, plus indulgent... Ne prêchez plus pour gagner de l'argent, et ne me parlez plus de faire des livres dans le même but. Travaillons, chacun selon notre manière, à la gloire de Dieu et au salut des âmes ; le reste nous sera donné par surcroît. » Lettre du 5 octobre 1858, publiée dans *Lettres au T. R. P. Pététot par les Pères de Valroger et Gratry, 1858-1860*, Abbeville, Paillart, 1887.

Ce qui marquait le plus que le clergé malgré tout ne restait point insensible aux difficultés nouvelles, c'était la tolérance qu'il accordait à quelques personnalités scientifiques, comme Étienne Quatremère. Elles pouvaient se permettre, au sujet des grands miracles de la Bible, des interprétations qui, à d'autres époques, eussent attiré sur elles les foudres épiscopales[1]. L'Église enseignante s'abstenait prudemment d'intervenir, sûre que si elle s'y décidait, ceux qui s'écartaient des voies communes y rentreraient, sans aucun doute. On ne prenait d'attitude hostile qu'envers quelques savants séparés de la foi traditionnelle. La presse catholique les combattait régulièrement. A leur tête, elle signalait l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, Ernest Renan. On lui reconnaissait ordinairement quelque talent et de l'érudition. En 1856, quand il n'avait encore que trente-trois ans, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait choisi pour succéder à Augustin Thierry. Cette distinction semblait l'avoir rendu vaniteux et agressif. Le clergé ne lisait point sans agacement de courts extraits de ses ouvrages, citations de troisième ou quatrième main que lui servaient ses journaux. Elles lui paraissaient pleines d'opinions étranges, monstrueuses, comme celles qui concernaient l'origine du Pentateuque. En face de ces

[1] Sur Et. Quatremère, cf. Guigniaut, *Notice historique* lue dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 28 juillet 1865. — On trouvera dans Quatremère, *Mélanges d'histoire et de philosophie orientale*, Paris, Ducroq, 1861, p. 295-326, et dans le *Journal des Savants* d'août 1852, un exemple de la méthode de l'auteur expliquant et défendant les récits de la ruine de Sodome et du changement de la femme de Loth en statue de sel.

textes il répondait *Quod gratis asseritur, gratis negatur.* Pouvait-il penser autrement sur des questions où il était si peu renseigné, et en présence de passages comme le suivant?

« Grâce aux progrès que la science de l'hébreu a faits depuis un demi-siècle, on comprend les monuments hébreux (sauf quelques passages qui, faute de rapprochements suffisants, seront toujours des énigmes) à peu près comme on comprend Homère. Les incertitudes de l'exégèse scientifique ne seraient guère plus grandes que celles auxquelles est sujette l'histoire de la philosophie et de la littérature grecques quand il s'agit d'époques un peu anciennes, si l'exégèse ne s'appliquait à des textes qui sont pour de grandes réunions d'hommes un objet de foi, d'où il résulte que, dans cet ordre de recherches, les thèses les plus désespérées continuent à avoir des défenseurs, et que les résultats les plus certains sont traités de paradoxes hardis, quand ils contrarient les opinions accréditées[1]. »

[1] *Essais de morale et de critique* (1858), 2e édit., p. 88. — Pour le bilan scientifique de cette période, voy. Munk, *Rapport sur les progrès des études sémitiques en France* (1840-1866), dans le *Recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France* (Paris, 1867). M. Vigouroux (*Études religieuses*, août 1870, p. 191) remarque que ce rapport « a des lacunes considérables ». « M. Munk, dit-il, trop semblable en cela à beaucoup d'autres rationalistes, ne connaissait pas les publications catholiques. Comment n'a-t-il point cité, par exemple, les *Prophètes* de M. l'abbé Bodin, l'*Ecclésiaste* de M. l'abbé Gilly, les *Prophéties messianiques* de Mgr Meignan, etc.? » Munk connaissait les publications catholiques, et même les ecclésiastiques, puisqu'il cite les abbés Bargès, Bertrand, Bourgade, Glaire ; s'il a cru devoir omettre les autres et même Mgr Meignan, le premier des exégètes français, c'est sans doute qu'il ne les croyait pas rentrer dans un *Rapport sur les progrès des études.*

V

(1858-1870)

« La maison brûle ». — Le feu est chez les voisins. — La *Vie de Jésus*. — Deux discours sur les droits et les devoirs de la critique à l'égard de la Bible. — La grande controverse de 1868 : Vacherot.

En 1858, Charles Dollfus et Auguste Nefftzer commencèrent la publication de la *Revue germanique* avec le concours des Littré, Maury, Renan, de Rougé, Taine, etc. Ce nouveau périodique se donnait pour but de vulgariser toutes les sciences nouvelles d'histoire et de critique si florissantes en Allemagne. Il mit bientôt ses lecteurs au courant des derniers travaux exégétiques sur la Bible[1]. Il fallait une réfutation. Le professeur d'Écriture sainte à la

[1] Notamment dans un article de Michel Nicolas, nº de mai 1858, p. 242-275 ; un article du même auteur publié dans le nº de décembre de la même année fut réfuté par M. Le Hir dans une étude intitulée : *Saint Pierre et saint Paul en face des juifs et des judaïsants. Études sur les temps apostoliques*, publiée dans l'*Univers* des 15 et 18 mars 1859 sous le pseudonyme d'abbé Legrand. — Sur *Michel Nicolas*, voy. l'étude de M. Edmond Stapfer dans *Études de théologie et d'histoire publiées par MM. les professeurs de la Faculté de théologie protestante de Paris* (Paris, Fischbacher, 1901).

Sorbonne, l'abbé Meignan, s'en chargea dans le *Correspondant*. Après avoir étudié l'opposition anticatholique basée sur la politique et la philosophie [1], il examina celle qui prétendait reposer sur l'exégèse biblique.

« Une des plus dangereuses erreurs, disait-il, que les chrétiens doivent aujourd'hui combattre, c'est celle que les ennemis de l'Eglise répandent persévéramment, et sur laquelle ils fondent leurs plus grandes espérances, à savoir, l'affirmation de l'incompatibilité prétendue du catholicisme avec les libertés des sociétés modernes, avec les progrès que la science a accomplis : comme si l'Église représentait, à l'heure qu'il est, un despotisme entêté, un mépris tranquille autant qu'aveugle de tous les besoins de l'intelligence. Ce n'est point la faute du *Correspondant* si une erreur aussi fatale a pu s'accréditer dans plusieurs esprits avec quelque apparence de raison ; et ce sera la gloire du recueil, depuis sa fondation jusqu'à son dernier jour, d'avoir travaillé persévéramment à justifier ce libéralisme généreux qu'inaugurèrent, après 1830, les illustres chefs du mouvement catholique, Montalembert, Lacordaire, Ozanam, à maintenir les sages principes de conciliation qu'adoptèrent les évêques français pendant vingt ans, et que Pie IX, lui-même, a consacrés dans des actes solennels que la postérité saura bien rappeler pour dégager la mémoire d'un pontife calomnié par quelques-uns de ses amis presque autant que par ses ennemis. »

Et, passant à l'objet de son étude, le professeur disait :

« Il s'agit de convaincre les catholiques du danger qui les menace, et de les faire sortir d'une tranquillité et d'une indifférence funestes. La réfutation des erreurs n'est donc point dans notre travail la chose principale, c'est leur exposition. Nous crions au feu, nous disons aux habitants endormis que la mai-

[1] *Correspondant*, février et mars 1859.

son brûle, afin de les décider à venir avec nous éteindre l'incendie[1]. »

Il est difficile à un habile homme d'aborder plus maladroitement une question délicate. Il liait la question biblique avec le libéralisme. Or, pour beaucoup de ses lecteurs, le libéralisme constituait une véritable hérésie. Si, au commencement de son pontificat, Pie IX s'était laissé entraîner à des illusions, les événements l'avaient éclairé; maintenant il ne cessait de protester contre tout libéralisme et il s'apprêtait à le condamner solennellement. Pour ces catholiques intransigeants qui se déclaraient adversaires de toute condescendance envers les idées du jour, l'acte de prêter attention aux prétendues difficultés bibliques était la marque d'une défaillance dans la foi, tout comme l'acceptation du droit moderne était une défaillance dans les vrais principes sur la constitution chrétienne des États. Et justement, c'étaient des libéraux en politique qui, en matière d'exégèse, venaient parler des besoins de l'intelligence. Ils s'apprêtaient sans doute à faire toutes les concessions possibles et inutiles, et même des concessions dangereuses.

L'article de l'abbé Meignan n'était pas non plus de nature à forcer les préventions en montrant, clairement et dans son plein, le péril qu'il voulait signaler. La *Revue germanique* rendait parfaitement accessibles à ses lecteurs l'exposé de la méthode et des conclusions de la nouvelle école. L'abbé

[1] *Correspondant*, 25 février 1860, p. 351.

Meignan commençait par déclarer qu'il laisserait aux travaux qu'il analyserait « leur forme native et même l'aridité que leur nature comporte[1] », et s'il croyait devoir sortir d'une sécheresse rebutante, c'était pour tomber dans l'onction du prédicateur et un style de convention. La *Revue germanique* mettait ses lecteurs au courant des nouveaux travaux qui révolutionnaient l'histoire de l'Ancien Testament; l'abbé Meignan exposait les doctrines des vieilles écoles de Tubingue et de Gœttingue, des mythologues cent fois réfutés. Malgré son titre *D'un mouvement antireligieux en France*, il ne s'attaquait qu'aux gens d'Outre-Rhin et se gardait bien de nommer les traducteurs, les vulgarisateurs de leurs ouvrages en langue française. Enfin désireux de garder toujours la vertu de prudence qui pour lui était la principale, il déclarait que l'exégèse allemande ne méritait « ni l'effroi, ni la sécurité » que manifestaient les catholiques de France.

L'étude de l'abbé Meignan fut si peu goûtée qu'il n'en publia pas la fin. Il vit qu'il avait commis un excès de zèle, en criant à un incendie que les intéressés ne voulaient pas voir, et pensant sans doute qu'après tout les portes de l'Enfer ne prévaudraient point contre l'Église, il tourna son activité d'un autre côté. Il montra à ses coreligionnaires que le feu était chez leurs voisins. Il découvrit « l'humiliation de l'anglicanisme, la manifestation de son impuissance, une décadence qui se précipite[2] ». Il bafoua

[1] Article cité, p. 352.

[2] *Correspondant*, n° d'avril 1863, p. 780.

Colenso, l'évêque missionnaire qui ne voulut pas enseigner à ses sauvages des récits auxquels il ne croyait pas, et qui eut le courage de reconnaître des rédactions d'origine différente dans le Pentateuque. Il déclara son ouvrage « propre à faire illusion tout au plus aux rédacteurs de la presse à un *penny* et à leurs lecteurs[1] ». Se retournant alors vers son pays, il prétendit mettre « à nu la désorganisation présente et la dissolution prochaine du protestantisme français[2] ». Le tout était saupoudré de remarques flatteuses et consolantes sur l'état actuel du catholicisme en France. Cette attitude et une brochure contre Renan firent dès lors considérer l'abbé Meignan comme un controversiste redoutable et un maître de l'apologétique contemporaine.

Ce que l'abbé Meignan avait dénoncé comme un « mouvement antireligieux » existait certainement comme mouvement anticatholique et même la lutte entre le clergé et l'anticléricalisme prenait de la vivacité. Napoléon III avait récompensé le clergé de son adhésion au coup d'État par beaucoup de faveurs, et le clergé s'était reposé dans une fausse sécurité. Au lieu d'employer les immenses ressources dont il jouissait pour se remettre à la tête du mouvement scientifique, du contrôle des idées, de la réfutation

[1] *Ibid.*, p. 762. — Si l'on compare cet article de l'abbé Meignan avec celui que publia Scherer sur le même sujet dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1863 (*Les confessions d'un missionnaire*), on a une bonne illustration de la manière dont une revue catholique et une revue indépendante renseignaient à cette époque leurs lecteurs.

[2] *Ibid.*, n° de mars 1864, p. 684.

de l'hétérodoxie, il ne se servit de sa puissance que pour tracasser des individualités gênantes. Quand les affaires d'Italie eurent brouillé l'Empire avec l'Église, le clergé se trouva de nouveau privé du bras séculier sur lequel il avait compté et aux prises avec des ennemis redoutables, désireux de revanche.

Les libres penseurs mettaient à leur tête Renan dont la célébrité allait croissant.

En septembre 1857, la chaire des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque du Collège de France devint vacante par la mort d'Etienne Quatremère. Au jugement des savants un seul homme devait le remplacer, c'était Renan. Pour ne pas l'y nommer, le gouvernement ne désigna pas de professeur titulaire et confia l'enseignement à un simple chargé de cours. Cette situation bizarre dura quatre ans. Enfin comme Renan était et restait présenté, et par le Collège de France et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le ministre de l'Instruction publique proposa sa nomination à l'empereur qui la ratifia le 11 janvier 1862. Le 21 février le nouveau professeur prononçait son discours d'ouverture au milieu d'une surexcitation extraordinaire. Il « fit un éclat parfaitement voulu [1] ». Le gouvernement qui aurait dû prévoir les événements, le prit de très haut et suspendit le cours. Renan écrivit à ses collègues dans le professorat une lettre grave sur l'indépendance de l'enseignement. On lui enleva sa chaire [2]. Un an

[1] Ledrain, *M. Renan*, p. 11.

[2] Le ministre Victor Duruy raconte ainsi la fin de l'épisode : « Le

plus tard (23 juin 1863) il publiait la *Vie de Jésus*. La colère que le seul nom de l'auteur provoquait depuis quelques années parmi les catholiques se changea en exaspération. Les évêques composèrent des mandements contre lui, et comme si leur lecture n'eût pas suffi, des curés de paroisses très rurales, échauffés par les journalistes catholiques, y ajoutèrent des prônes de leur cru. Ecclésiastiques et laïques prirent la plume et leurs réfutations composeraient une vaste bibliothèque. Les protestants vinrent à la rescousse, tant et si bien que le livre attaqué partout et traduit dans beaucoup de langues, atteignit une soixantaine d'éditions[1].

Les orthodoxes et même des écrivains rationalistes n'eurent point de peine à convaincre d'arbitraire la critique de Renan ; malheureusement pour eux, nombre de réfutateurs ont montré aussi clairement combien ils étaient restés étrangers au progrès des sciences historiques. Quelle que soit la

clergé, pour compléter sa victoire, présenta un candidat, le professeur d'hébreu à la Faculté de théologie de la Sorbonne (l'abbé Bargès). C'était un très brave homme, parfaitement inoffensif, mais qui eût été un peu dépaysé dans cette grande maison du Collège de France ; j'avais une revanche à prendre : je nommai un juif, M. Munk, le premier de nos hébraïsants qui avait récemment montré sa science et sa sagesse dans une *Histoire de la Palestine*, publiée par Didot. » *Notes et souvenirs*, I, p. 380.

[1] L'abbé Félix Lenoir dit : « Ce sont certainement les catholiques qui ont conduit M. Renan à la grande notoriété par le bruit qu'ils ont fait autour de sa *Vie de Jésus* » (*De la théologie du* XIXe *siècle*, p. 70, note). — L'abbé Vollot écrivait : « Je connais Renan par la brochure de Pressensé, qui est excellente et de beaucoup supérieure à ce qui a paru. Elle est écrite avec beaucoup de calme et de noblesse ; c'est un grand honneur pour les protestants et une honte pour nous. » Lettre de septembre 1863, publiée dans Crosnier, *op. cit.*, p. 334.

manière dont on croit devoir juger ce livre très discuté, on ne peut nier qu'il ait fait époque. Auparavant la vie de Jésus-Christ disparaissait sous les commentaires théologiques et scolastiques; depuis, ceux qui ont essayé de l'écrire se sont spécialement efforcés de remettre en lumière la sainte humanité du Sauveur[1].

Le principal réfutateur de Renan fut l'abbé Meignan. Il s'avisa de montrer comment la *Vie de Jésus* avait été critiquée et abîmée par les rationalistes allemands[2]. L'étude était plus piquante que probante, car les auteurs allégués

[1] Moins de quarante ans plus tard, Renan était utilisé en apologétique. Dans le *Nouveau Larousse illustré* (fascicule 248) l'article *Jésus*, qui a pour auteur M. le chanoine Georges Bertrin, professeur à l'Institut catholique de Paris, débute ainsi : « A le considérer uniquement comme un des grands personnages de l'histoire, Jésus-Christ occupe, de l'aveu unanime, « le plus haut sommet de la grandeur humaine ». (E. Renan.) Il partage l'histoire universelle en deux versants opposés, etc., etc. »

[2] Jusqu'alors les apologistes français avaient représenté à leur public les critiques allemands comme arbitraires, fanatiques, hargneux, etc. En 1863, pour les opposer plus avantageusement à Renan, on leur reconnut toutes les qualités. Gratry célébra Ewald, en particulier, d'une manière dithyrambique (Cf. *Les Sophistes et la critique*, p. 286, 295, 311). Quand l'effervescence causée par la *Vie de Jésus* fut tombée, les apologistes retournèrent à leur premier système d'appréciation, et ils l'ont encore aggravé depuis 1870. Par ex. : Après avoir cité un mot de Mgr de Kernaeret sur les Tudesques pédants, prétentieux, superficiels (mot que je rapporte au chapitre XV, à propos du Pentateuque), un apologiste très goûté, Eugène Loudun (Balleyguier), ajoutait : « Il ne faut pas confondre les *savants* anglais avec les *savants* allemands ; les Anglais ont le respect d'eux-mêmes ; les Allemands sont grossiers et impudents. Leur impudence a quelque chose de bestial : ils se jettent dans le bourbier sans hésitation, de préférence même, et en sortent tout souillés, et viennent ensuite se frotter à nous, et nous parler tout près, et nous empuanter de leur odeur, et nous consentons à les laisser nous approcher ! etc. » *Les ignorances de la science moderne* (1878), p. 87, note 2. — Le point d'exclamation est de Balleyguier.

se rapprochaient sur le fond de la question beaucoup plus de Renan que des catholiques. L'abbé n'en tira pas moins beaucoup de gloire et, comme il avait déjà bien mérité de l'exégèse, l'archevêque de Paris le récompensa en le prenant pour vicaire général. Bientôt après, il devint évêque de Châlons.

Quand l'abbé Meignan quitta sa chaire d'Ecriture sainte l'administration ecclésiastique n'avait pas de successeur à lui désigner. Elle proposa la place au Père de Valroger qui la refusa en déclarant qu'il ne se sentait pas de goût pour jouer le rôle « d'amuseur public[1] ». Alors le nouveau vicaire général jeta les yeux sur un jeune prêtre de talent, vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, l'abbé Vollot, que rien ne recommandait spécialement pour l'étude et l'enseignement de l'exégèse.

L'archevêque, Mgr Darboy, consulté ne vit aucune difficulté à ce que M. Vollot quittât le ministère actif et se préparât, par des études spéciales, à l'enseignement supérieur, mais personnellement il ne lui donna aucune mission. Un malentendu s'établit entre Mgr Darboy, M. Meignan, M. Vollot. Celui-ci alla étudier, à ses frais, l'allemand et l'hébreu à Tubingue durant l'année scolaire 1864-65. Quand il revint l'archevêque qui n'avait point pris d'engagement envers lui ne se sentait point envie de lui donner

[1] Cf. Crosnier, *op. cit.*, p. 341. — La qualification d'*amuseur public* donnée aux professeurs de Facultés est un mot de Renan dans un article très remarqué, publié par la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1864, p. 83 (*L'Instruction supérieure en France. Son histoire et son avenir*).

le poste promis par son vicaire général trop entreprenant. Mais que faire de l'abbé Vollot? Un vicaire, un aumônier, un professeur de petit séminaire ? On finit par le mettre à la Sorbonne. C'est ainsi qu'au temps de la plus grande renommée de Renan, l'archevêque de Paris désignait le titulaire d'une chaire d'où les catholiques étaient en droit d'attendre la réfutation des hérésies bibliques.

L'abbé Vollot commença son cours à la fin de 1866, tomba bientôt malade, ne donna que quatre ou cinq leçons et mourut le 28 mars 1868.

Il ne reste rien de son œuvre. Il concevait l'apologétique à la manière de son temps, c'est-à-dire littéraire.

Pour apprécier l'évolution qui, malgré toutes les entraves, se fit de son époque à la fin du XIX[e] siècle, il faut comparer deux discours d'ouverture sur les *Droits et les devoirs de la critique à l'égard de la Bible*. L'un fut prononcé, le 11 décembre 1867, par l'abbé Vollot. C'est une œuvre très délicate, dans le style classique, avec le désaveu obligatoire lancé à Richard Simon et l'exposé des douces illusions dont on se berçait alors. Le jeune auteur exprime même cette phrase : « Tout est dit, écrivait il y a deux cents ans La Bruyère; eh bien sur la Bible, tout est dit maintenant. » Cette parole est d'autant plus remarquable qu'elle n'était pas un de ces propos agréables destinés à faire plaisir aux puissances conservatrices. L'abbé Vollot était un noble caractère, parfaitement sincère, et s'il n'interprétait pas bien les apparences relatives à l'objet d'un enseigne-

ment trop nouveau pour lui, du moins il ne se trompait pas autant sur son monde.

« Il faut des hommes de travail, écrivait-il, mais désintéressés. L'ambition et l'intrigue perdent et gâtent tout. Le peu que j'ai appris là-dessus me dégoûte. On veut à trente ans être connu, avoir des relations brillantes, et l'épiscopat à l'horizon. Dès que l'on y touche, on ne fait plus rien : de là cette pénurie déplorable d'hommes sérieusement et solidement instruits. On parle, dans le monde, de critique et de science désintéressée : ce devrait être dans l'Eglise une vérité. Alors l'Eglise serait l'Eglise. On a assez de faiseurs ; des hommes de salon, on en voit encore ; des hâbleurs, bien davantage : on demande des prêtres [1]. »

Vingt-cinq ans après que l'abbé Vollot eut exposé ses principes et ses conclusions exégétiques, un prêtre-professeur, M. Loisy, reprendra le même sujet. Il prononcera avec respect le nom de Richard Simon et déclarera que « le champ de l'exégèse biblique est immense, varié et même, en un sens et sur beaucoup de points, presque inexploré. » Le discours de M. Vollot fut très admiré et valut beaucoup de regrets à son sympathique auteur. Le discours de M. Loisy causera une sorte d'effroi, et, quand

[1] Lettre du 20 juin 1862, Crosnier, *op. cit.*, p. 300. — « Tout n'est pas brillant autour de nous. Il n'y a pas de quoi faire les fiers : l'Eglise doit être humble aujourd'hui. Rien n'est organisé, rien ne marche : des ressources, on en cherche ; des hommes, on en manque. Tout est provisoire : on vit au jour le jour, au milieu d'une société qui de plus en plus nous échappe. Avec ce provisoire, je le sais, on peut faire des merveilles ; Dieu est là ; mais, encore une fois, les hommes n'ont pas lieu d'être fiers. » Lettre datée du 30 septembre 1863, Crosnier, *op, cit.*, p. 336.

son auteur aura prouvé l'exactitude de sa position, on le congédiera[1]. *Dic nobis placentia.*

Une conséquence des controverses bibliques de cette époque fut une sorte d'organisation ou de réorganisation du cours d'Écriture sainte dans la plupart des séminaires. Cette réforme se fit sans ensemble, et ordinairement sur l'initiative d'un évêque ou d'un supérieur de séminaire plus préoccupé de la question que ses prédécesseurs. Le nouveau cours trouva de la place grâce à des combinaisons souvent bizarres, mais qui du moins attestaient de la bonne volonté[2].

[1] Le discours de M. Vollot a été publié par le *Correspondant* du 25 février 1869, et réimprimé dans Tapie, *Lettres et notes;* le discours de M. Loisy a été publié dans l'*Enseignement biblique*, nov.-déc. 1892 et réimprimé dans ses *Études bibliques.*

[2] Voici ce que raconte à ce sujet le biographe de Mgr Grandclaude, supérieur du grand séminaire de Saint-Dié. A Saint-Dié « jusque vers 1860, enseigner l'Écriture sainte, revenait à l'interpréter et à la commenter ; mais la nécessité de bien établir contre les rationalistes son inspiration, son authenticité, son intégrité, ses règles propres d'interprétation, avaient fait surgir, sous le titre d'Introduction et d'Herméneutique, des traités bibliques d'une importance capitale... Comment suffire à cette nouvelle tâche ? M. Grandclaude sut résoudre le problème de la façon la plus heureuse en annexant comme leurs compléments naturels, l'Herméneutique au cours de philosophie et l'Introduction générale à celui de dogmatique générale. Grâce à cette sage distribution, l'exégèse proprement dite, maintenue en possession de ses quatre années, n'était frustrée d'aucun de ses droits, tout en acquérant l'avantage de voir ses leçons mieux comprises de ceux qui les recevaient. » Noël, *Mgr Granclaude*, p. 44. — Il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ces réformes. En 1901, Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle et de Saintes, écrira avec beaucoup de vérité : « Quand on songe que dans la plupart des séminaires, on consacre à l'étude de la Bible à peine une heure par semaine, et que ce cours est d'ordinaire confié à un maître pris au hasard, dont on veut simplement compléter l'horaire, on demeure stupéfait. » *Lettre réglant la réorganisation des études ecclésiastiques dans son grand séminaire de la Rochelle.*

Un des plus jeunes évêques, Mgr Meignan, eut même l'idée d'un remaniement plus radical et, croyant qu'il « s'imposait d'urgence », il s'y consacra dès la prise de possession de son siège. Rendant compte au Souverain Pontife de l'état de son diocèse, le prélat lui écrivait, en 1867 :

« Dans l'espace de trente ans, il a passé une cinquantaine de professeurs dans mon grand séminaire ; aussi l'enseignement théologique y est-il d'une faiblesse proverbiale en France[1]. Préoccupé de si graves inconvénients, j'ai remplacé Messieurs les Lazaristes par des prêtres diocésains, tout aussi pieux mais plus stables, ayant puisé leurs connaissances aux sources les plus pures de l'orthodoxie. Déjà j'ai envoyé à Rome, pour y perfectionner ses études, un prêtre de talent ; je me propose d'en faire autant chaque année. Ces prêtres deviendront un jour les curés-doyens et plus tard les dignitaires de l'Eglise de Châlons[2]. »

Combien les mesures tendant au relèvement du niveau intellectuel ecclésiastique étaient opportunes, les événements le montraient sans cesse davantage. L'Université de France s'éloignait peu à peu, mais très sensiblement, de la vieille position ecclésiastique. Les importations de la critique allemande faites autrefois par Cousin, récemment par la *Revue germanique* produisaient des effets de plus en plus apparents. La tempête qui s'était produite en 1863

[1] Il me semble qu'il y a ici quelque exagération. Aucun document ne m'a permis de constater cette faiblesse proverbiale et on ne voit pas pour quel motif MM. les Lazaristes auraient sacrifié le séminaire de Châlons à toutes leurs autres maisons.

[2] Boissonnot. *Le cardinal Meignan*, p. 225.

à propos de la *Vie de Jésus* se renouvela en 1867-68, lors des tentatives de réforme de l'instruction. L'opposition des cardinaux sénateurs et de l'épiscopat ne fut point accompagnée de démonstrations apologétiques suffisantes. Les libres penseurs triomphaient et ne cessaient de convier, quelquefois sous les formes les plus obséquieuses, les théologiens à la réfutation d'une critique qu'ils ne semblaient pas plus vouloir regarder que vingt-cinq ans auparavant, quand Edgar Quinet la leur signalait.

« Il n'est que juste de le reconnaître, écrivait M. Vacherot, rien ne manque aux docteurs et aux apologistes de la théologie catholique pour accomplir cette tâche, si elle est possible... Elle compte des savants et des écrivains qui font honneur, non seulement à l'Eglise de France, mais encore à la littérature et à la science de notre pays. Il suffit de citer l'abbé de Ravignan, le père Lacordaire, l'évêque d'Orléans, l'évêque de Poitiers, l'archevêque de Paris, l'abbé Bautain, le père Gratry, le père Perraud, l'abbé Maret, l'abbé Frère, l'abbé Freppel, l'abbé Perreyve, le père Hyacinthe, le père Félix [1], pour se faire une

[1] Le P. Félix s'est exprimé sur la question biblique dans ses conférences de N.-D. de Paris, année 1863, 3e conférence, *La Genèse et les sciences modernes*. Il admet les jours-époques et reste très ferme sur l'antiquité de l'homme qui n'a que six mille ans et ne se rencontre pas parmi les fossiles : « Pourquoi, dit-il, n'y apercevez-vous pas un vestige de l'homme ? En quel musée de l'Europe, à l'heure qu'il est, pourriez-vous me montrer un fossile humain, un seul, portant le signe irrécusable d'une antiquité de cent mille ans ! Oui, que la géologie antichrétienne nous montre ce monument authentique de l'antiquité de l'homme sur la terre : qu'elle se lève et qu'elle essaye de nous confondre ! » « L'âge récent de l'humanité et la chronologie mosaïque de l'histoire humaine, se trouvent aujourd'hui magnifiquement établis par des témoignages que la science elle-même invoque en notre faveur, etc. » Le témoignage invoqué est le texte classique de Cuvier : « Oui, je pense avec Deluc et Dolomieu, etc. » Voy. p. 189.

idée de l'imposante élite qui défend de notre temps la foi catholique par la parole et par la plume. Si l'on ne voyait que le talent et le succès, on pourrait se croire revenu aux beaux jours de la théologie chrétienne, au siècle des Arnauld, des Bossuet, des Fénelon, des Jurieu, des Claude [1]. »

Et en terminant une étude très fine sur la situation religieuse telle qu'elle apparaissait aux chefs de la libre pensée, M. Vacherot disait encore :

« Nous ne pouvons nous défendre d'un rapprochement qui serait de nature à nous inquiéter sur les destinées de la théologie. Telle est sa situation aujourd'hui vis-à-vis de la critique qu'elle ne semble plus avoir que l'un de ces deux partis à prendre, ou répondre directement et les textes à la main aux prétentions de la science nouvelle, ou se résigner à la nécessité des temps en les acceptant. On sait qu'après avoir maintenu par tous les moyens le dogme contre les révélations des sciences physiques, elle a fini par leur faire une place dans ses textes, grâce aux ressources d'une habile et ingénieuse interprétation. En devrait-il être de même pour les révélations des sciences historiques et psychologiques. Jusqu'ici la théologie a tenu ferme, et il faut s'attendre à ce qu'elle oppose aux nouvelles prétentions de la science une résistance d'autant plus forte et plus longue que ces révélations n'ont pas tout à fait l'irrésistible autorité des découvertes scientifiques, quel qu'en soit d'ailleurs le degré de clarté et de rigueur démonstrative; mais nous ne désespérons pas, vu les progrès croissants des sciences morales et historiques, que la critique n'amène peu à peu la théologie à ouvrir ses textes aux principales conclusions qu'elle a posées, toujours grâce aux mêmes procédés de libre interprétation. De même que la théologie accepte le mouvement de la terre, la période neptunienne et les déluges partiels, la théorie des époques de la création, l'immensité des cieux peu-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1868, p. 303. — *La Religion*, p. 135.

plés d'un nombre infini de mondes solaires, en faisant remarquer que la sagesse divine a dû descendre à la portée des premiers hommes et leur parler un langage qu'ils pussent comprendre, de même, ne pourrait-elle pas accepter un jour, d'aussi bonne grâce, certaines explications historiques et psychologiques de la critique touchant les symboles, les mythes et les mystères de la foi. Alors l'empire du surnaturel, réduit de plus en plus par les progrès de la raison humaine, verrait passer à la science ses dernières provinces, que la théologie garde encore avec une si héroïque fermeté. Après avoir perdu les vastes domaines de la nature, il est visible qu'elle est en train de perdre les domaines plus obscurs de l'histoire, et que le moment n'est pas très éloigné où il lui faudra céder ces profonds et intimes domaines de la conscience qui sont ses derniers retranchements. Il est sans doute un parti de théologiens qui résistera toujours à l'expérience historique et morale, comme il a résisté à l'expérience physique; mais, dans cette lutte obstinée contre la loi du progrès, garderont-ils en psychologie, en morale, en histoire, la direction de la pensée moderne qui leur a échapppé en astronomie et en physique? Le passé semble répondre ici de l'avenir[1]. »

[1] *Ibid.*, p. 318 (*La Religion*, p. 154). — Cet article fit grand bruit. Il renfermait d'ailleurs pour les catholiques une véritable provocation à la polémique et décida le Père Gratry à rompre une lance avec Vacherot. L'impétueux religieux remarqua quelques défauts à la cuirasse de son adversaire et se précipita pour l'y frapper. Il fut vigoureusement repoussé. La meilleure réponse à l'article de Vacherot a été faite par le Père Ch. de Smedt et reproduite dans son livre *Principes de la critique historique* (p. 48-59). Le savant jésuite y distingue entre la théologie et le dogme, le dogme qui ne peut errer, la théologie qui n'est pas plus infaillible que les autres sciences et que rien n'empêcherait de se prêter, tout comme l'astronomie et la physique elles-mêmes, aux concessions nécessitées par les conquêtes nouvelles de l'esprit humain.

VI

(1870)

La règle de la foi. — Le concile du Vatican. — Une version française de la Bible.

La règle de la foi touchant l'Écriture sainte fut longuement exposée par le concile de Trente contre les protestants. Pour que personne ne pût avoir de doute au sujet des livres qu'il reconnaissait comme sacrés et inspirés, on prit la peine d'y dresser leur catalogue ou *canon*. L'énumération débute par « les cinq livres de Moïse, c'est-à-dire, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, Les Nombres, le Deutéronome » et elle se termine par la formule très solennelle :

« Anathème à qui ne recevrait pas pour sacrés et canoniques ces livres en entier avec toutes leurs parties, tels qu'on a coutume de les lire dans l'Eglise catholique et qu'ils sont contenus dans l'ancienne édition latine de la Vulgate [1]. »

[1] Si quis autem libros ipsos integros cum omnibus suis partibus, prout in Ecclesia catholica legi consueverunt, et in veteri vulgata latina editione habentur, pro sacris et canonis non susceperit, et traditiones praedictas sciens et prudens contempserit, anathema sit.

« De plus, ajouta le concile [1], considérant qu'il pourrait résulter pour l'Eglise de Dieu, une assez grande utilité de la connaissance de l'édition qu'il faut tenir pour authentique, parmi toutes les éditions latines des livres saints qui se colportent, le même saint concile statue et déclare que c'est l'édition ancienne et répandue (*vulgata*), approuvée par le long usage de l'Eglise elle-même pendant tant de siècles, qui doit elle-même être regardée comme authentique, dans les leçons, discussions, prédications et expositions publiques : et que personne ne doit avoir l'audace ou la présomption de la rejeter sous aucun prétexte. »

Cet enseignement qui semble si clair a été l'objet de discussions infinies. En parlant des cinq livres de Moïse, le concile a-t-il défini que Moïse en est l'auteur au sens vrai et ordinaire du mot ? En déclarant la Vulgate authentique, veut-il dire qu'elle est conforme au texte primitif des Livres saints ou la donne-t-il comme un instrument officiel pour les actes publics [2] ? etc., etc.

[1] Ce décret très célèbre s'appelle ordinairement « décret *Insuper* », parce qu'il commence par ce mot : *Insuper eadem sacrosancta Synodus.*

[2] « L'Eglise en déclarant la Vulgate authentique n'a point attribué au mot *authenticité* le sens que les critiques modernes lui donnent, et qui impliquerait l'exactitude de toutes les attributions d'auteur et d'origine, de temps et de lieu, de forme et de fond, dans les livres du canon. L'Église a simplement voulu dire qu'elle regarde la Vulgate comme le texte latin officiel, et empêcher que personne ne lui en substituât un autre que l'on croirait meilleur. Le décret du concile de Trente se borne à mettre la Vulgate au-dessus de toutes les éditions latines connues de son temps, et à l'adopter pour son usage à cause de la sûreté de sa doctrine. » Mgr Meignan, *Les prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel*, p. 259. « L'ancienne Vulgate latine, qu'on a coutume de lire dans l'Église depuis tant de siècles, doit être tenue pour authentique, c'est-à-dire, non pas seulement pour officielle, comme l'interprètent quelques auteurs, mais encore pour fidèle, conforme aux textes originaux quant à la substance des livres et des parties inté-

Pour exclure certaines interprétations qui énervaient le sens des définitions du concile de Trente et condamner les nouvelles hérésies, le concile du Vatican résolut de reprendre la question biblique. La commission conciliaire en distribua aux évêques un *schéma*, c'est-à-dire un projet des constitutions dogmatiques qui devaient être soumises aux délibérations et aux votes de l'assemblée. L'histoire de l'Eglise de France a la bonne fortune de posséder les réflexions qu'inspira cette rédaction à Mgr Meignan, celui qui passait parmi tous les évêques pour le plus compétent sur le sujet. D'abord le prélat s'étonne de constater que de toutes les erreurs contemporaines relatives aux saintes Écritures, le projet ne spécifiait que l'école mythique. « Cette mention, écrivait-il dans ses notes, doit être ou supprimée, ou bien complétée par l'énumération des systèmes qui ont remplacé celui-là seul dont on s'occupe... Je voudrais donc qu'on nommât du moins l'école critique dans le *schéma*, d'abord parce qu'elle est la plus influente aujourd'hui, ensuite parce qu'il ne faut pas qu'un concile œcuménique paraisse ignorer l'état présent de l'exégèse; enfin parce que nous ne devons pas omettre de signaler et de condamner ce qui ébranle la doctrine chrétienne et éloigne les foules des voies de la vérité. »

L'évêque développa ses idées devant le concile, le 10 janvier, donna un discours en trois points que l'historien du

grantes de chaque livre précédemment déclarées canoniques. Pour moi, telles que je vois les choses, la sincérité et la bonne foi ne me permettent pas d'attribuer aux paroles du concile un sens moindre que celui-là. » Le P. Lucien Méchineau, *Études*, 20 avril 1899, p. 193.

prélat nous a résumé. Soutenir le choc des rationalistes, disait-il, n'est pas aisé. « Les sciences modernes, l'archéologie, l'histoire, la philologie, avec ses progrès toujours croissants, compliquent la situation. Ce n'est pas une petite difficulté que de mettre les conclusions de ces sciences d'accord avec le texte sacré. Les laïques instruits, les prêtres savants se montrent inquiets et se disent embarrassés. Doivent-ils interpréter les questions de chronologie, par exemple, comme celles qui regardent la foi et les mœurs et ne peut-on pas s'en rapporter aux dernières explications de la science plutôt qu'aux interprétations vieillies des Pères ?
« De toutes parts on demande une règle fixe touchant les « rapports de la révélation biblique avec la science. Les « réponses des savants catholiques sont obscures, hési- « tantes ; ils craignent d'être condamnés par les congré- « gations romaines, et cette crainte finit par les empêcher « de rien entreprendre pour réfuter les néocritiques qui « affirment tout haut l'incompatibilité de la science et de « la foi. L'erreur a ainsi toute liberté de se répandre. »

L'orateur aborde ici le second point de son discours : Quel est le remède que propose le *schéma* à cet état de choses ? « Beaucoup espéraient qu'on abaisserait tous ces « obstacles, ou du moins qu'on n'en élèverait pas de « nouveaux. Vain espoir ! On aggrave les sages décisions « du concile de Trente. Au lieu de s'en tenir à ce qu'il « avait défini sur l'inspiration des Écritures, le *schéma* « affirme que dans toutes ses parties la Bible est vraiment, « absolument, *vere et proprie*, la parole de Dieu. Il ne

« tient aucun compte des difficultés qu'éprouvent les « catholiques à interpréter ce qui ne regarde ni la foi, ni « les mœurs. Il n'a pas un mot d'encouragement pour nos « savants chrétiens, pour les professeurs de nos sémi- « naires ; il ne donne pas un seul conseil pour les diriger « dans les voies nouvelles que leur ouvrent les découvertes « modernes et des besoins nouveaux, ce que le concile de « Trente n'avait pas oublié. Le *schéma* n'a qu'un but, « semble-t-il, celui de restreindre encore les décrets anté- « rieurs en définissant que la Bible, dans toutes ses parties, « est la parole même de Dieu. Quelle est la justesse de cette « définition, et quelles en seront les conséquences ? » C'est la troisième et dernière question qu'aborde Mgr Meignan.

« Le *schéma*, dit-il, n'admet pas de distinction entre ce « qui est la parole même de Dieu et les récits, les cita- « tions, les discours qui ne sont pas proprement parole « divine et ne peuvent l'être. De plus il favorise trop l'ins- « piration verbale. » Certes, aucun catholique ne voudrait nier que la Bible est la parole de Dieu *simpliciter ;* mais qu'elle le soit *vere et proprie*, dans toutes ses parties, cela ne paraît pas évident. Il y a une différence entre les paroles prononcées par le Christ lui-même et les passages que le grand nombre des interprètes disent avoir été écrits avec la simple assistance de l'Esprit-Saint[1]. De plus la

[1] Je n'ai point l'intention de critiquer tout ce discours de l'évêque ; mais, ici, il s'écarte fort de l'enseignement théologique traditionnel. L'assistance n'est qu'un secours qui préserve de l'erreur, elle diffère par conséquent de l'inspiration, ou plutôt elle n'en est qu'une partie. « L'inspiration suppose une révélation, qui éclaire l'intelligence des écrivains sacrés, et une assistance, qui les préserve de toute erreur

Bible renferme incontestablement des citations empruntées à des auteurs profanes et à d'anciens livres. Enfin, si le concile laisse passer la rédaction actuelle, les tenants peu nombreux[1], de l'inspiration verbale, ne verront-ils pas là la condamnation de l'opinion contraire, qui est la plus commune? « Je ne crois pas être téméraire en affirmant « que des interprètes illustres se seraient refusés à « admettre l'opinion du *schéma* dans les termes où elle est « exprimée. Tous les savants professeurs que je connais « usent d'une grande liberté pour traiter les questions de « chronologie, de géologie, d'astronomie et d'autres semblables. Désormais, il n'y aura plus personne qui osera « entreprendre la tâche ingrate, et cependant nécessaire, de « concilier autant que possible la Bible avec la science...

« Je conclus en deux mots : il n'est pas nécessaire de « rien ajouter aux définitions du concile de Trente. Si l'on « ne veut pas définir les rapports de l'Écriture avec la « science, il faut se taire et attendre. Le *schéma* devrait « exciter, par quelques bonnes paroles adressées aux élèves « des séminaires, le zèle des prêtres à acquérir les connaissances qui leur permettront de défendre, dans ces temps « difficiles, les saintes Écritures contre des hommes instruits, mais sans foi, qui veulent leur enlever toute « autorité. »

dans leur rédaction : mais elle est une impulsion par laquelle Dieu fait écrire ce qu'il veut, et cela seulement. « Cf. Vacant, *Et. théol.*, t. I. p. 466. — Toute l'Ecriture est inspirée. — Voy. l'art. Inspiration dans e *Dict. de la Bible*.

[1] Ces tenants sont moins rares que ne le suppose l'orateur.

« Le projet du *schéma* fut entièrement refondu : la version définitive se borna, comme l'avait demandé l'évêque de Châlons, à rappeler le décret du concile de Trente. Elle présentait toutefois une lacune relativement à l'école critique, et on y avait conservé des expressions obscures ou impropres. L'évêque de Châlons fit de cela l'objet d'un second discours que, sur les instances d'un certain nombre de ses collègues, il se décida à prononcer le 23 mars. « Tour à tour il signale à l'assemblée les termes vagues et ambigus du *schéma*, les phrases à signification incertaine, celle, par exemple qui semblait faire de tous les protestants des athées et des matérialistes ; enfin il prie les Pères de tenir compte, pour l'honneur du concile, du système d'exégèse introduit par la néocritique. Il fait l'historique de cette école en montre l'importance, dit les dangers qu'elle fait courir à la foi chrétienne, et il termine en proposant au moins de mentionner le criticisme dans la constitution définitive[1] ».

Dans la congrégation du 12 avril, les Pères acceptèrent un *schéma* où ils déclaraient que le concile de Trente avait exprimé que, sur les choses de la foi et des mœurs (*in rebus fidei et morum*) entrant dans l'édifice de la doctrine chrétienne, il faut regarder comme véritable sens de la sainte Écriture, celui qu'a tenu et que tient notre sainte Mère l'Église.

Un des Pères demanda la suppression des mots *dans les choses de la foi et des mœurs*, clause qui lui paraissait limiter l'autorité et l'infaillibilité de l'Église, interprète aussi

[1] Boissonnot. *Le cardinal Meignan*. p. 292-297.

des *choses historiques*. Son amendement lui paraissait nécessaire, parce que la licence de certains exégètes contemporains attaquait surtout la vérité historique de la Bible. Le rapporteur de la commission répondit :

« Ou bien ces interprétations ne vont pas contre le dogme de l'inspiration de la sainte Écriture et de toutes ses parties, ou elles sont contraires à ce dogme. Dans le premier cas oui, l'on peut agiter librement ces interprétations, dans le second cas, si cette interprétation de la verité historique blesse le dogme de l'inspiration, par là-même elle rentre dans les choses de la foi et par suite l'Eglise a certainement le droit d'en juger[1]. »

Ainsi la vérité historique d'un texte biblique était déclarée inséparable de son inspiration.

Après ces débats le concile promulgua, le 27 avril, dans le chapitre *De la Révélation* la doctrine de l'Église catholique sur la sainte Écriture :

« Selon la foi de l'Église universelle, affirmée par le saint concile de Trente, cette révélation surnaturelle est contenue dans les livres des Écritures, et sans écriture dans les traditions qui, ayant été reçues par les Apôtres de la bouche de Jésus-Christ en personne, ou bien ayant été transmises pour ainsi dire de mains en mains par les Apôtres eux-mêmes auxquels le Saint-Esprit les a dictées, sont parvenues jusqu'à nous. Pour ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils doivent être reçus comme sacrés et canoniques, non point parce qu'après avoir été composés par le seul art de l'homme, ils ont ensuite été approuvés par l'autorité de l'Eglise, ni pour

[1] J'emprunte ce récit à une très intéressante argumentation du Père Brucker dans *Études*, n° d'avril 1893, p. 657-659. — Cf. Vacant, *Et. théol.*, t. II, p. 437-438.

ce seul motif qu'ils renferment la révélation sans erreur, mais parce qu'écrits sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et ont été confiés comme tels à l'Église elle-même.

« Mais parce que certains hommes exposent mal ce que le saint concile de Trente a salutairement décrété touchant l'interprétation de la divine Écriture pour contenir les esprits indociles, renouvelant ce décret, nous déclarons qu'il exprime que sur les choses de la foi et des mœurs qui entrent dans l'édifice de la doctrine chrétienne, il faut regarder comme véritable sens de la sainte Écriture, celui qu'a tenu et que tient notre sainte mère l'Église, à qui il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation des saintes Écritures; et que, par conséquent, il n'est permis à personne d'interpréter la sainte Écriture contrairement à ce sens, ou même contrairement au consentement unanime des Pères [1]...

« Anathème à qui ne recevrait pas pour sacrés et canoniques les livres de la sainte Écriture dans leur intégrité, avec toutes leurs parties, comme le saint concile de Trente les a énumérés, ou nierait qu'ils sont divinement inspirés [2]. »

Les questions doctrinales qu'on se bornait à poser touchant l'Écriture sainte étaient donc réglées. Quelques évêques pensèrent sans doute qu'on pouvait faire quelque chose de plus, car vers la fin du concile, un petit groupe présenta au pape la supplique suivante :

« Très Saint-Père,

« Profondément affligés de voir les protestants répandre leurs Bibles parmi les familles catholiques avec une profusion alarmante, et par ce moyen y exercer beaucoup d'influence, soit en déprimant à leurs yeux nos saintes croyances, soit en atti-

[1] Dans son livre *La crise de la foi*, p. 104-113, M. Gayraud a exposé les difficultés qui s'opposent à la fixation exacte de ce sens.

[2] Traduction Vacant, *Et. théol.*, t. I, p. 13-15.

rant les enfants de ces familles dans leurs propres écoles, les Évêques soussignés, dans le vif désir d'obvier à un mal aussi grave, viennent supplier Votre Sainteté de vouloir bien faire examiner la Traduction française de l'Ancien Testament de M. l'abbé Glaire, et de lui accorder, s'il y a lieu l'*imprimatur*.

« On ne saurait douter que ce ne soit là un puissant moyen d'arrêter les progrès du mal, l'expérience ayant déjà prouvé que la publication du Nouveau Testament du même auteur, précédemment autorisée par le Saint-Siège[1], avait produit les fruits les plus salutaires.

« Il est incontestable que rien aujourd'hui ne peut empêcher la lecture de la Bible entière dans le monde. Or, n'y a-t-il pas un grand avantage à substituer une version fidèle et autorisée aux traductions inexactes et dépourvues de toute approbation ecclésiastique ?

« Enfin une Bible française autorisée par le Saint-Siège ôterait aux protestants tout prétexte d'accuser injustement l'Eglise catholique d'empêcher les Fidèles de lire la parole de Dieu.

« Les Évêques soussignés osent espérer que Votre Sainteté reconnaîtra la légitimité de ces considérations.

« Dans cet espoir, ils la prient humblement d'agréer l'assurance de leur profonde vénération[2].

« Rome, le 5 juillet 1870 ».

Bien qu'elle ait été signée par cinquante-cinq archevêques et évêques cette supplique resta sans effet. Comme les causes qui l'avaient motivée continuaient à se faire sentir, l'abbé Glaire, en 1872, pria le pape de bien vou-

[1] Un décret de la Congrégation de l'Index, daté du 22 janvier 1861, avait approuvé la traduction du Nouveau Testament, par l'abbé Glaire.

[2] Le texte de cette lettre et les noms des signataires sont publiés en tête de la Polyglotte de M. Vigouroux, et de *La Sainte Bible* traduite par l'abbé Glaire.

loir charger les archevêques de Bordeaux, de Paris et de Bourges d'examiner sa traduction de l'Ancien Testament et d'en permettre la publication. Pie IX répondit favorablement, à la condition que la version serait absolument conforme à « la vieille Vulgate Latine authentique », qu'elle ne renfermerait rien contre la foi ni les mœurs, et qu'elle serait pourvue de notes et de commentaires tirés des saints Pères ou des savants interprètes catholiques. De plus si les trois archevêques donnaient l'approbation, ils en assumeraient la responsabilité et l'on ne devrait pas dire que cette traduction était officiellement approuvée par Rome. En réalité, le pape voulait qu'il n'y eût d'autorisé dans l'Église que la Vulgate. Les trois archevêques acceptèrent le travail de l'abbé Glaire et les catholiques de langue française eurent enfin, sinon avec l'approbation de Rome, du moins avec sa tolérance, une traduction de la traduction de la Bible[1].

[1] Les catholiques français n'ont pas de traduction complète de la Bible d'après les textes grec et hébreu. M. Ledrain avait eu le courage d'entreprendre ce travail, mais, comme il l'a publié après sa sortie de l'Église, on a fait la conspiration du silence autour de son œuvre (10 volumes in-8°, Paris, Lemerre, 1886-96). Elle conserve soigneusement la couleur des originaux et met discrètement, sans appareil scientifique, au courant des solutions critiques. De très courtes notes signalent les contradictions des Évangiles, les passages corrompus, douteux ou apocryphes ; il rejette les Trois témoins célestes, distingue les additions dans Job, etc. ; toutes choses qui l'ont fait noter « rationaliste ». — Sur les versions françaises de la Bible, complètes ou partielles, au XIXe siècle, cf. *Dictionnaire* de M. Vigouroux, II, col. 2370-2372.

VII

(1870-1885)

Tentatives de réforme des études. — L'Institut biblique. — Les débuts de la Faculté de théologie catholique de Paris. — F. Lenormant. — Mgr Clifford. — Newman. — Trois écoles : ultra-traditionnelle, conservatrice, progressiste.

Le concile du Vatican ne changea point la situation des études bibliques et les années qui le suivirent, pas plus que celles qui l'avaient précédé, ne virent éclore d'œuvre capitale. L'abbé Glaire donna une nouvelle édition de ses *Saints livres vengés* et prolongea ainsi l'apologétique du XVIIIe siècle jusqu'à la fin du XIXe. Le titulaire de la chaire d'Écriture sainte à la Sorbonne, l'abbé Fabre d'Envieu, travaillait avec conscience à l'accord de la science et de la foi, mais l'abbé Glaire osait imprimer qu'il « ignorait jusqu'aux premiers éléments de la langue sainte », que « les savants riaient avec raison de sa prétendue science et que les vrais théologiens gémissaient de ses opinions hardies qui frisent l'hérésie[1] ».

[1] *Les Livres saints vengés*, 3e édit., t, I, p. IV. — C'est sans doute le livre de Fabre d'Envieu, *Les origines de la Terre*, qui motive cette appréciation.

Après la mort de M. Le Hir (1868) l'enseignement donné au séminaire Saint-Sulpice resta très pauvre. Il n'eut plus guère qu'un trait caractéristique : « Quand il s'agit de science, je m'occupe ni des Pères ni de la Bible. » Ce principe indiquait les traditionnistes et l'un d'eux, l'abbé J.-B. Aubry en écrivait ainsi à son frère :

« Quelle horrible parole !... Vraiment ! et pourquoi donc les dédaignez-vous si fort ? Pensez-vous que s'il a plu à Dieu de traiter — comme cela arrive souvent, par exemple dans les livres Sapientiaux — une question de science, il n'avait pas grâce d'état, au moins autant que vous, pour parler avec exactitude et infaillibilité ? Je ne vois pas bien non plus pourquoi l'Eglise, quand elle juge qu'il y a lieu et opportunité pour elle de toucher à une question de science, y pèserait assez peu pour qu'on ait le droit de dire qu'en fait de science on ne s'occupe pas d'elle.

« Je ne justifie pas toutes les opinions scientifiques des Pères ; mais celles de leurs opinions qui ont été admises par un nombre un peu important de ces grands esprits sont restées encore ce qu'il y a de plus raisonnable, et le temps a ordinairement fini par leur donner raison. Le temps ne fera pas la même chose pour toutes les opinions scientifiques de notre époque... Cette thèse sulpicienne, mais non catholique, des rapports de la Bible avec la science, se rattache à ce qu'on appelle le divorce des sciences avec la théologie ou encore la *sécularisation des sciences*, qui est une des monstruosités les plus perverses de notre état intellectuel, bien qu'elle paraisse à ses partisans une vérité aussi claire que le soleil [1]. »

Les efforts que tentèrent quelques évêques pour relever le niveau intellectuel du clergé restèrent infructueux. Le

[1] *Correspondance inédite*, t. II, p. 402 ; lettre datée du 12 août 1877 ; voy. *Ibid.*, t. I, p. 496.

cardinal Bourret, évêque de Rodez, s'avisa d'inviter ses séminaristes à étudier l'allemand, pensant qu'ils se serviraient plus tard de cet instrument d'exégèse et d'apologétique. Les années écoulées n'ont pas montré que les curés du Rouergue aient utilisé leurs loisirs en donnant des traductions ou en produisant des œuvres originales dans le genre souhaité par leur éminent prélat. La réforme tentée au séminaire de Châlons, n'aboutit pas davantage. Dans les polémiques occasionnées par le concile du Vatican, les professeurs se déclarèrent contre l'attitude de Mgr Meignan, et la censurèrent en paroles ou en écrits publics. L'évêque crut devoir les remplacer par des prêtres moins combatifs ou moins capables de défendre des principes qui n'étaient pas les siens. On lui reprocha de choisir des gens suspects, hérétiques. Peu à peu, de guerre lasse, il abandonna complètement l'idée d'organiser scientifiquement son séminaire. Vieux cardinal, il mettait sa tentative au nombre de ses illusions et de ses fautes de jeune évêque. « Je finis par nommer, disait-il, de vieux professeurs pas rationalistes du tout ; ils n'étaient pas assez fins pour cela, bien sûr. » Et il ajoutait : « Mon successeur acheva mon œuvre, il rappela les Lazaristes. »

Vers 1877, le gouvernement français eut l'idée d'utiliser le sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem en y établissant un Institut supérieur d'études bibliques et archéologiques.

« Des ecclésiastiques français, six au moins, douze au plus, seraient admis aux frais de leurs diocèses, pour se perfectionner dans la connaissance des Lettres sacrées,

avec leurs professeurs, tous également de nationalité française [1]. » Le cardinal Lavigerie accepta d'être le protecteur et l'administrateur de la fondation nouvelle, pensant bien qu'il pourrait, quelque jour, s'en servir à son profit. Il ne crut jamais à la possibilité d'un institut d'études bibliques tenu pour des prêtres français. « Comme c'est aux évêques qu'on laisse la charge de leur entretien, disait-il, on peut affirmer hardiment qu'il n'en viendra guère dans ces conditions [2]. » Et en effet, dans l'espace de deux ans, aucun prêtre ne s'étant ou n'ayant été présenté à cet institut, le cardinal le transforma en une école apostolique pour la congrégation qu'il avait fondée.

Le clergé de France ne se sentait pas atteint de faiblesse dans l'apologétique. Il ne croyait pas que le renanisme eût remplacé le voltairianisme, et que tant que les ouvrages renanistes ne seraient pas remplacés par des livres orthodoxes et savants, l'élite intellectuelle continuerait à s'en servir [3]. Il pensait que Voltaire avait été refuté au XVIII[e] siècle, que Renan avait été tué en 1863, qu'un clergé qui lit, bien fidèle à la règle sulpicienne du séminaire, l'Écriture sainte une demi-heure par jour, sans compter ce qu'il en trouve dans le missel et dans le bréviaire,

[1] Baunard, *Le cardinal Lavigerie*, t. II, p. 98.

[2] *Ibid.*, p. 106.

[3] A partir de 1880, l'œuvre de Renan : *Les origines du christianisme*, a été reprise, en partie, par M. l'abbé Fouard, ancien professeur d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de Rouen, et par Mgr Le Camus, vicaire général de Chambéry, sacré évêque de la Rochelle et de Saintes en 1901. L'*Histoire du peuple d'Israël* n'a pas été reprise bien qu'un grand entrepreneur de librairie ecclésiastique l'ait annoncée.

la connaissait parfaitement. Aussi laissait-on toutes choses dans l'état.

Quand, après 1875, le parti catholique songea à reprendre la direction intellectuelle de la France en créant des Universités dites « libres », où la religion donnerait la vie, la vérité pure, la sainte méthode, on ne se préoccupa point d'y organiser des facultés de théologie. On n'en voyait pas le besoin pour le clergé. Il semblait préférable de consacrer toutes les ressources à établir une forte concurrence avec l'Université nationale dans les Facultés de Lettres, de Sciences et de Droit. Seules les réclamations de Rome, étonnée de cette manière de raisonner, forcèrent à instituer dans le nouvel enseignement supérieur catholique, les Facultés de Théologie. Elles restèrent dans quelques endroits absolument sacrifiées [1].

L'école de théologie de Paris s'ouvrit en novembre 1878. Elle se divisait en quatre cours. Le jésuite napolitain Jovene, professait la théologie dogmatique ; le dominicain Ceslas Bayonne, la philosophie scolastique ; l'abbé Duchesne, l'histoire ecclésiastique ; l'abbé Paulin Martin,

[1] A Angers, par exemple, l'ordre de fondation des Facultés fut le suivant : Droit (1875), Lettres (1876), Sciences (1877), Théologie (1879). La Faculté de théologie suspendit ses cours de 1894 à 1897.

A Paris, les trois Facultés de Droit, Lettres et Sciences s'ouvrirent à la fin de 1875 ; la Théologie, en 1878 ; la chaire de droit canonique ne fut fondée qu'en 1880, etc. Quant aux élèves de théologie envoyés officiellement par la trentaine de diocèses faisant partie de la circonscription de l'Institut catholique, leur « nombre fut longtemps si minime que l'on ne compta souvent que trois ou quatre étudiants de cette catégorie, et quelquefois aucun, comme il arriva en 1889 » (Mgr Péchenard, *op. cit.*, p. 93).

l'Écriture sainte. Celui-ci donnait aussi aux étudiants les premières notions de syriaque et d'hébreu. Il était surchargé. Aussi fut-il contraint de demander de l'aide en 1881. Son élève l'abbé Jacques Thomas le remplaça six semaines dans l'enseignement de l'hébreu, puis il partit au commencement de décembre 1881, pour professer l'Écriture sainte à l'Institut catholique de Toulouse, sa patrie. Le cours qu'il abandonnait fut donné à l'abbé Loisy. Un peu plus tard, l'abbé Paul de Broglie, frère du duc Albert, membre de l'Académie française, fut nommé professeur d'apologétique.

Ce que furent les débuts, chacun le sait en gros ; et, s'il est besoin de le rappeler, on ne peut le faire avec un document plus autorisé que la page suivante, écrite en 1901, par le deuxième recteur de l'Institut catholique [1].

« La position de la Faculté, au point de vue strictement scientifique, était, il faut le reconnaître, fort délicate. Elle se trouvait placée entre deux courants opposés l'un à l'autre.

« D'une part, des habitudes routinières et une insuffisance d'esprit critique, de nature à jeter le discrédit sur la science catholique ; d'autre part, une passion d'innover que rien n'arrêtait et qui semblait prendre toute agitation pour un progrès.

« Entre deux tendances si contraires, il fallait procéder avec un prudent éclectisme, pour arriver à s'établir en équilibre dans un juste milieu également distant de tous les excès. La tentative, pour nécessaire qu'elle était, n'en restait ni moins difficile, ni moins périlleuse.

« Ne risquait-on pas, en se tenant dans la plus sage mesure, de s'attirer des critiques des deux côtés ? N'allait-on pas effa-

[1] Mgr P.-L. Péchenard, *L'École de théologie de Paris*, dans la *Revue du Clergé français*, n° du 15 août 1901, p. 588.

roucher les partisans de l'immobilité, tout en ne marchant pas assez vite au gré des impatients?

« Quoi d'étonnant si les premiers coureurs touchèrent parfois la borne du stade? *Vix deum nunquam insanire licet.*

« Ce furent d'abord certaines hardiesses de critique historique, relative à l'apostolicité des Églises de France, qui heurtèrent douloureusement d'antiques et vénérables traditions nationales.

« L'émotion fut vive, les polémiques passionnées, et un instant la Faculté put craindre que son zèle à fouiller les origines ne tarit les sources de son recrutement ecclésiastique.

« Ensuite la préoccupation, fort louable en soi, de trouver pour l'exégèse biblique, un terrain d'opération solide et plus large, en face des dénégations et des démolitions croissantes du naturalisme, entraîna certains maîtres à des concessions sur la valeur historique de nos saints Livres et sur la nature de l'inspiration, qui parurent excessives et jetèrent l'inquiétude dans l'esprit du clergé et dans la conscience des fidèles.

« L'autorité épiscopale crut le moment d'intervenir, et prit des mesures pour écarter tout danger de l'enseignement de la Faculté[1]. »

Cette page qui est un document précieux pour montrer de quelle manière, à la fin du XIX[e] siècle, l'administration de l'Institut catholique de Paris envisageait plusieurs questions importantes, prouve aussi combien lui paraissaient encore grandes les difficultés qu'elle avait rencontrées. Il semble même qu'il y ait quelque exagération. Les « habitudes routinières » et l'insuffisance de la critique sont

[1] En réimprimant cette page dans son livre *L'Institut catholique de Paris (1875-1901)*, M[gr] Péchenard y a fait deux corrections. On lit : concessions... qui *furent à bon droit jugées* excessives... L'autorité prit les mesures *nécessaires*, etc.

visibles à l'œil nu de tout observateur, mais il est beaucoup plus difficile de retrouver les traces « d'une passion d'innover que rien n'arrêtait ». Quelques rares catholiques professaient certainement à cette époque des idées très avancées, mais ils n'avaient rien des agitateurs et n'habitaient point l'Institut catholique.

L'un, par exemple, François Lenormant, était un fils très soumis de l'Église ; un autre, l'abbé E. Ledrain, la quittait, estimant l'orthodoxie biblique incompatible avec les nouvelles découvertes [1]. Mais ni ces deux savants, ni d'autres, n'ont fait de campagne pour révolutionner l'exégèse et troubler l'Institut catholique. Une seule personnalité parla, elle en avait le droit et le devoir : c'était l'abbé Duchesne. Il heurta des orgueils diocésains en appréciant à leur juste valeur, non point des traditions nationales, mais des conceptions enfantines et malhonnêtes qu'une réaction anticritique aussi puissante qu'intolérante, avait remises en honneur. Il s'exprima pareillement sur la question biblique d'une manière très nouvelle. Ses adversaires n'arrivèrent pas à le réfuter, mais ils agirent de telle sorte que l'administration diocésaine suspendit son cours pendant un an et que M. Icard, supérieur général de Saint-Sulpice, défendit aux élèves du séminaire d'assister à ses leçons [2].

[1] M. Ledrain est devenu professeur d'assyrien et d'araméen à l'École du Louvre.

[2] M. Icard avait été excité contre M. Duchesne par l'abbé Rambouillet qui ne partageait pas ses idées sur le *processus* dogmatique.

Cette mesure de rigueur qui ne fut prise qu'en 1886 venait bien tard et on peut dire que la vieille position biblique avait été irrémédiablement dénoncée comme intenable par deux prélats anglais, l'évêque Clifford et le cardinal Newman, et auparavant par un savant français, un de ces vrais savants dont la science incontestable est estimée des écrivains de tous les peuples et de toutes les sectes : François Lenormant.

François Lenormant était le fils de Charles [1], l'un des premiers et des plus fidèles disciples de Champollion le Jeune et l'une des gloires de l'école catholique libérale. Il fut élevé dans les principes scientifiques et dans l'orthodoxie la plus pure. Il se livra de bonne heure à l'apologétique. A l'âge de vingt ans, on le voit bafouer dans le *Correspondant* « la fameuse et impossible distinction entre les fragments *Elohim* et les fragments *Jéhovah* [2]. » Deux ans plus tard il feint encore, à propos de Renan, d'ignorer sur quelles raisons » s'appuie l'opinion des exégétistes [3] » au sujet de la rédaction du Pentateuque. Dix ans après, en 1868, dans la première édition de son célèbre manuel, il se montrait toujours un solide tenant des opinions traditionnelles. En 1880, il publia le premier volume de son livre : *Les origines de l'Histoire*.

[1] Sur Charles, voy. une notice dans le *Correspondant*, par Th. Foisset, nº de février 1860, p. 195-220 ; sur François, voy. les notices que lui ont consacrées Ern. Babelon (Berlin, 1885) et surtout l'abbé D. Le Hir (Lyon, 1884).

[2] *Loc. cit.*, octobre 1857, p. 359.

[3] *Loc. cit.*, mars 1859, p. 556.

« Je suis un chrétien, disait-il dans la préface, et maintenant que ma croyance peut être un titre à l'outrage, je tiens plus que jamais à la proclamer hautement. En même temps je suis un savant, et comme tel je ne connais pas une science chrétienne et une science libre penseuse. Je n'admets qu'une seule science, celle qui n'a pas besoin d'autre épithète que son nom même, qui laisse de côté, comme étrangères à son domaine, les questions théologiques, et dont tous les chercheurs de bonne foi sont au même titre les serviteurs, quelles que soient leurs convictions religieuses. C'est cette science à laquelle j'ai consacré ma vie, et je croirais forfaire à un devoir sacré de conscience si, influencé par une préoccupation d'un autre ordre, quelque respectable qu'elle puisse être, j'hésitais à dire sincèrement et sans ambages le vrai, tel que j'ai cru le discerner. Ma foi est assez solidement établie pour ne pas être timide ; et s'il m'arrivait de rencontrer dans le cours de mes recherches une antinomie apparente entre la science et la religion, je n'aurais pas un seul instant l'idée de l'atténuer ou de la dissimuler ; j'en poserais hardiment les deux termes contraires, sûr d'avance qu'un jour viendra où ils se résoudront en une harmonie que je n'aurais pas été assez habile pour reconnaitre. Mais je dois ajouter en toute sincérité que jamais encore, dans une carrière qui compte déjà un quart de siècle donné à l'étude, je n'ai pu rencontrer devant moi un conflit réel entre la science et la religion. Pour moi, leurs deux domaines sont absolument distincts et ne les exposent pas à se heurter. Il ne peut y avoir lutte entre elles que si l'une empiète abusivement sur le terrain de l'autre. Leurs vérités sont d'ordre différent ; elles coexistent sans se contredire, et jamais je ne consentirai à sacrifier les unes aux autres, et réciproquement, car jamais je n'aurai besoin de chercher à le faire[1]. »

Ce qui motivait une déclaration de foi si grave, Lenormant le disait solennellement :

[1] *Origines de l'histoire*, p. VI-VII.

« Je ne crois pas possible de maintenir plus longtemps la thèse de ce qu'on appelle l'unité de composition des livres du Pentateuque. Dans ma conviction de savant, un siècle de critique extrinsèque et intrinsèque du texte a conduit sous ce rapport à des résultats positifs, que je n'ai pas acceptés sans peine, mais à l'évidence desquels j'ai dû finir par me rendre... Ainsi que l'admettent aujourd'hui les écrivains les plus autorisés de l'école protestante orthodoxe en Allemagne et en Angleterre, défenseurs de la révélation et de l'inspiration des Écritures non moins résolus que les catholiques, je tiens pour démontrée la distinction des deux documents fondamentaux, élohiste et jéhoviste, qui ont servi de sources au rédacteur définitif des quatre premiers livres du Pentateuque, et entre lesquels il s'est presque borné à établir une sorte de concordance, en laissant leur rédaction intacte... Autre chose est la distinction des deux livres primitifs, élohiste et jéhoviste, combinés par le rédacteur définitif, où la critique rationaliste me paraît être parvenue à une démonstration formelle que la critique orthodoxe peut parfaitement accepter : autre chose est la question de la date qu'il faut assigner à la composition de ces deux écrits originaires et à leur combinaison finale en un seul livre. Ici l'on est si loin d'être parvenu à un résultat solide, que chacun a son système particulier ; et dans la formation de ces différents systèmes entrent toujours des considérations qui ne ressortent plus du domaine exclusif de la science [1]. »

« Les premiers chapitres de la *Genèse* constituent un « Livre des origines », conforme à ce qu'on en racontait de génération en génération dans Israël depuis le temps des patriarches ; et ce qu'on en racontait chez ce peuple est pareil, dans toutes ses données fondamentales, à ce qu'en disaient les livres sacrés des bords de l'Euphrate et du Tigre.

« Mais s'il en est ainsi, me demandera-t-on peut-être, où donc voyez-vous l'inspiration divine des écrivains qui ont fait cette *archéologie*, le secours surnaturel dont, comme chrétien, vous devez les croire guidés ? Où ? Dans l'esprit absolument nouveau

[1] *Origines de l'histoire*, p. x-xiv.

qui anime leur narration, bien que la forme en soit restée presque de tout point la même que chez les peuples voisins. C'est le même récit, ce sont les mêmes épisodes se succédant de même; et pourtant il faudrait être aveugle pour ne pas voir que le sens en est devenu tout autre. Le polythéisme exubérant qui encombrait ces histoires chez les Chaldéens en a été soigneusement éliminé, pour faire place au plus sévère monothéisme. Ce qui exprimait des notions naturalistes d'une singulière grossièreté est devenu le vêtement de vérités morales de l'ordre le plus haut et le plus purement spirituel. Les traits essentiels de la tradition ont été conservés, et pourtant entre la Bible et les livres sacrés de la Chaldée, il y a tout l'intervalle d'une des plus immenses révolutions qui se soient jamais opérées dans les croyances humaines. Voilà où est le miracle, et pour être déplacé il n'en est pas moins éclatant. Que d'autres cherchent à expliquer ceci par un simple progrès naturel de la conscience de l'humanité, pour moi j'y vois sans hésiter l'effet d'une intervention surnaturelle de la Providence divine, et je m'incline devant Dieu qui a inspiré la loi et les prophètes[1]. »

Au moment où paraissait le premier volume des *Origines de l'histoire*, l'attention du clergé de France était tout entière absorbée par les événements politiques : les décrets contre les congrégations non autorisées. Le livre ne causa point le retentissement qu'il aurait dû produire : il échappa même complètement à l'une des plus vigilantes sentinelles de la tradition[2].

[1] *Origines de l'histoire*, p. XVIII-XX.

[2] Le chanoine Davin. Ce fut « le jour de la Commémoration de saint Paul, à l'abbaye de Saint-Pierre de Solesmes, au milieu de la commotion sociale produite par l'attentat inouï contre les religieux » qu'on signala à M. Davin « cet autre signe fatal de l'approche des *derniers jours : Depravant Scripturas!* » *Nouv. An. de philos. cath.*, t. XIV, p. 199. — La *Controverse* entreprit une campagne contre le livre de Lenormant ; Le P. Desjacques, S. J., le critiqua dans son ensemble (t. I); Mgr T.-J.

Lenormant continua son œuvre, se permettant à l'occasion de donner les plus graves avertissements à l'apologétique.

Au sujet du « privilège exceptionnel et miraculeux par lequel le souvenir exact de l'histoire réelle des premiers âges de l'humanité, altéré partout ailleurs par les erreurs du paganisme, se serait conservé intact, sans interruption ni altération » dans Israël, il exprimait ainsi ses réflexions en 1881 :

« Il faut avoir bien peu le sentiment de la critique scientifique pour ne pas sentir que le terrain adopté jusqu'ici sur cette question par l'exégèse catholique manque sous les pieds et l'entraînerait à une ruine totale, si elle prétendait s'y maintenir en présence des faits nouveaux résultant des découvertes de la philologie et de l'archéologie orientale, comme de la dissection intrinsèque du texte biblique, poursuivie depuis tantôt un siècle par l'école rationaliste avec des méthodes dont il est impossible de contester la valeur et les résultats. Il le faut surtout pour s'imaginer que l'existence d'un mythe babylonien, phénicien ou iranien, correspondant à tel ou tel des récits des premiers chapitres de la *Genèse*, confirme la réalité historique de celui-ci. Car c'est l'idée diamétralement inverse qu'une semblable coïncidence éveillera d'abord dans tout esprit dégagé des préoccupations de la sorte d'évhémérisme qui règne encore aujourd'hui en pareille matière dans la plupart des écrits apologétiques. Et si l'on ne s'appuie pas comme il convient sur la différence profonde avec laquelle une narration génésiaque donnée est présentée, tout en gardant les mêmes traits essentiels de fait, dans les livres sacrés des Hébreux et dans ceux de leurs voisins polythéistes, la conclusion qui ressortira pour

Lamy combattit sa théorie de l'inspiration (t. III) ; le P. Brucker, S. J., défendit le caractère historique des premiers chapitres de la Genèse (t. IV).

tout esprit critique de la conformité des uns et des autres ne sera certainement pas que cette narration est historique et que la Bible nous en offre la vérité, obscurcie partout ailleurs, mais bien au contraire qu'elle est purement mythique et que le mythe biblique n'a ni un autre caractère, ni plus d'autorité que ceux des autres peuples. Et il ne faut pas se dissimuler que c'est la manière de voir qui va s'accréditant chaque jour davantage dans un plus grand nombre d'esprits, parce que la thèse à laquelle s'attache encore la polémique orthodoxe est impuissante à la réfuter[1].

Pendant qu'un laïque français renseignait ainsi le clergé de son pays, un Anglais, Mgr Clifford, évêque de Clifton, en 1881, eut le courage de constater tout haut la stérilité des efforts dépensés à mettre d'accord la Genèse et la géologie.

« Pourquoi, disait-il, essayer de faire de Moïse un géologue? Tant que l'on a persisté à se servir des paroles de l'Écriture comme d'une base pour bâtir des théories astronomiques, la guerre a existé entre les partisans de la science et les adhérents à la révélation. Le conflit a cessé lorsqu'on a reconnu que les écrivains sacrés, quand ils parlaient de phénomènes naturels, les décrivaient tels qu'ils apparaissent aux sens et comme en parlaient les savants de l'époque où ces écrivains florissaient. Si nous essayons de donner aux paroles de Moïse un sens conforme aux découvertes des temps modernes, les efforts pour concilier l'Écriture avec la géologie ne seront pas plus heureux que ne furent les anciens essais de conciliation entre l'Écriture et l'astronomie. Qui s'aventurerait à affirmer que l'étude de la Genèse a jamais amené à la découverte d'un seul fait géologique? A quoi peut servir une révélation qui ne révèle rien[2]? »

[1] *Origines de l'histoire*, t. II, 1re part., 2e édit., p. 266, note.

[2] *Ann. de phil. chrét.*, novembre 1881, p. 115.

Et l'évêque proposait son système sur le premier chapitre de la Genèse :

« Ce n'est pas une histoire, mais un *hymne* sacré, rappelant la consécration de chaque jour de la semaine au souvenir de l'œuvre faite par le Créateur du ciel et de la terre. Les sept jours dont on y parle ne sont pas les sept premiers jours à partir du commencement du temps, mais les sept jours de la semaine, car les Hébreux n'étant pas autorisés à les appeler d'après les noms des planètes, ne pouvaient les désigner que par le premier jour, le second jour, et ainsi de suite. L'expression « septième jour » dans l'Écriture signifie toujours le samedi. Peu importe, dans cette étude, si les écrits de Moïse ont été réunis durant la vie de l'auteur, ou si, comme cela semble plus probable, leur collection, telle que nous l'avons, est l'œuvre d'une époque plus récente [1]... «

L'article de Mgr Clifford fut extrêmement désagréable aux concordistes. Avec le temps, leur système était devenu une certitude absolument prouvée par la géologie. En 1869, Mgr Meignan invoquait cette science avec « confiance », il la bénissait avec effusion, lui décernant « un nom mérité, celui d'auxiliaire, d'amie [2] ». Il la défendait contre « des

[1] *Ibid.*, p. 120. L'article de Mgr Clifford parut dans la *Dublin Review*, avril 1881, p. 310-332. Il fut signalé en France par l'abbé Duchesne (*Bull. crit.*, 1er août 1881, p. 119) et traduit dans le numéro de novembre 1881 des *Annales de philosophie chrétienne*, p. 113-126. — De nombreuses objections furent faites dans le *Tablet* au travail de Mgr Clifford qui répondit dans la *Dublin Review* du 1er octobre 1881 ; et cette réponse fut traduite dans les *Annales* de décembre, p. 215-225. Le même recueil publia, en janvier 1882, une étude de Th.-H. Martin (de Rennes) sur le même sujet : ce savant déclarait s'en tenir au système des jours-époques. Mgr Clifford compléta son système dans un nouvel exposé paru en 1883. L'une des meilleures études sur la controverse relative à ce système est celle de M. E. Amélineau dans les *Lettres chrétiennes*, t. IV, p. 398-415 et V, p. 65-73.

[2] *Le monde et l'homme*, p. 121.

savants consciencieux, mais intempérants », qui, « comme Lyell, ont mis en péril » son ancien accord avec la Bible [1].

L'autorité de Mgr Meignan, ou plutôt celle de l'allemande Reusch qu'il avait fortement mise à contribution, sauva le concordisme ; on le reprit, on le précisa. En 1882, il ne restait plus que quelques petites difficultés à éclaircir.

« Tout à l'heure, écrivait le chanoine Motais, à propos de Mgr Clifford, on allait toucher au terme, et beaucoup d'esprits satisfaits se préparaient à se reposer tranquilles dans le contentement si doux qu'apporte la vérité laborieusement conquise. Mais voici qu'un nouveau pionnier a cru voir, en travaillant lui-même, s'écrouler sous la pioche de la science l'édifice de l'exégèse, et, du même coup, se mettant à l'œuvre pour le remplacer, il présente au monde le plan de celui qu'il croit appelé à cette heureuse fortune [2]... »

Le dépit des concordistes n'arriva pas à cacher l'évidence des avantages du système proposé par l'évêque de Clifton : il dispensait les exégètes de se préoccuper des sciences naturelles. On ne pouvait lui objecter la nouveauté, car saint Augustin avait été partisan d'une interprétation idéale, mystique. Mgr Clifford ne faisait que de proposer une justification de cette interprétation allégorique. On aurait pu, pour mieux le combattre, lui reprocher ses témérités. Ne reconnaissait-il pas dans le récit biblique une source élo-

[1] *Le monde et l'homme*, p. XI.

[2] *Moïse, la science*, p. 3.

histe et une source jévohiste ! Ne posait-il pas la question de l'authenticité mosaïque ! Ces points étaient, il est vrai, étrangers aux débats, et les apologistes français en détournaient ordinairement l'attention des lecteurs. Ils firent encore de même et déclarèrent l'évêque téméraire sans bien préciser leurs griefs. De la polémique qui suivit il résulta qu'on n'adopta guère le système de Mgr Clifford et que beaucoup perdirent complètement foi dans les jours-époques.

La publication de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan empêcha la controverse de s'éteindre. Parmi les nombreux contradicteurs [1] de ce livre, le principal fut un ami de séminaire de Renan, l'abbé Cognat. Il crut l'écraser en publiant les lettres intimes qu'il avait autrefois reçues de « l'apostat ». L'abbé Cognat qui était un polémiste de talent se laissait quelquefois entraîner par l'ardeur [2]. Dans la circonstance, il ne s'aperçut pas que les documents qu'il livrait au public établissaient péremptoirement que l'instinct critique de Renan l'avait dégoûté de l'enseignement de ses maîtres et lui avait fait perdre la foi [3].

[1] On trouvera dans toutes les revues de cette époque quelque étude sur ce livre célèbre. L'auteur de celle qui parut dans la *Controverse* (16 novembre 1882) : *Si M. Renan est devenu incrédule par amour de la vérité*, p. 577-602, n'a pas eu le courage de signer. — L'une des critiques les plus intéressantes et les plus dures fut celle de Timothée Colani, réimprimée dans ses *Essais de critique historique, philosophique et littéraire* (Paris, Chailley, 1895).

[2] On en verra une preuve dans W. Ward. *The life and times of Cardinal Wiseman*, affaire Boyle, t. II, p. 82-95, et dans le pamphlet *l'Univers jugé par lui-même*, dont Cognat est l'auteur.

[3] Voici quelques extraits de ces lettres :
« Vous n'avez pas une seule preuve qui tienne devant la critique psychologique ou historique. » (11 sept. 1846.) — « Le catholicisme

L'incompatibilité de la science avec la révélation chrétienne fut le sujet à l'ordre du jour et on le débattit à l'étranger comme en France.

Un journal anglais observa que l'Église romaine n'admet pas de compromis sur les questions de critique et d'histoires bibliques. « De là le fait indubitable que l'Église catholique romaine impose à la croyance de ses membres beaucoup plus en critique pure et en pure histoire, que le protestantisme le plus strict n'exige de ses disciples ou de ses ouailles. Dès lors qu'un anglican dans le doute se propose de devenir catholique pour trouver la paix intellectuelle, si ces doutes ont pour objet l'histoire ou la critique, il trouvera que le joug de l'Église catholique est tout autrement pesant que celui du protestantisme. » Pour réfuter cette objection le cardinal Newman résolut

suffit à toutes mes facultés, sauf ma raison critique : je n'espère pas pour l'avenir de satisfaction plus complète ; il faut donc ou renoncer au catholicisme, ou amputer cette faculté. Cette opération est difficile ou douloureuse ; mais croyez bien que, si ma conscience morale ne s'y opposait pas, si Dieu venait ce soir me dire que cela lui est agréable, je le ferais. » — « Je vois autour de moi des hommes purs et simples auxquels le christianisme a suffi pour les rendre vertueux et heureux ; mais j'ai remarqué que nul d'entre eux n'a la faculté critique. » — « L'orthodoxie est-elle critique ? Ah ! si j'étais né protestant en Allemagne !... Là était ma place. Herder a bien été évêque, et certes il n'était que chrétien ; mais dans le catholicisme, il faut être orthodoxe. C'est une barre de fer ; il n'entend pas raison. » Lettre du 24 août 1845. — La publication de la correspondance de Renan confirme ces documents. Une lettre écrite à sa sœur pendant qu'il était encore au séminaire (date : 11 avril 1845) parle de « toute cette mythologie qui tombe devant la critique ». (*Lettres intimes*, p. 229 ; voy. aussi p. 152). Les considérations qu'il établit entre l'idéal et la réalité de la vie ecclésiastique témoignent également d'un sens critique très rare chez un séminariste et qui n'était pas de nature à le pousser au sacerdoce ; voy. *ibid.*, surtout p. 99, 101, 115.

d'élucider les questions suivantes : « Que doivent tenir et professer les catholiques comme étant de foi au sujet de l'Écriture ? C'est-à-dire qu'impose l'Église à leur croyance ? Est-ce un fait hors de doute que l'Église catholique impose à l'acceptation de ses enfants certaines assertions de l'Écriture sur les faits, alors qu'elles sont contraires à la critique et à l'histoire ? »

Et Newman scrutait la nature des déclarations dogmatiques de l'Église sur l'autorité divine, l'inspiration de l'Écriture et sur son interprétation.

Pour lui, l'Écriture tout entière était divinement inspirée en tout ce qui appartient à la foi et aux mœurs, et l'Église était l'interprète unique et infaillible de ce texte inspiré dans les choses de foi et de mœurs. Les faits n'échappaient pas à l'inspiration et spécialement les miracles qu'il reconnaissait comme « faits doctrinaux ». Toute l'histoire sainte, disait-il, est un enseignement surnaturel. Elle est la manifestation de la divine Providence, l'interprète de l'histoire universelle, la figure prophétique et la préparation de l'économie évangélique ; elle est inspirée dans sa plénitude substantielle. Mais il n'y a pas d'inconvénients à ce que certains détails de nulle importance doctrinale et donnés comme en passant (*obiter dicta*), échappent à l'inspiration et puissent même n'être pas conformes à la vérité historique. Le cardinal avançait un exemple curieux, — réfutation indirecte d'un propos de Renan — : « Par choses dites en passant (*obiter dicta*), j'entends des assertions comme celles que nous trouvons dans

le livre de *Judith*, que Nabuchodonosor était roi de Ninive. »

Tout en exposant ses idées, le cardinal sacrifiait, comme en passant et négligemment, un certain nombre de thèses sapées par la critique et dans l'inébranlable solidité desquelles les catholiques de France s'entretenaient pieusement. Il disait, par exemple :

« Que les derniers versets de l'évangile de saint Marc ou les deux fragments connus de saint Jean, appartiennent ou non à chacun de ces évangélistes, cela n'importe point à leur inspiration, puisque l'Église a reconnu ces passages comme faisant partie du récit sacré qui les précède ou les entoure. »

« Qu'importe aussi qu'un ou deux Isaïe aient écrit le livre qui porte le nom du prophète. L'Église, sans trancher ce point, a prononcé que le livre était inspiré en ce qui regarde la foi et les mœurs : les deux Isaïe sont donc inspirés. Si cela est certain pour nous, toute autre question est d'une importance secondaire. »

« Il est dit dans nos Bibles que l'*Epître* aux Hébreux est de saint Paul ; et elle l'est virtuellement : dire qu'elle n'est de saint Paul en aucun sens, cela pourrait être téméraire. Mais le nom de l'auteur n'est pas matière de foi comme l'est son inspiration ; c'est l'acceptation d'une opinion reçue, parce qu'il n'y a pas d'autre écrivain auquel on puisse bien l'assigner. »

Des assertions si nouvelles étonnèrent les catholiques d'Angleterre et confondirent ceux de France [1]. Jusque-là beaucoup d'entre eux avaient admis des problèmes bibli-

[1] L'étude de Newman parut en février 1884 dans le *Nineteenh Century* (voy. la bibliographie). Elle fut attaquée en Angleterre principalement par le Dr Healy, professeur du séminaire de Maynooth (*The Irish ecclesiastical Record*, mars 1884). Newman lui répondit dans *What is*

ques séparés : explication de l'Hexameron, universalité du déluge. Mais les déclarations de Newman comme celles de Lenormant montraient qu'il y allait de toute la synthèse biblique et qu'il fallait trouver un système d'interprétation logique et historique conforme à la théorie dogmatique de l'inspiration.

Obligés de traiter ces questions d'actualité, les périodiques ecclésiastiques prirent une attitude selon les opinions des rédacteurs ou les préjugés des abonnés. Les professeurs durent également se déclarer.

On distingua bientôt trois écoles.

Pour la première, la Bible et son interprétation traditionnelle restaient un dépôt sacré, *depositum custodi*. Et pourquoi s'abaisser à la moindre concession? La géologie donnait un merveilleux commentaire du récit de la création, et les monuments égyptiens étaient providentiellement révélés pour confirmer la chronologie biblique. Chaque jour l'archéologie infligeait une nouvelle défaite aux rationalistes : quand ils niaient l'historicité du livre d'Esther, ils n'étaient pas allés à Suze avec M. Dieulafoy. Les sciences naturelles elles-mêmes, mieux connues, confirmaient singulièrement les récits contre lesquels les incrédules s'étaient le plus acharnés. Que n'ont-ils pas écrit contre l'histoire de Jonas. Eh bien, « la position de Jonas peut être comparée à celle d'un enfant qui vit dans le sein de sa mère, sans

of obligation for a catholic to believe concerning the inspiration of canonical Scriptures, London, Burns and Oates. En France, Newman fut surtout réfuté par le P. Brucker dans la *Controverse* de décembre 1884 et janvier 1885.

aucun exercice de la respiration, par le seul acte de la circulation qui peut même avoir été suspendue chez Jonas, comme dans certains états de léthargie ou de syncope, avec persistance des mouvements du cœur. La situation de Jonas peut être comparée aussi, avec de grands avantages, à celle des crapauds restés enfouis au sein de pierres très dures, et qu'on en a vu sortir vivants après des centaines ou des milliers d'années... Donc, scientifiquement, le fait de Jonas vivant et priant dans le sein de la baleine, n'a plus rien d'impossible [1]. »

On a donc bien tort de s'embarrasser d'objections prétendues scientifiques. Après tout, on n'a même pas prouvé que Galilée ait raison [2]. Quand on accorde que l'auteur sacré a pu parfois se tromper ou qu'on limite l'inspiration aux seuls passages dogmatiques et moraux de l'Écriture, on cède au rationalisme, on tombe dans des « expédients, dictés par la peur, toujours assez mauvaise conseillère ». Non, la Bible ne se trompe jamais, elle n'a point été altérée, elle subsiste avec une intégrité inébranlable. Donc pas de condescendance pour les doctrines de l'Institut, pas de compromis et surtout avec les hommes de compromis, les

[1] Moigno et Dessailly, *Les livres saints et la science*, p. 183-186.

[2] Le T. R. P. Hilaire, de Paris : *Dissertation philosophique et astronomique. Systèmes sur le monde. La terre point central. Copernic réfuté.* Cet ouvrage a paru d'abord dans les *Nouv. Ann. de Philos. cath.*, t. XV (1888). Après deux articles parus, l'auteur supprima de son titre ces deux mots *Copernic réfuté*, déclarant admettre la *rotation diurne* et discuter seulement le pour et le contre de la *révolution annuellé* (p. 259). — C. Heullant, curé de Gros-Theil, Eure : *Le soleil et le firmament tournent, mais la terre ne tourne pas*, par un observateur (Paris-Bruxelles, in-8, 101 pp.).

libéraux [1]. La seule école orthodoxe d'Écriture sainte, c'est c'elle qui n'a jamais cessé d'anathématiser ce Richard Simon, justement condamné par l'Église et qu'on cherche à réhabiliter au moyen de voies détournées [2]; la seule école

[1] L'Institut n'était pas en faveur auprès de cette école. En 1887, le chanoine Davin écrivait de Fr. Lenormant : « Plaise à Dieu que, dans l'étrange confusion du siècle où nous sommes, l'ignorance ait sauvé ce savant, et que son entrée à l'Institut n'ait pas rendu trop difficile son entrée au Paradis ! » (*Nouv. Ann. de Philos. cath.*, t. XIV, p. 322). En morigénant l'éditeur du *Liber Pontificalis*, dom Chamard disait : « Peut-être le docte abbé [M. Duchesne] a-t-il voulu montrer à l'Institut de France que le clergé français, en sa personne, était à la hauteur de la science moderne, et que soit dans la manière d'envisager les monuments ecclésiastiques, soit dans les procédés de la critique historique et dans la connaissance des monuments archéologiques, il pouvait n'être pas trop indigne des applaudissements des savants les plus autorisés de notre époque. Si telle a été la pensée de M. l'abbé Duchesne, on peut dire qu'elle a été en grande partie réalisée... Malheureusement, je ne sais si le ciel a joint ses félicitations à celles de la terre. » *Univers*, du 15 septembre 1888. — Mais, pour cette école, existait une abomination plus odieuse que le rationalisme, c'était le libéralisme. Tombé dans une profonde disgrâce, le cardinal Pitra écrivait au second abbé de Solesmes : « Des amis insistent fort, à l'Institut, pour que, sans intervenir moi-même ni rien solliciter, je les laisse me nommer membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Chez vous on rit d'un titre d'académicien. Ici, l'Institut, en sa partie savante (!) est un grand prestige. Ce serait, me dit-on, une force pour le bibliothécaire et un désappointement pour la cabale. Vous qui avez accepté le titre de chanoine d'honneur, qu'en pensez-vous? Pour moi, être le collègue de Perraud, et, ce qui répugne moins, de Renan, j'ai peine à y penser. » Lettre du cardinal Pitra à dom Couturier en date du 12 octobre 1885. — « Perraud » désigne le cardinal-évêque d'Autun ; le point d'exclamation est du cardinal Pitra.

[2] Il ne faisait pas bon risquer son éloge. M. Duchesne, dans le *Bulletin critique* du 1er novembre 1887, félicita l'abbé Trochon, auteur de l'*Introduction générale* à la Bible, publiée par la librairie Lethielleux, d'avoir constaté et reconnu ouvertement les services rendus aux études bibliques par Richard Simon. Dom Lévêque mit au pilori, dans l'*Univers* du 7 décembre, les paroles de M. Duchesne, en les faisant suivre de cette leçon : « Bornons-nous à dire que les principaux travaux exégétiques de cet ex-oratorien, dont les idées et les opinions furent aussi étranges que

orthodoxe, c'est celle dont Rome a sanctionné la critique historique en face des Launoy modernes, c'est celle dont la théologie intégrale a triomphé au concile du Vatican.

A côté de cette école qui a été appelée ultra-traditionnelle on en voyait une autre plus nombreuse, qui s'appelait elle-même volontiers et justement conservatrice.

Recrutée en grande partie parmi des ecclésiastiques et des religieux qui avaient été professeurs de seconde ou de rhétorique, elle sentait l'humanisme. Elle aimait le bon goût, la politesse dans ses démonstrations. Les nouveautés lui paraissaient agréables, dans la mesure où elles permettent des variations intéressantes, mais assez inoffensives pour ne pas troubler la paix d'un chapitre ou d'un couvent, ni mettre en question la sûreté de doctrine d'une revue. Cette école correspondant à un caractère qui n'est pas rare, avait existé durant tout le XIXe siècle, elle avait tenu sa place dans les querelles catholiques, s'efforçant de garder un juste milieu entre les extrêmes et d'évoluer en temps opportun. Une modération qu'elle croyait du meilleur aloi et l'amour de la clarté lui empêchaient d'embrouiller les questions. Voulant amoindrir l'autorité du cardinal Newman

sa vie fut singulière et changeante, provoquèrent la juste sévérité de l'Eglise et furent mis à l'index. Ce n'est donc pas Bossuet, mais l'Eglise, qui ferma les voies dangereuses ouvertes par Richard Simon. Et si M. l'abbé Trochon a cru utile de fouiller dans les volumes de cet outrecuidant érudit, il n'a pu le faire qu'avec une autorisation en règle du Saint-Siège. Le *grand gendarme théologique* du XVIIe siècle, pour employer l'expression inconvenante de l'auteur de cet article [M. Duchesne], ne fit que son devoir en dénonçant et en réfutant les témérités dangereuses de cet oratorien dévoyé, et il eut la consolation de voir que l'Eglise l'approuvait, etc. »

elle n'aurait pas écrit qu'en 1870, il se bornait « au rôle de sophiste et de jongleur pour ameuter les masses contre l'Église[1] »; elle se servait de termes plus polis : « Son penchant avoué à *minimiser*, comme il disait, les matières de foi, faisait tort par moments à la sûreté de sa théologie; on l'a bien vu dans les questions de l'infaillibilité, à l'époque du concile du Vatican [2]. »

Bien que concordiste, cette école ne croyait pas que l'accord fût éblouissant et elle ne dédaignait point d'entrer dans de longues explications pour concilier les plus vieux commentaires théologiques avec les conceptions nouvelles. Elle refusait toutefois de s'ouvrir aux idées émises par quelques « jeunes » prêtres : « Il faudrait voir, leur répondait-elle, si cela est bien prouvé, et puis vous êtes un peu jeunes ! » Et quand ces jeunes gens insinuaient que la parole de ceux qui ont étudié, quel que soit leur âge, vaut plus que celle des vieillards ignorants, et qu'il n'y avait qu'à ouvrir les yeux pour constater les faits, les humanistes répondaient par quelque trait non empoisonné, ou bien, s'il en était besoin, abandonnaient une des opinions traditionnelles dont ils croyaient apercevoir le peu de fondement.

La troisième école ne pensait pas que le domaine de la révélation et des traditions théologiques fût aussi vaste que le disaient les deux autres opinions. Elle laissait beaucoup

[1] Expressions de Mgr J. Fèvre, *Hist. crit. du cath. lib. en France*, p. 548.

[2] Expressions du Père Brucker, *Études*, mars 1893, p. 371. Le Père Brandi a souscrit à ce jugement dans *La Question biblique*, p. 54.

plus de liberté aux recherches scientifiques et aux spéculations de la raison : elle s'intitulait progressiste, mais elle se serait sans doute appelée volontiers libérale, si ce mot n'eût été aussi discrédité auprès de la majorité des catholiques. Ses adversaires l'appelaient ainsi, en détournant un peu le sens du qualificatif et ils la présentaient comme « un regain du catholicisme libéral », la subtile hérésie moderne.

Le premier patron du parti semblait être l'abbé Duchesne. Comme l'enseignement de son cours d'histoire lui avait déjà causé suffisamment d'ennuis, on le vit bientôt disparaître de la dispute biblique. Il nia même énergiquement certains propos avancés pour lesquels dom Chamard, qui aimait à faire les choses en grand, l'avait dénoncé à la France entière[1]. Vers 1885 les chefs avoués de l'école étaient le chanoine Duilhé de Saint-Projet, l'abbé de Broglie et Mgr d'Hulst. Ces deux derniers surtout avaient l'air humi-

[1] Dans son étude sur le *Rationalisme devant l'histoire* (publiée dans la *Revue trimestrielle*, nº du 15 avril 1880), dom Chamard se plaignit particulièrement d'un compte rendu de M. Duchesne sur l'ouvrage de Renan, *Les Evangiles* (article publié dans la *Revue du monde catholique*, t. LI ; les passages incriminés sont p. 318, 320). Une petite querelle épistolaire s'engagea entre les deux personnages ; elle expira bientôt en termes pacifiques et M. Duchesne fit visite à dom Chamard, à Ligugé. Huit ans plus tard, le moine raconta aux lecteurs de l'*Univers* que l'abbé lui avait exprimé des doutes « sur l'authenticité du Pentateuque, de l'Apocalypse de saint Jean et du livre de Judith ». M. Duchesne répondit : « Je le regrette, mais j'y suis obligé : c'est un démenti formel que je dois appliquer à son assertion sur les propos qu'il me prête relativement au Pentateuque et l'Apocalypse. » *Univers*, 14 mars 1889. Depuis, en 1900, M. Duchesne s'est exprimé sur la critique biblique (dans *Un siècle*, t. I) d'une manière qui a grandement consolé le Père Fontaine (*Les Infiltrations*, p. 183).

liés, dans leur fierté de grands seigneurs, des capitulations successives de l'enseignement ecclésiastique et ils prêchèrent nettement une nouvelle tactique.

« Quelle est, disait l'abbé de Broglie, l'idée fondamentale des apologistes qui suivent la méthode que nous avons nommée progressiste ? Leur pensée est qu'il est inutile et dangereux de céder ainsi graduellement le terrain à la science. Mieux vaudrait, selon eux, déterminer d'avance la limite extrême de ce qui doit être cédé, c'est-à-dire la limite de la vérité révélée par Dieu, qui ne peut jamais être contredite par une autre vérité. Cette limite posée, on abandonnerait aux discussions humaines tout ce qui est en dehors, on laisserait la science s'y mouvoir librement, avec ses propres méthodes, dont la principale est l'hypothèse. Éviter tout conflit en restreignant d'avance ce qu'exige la foi à sa véritable limite, laisser aux savants la liberté de chercher à l'aise, n'imposer aux croyants que ce qui est rigoureusement nécessaire, telle est la pensée de cette école, qualifiée d'école hardie et téméraire par certains théologiens, mais qui, comme le faisait remarquer l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris, dans un récent écrit [1], peut aussi, à certains égards, être appelée l'école prudente, celle qui tient avant tout à ne pas s'exposer à subir, de la part de la science ou de l'histoire, un échec aussi pénible qu'humiliant [2]. »

Examinant les résultats auxquels avait abouti la méthode conservatrice, l'abbé de Broglie ajoutait :

« Il est arrivé qu'une série d'assertions qui étaient d'abord considérées comme se reliant à la foi, ou tout au moins comme devant être soutenues par les chrétiens, ont dû être abandonnées, et que chacune ne l'a été que par une sorte de victoire

[1] *Annales de phil. chrét.*, octobre 1885, p. 119.

[2] *Les progrès de l'apologétique*, p. 16-18.

de la science, qui a fait passer à l'état de certitude telle opinion qui était repoussée comme dangereuse, tant qu'elle n'était qu'improbable... Cette manière de reculer graduellement devant la science, en défendant des opinions que l'on considère toujours comme ayant une relation avec la foi chrétienne, est-elle sans inconvénient ? Ne serait-on pas tenté de comparer cette manière de faire à celle d'une armée en retraite, qui défendrait successivement des positions trop faibles et qui ne pourrait s'arrêter nulle part ? N'est-il pas à craindre que l'on ne suppose que, reculant toujours, cette armée finira par être vaincue, et que les nouvelles positions ne seront pas plus fortes que les précédentes ? En outre, une telle méthode semble également contraire à la liberté de la science et de la conscience chrétienne. »

L'école ultra-traditionnelle ne laissait point tenir de tels propos sans protester avec véhémence. Elle priait ses adversaires de reporter leur attention non sur des livres d'exégèse prussienne, mais sur les inflexibles textes des conciles de Trente et du Vatican. Où vous arrêterez-vous, criait-elle, chez Luther, ou chez Renan ? Et elle triomphait des divergences qui se manifestaient parmi les jeunes apologistes en quête de la voie à frayer. Les simples conservateurs, plus conscients des difficultés, moins amis de la dispute, se piquant d'aimer la science, gardaient une attitude plus réservée. Une fois même, avec cet air dégagé qui convient si bien à l'humanisme qui prétend juger de tout et au dogmatisme qui tranche avec certitude, une de leurs autorités affirmait la « compétence véritable » des « jeunes » et prenait mission de rassurer le public : « De notables divergences, disait cet auteur, se sont produites

entre eux sur des points importants. Toutefois ils poursuivent le même but et obéissent aux mêmes tendances; ils ont des principes communs que chacun applique avec plus ou moins de hardiesse, selon la nature de son esprit. Nous l'avons déjà dit, leur position en face de l'ennemi nous paraît excellente [1]. »

[1] *La chaire et l'apologétique*, p. 209. L'auteur de cet ouvrage, le R. P. J. Fontaine, S. J., a été professeur d'apologétique à la Faculté catholique de théologie d'Angers. — Naturellement, chacune de ces trois écoles conservatrice, traditionniste, progressiste, n'adoptait pas en bloc toutes les mêmes conclusions. Il y eut des divergences de vues entre les adeptes de chacune d'elles. Par exemple, quatre jésuites conservateurs et rédacteurs dans la même revue, les Pères Méchineau, Brucker, Durand et Prat ne tinrent pas exactement les mêmes positions. De plus, des critiques progressistes, frappés d'une mort prématurée, ont laissé une œuvre qui semble presque conservatrice à côté des travaux de ceux qui se réclamaient des mêmes principes et qui ont continué à travailler. L'abbé de Broglie qui, en 1885, était un des chefs du parti avançant, a été singulièrement distancé. Son œuvre écrite dans une période d'évolution et de tâtonnement parait déjà vieillotte.

VIII

(1886-87)

Les préparatifs du premier Congrès scientifique international catholique. — Trois mises à l'Index : livres de E. Ledrain, Fr. Lenormant, H. Lasserre.

Un Congrès régional des catholiques de Normandie tenu à Rouen, en 1884, au sujet des œuvres pies de cette province, donna à un prêtre, M. Duilhé de Saint-Projet, la pensée d'adjoindre à ces réunions une section d'apologétique [1]. L'idée murit, se transforma. On trouva qu'il y aurait avantage à constituer des congrès d'apologétique proprement dits, ou tout au moins, comme cette étiquette pourrait effaroucher quelque peu, à réunir dans des assemblées même internationales, ceux qui s'intéressaient aux

[1] L'abbé Duilhé de Saint-Projet s'était voué à l'apologétique dès 1869, et il a publié, en 1885, une *Apologie* qui eut du succès. Il s'était fait connaître en 1861 par un livre progressiste : *Des études religieuses en France depuis le* XVII[e] *siècle jusqu'à nos jours* et une *Revue de l'année religieuse, philosophique et littéraire*. Ancien professeur de rhétorique et de philosophie au petit séminaire de Toulouse, il était chanoine honoraire de cette église, docteur en théologie, membre de l'Académie des Jeux floraux. Au congrès de Rouen en 1866 (tenu le 3 décembre) il présenta un rapport sur la section d'apologétique (publié dans les *Ann. de phil. chrét.* et à part, 12 p.). Il mourut le 17 mai 1898.

sciences dans leurs rapports avec la religion. On y échangerait des vues, on rallierait des bonnes volontés pour une défense dogmatique dont la nécessité se faisait de plus en plus sentir.

Les organisateurs de la première de ces réunions furent avec l'abbé Duilhé de Saint-Projet, Mgr d'Hulst, l'abbé de Broglie et deux professeurs laïques de l'Institut catholique, MM. de Lapparent et Claudio Jannet. Elle fut convoquée à Paris pour le printemps de 1887. L'affaire, lentement et secrètement préparée, ne s'ébruita qu'à la fin de 1886. Mgr d'Hulst déclara son but : « provoquer la composition de mémoires ou de rapports dont l'objet serait surtout de déterminer l'état actuel de la science relativement aux différentes questions qui, par leur rapport avec la foi chrétienne, offrent un intérêt particulier pour les catholiques. »

A cette nouvelle, beaucoup d'ecclésiastiques et même des journalistes laïques, leurs directeurs, conçurent une vive émotion. Les uns l'exprimèrent avec mesure, les autres avec une grande franchise.

« Si le but était atteint, écrivait un conservateur, l'apologétique aurait fait un pas immense; le congrès de 1887 deviendrait le point de départ d'un progrès dont il est difficile de mesurer toute la portée. Il y a, croyons-nous, dans nos villes de province, bon nombre d'esprits studieux qui ont creusé péniblement leur sillon dans l'isolement et dans l'obscurité. Leur valeur scientifique est à peine soupçonnée autour d'eux; ils ne se connaissent point les uns les autres et demeurent sans lien, sans encouragement, peut-être même sans moyen de publicité. Le congrès peut leur fournir tout ce qui leur manque; qu'ils répondent à son appel, et les travaux sérieux abon-

deront : on n'aura que l'embarras du choix. Les reviseurs désignés par la commission d'organisation seront bien à l'aise pour repousser tout ce qui semblerait superficiel et ne porterait pas le cachet de longues et patientes études. Le Congrès rendra ainsi plus manifeste l'accord entre la science et le dogme, accord qui est, à nos yeux, la seconde loi de la plus haute apologétique.

« Nous sera-t-il permis d'indiquer les bases sur lesquelles on pourra l'établir ?

« Pour tout harmoniser, il faudrait d'abord proclamer les droits souverains de la divine révélation, la maintenir dans son intégrité la plus rigoureuse, la défendre contre toute interprétation, tendant, soit à l'amoindrir, soit à la surcharger d'opinions douteuses.

« Il y aurait à préciser, comme le disent fort bien les organisateurs du Congrès de 1887, l'état actuel de la science sur les différentes questions qui touchent au dogme[1]... »

Cette manière, si polie qu'elle fût, de donner des conseils aux organisateurs du Congrès n'était pas pour augmenter la confiance : on pouvait les croire incapables de songer aux points les plus importants. D'autres conservateurs allaient jusqu'à les représenter comme doués de la plus dangereuse initiative. Ils ne leur prêtaient rien moins que le projet d'abandonner la thèse traditionnelle sur le Pentateuque et de se rallier au transformisme.

Le résultat de cette effervescence fut de remettre le Congrès à l'année suivante, 1888. Cet ajournement a été expliqué de différentes manières. Un fait est sûr : Mgr d'Hulst alla soumettre son programme à Rome. D'aucuns ont dit qu'il accomplit cette démarche spontanément, d'autres

[1] Fontaine, *La chaire et l'apologétique*, p. 250-251.

qu'elle lui fut commandée. Ceux-ci ont ajouté que des modifications importantes lui furent imposées, ceux-là que la ligne de conduite donnée n'était autre que celle que les organisateurs s'étaient toujours proposée. A son retour Mgr d'Hulst fit sur le projet de règlement du congrès des communications très rassurantes pour ses adversaires [1]. Ceux-ci, croyant arrivé le moment d'agir vigoureusement et de faire donner une forte humiliation aux progressistes, avaient dénoncé à l'indignation des catholiques [2] et aux

[1] Sur ces affaires, cf. *Les congrès scientifiques internationaux catholiques 1888-91-94-97*, article de M. Pisani, dans la *Revue du Clergé français* du 15 septembre 1898 (t. XVI), p. 109-115; un article de l'abbé Hamard dans la *Science catholique* de juillet 1891 (t. V); les *Études*, t. XLIII, p. 79, note; l'*Univers*, 21 avril 1887 et *passim*: *Nouvelles Annales de Philosophie catholique*, t. XV, p. 409-422, t. XVI, p. 161-169 et 327-338.

[2] La campagne fut menée dans un périodique traditionniste, les *Nouvelles Annales de Philosophie catholique*. Le chanoine Davin y critiqua le livre de Lenormant en janvier-février 1887 (t. XIV, p. 198-219, 291-322). Mgr Fèvre se chargea du livre de Lasserre (t. XV) et, après sa mise à l'index, on chanta sa victoire (t. XVII, p. 241-258). Lasserre fut également critiqué dans la *Rev. des Sc. eccl.*, n° d'oct. 1887, p. 351-365. Il semble que le livre de M. Ledrain ait paru beaucoup moins dangereux aux traditionnistes que les œuvres de Lenormant et de Lasserre. — L'article de M. Davin mérite d'être lu. On y voit que Bossuet fut « en 1699-1700 le Jules Ferry des Jésuites ». « Et qui nous a conduit aux amertumes et aux épouvantes où nous sommes ? Bossuet était le grand patron de *la double secte réunie des Richéristes et des Jansénistes*, comme on appelait, en février 1683, en Sorbonne et chez l'archevêque de Paris lui-même, le gallicanisme naissant ; et avant de mourir, il voyait naître Voltaire... Le gallicanisme pratique n'a voulu céder sur aucun point, depuis le concile du Vatican : et voici la Bible de M. F. Lenormant et celle de M. l'abbé Ledrain... Il faut reconnaître qu'à cette heure, le retour, à haute marée, de la Commune, n'est point notre unique châtiment et voici celui dont saint Paul a parlé aux Thessaloniciens, en décrivant les derniers temps : *Parce qu'ils ont repoussé l'amour de la vérité qui devait les sauver, Dieu leur enverra une opération d'erreur, pour qu'ils croient au mensonge*. Cette opération, nous venons de la signaler. » *Loc. cit.*, p. 322.

censures de la congrégation de l'Index trois ouvrages qui furent en effet inscrits sur le *catalogue des livres prohibés*, par décret du 17 décembre 1887. C'étaient :

« LEDRAIN, *Histoire d'Israël*, 1re et 2e parties, 1879-82.

« LENORMANT, *Les origines de l'Histoire*, 1er et 2e volumes, 1880-82-84.

« LASSERRE, *Les saints Evangiles*, traduction nouvelle, Paris, 1887. »

Le charme littéraire du livre de M. Ledrain, son format commode, l'élégance de son impression, son prix très accessible en faisaient un ouvrage d'autant plus susceptible de se répandre qu'il n'existait point en français d'autre *Histoire d'Israël*. Les catholiques ne devaient donc pas être surpris que l'autorité ecclésiastique se prononçât à son sujet. Peut-être même le jugement pouvait-il leur sembler venir un peu tard.

Quant à François Lenormant, il était mort le 9 décembre 1883, soumettant pieusement ses écrits au jugement de l'Église, et déclarant qu'il en réprouvait tout ce qu'elle déclarerait digne de censure. Jusqu'alors, ou l'Eglise n'avait pas été sollicitée, ou elle s'était abstenue de condamner son livre. Bien qu'on y eût signalé quelques parties faibles, il avait conquis une grande autorité, on le citait fréquemment, aussi le moment semblait-il enfin venu de le noter, ou comme mauvais, ou comme non sûr... Mais « l'école progressiste » qui le lisait avec beaucoup de plaisir prit la condamnation dans son sens le moins défavorable.

« La mise à l'index, disait Mgr d'Hulst, n'est pas toujours la condamnation d'une doctrine, c'est une prohibition de lire tel livre. Cette prohibition peut être motivée, dans l'esprit de la Congrégation qui la prononce et du Pape qui la sanctionne, soit par des erreurs doctrinales, soit par des témérités et des imprudences qui rendent la lecture de l'ouvrage dangereuse au commun des fidèles, soit par une simple inconvenance de ton ou d'accent, soit enfin par des circonstances d'opportunité. Or ces motifs ne sont jamais exprimés. On est donc réduit aux conjectures. Il y a loin de ce blâme vague jeté sur un livre aux notes précises qui accompagnent les jugements doctrinaux du Saint-Siège et qui qualifient telle proposition d'hérétique, telle autre d'erronée, celle-ci de scandaleuse, celle-là de téméraire. Dans le cas présent, il est permis de supposer que la lecture du livre de Lenormant a été interdite aux fidèles, surtout à cause de la nouveauté inquiétante des théories qui s'y faisaient jour [1]. »

Et le Père J. Brucker répondait :

« Nous appréhendons fort que cette explication ne paraisse trop bénigne à Rome. Les théories de Lenormant sur les récits de la Genèse n'ont pas seulement le défaut d'être « excessives », de n'être « pas mûres » ou « pas sûres » comme les qualifie Mgr d'Hulst ; nous osons dire qu'elles sont inconciliables avec l'enseignement catholique, aussi bien en tant qu'elles dénient à ces récits le caractère d'une véritable histoire, qu'en tant qu'elles y supposent la possibilité de l'erreur. Le caractère historique des récits de la Genèse, au moins dans leur ensemble, est prouvé à la fois par la texture même de ces narrations, qu'il n'est pas possible de transformer en pures allégories, sans faire la plus grande violence aux textes ; puis par le sentiment constant de l'Église et par l'autorité même des auteurs inspirés du Nouveau Testament qui ont invoqué les faits contenus dans ces récits comme des faits historiques, et leur ont supposé ce

[1] *Correspondant*, 25 janvier 1893, p. 231.

caractère pour y appuyer des enseignements dogmatiques et moraux[1]. »

Que la science sécularisée et indépendante, que la science religieuse mais téméraire fussent condamnées, on le comprenait; mais on se demandait quel sens attacher à la sentence qui frappait Lasserre dont le livre avait été béni par le pape, approuvé, célébré par une trentaine de cardinaux et d'évêques ?

Après avoir employé trois ans à élaborer sa traduction qu'il accompagna de notes « selon les prescriptions du concile de Trente et des pontifes », Lasserre la fit mettre sous presse pour lui seul. Pendant douze années consécutives il paya à l'imprimeur le loyer des caractères, « achetant ainsi la faculté de retoucher, remanier et améliorer indéfiniment, avec l'aide des conseils les plus compétents, les incessantes épreuves de ce travail[2]. » Une traduction vivante, très claire, adaptée à notre manière de voir et de sentir, une disposition typographique saisissante et variée : tels furent les résultats de ces longues opérations. Que la physionomie très moderne du livre ait été surpre-

[1] *Études religieuses*, mars 1893, p. 383. — Sur le sens de la condamnation de Lenormant, voy. aussi, *La Science catholique*, année 1888, p. 660, 736. La diffusion de l'exégèse libérale obscurcissait les critères théologiques. M. Ledrain dit qu'en 1892 on enseignait au Collège Romain que cela seul est inspiré dans la Bible « qui a trait à la foi et aux mœurs ». Aussi ajoute-t-il : « Je ne comprends plus, par exemple, comment avec un tel principe, aussi large, on a pu mettre à l'index les *Origines de l'histoire* de M. François Lenormant, et même mon *Histoire d'Israël* » (*M. Renan*, p. 8).

[2] Lasserre, 1er *Mémoire à Léon XIII*, p. 6-7.

nante, ou même, pour les traditionnistes, absolument choquante, on le peut bien penser. Il parut en novembre 1886. Vingt-cinq éditions s'enlevèrent dans treize mois. On prépara aussitôt une luxueuse édition illustrée. Quinze cents exemplaires s'écoulèrent dans deux semaines [1]. Ce fut sur ces entrefaites que l'auteur, dès qu'il connut sa condamnation, retira son livre du commerce.

Lasserre, aussi étonné qu'humilié de sa mise à l'index, résolut d'en connaître les auteurs. Sans se rendre compte des scrupules que pouvait soulever son ouvrage, il fut trop porté à expliquer son malheur par l'animosité que nourrissaient les intégristes, et contre lui et contre la Compagnie de Saint-Sulpice, dont un membre, M. Bacuez, avait rédigé les rapports favorables sur lesquels les archevêques de Paris, les cardinaux Guibert et Richard, octroyèrent l'*imprimatur*.

Après avoir cru percer une intrigue, Lasserre pensa qu'il devait l'exposer au pape dans un mémoire, pour obtenir justice et pour que de pareils procédés ne se renouvelassent pas. Il représenta et le tort que de semblables aventures peuvent causer à la foi et les pertes matérielles qui en résultent pour les éditeurs catholiques. Son obstination finit par obtenir qu'une commission théologique lui signalerait les passages défectueux de son livre, afin qu'il eût la consolation d'en produire une nouvelle édition parfaitement

[1] L'édition illustrée parut le 10 décembre 1887. — Titre de l'ouvrage : *Les Saints Evangiles, traduction nouvelle par Henri Lasserre, publiée avec l'Imprimatur de l'Archevêché de Paris.* Paris, Palmé. 1887.

orthodoxe. Les correcteurs lui imposèrent 5 548 corrections dans le texte et dans les notes, 91 dans la préface, 4 ou 5 000 suppressions de majuscules, points de suspension, italiques et guillemets. Voici deux exemples des corrections : Lasserre avait traduit le verset : *Et cum venisset Jesus in domum Petri, vidit socrum ejus jacentem et febricitantem* par : « Arrivé à la maison de Pierre, Jésus trouva la belle-mère de celui-ci en proie à un accès de fièvre et alitée ». La commission remplaça ce dernier mot par celui de *couchée*. — Lasserre avait écrit : « Au désert, leur dit-il, qu'êtes-vous allés voir ? ». La commission corrigea : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? » leur dit-il.

Lasserre fut très surpris de la méthode et des conclusions de ses correcteurs et, comme ses longues démarches lui avaient permis de faire d'intéressantes découvertes sur le personnel un peu mêlé qui commandait alors à une revue, citadelle de l'intégrisme, et sur celui qui présidait à la Congrégation de l'Index, il rédigea pour le pape un second et volumineux mémoire.

On peut y constater une fois de plus comment dans ces sortes d'affaires qui intéressent grandement l'honneur de l'Eglise, il a été, jusqu'à présent, facile de surprendre un jugement et difficile de le réformer. On peut y étudier la curieuse psychologie d'obscurs folliculaires ecclésiastiques et de hauts personnages, tels que le cardinal Mazzella [1]. Ce

[1] Le cardinal a joué un très grand rôle dans la position prise par Rome relativement à la question biblique. Pour juger son influence, il faut consulter ses œuvres et le volume suivant publié par son neveu,

livre qui n'a trait qu'à un épisode de la question biblique présente un intérêt bien plus général pour la connaissance de l'administration du catholicisme.

l'archevêque actuel de Rossano : *Prælectiones scholastico-dogmaticæ*, auctore Horatio Mazzella, editio altera, vol. I. Romae, Desclée, 1899.

IX

(1888-92)

Histoire du conflit chronologique. — Un pithécantrope théologique. — Le prix d'apologétique en 1891. — Le R. P. Lagrange. — La *Revue biblique*. — L'*Enseignement biblique*. — M. Loisy. — Le théologien peut-il être historien ?

Au milieu de tous les débats bibliques, une question, depuis 1870, se présentait de plus en plus fréquemment et avec une acuité de plus en plus irritante : celle de la chronologie de l'histoire du monde. Le conflit entre les théologiens et les savants avait, sur ce point comme sur les autres, commencé au XVIII[e] siècle[1]. Les théologiens

[1] A une époque où les livres enseignant le mouvement de la terre étaient encore à l'Index, un savant qui essayait de briser le cercle de fer de la chronologie dogmatique écrivait : « La cour de Rome s'est bien moins déclarée contre l'antiquité du monde, que contre le mouvement de la terre ; et j'oserais prédire cependant qu'à la fin elle sera contrainte de nous laisser tourner, vu les absurdités énormes que l'astronomie physique fait voir dans l'opinion de l'immobilité de la terre... Respectons de sages règlements faits pour prévenir l'esprit d'innovation sur des matières plus importantes ; mais qu'il me soit permis de le dire, ces sortes de vérités physiques, astronomiques ou chronologiques, *abandonnées* à l'industrie des hommes, ainsi *qu'à leurs disputes*, ne sauraient porter coup à l'Ecriture ni aux vérités qu'elle renferme, et pour lesquelles seulement l'Ecriture nous fut donnée, qu'autant qu'un zèle imprudent lie le sort des unes à celui des autres.

restèrent profondément sourds à toutes les représentations scientifiques, et d'ailleurs l'affaire leur paraissait claire. Pour la résoudre, on n'avait pas à tabler sur le moment de la création de l'homme, date difficile à établir, il suffisait de partir du déluge. C'est de ce point que commence le développement de l'humanité sortie d'une seule famille, les trois fils de Noé. Frayssinous conservait là-dessus la position de Bossuet et il pouvait s'appuyer sur la science des géologues bibliques Deluc et Cuvier. A deux mille ans près, la précision dans les dates n'importait guère.

Combien ce système était fragile et intenable, les théologiens auraient dû le remarquer, au moins vers 1840, à entendre les géologues et même les géologues catholiques[1].

en condamnant les premières comme capables d'infirmer les secondes. C'en serait donc fait de l'autorité, si ces propositions ou ces vérités purement humaines venaient à être démontrées sans réplique, comme cela est tout près d'arriver à l'égard de quelques-unes de celles dont je viens de parler! Je ne pense donc pas qu'il y ait de mal à reculer l'enfance du Monde... C'est à vous, mon R. P., à voir ce qu'il conviendrait d'ajouter à sa durée, pour mettre à leur aise les missionnaires de la Chine et les défenseurs de la chronologie chinoise. Pour moi, il me semble que cette chronologie reçue comme certaine, le monde des Septante serait encore bien jeune, etc. » J.-J. Dortous de Mairan, *Lettres d'un missionnaire à Pékin* (Paris, 1782), p. 79-80. « Les supérieurs de la Compagnie de Jésus enjoignirent à leurs subordonnés, dans la mission de Chine, de suivre les calculs des Septante quand leur ministère les obligerait de toucher à la chronologie. Toutefois, ils leur recommandaient instamment de ne pas faire entendre aux Chinois que cette chronologie était un point décidé par l'Église ou évidemment démontré. » Brucker, *Revue du monde catholique*, 1er novembre 1883, p. 366.

[1] Avec quelle habileté, en 1845, un géologue catholique élude toute difficulté avec les théologiens! « Nos renseignements historiques remontent à peu près aux révolutions géologiques qui ont donné à la terre son état actuel et ils constatent que dès ces temps reculés les principales modifications du genre humain existaient et présentaient déjà les

De plus, deux sciences encore jeunes le ruinaient tous les jours davantage, la paléontologie et l'ethnographie. On se tranquillisa longtemps en répétant — pour l'usage des savants seulement — le mot célèbre de Sylvestre de Sacy : « Il n'y a point de chronologie biblique. » Mais cette parole ne dépassait pas les limites des anciens systèmes. Pour son auteur, la terre n'était guère plus vieille que le disaient les Septante, à quelques erreurs de dates près.

Les meilleurs apologistes ecclésiastiques gardaient ordinairement un silence prudent. Les laïques se montraient moins rebelles aux constatations.

En mars 1863, dans un article très remarqué de la *Revue britannique* (p. 147-149), François Lenormant posa le conflit chronologique résultant des dates égyptiennes. Il disait :

« Beaucoup de gens en présence d'une semblable question feraient bon marché de l'autorité de Moïse. Je ne suis pas de ce nombre. Catholique profondément convaincu de tout ce que m'enseigne ma religion, je respecte les Livres saints, je m'incline devant leur autorité, et je crois à l'inspiration divine qui les a dictés. Mais il est des choses que ces livres ne disent pas, et que seulement les commentateurs ont cru y trouver ; ces choses-là, et la chronologie est du nombre, je ne vois rien qui m'oblige à les admettre comme articles de foi, et quand je rencontre des faits positifs qui les démentent, je crois plutôt les faits que les plus ingénieuses combinaisons des commentateurs. »

mêmes différences que maintenant (p. 10). » — « Tout nous porte à croire que les différences que présente le genre humain remontent à un ordre de choses antérieur à l'état actuel du globe terrestre » (p. 11). D'Omalius. *Des races humaines.*

Malgré cette positive déclaration, le savant se livrait lui aussi à des tentatives d'explication, et d'autant plus facilement qu'il estimait que les annales de l'Égypte ne demandaient d'assigner à l'homme qu'une ancienneté de 8 à 10 000 ans. Le calcul de Bunsen allant jusqu'à 20 000 ans était à son avis « sans doute fort exagéré [1] ».

En 1869, Mgr Meignan gardait la même position. « C'est une erreur de croire, disait-il, que la foi catholique renferme l'existence de l'homme dans une durée qui ne peut dépasser six mille ans [2]. » — « Toutefois, nous ne pourrions admettre même comme probables les suppositions arbitraires de plusieurs géologues, d'ailleurs distingués, qui font remonter à 20 et même 30 000 ans l'apparition de l'homme sur notre globe. La réserve est à cet égard conseillée par *le bon sens* [3]. » Et il critiquait Bunsen qui assignait à l'homme 10 ou 20 000 ans [4].

A la même époque, le Père de Valroger croyait rendre un grand service à la religion, en affirmant qu'il existait

[1] Le rationaliste A.-S. Morin (*Essais de critique religieuse*. 130 sqq.), répondit à Fr. Lenormant en insistant sur le conflit : « L'auteur du Pentateuque, bien loin de manquer de chronologie, attache aux dates un soin minutieux : dans les chapitres x et xi de la Genèse, on établit la généalogie des descendants de Noé, on détermine l'âge auquel chacun d'eux a eu des enfants, le nom de ces enfants, la durée de la vie de chaque patriarche ; il y a donc une chronologie, vraie ou fausse, c'est là la question ; mais les prétentions à l'exactitude chronologique y sont mieux marquées que dans aucun livre historique. Cette chronologie résulte bien des textes et n'est nullement une affaire de commentateurs, etc., etc. »

[2] *Le Monde*, p. 163.

[3] *Ibid.*, p. 166.

[4] *Ibid.*, p. 348-349, 353.

140 opinions contraires sur la date de la création, et en supputant que la différence entre les opinions extrêmes s'élevait à 3494 ans [1]. Ce beau calcul lui permettait de proclamer le catholique absolument libre en matière de chronologie et de traiter de fantaisies les systèmes acceptés par les « amateurs d'antiquités préhistoriques ». Ces amateurs n'en causèrent pas moins de grands soucis aux apologistes par leurs discussions sur l'âge des silex de Thenay, et, en 1873, le Père de Valroger sentait qu'il était prudent de ne pas repousser l'hypothèse que l'homme ait eu un précurseur plus rapproché « du genre humain que le gorille, le chimpanzé, l'orang-outang, et néanmoins incapable du développement intellectuel, moral et religieux [2] ». Ce serait à cet être qu'il faudrait attribuer les prétendus instruments de l'époque tertiaire. En 1875, dans ses conférences de Notre-Dame, le Père Monsabré adoptait la même position [3]. En 1873, l'abbé Fabre d'Envieu l'avait également prise, mais avec l'audace de prononcer le nom de « préadamites [4] ». Ni les uns ni les autres n'avaient le mérite de l'hypothèse. Précédemment, en 1860, l'abbé Le Noir avait

[1] J'aime à croire que le Père de Valroger n'avait pas perdu son temps à faire ce calcul ; il doit être un résumé des travaux d'Alphonse Desvignoles. « Desvignoles (*Chronologie de l'Histoire Sainte. Préface*) assure qu'il a recueilli plus de 200 calculs différents dont le plus court ne compte que 3483 ans depuis la création jusqu'à l'ère vulgaire, et le plus long en suppose 6984. C'est une différence de trente-cinq siècles. » *Art de vérifier les dates*. Av. l'ère chrétienne, *disc. prélim.*, p. VII.

[2] *Les précurseurs de l'homme aux temps tertiaires*, dans le *Correspondant*, 10 nov. 1873, p. 446-457.

[3] XIIIe conférence, p. 68.

[4] *Les origines de la terre*, p. 19.

exposé dans son *Dictionnaire des droits de la raison* une opinion analogue. En réalité, des apologistes libéraux avaient toujours senti que le système de La Peyrère, condamné sous le nom de « préadamisme », corrigé d'une manière ou d'une autre, pourrait servir de défense devant les découvertes modernes.

Aux yeux des laïques, ces hypothèses semblaient trop ingénieuses, trop subtiles pour être vraies : c'étaient des subterfuges de la théologie et de l'exégèse. Eux, préféraient simplement reculer la date de la création d'Adam. En 1873, François Lenormant capitulait sur le sujet et écrivait simplement que « les faits acquis et certains prouvent une antiquité de l'homme sur la terre énormément plus grande que celle que, pendant longtemps, on aurait cru pouvoir conclure d'une interprétation inexacte et trop étroite du texte biblique [1]. » En 1881, un autre savant, n'ignorant point la théologie, M. le marquis de Nadaillac, se déclarait aussi obligé de sortir des positions traditionnelles. « Si aucune science, disait-il, ne peut jusqu'à présent fixer avec certitude la chronologie de la race humaine, si l'homme ne peut remonter à son origine, il ne saurait méconnaître son ancienneté et il est impossible de ne pas tenir compte de

[1] *Revue britannique*, mars 1873, p. 122. Les traditionnistes ne reconnurent le conflit chronologique que très tard et ne voulurent pas le voir dans sa gravité : l'antiquité de l'homme. En octobre 1875, Bonnetty écrivait : « La chronologie, qu'on nous passe cette expression, subit en ce moment une crise. La lecture des hiéroglyphes égyptiens, et les briques de Ninive et de Babylone, apportent de nouveaux documents qui exigent une revision nouvelle d'un grand nombre de textes chronologiques. » Pas un mot de l'anthropologie.

toutes les preuves qui l'attestent, et qui reculent cette origine bien au delà des limites qui paraissent admises jusqu'à nous. Il est impossible de ne pas reconnaître que si chacune des preuves que nous avons relatées, prise isolément, n'apporte pas une conviction complète, leur nombre et leur unanimité doivent le faire [1]. »

Bien que le docte marquis n'eût risqué aucune date, un théologien ne dédaignant pas la science, le chanoine Hamard, le rappela tout de suite à l'ordre. Partant du principe que la Bible ne renferme aucune erreur, sauf des erreurs de copistes, l'abbé concluait très logiquement qu'elle ne peut renfermer d'erreurs chronologiques. Sur ce point, disait-il, « il peut y avoir des erreurs de copistes, mais ces erreurs, si nombreuses et si énormes qu'on les suppose, ne permettront jamais d'étendre la chronologie au gré des exigences de certains savants contemporains ». « Il est, selon nous, ajoutait-il, un maximum de 9 000 ou 10 000 ans, si l'on veut, que l'on ne saurait dépasser sans témérité excessive [2]. »

Pour reculer l'origine des civilisations, les apologistes s'efforçaient de reculer la date du déluge; par exemple,

[1] *Les premiers hommes*, t. II, p. 374. — Voy. aussi Rioult de Neuville dans la *Revue des Questions historiques* de janvier 1882 ; *L'archéologie préhistorique et l'anthropologie dans leurs rapports avec l'histoire*, et Bourdais, dans la *Science catholique* de décembre 1887. *Les premières dates bibliques*. — On trouvera un bon inventaire de l'apologétique biblique vers cette époque dans le *Dictionnaire apologétique* de l'abbé Jaugey (1888).

[2] *La Controverse*, t. II, p. 713. M. Hamard est revenu sur la même question dans la *Science catholique*, n° du 15 septembre 1887, p. 644, et du 15 février 1890, p. 183.

l'abbé Dumax le reportait en 4293 avant l'ère chrétienne. On supposait aisément qu'il existe des lacunes dans les généalogies des patriarches postdiluviens. Les exégètes à qui ce travail d'allongement ne suffisait pas, le recommençaient sur les généalogies antédiluviennes, et de la sorte remplissaient péniblement les dix siècles auxquels leur dogmatique limitait l'existence de l'humanité. Malheureusement pour ces travaux, des conservateurs, très autorisés et nullement convaincus de la nécessité d'évoluer sur le point en litige, déclaraient que l'existence des lacunes généalogiques n'était pas démontrée, qu'elle était contraire à la tradition. Les progressistes passèrent sur toutes leurs observations et répétèrent, vers 1891, que l'antiquité de l'homme remonte à dix ou douze mille ans. Naturellement cette assertion n'était pas une concession, c'était une victoire de la tradition catholique, et il n'y avait que la mauvaise foi rationaliste qui en pût douter. En 1891, M. de Nadaillac écrira : « Nous en avons fini avec ces affirmations doctrinales à la fois si tranchantes et si dénuées de toute preuve sérieuse. Nul savant digne de ce nom n'ose défendre les générations spontanées, *l'antiquité fabuleuse de notre race*, l'origine simienne de l'homme [1]. »

A ce moment, l'Institut catholique de Paris, mit au concours, pour la première fois, un prix biennal de 2000 francs, fondé par une généreuse chrétienne [2], en vue d'encourager les études apologétiques et de venir en aide

[1] *Les progrès de l'anthropologie*, p. 38.

[2] Mme la vicomtesse Hugues de Verdalles.

aux âmes croyantes, troublées dans leur foi par les objections de la science impie. Le sujet donné à traiter était la Conception scientifique de l'Univers dans ses rapports avec le dogme catholique. Le mémoire qui obtint la récompense fut celui de M. l'abbé Constant.

L'auteur admit comme base de son travail le nouveau système chronologique ; il le justifia et le précisa. Il assigne à la race d'Adam, jusqu'à l'an de grâce 1891, une durée totale de 11 231 ans. Dans l'érudite supputation qu'il en dresse, le séjour en Eden est compté d'un siècle. Pour le cas où de nouvelles découvertes scientifiques viendraient démontrer que le total n'est pas assez élevé, M. l'abbé Constant dit avec beaucoup de prudence : « Cette date pourra se reculer encore. »

L'abbé Constant divise « la durée de l'univers, depuis le premier moment où un acte de la volonté du Tout-Puissant le tira du néant jusqu'à nos jours, en sept grandes époques ou périodes savoir : les périodes cosmique, stellaire, planétaire, géologique, organique, humaine et adamique [1]. »

Tout le monde comprend en quoi peuvent consister ces époques, excepté peut-être la période humaine. M. Constant renouvellerait-il le « préadamisme » ? Nullement. Les préadamites « soutenaient que tous les Juifs descendaient d'Adam, mais non tous les Gentils, leurs contemporains. Les théologiens trouvèrent ces assertions inconciliables avec l'enseignement de l'Église sur la déchéance du genre humain, le péché originel, sa réparation par l'incarnation

[1] *Op. cit.*, p. 145.

du Fils de Dieu et la douce fraternité qui unit tous les hommes descendant de la même souche et rachetés par le même Sauveur [1]. » M. Constant suppose, au contraire, qu'il exista une race d'hommes avant Adam, mais que cette race a été complètement détruite, « que Dieu a procédé à une seconde création humaine, laquelle forme le genre actuel dont Adam est l'unique chef, et pour le salut de laquelle les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption devaient s'opérer plus tard [2]. »

Quelle était cette première race humaine? A quoi servirent ses souffrances? L'apologiste ne le dit point. Il était déjà beau de pouvoir affirmer son existence.

M. l'abbé Constant l'exposait avec beaucoup d'autres opinions diverses, sans garantir qu'elles fussent vraies, mais en les présentant à peu près comme libres, parce qu'elles n'avaient été jusqu'alors l'objet d'aucune condamnation conciliaire ou pontificale. Cette tactique, habile peut-être pour un moment, met nécessairement en circulation des idées fausses qui avec le temps produisent de graves inconvénients. Les premiers avantages de la manœuvre ne les compensent pas toujours. De plus, quand ces idées fausses sont discréditées, elles nuisent grandement à l'autorité de l'œuvre où elles sont exposées. Il n'en fut point autrement pour l'œuvre de M. Constant. Il essayait d'établir cette thèse : « Démontrerait-on qu'il y a des erreurs scientifiques dans la Bible, il n'en résulterait aucune consé-

[1] *Op. cit.*, p. 148-149.
[2] *Ibid.*, p. 149.

quence fâcheuse pour la foi. » Cette proposition était si risquée que les bons théologiens de cette époque la jugeaient scandaleuse. L'encyclique *Providentissimus* leur a donné raison : un catholique ne peut même pas énoncer la possibilité de cette hypothèse.

Cette œuvre montre combien il est vain de prétendre reconstituer une apologétique sans beaucoup se préoccuper des données rigoureuses des sciences naturelles, de l'histoire générale des religions, et sans entrer dans des particularités de l'histoire du peuple d'Israël. Pour ce dernier point spécialement, avant de vouloir bâtir, il faut disposer de pierres solides et bien taillées. Les gens avisés le sentaient. Aussi saluèrent-ils avec plaisir l'apparition de deux revues d'érudition biblique, l'une fondée par une grande famille religieuse, l'autre œuvre d'une puissante personnalité.

En 1883, le père Lagrange, professeur au scolasticat des Frères Prêcheurs de Toulouse, était allé suivre les cours d'exégèse à l'Université de Vienne. Il se rendit à Jérusalem en 1890 pour y fonder « une école pratique d'études bibliques [1] ». Son ami, l'abbé Jacques Thomas, professeur

[1] Sur cette école, voy. un article de M. Th. Coconnier, O. P., dans la *Revue Thomiste*, t. IV (1896), p. 471-484. En voici un extrait : « L'Ecole a pour but d'initier de jeunes prêtres se sentant un attrait particulier ou ayant reçu une mission spéciale de leurs évêques, à l'interprétation scientifique des saintes Écritures. Un tel but commande évidemment deux choses : des cours d'exégèse, et l'enseignement des connaissances subsidiaires, langues, archéologie et géographie sacrées. C'est cette considération qui a déterminé le programme de l'Ecole. Il suppose que les jeunes gens y demeurent deux années au moins, et pendant ce temps on leur explique les livres ou les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et on leur enseigne l'hébreu, le grec, le syriaque, l'arabe, l'arménien et l'assyrien. Ils suivent en outre des

d'Écriture sainte à l'Institut catholique de Toulouse, lui écrivait alors, en traçant un véritable programme :

« Formez en Orient une mission permanente scientifique, qui enregistrera les découvertes intéressant l'archéologie et la géographie bibliques ; qui servira de correspondant aux professeurs d'Écriture sainte des Universités catholiques ou des grands séminaires en quête de renseignements pour leurs études. A cette double fin, quand le moment sera venu, créez un organe spécial pour votre œuvre, comme la *Quarterly* de l'Exploration Fund, par exemple, comme le *Bulletin de correspondance hellénique*. Chacune de vos courses doit aboutir à un rapport scientifique. Ces travaux amassés au jour le jour seront plus tard des matériaux précieux pour une œuvre d'ensemble. Si, depuis cinquante ans que les études de topographie palestinienne ont pris leur essor, on avait eu ainsi un bulletin catholique bien informé, bien sincère, tenu au courant de toutes les fouilles, ayant saisi des occasions de remuer le sol qui ne se présenteront plus, ayant au moins raconté fidèlement tout ce qu'on avait alors vu, quel trésor nous aurions maintenant ! Il faut reprendre l'œuvre au point où elle en est, et la poursuivre. Dès que vous le pourrez, créez un bulletin spécial pour vous ; j'insiste là-dessus, ce sera votre meilleur moyen de propagande, il justifiera sans cesse votre existence. Ne vous mettez à la remorque d'aucune autre revue. Les revues (quelles qu'elles soient) veulent surtout des travaux de généralisation, où l'on tire des conclusions, surtout du genre apologétique ; elles ne comprennent pas la portée d'observations désintéressées qui

cours d'archéologie tant pour l'Ancien que pour le Nouveau Testament, des cours sur la géographie sacrée en général, et sur la topographie de Jérusalem en particulier. Ils ont de plus une promenade archéologique d'une demi-journée chaque semaine, tous les deux mois deux excursions d'une journée entière chacune, enfin trois grands voyages d'exploration par an. » En spécimen du programme d'une année scolaire, voy. celui de 1896-97, publié dans la *Revue biblique*, t. V (1896), p. 483-484.

préparent, mais à longue échéance, les conclusions vraiment scientifiques. »

A quelque temps de là (avril 1891), le général des Dominicains autorisait la fondation de la *Revue biblique internationale*. Jacques Thomas fut le premier à qui l'on annonça la nouvelle.

« Reste à trouver des collaborateurs et des lecteurs, lui écrivait son ami. Revue sérieuse, elle sera scientifique ou ne sera pas. Les abonnés se désabonneront s'ils le veulent, mais je suis navré quand M. Jaugey me demande des articles d'humour : en serons-nous toujours-là [1] ? »

En même temps que la *Revue biblique*, l'année 1892 vit éclore la revue de l'*Enseignement biblique*. Tandis que la première se présentait comme une revue scientifique, la seconde se donnait comme un organe de vulgarisation. Elle était l'œuvre exclusive du professeur d'Écriture sainte de l'Institut catholique de Paris, M. l'abbé Loisy. Il y publiait son cours, en vue principalement des jeunes prêtres qui voudraient mieux connaître la Bible et désireraient « compléter sur ce point l'initiation excellente, mais nécessairement imparfaite, qu'ils avaient reçue dans les séminaires ». Se plaçant résolument sur le terrain de l'histoire objective et impartiale, il écrivait dans son programme :

« Personne assurément ne s'étonnera de nous voir appliquer la méthode historique et critique à la science scripturaire. Ce

[1] Thomas. *Mélanges*, p. XXIV-XXVI.

n'est pas que nous perdions de vue le caractère surnaturel des Livres saints, ni les principes dogmatiques qui sont la règle infaillible de l'exégèse ; mais nous ne faisons que nous conformer aux nécessités du temps présent. « Il est une chose qu'un théologien ne saurait jamais être, écrit M. Renan, je veux dire historien. L'histoire est essentiellement désintéressée. L'historien n'a qu'un souci, l'art et la vérité... Le théologien a un intérêt, c'est son dogme. Réduisez ce dogme autant que vous voudrez, il est encore pour l'artiste et le critique d'un poids insupportable. Le théologien orthodoxe peut être comparé à un oiseau en cage ; tout mouvement propre lui est interdit. Le théologien libéral est un oiseau à qui on a coupé quelques plumes de l'aile. Vous le croyez maître de lui-même et il l'est en effet jusqu'au moment où il s'agit de prendre son vol. Alors vous voyez qu'il n'est pas complètement le fils de l'air [1]. » Ce passage de la préface à la *Vie de Jésus* contient beaucoup d'erreurs ; mais ce sont des erreurs très répandues et qu'on ne réfutera pas efficacement avec des syllogismes. On nous pose en fait qu'un théologien ne peut pas être historien, dans le sens complet du mot, lorsqu'il s'agit de l'histoire biblique. C'est à nous, théologiens, de prouver le contraire par le fait, en montrant que nous sommes capables autant que d'autres de faire de la critique, de la critique sincère, et même, en un sens très vrai, de la critique libre, parce que, sur le terrain de l'histoire biblique comme en tout autre sujet, la foi dirige, sans le gêner, les investigations de la science, et que les conclusions certaines de la critique ne peuvent pas être en opposition avec les données certaines de la foi [2]. »

Ce programme fut d'autant plus remarqué que son auteur, depuis longtemps, excitait l'inquiétude des conservateurs.

[1] *Vie de Jésus*, préf. de la 13e édit., p. IX-X.

[2] Programme de l'*Enseignement biblique*, publié dans le n° de janv.-fév. 1892 et reproduit dans *Études bibliques*, 1re édit. (1894), p. 19-20.

M. l'abbé Loisy avait été nommé professeur d'hébreu à l'Institut catholique en novembre 1881. Il était jeune alors et complètement inconnu. Il commença en 1883 un cours d'exégèse de l'Ancien Testament, sur le texte hébreu, et y ajouta, en 1886, un cours d'assyriologie [1]. On découvrit bientôt qu'il avait adopté en matière d'Écriture sainte les idées avancées que professait M. l'abbé Duchesne, mais il travaillait silencieusement sans donner motif de parler de lui. La publication de sa thèse doctorale en 1890 attira l'attention des théologiens et des exégètes. Ce livre, *Histoire du Canon de l'Ancien Testament*, déplut aux traditionnistes [2]. Les conservateurs ne le goûtèrent pas. L'un

[1] Mgr Péchenard, *op. cit.*, p. 99.

[2] Notamment à M. l'abbé Magnier qui l'a longuement critiqué dans l'*Univers*, et dans son livre *Études sur la canonicité*. Voici comment apparut l'enseignement de M. Loisy à M. Magnier : « Je fus fort étonné de rencontrer dans l'ouvrage d'un professeur de l'Institut catholique une doctrine que je n'avais pas encore trouvée dans aucun auteur catholique : la *canonicité* des Écritures de l'Ancien Testament reculée à des époques prodigieusement éloignées de la composition des livres et appuyée sur un fondement absolument ruineux, d'ailleurs insaisissable ; l'*autorité* de la Bible partagée en deux : l'une d'un ordre supérieur, l'autre d'un ordre inférieur, lesquelles semblaient être essentiellement distinctes dans la pensée de l'auteur. Il suppose en effet que l'inspiration, source de l'autorité biblique, varie selon l'objet des Livres saints, qu'elle est plus intense en certains livres qu'en d'autres ; dans un même livre, en quelques parties qu'en d'autres. Cette théorie admet donc deux auteurs des saintes Écritures : *Dieu* et un *homme*. Tout ce qui touche au dogme aurait *Dieu* pour auteur principal. C'est, sans doute, relativement à cet objet que l'inspiration atteindrait le degré le plus intense, en sorte que l'écrivain serait réellement et efficacement prémuni par elle contre l'erreur. Tout ce qui se rapporte aux autres objets serait le produit de l'inspiration de second ordre. En quoi consiste cette inspiration et jusqu'où s'étend-elle ? Préserve-t-elle l'écrivain de l'erreur ? L'abandonne-t-elle au contraire à ses propres connaissances, et même aux préjugés de sa formation intellectuelle ? Ce sont

d'eux, après l'avoir longtemps examiné, s'en exprimait ainsi : « Il contient beaucoup de recherches, mais il y a un je ne sais quoi qui ne me plaît pas. » Avec cette sûreté de coup d'œil que donne l'intransigeance, ils sentirent que le nouveau docteur, malgré sa réserve, n'était point pour eux, qu'un homme qui n'était point pour eux et qui en savait si long était redoutable, bien plus, qu'il pouvait être « l'ennemi ».

M. Loisy devint suspect, et la publication de son enseignement mit aux mains de ses adversaires traditionnistes les pièces d'accusation dont ils avaient besoin [1]. Une étude sur les *Mythes chaldéens de la création et du déluge* acheva de le brouiller avec les conservateurs. A la rentrée de l'année scolaire 1892-1893, M. Icard, le supérieur général de Saint-Sulpice, sans en avoir averti au préalable le professeur, retira les séminaristes de son cours [2]. Comme cette mesure avait été prise antérieurement, à propos de l'enseignement de l'abbé Duchesne, elle n'avait rien d'extraordinairement infamant. Le professeur prononça devant un

là des points sur lesquels les livres de M. Loisy ne nous donnent que des idées vagues et indécises. » Magnier, *Étude sur la canonicité*, p. 2-3. Si M. Loisy a lu le livre de M. Magnier, il a dû être étonné de ce qu'on voyait dans son *Histoire du Canon*.

[1] Le commentaire sur Job publié par M. Loisy fut appelé par le chanoine Magnier « un travestissement de ce livre divin ». *La Quest. bib.*, p. 85, note. — M. Loisy publia dans la *Revue des religions* une étude sur *Les Proverbes de Salomon* (1890) et des *Études sur la religion chaldéo-assyrienne* (1891-1892) qui lui valurent les félicitations du père Brucker, *Études*, nov. 1891, p. 488.

[2] Ces séminaristes au nombre d'une vingtaine forment ce qu'on appelle à Saint-Sulpice « le grand cours ».

auditoire inopinément réduit son discours de rentrée de novembre 1892. Il y déclara qu'il fallait désormais regarder les problèmes bibliques en face et montra qu'il saurait le faire. Bien qu'il eut été composé dans un style très sobre, ce discours vibrait d'une telle force de pensée qu'il était vivant et pouvait passer pour un manifeste. Exégètes et théologiens lui accordèrent d'autant plus d'attention que Renan venait de mourir et que tout le monde s'entretenait de la question biblique [1].

[1] Le discours de M. Loisy a été critiqué par le chanoine Magnier dans *La question biblique*, p. 76-86.

X

(1892-93)

La mort de Renan. — « Rien à faire ». — « Le rationalisme dans la foi ». — Les principales conclusions de la critique. — L'encyclique *providentissimus*.

Renan mourut le 2 octobre 1892. Après avoir achevé les *Origines du Christianisme*, âgé de soixante ans, il s'était mis à écrire l'*Histoire du peuple d'Israël* et, s'il n'eut point le bonheur de l'imprimer entièrement, du moins put-il en terminer et en reviser la rédaction.

Le rêve de sa jeunesse était accompli. Il semblait avoir prévu depuis longtemps qu'il aboutirait, car depuis longtemps ses discours et ses publications témoignaient une vive satisfaction. Il savourait une espèce de triomphe. Bien qu'il fût devenu manifestement très étranger à la littérature ecclésiastique contemporaine, il sentait qu'il avait servi ses adversaires autant que ses adhérents, qu'il avait rehaussé les études ecclésiastiques [1] et que le temps ferait rendre justice à quelques-unes de ses thèses combattues par les Allemands, comme trop modérées, par les

[1] *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. XIX.

catholiques, comme trop radicales[1]. Il regarda curieusement et avec bienveillance les travaux de François Lenormant. Il savait assez de théologie pour voir l'inconsistance de son système de l'inspiration[2] ; s'il croyait moins hétérodoxes les interprétations allégoriques, leur tolérance lui inspirait des réflexions désobligeantes. « Ces églises orgueilleuses, écrivait-il, ont autrefois brûlé les penseurs qui essayaient par ces pauvres échappatoires de parer à l'impossibilité de l'exégèse courante ; aujourd'hui aux abois, elles recourent à ces mêmes expédients pour lesquels elles se sont montrées autrefois sans pitié[3]. »

La mort de Renan mit en mouvement les plumes de tous ceux qui, par conviction ou par métier, traitaient des questions religieuses. Les panégyriques les plus extravagants, les jugements les plus profonds et les plus fins, les injures les plus folles, les plus grossières et les plus maladroites se répandirent sur l'homme et sur l'œuvre. Des catholiques se montrèrent embarrassés sur l'attitude à prendre, et très divisés sur celle de juste milieu qu'avait adoptée Mgr d'Hulst dans un article du *Correspondant*[4]. L'école traditionnelle se tenait naturellement dans la vieille position intransigeante ; on sentait que les progressistes étaient gênés.

L'un d'eux alla trouver Mgr Meignan, que le cours des

[1] *Op. cit.*, p. VII.

[2] Voy. *Origines de l'histoire*, préf., p. VIII, XVI.

[3] *Histoire du peuple d'Israël*, IV, p. 251.

[4] Numéro du 25 octobre 1892, *M. Renan*. Tiré à part 39 pp.

années avait fait archevêque de Tours et cardinal de la Sainte Église Romaine. Il lui représenta dans quelle situation critique se trouvait le clergé de France. Il lui demanda de prendre la parole, l'assurant que lui seul, cardinal et vieil exégète conservateur, aurait l'autorité suffisante pour dire que la critique littéraire avait progressé, qu'elle était devenue une science avec des principes incontestables et une méthode rationnelle ; que supposer cette science dangereuse pour le catholicisme était aussi déraisonnable que la position prise par les anciens théologiens en face de l'astronomie et de la géologie.

L'archevêque parut, comme il se montrait volontiers dans l'intimité, parfaitement renseigné. « Il n'y a rien à faire... Tous ceux qui reprendront la tentative de Richard Simon seront écrasés comme il l'a été par Bossuet [1]. Les théologiens sont féroces. . . . .

« Quant à vous, gardez-vous de vous compromettre. Vous vous briserez inutilement et ceux qui pensent comme vous ne vous soutiendront pas. »

Ce que le prudent cardinal refusait, Mgr d'Hulst le tenta.

[1] Est-ce l'opposition de l'évêque de Meaux qui a anéanti Simon ? Dans une critique très dure infligée à M. l'abbé Margival par le Père Fontaine on lit ces mots : « En réalité, Richard Simon s'est brisé, non point contre le génie de Bossuet, mais contre le décret du concile de Trente : *Praeterea ad coercenda petulantia ingenia, decernit sancta synodus*, etc. Vainement on essaiera après le puissant initiateur qu'était Richard Simon, de reconstituer parmi nous une critique autonome, ne reconnaissant d'autres lois que celles de la grammaire et de la philologie. Cette entreprise se heurtera toujours aux mêmes difficultés et aboutira aux mêmes avortements et aux mêmes échecs. » *Les infiltrations*, p. 13.

Le 25 janvier 1893, il exposait dans le *Correspondant* la situation biblique [1]. Il la montrait nettement et il était d'ailleurs difficile de la cacher. Nombre d'âmes se déclaraient très troublées par l'écho des controverses récentes. Beaucoup consultaient là-dessus leur directeur, mais l'embarras trop visible que produisaient leurs questions redoublait leur étonnement et leur frayeur. Beaucoup pour la première fois ouvraient une bible. Les uns y perdaient la foi ; d'autres refermaient le livre en toute hâte avec la résolution de ne plus penser à un sujet si troublant.

En présence de cette situation, Mgr d'Hulst signalait deux écoles d'apologistes : « Celle qui reçoit comme histoire vraie, infaillible en vertu de l'inspiration, toute narration qui n'a pas le caractère évident d'une parabole et celle qui, après avoir mis de côté l'enseignement dogmatique ou moral croit pouvoir faire un triage dans les récits bibliques d'après les procédés de la critique historique (p. 228). » Mgr d'Hulst exposait les deux opinions, déclarant expressément et à plusieurs reprises s'en tenir au rôle de rapporteur, mais on pouvait facilement voir que sa sympathie n'était point pour l'école conservatrice, l'aile droite, mais qu'elle allait à l'aile gauche, à ce qu'il appelait « l'école large ». Il n'y avait pas que sa neutralité qui fut une fiction : « son école large », elle-même, n'existait pas. C'était une imagination, un être de raison [2]. Son auteur

[1] *La question biblique ;* tiré à part, 55 p.

[2] Que l'école large scripturaire n'ait pas existé, on en convient généralement. Voyez la lettre du P. Lagrange au P. Fontaine, reproduite

l'avait formée avec des opinions empruntées à François Lenormant, au chanoine lillois Jules Didiot, au chanoine sicilien Salvatore di Bartolo, aux abbés de Broglie et Loisy, au cardinal Newman, mais pas un d'entre eux n'avait vraiment pris une telle position. Avec des éléments recueillis dans leurs ouvrages, Mgr d'Hulst avait créé un système qu'il présentait comme pouvant être suivi librement par les catholiques. Le système était assurément fort compréhensible, logique et tenable en lui-même pour les églises chrétiennes qui ne reconnaissent pas l'autorité des derniers conciles ; il était fort surprenant sous la plume d'un théologien tenu d'accepter leurs définitions. On pourrait penser qu'un controversiste si éminent voulait forcer Rome à se déclarer sur une nouvelle apologétique : mais les explications qu'a données par la suite Mgr d'Hulst montrent qu'il croyait vraiment libre l'opinion qu'il avait imaginée. Peut-être allait-il plus loin, et la croyait-il opportune, nécessaire. En finissant son article, il parlait d'une *évolution* qu'il fallait accomplir sur le terrain des études bibliques. « Ces mots eurent l'effet d'un coup de clairon. Était-ce le signal d'un assaut contre l'apologétique tradi-

dans les *Infiltrations*, p. 55. Mais les critiques catholiques, exégètes ou autres, tracassés par les théologiens, ou désireux de ne pas écrire dans des revues sans indépendance, formeront un petit groupe d'alliance scientifique qui aura pour organe *La Revue d'Histoire et de Littérature religieuses* fondée en 1896. Dans son esquisse de l'école large Mgr d'Hulst n'eut pas un grand mérite d'invention. Les traditionnistes, et même des conservateurs, se représentaient les progressistes comme devant tenir, ou n'étant pas éloignés de professer, un système analogue à celui qu'exposait le recteur. Voyez ci-dessus, p. 150, la note de M. Magnier.

tionnelle ? Beaucoup le pensèrent [1]. » Ils auraient été plus près de la vérité s'ils avaient aussi vu dans les deux articles du prélat sur *Renan* et sur la *Question biblique* une protestation voilée contre certaines défiances, comme celle de M. Icard qui privait un professeur de l'Institut catholique d'une partie de ses auditeurs.

Les théologiens conservateurs prirent aussitôt la plume contre Mgr d'Hulst. « Nous sommes convaincus qu'il se trompe, écrivait le Père Brucker, et nous ne voudrions à aucun prix de la responsabilité qu'il a assumée ; mais nous rendons hommage de tout cœur à la droiture de ses intentions. Nous avons lu son écrit avec le désir sincère de profiter des conseils qu'il donne aux apologistes, et combien nous regrettons d'avoir à les repousser par un *non licet* catégorique. »

Dans cette levée de boucliers il y eut quelques différences d'attitude. Par exemple, la revue dirigée par l'abbé Jaugey, la *Science catholique*, déclarait excellente l'étude de Mgr d'Hulst sur Renan et présentait de graves observations sur la *Question biblique* [2]. Des théologiens plus intransigeants condamnaient également les deux articles et donnaient à leur auteur une forte leçon sur la manière dont il convient de parler des apostats et de leurs travaux. Enfin la controverse prit un caractère plus général : l'abbé Moniquet caractérisa le progressisme comme « le rationalisme dans la foi », et cette manière de

[1] Le Père Durand, dans les *Études* du 20 novembre 1901, p. 433.

[2] Cf. *Science catholique*, nº de février-mai 1893.

l'envisager jouit d'une certaine faveur jusqu'en 1899 où le Père Fontaine crut devoir lui donner une dénomination plus appropriée, celle d' « Infiltrations protestantes dans le clergé français ».

« Les récits de Mgr d'Hulst sur Renan et sur la Bible, disait l'abbé Moniquet, les théories risquées de M. l'abbé Loisy sur l'inspiration des saints Livres, les théories non moins indépendantes de M. l'abbé Duchesne sur la manière d'écrire l'histoire, prouvent avec surabondance qu'il existe ou qu'il surgit parmi nous une école qui tient à peine compte du dogme dans les questions d'Écriture sainte, d'histoire ecclésiastique, et qui laisse, dans tous les cas, le rationalisme entrer à pleins bords dans ce domaine de la science sacrée[1] ».

M[gr] d'Hulst fut obligé de fournir contre les assertions de l'abbé Moniquet et du Père Brucker d'assez longues explications ; puis, spontanément ou par ordre, il alla en porter d'autres à Rome. Le Saint-Père lui déclara qu'il serait obligé de condamner des erreurs bibliques, mais qu'il éviterait de censurer des écrits ou des auteurs.

L'intervention pontificale semblait d'autant plus nécessaire que les réfutations opposées à M[gr] d'Hulst, tout en étant très solides au point de vue théologique, paraissaient faibles au point de vue scientifique et les progressistes leur reprochaient de ne point reconnaître « aux chicanes de la critique rationaliste contre l'authenticité des monuments bibliques » une gravité suffisante. Bien plus, la mort de Renan avait déchaîné à l'étranger des polémiques sem-

[1] Moniquet, *Le rationalisme*, p. 11.

blables à celles qui agitaient la presse française, et même un catholique parlant anglais avait lancé dans la *Contemporary Review* un véritable manifeste auprès duquel l'article du *Correspondant* semblait une homélie pleine d'onction.

« Je déclare que parmi les conclusions établies par la haute critique, moi et beaucoup d'autres loyaux catholiques avec moi, nous adoptons les suivantes, que nous continuerons à les tenir et à les professer, jusqu'à ce qu'elles soient condamnées par un concile œcuménique, ou par notre Saint-Père le pape *ex cathedra :*

« 1° Moïse n'a écrit ou dicté aucun des livres qui lui sont communément attribués par nos théologiens. Les plus anciens morceaux du Pentateuque — dont le livre de Josué faisait autrefois partie — consistent en deux documents historiques distincts qui ont été soudés ensemble à une époque bien postérieure à leur composition. Une marque distinctive de ces deux sources est l'emploi, dans la plus ancienne, du mot Jahvé, pour Dieu, qui dans la plus récente est appelé Elohim. Ces deux documents n'ont pas été composés, comme les théologiens l'enseignent, au XVIe ou au XVe siècle avant J.-C., mais environ au temps des premiers prophètes dont les écrits font partie de notre Canon. Le livre du Deutéronome fut produit et reçut la sanction du pouvoir civil sous le règne du roi Josias (621 av. J.-C.), et c'est sur l'autorité de ce livre que le culte public et les sacrifices furent restreints à un seul lieu. On ne distinguait pas encore entre les prêtres et les lévites. Peu de temps après Ezéchiel, — dont les chapitres XL-XLVIII forment une étape importante du développement graduel de la législation juive, — fut écrit ce qu'on appelle les *Lois de Sainteté* (Levit. XVII-XXVI) ; elles sont le premier pas vers la rédaction d'un code de lois sacerdotales, dont le besoin se faisait impérieusement sentir après la destruction du temple et la cessation des rites. Cette œuvre de rédaction fut

complétée au temps d'Esdras par l'incorporation de la plus grande partie de ce qu'on appelle le Code sacerdotal. Celui-ci établit pour la première fois une distinction entre les prêtres — les descendants d'Aaron — et le commun des lévites. Cette distinction fut seulement annoncée en germe, et comme une future mesure, par Ezéchiel, quand il déclare que, désormais, seuls les fils de Sadok s'approcheront de l'Éternel pour le servir.

« 2° Dans les autres livres historiques de la Bible (Juges, Samuel, Rois), nous pouvons clairement distinguer des sources parallèles aux plus vieilles sources de l'Hexateuque et au Deutéronome, tandis que les fragments qui portent les traits caractéristiques du Code sacerdotal forment la matière d'un livre séparé appelé Chroniques.

« 3° Les fragments d' « Isaïe » qui traitent de Babylone et de sa destruction ne peuvent pas avoir été composés par Isaïe au temps duquel il n'existait point d'empire de Babylone. Ce prophète ou plutôt ces prophètes, parlent des juifs, non pas comme destinés à souffrir un exil à venir, mais comme languissant déjà dans un exil dont ils doivent être promptement délivrés[1].

« 4° Aucun savant exempt de parti pris, et ayant soigneusement considéré les preuves, ne peut raisonnablement révoquer en doute que le livre de Daniel n'a pas été écrit au VIe siècle avant J.-C., et qu'il n'est pas antérieur à l'an 164 avant J.-C.

« 5° On attribue communément la plupart des psaumes à David et on y voit l'expression de ses plaintes contre Saül et Absalon, — ce qui lui donne une très triste figure, celle d'un pleurnicheur élevé sur le piédestal de l'histoire. — Or, les

[1] On voit que les critiques rapportent vers la fin de la captivité, ou même après, toute la seconde partie d'Isaïe (chap. XL-LXVII) et un grand nombre d'oracles contenus dans la première partie. Le livre de Jérémie a une histoire aussi compliquée ; cf. *Revue critique*, 30 décembre 1901, p. 505-507. — Le *Dict. de la Bible* édité par M. Vigouroux, et en cours de publication, conserve la position traditionnelle sur l'unité d'auteur du livre d'Isaïe (article de M. Ermoni, 1901).

psaumes sont des compositions d'une période très tardive. Elles expriment à la manière élégiaque les chagrins et les espérances du peuple d'Israël, en partie sous la persécution commencée par Antiochus Epiphane. Cette manière de les envisager présente l'avantage non seulement d'être confirmée par un grand nombre de preuves, mais encore de donner aux plaintes qu'ils renferment une signification beaucoup plus noble, et à leurs imprécations un caractère moins choquant.

« 6° Le nombre et la variété des sources des documents bibliques rend probable *a priori* que les différences entre les diverses narrations d'un seul et même événement arrivent parfois à former des incompatibilités qu'aucune force de logique, aucune ingéniosité, rien, si ce n'est une « herméneutique » catholique ne peut dissiper. — La comparaison des récits fait de cette probabilité une certitude.

« 7° Jonas, Esther, Judith, Tobie et Job ne sont pas des écrits historiques, mais des romans religieux. Les narrations de quelques-uns des plus anciens livres sont aussi mythiques que les histoires des Eddas[1]. »

Les disputes allaient leur train tout en attendant l'intervention pontificale. En France, on s'imaginait que le recteur de l'Institut catholique de Paris avait si fortement écrit sur la *Question biblique* uniquement sous l'inspiration de son professeur d'Écriture sainte. De fait, il était facile de constater, au moins sur un point, quelque analogie entre leurs opinions.

En 1892, l'abbé Loisy avait exposé sous une forme

[1] Numéro d'avril 1893, p. 473-474. — Il n'est pas sans intérêt de noter que la *Revue biblique*, janvier 1899, a publié, avec l'approbation de M. Vigouroux, un article (de M. E. Cosquin), tendant à démontrer que le thème du livre de Tobie est un vieux conte oriental. — L'historicité du livre a été défendue par M. l'abbé Fl. de Moor dans le *Muséon* de 1901, p. 445-489.

interrogative l'opinion de l'emprunt des traditions dites mosaïques à la Chaldée et, dans son article, Mgr d'Hulst présentait cette opinion comme soutenable. Cette analogie n'allait pas très loin, et certainement toute la responsabilité de son article incombait au recteur. Néanmoins le professeur était fort suspect. Aussi le conseil épiscopal, administrateur de l'Institut, crut-il devoir priver M. Loisy de sa chaire ; il la donna à un prêtre d'opinions conservatrices éprouvées, M. Fillion, de la société de Saint-Sulpice. M. Loisy continuerait seulement d'enseigner l'hébreu et l'assyrien.

Pour dissiper l'équivoque qui existait à son sujet, et probablement aussi pour se garer de la condamnation romaine qui ne pouvait manquer de bientôt frapper la prétendue « école large » révélée par Mgr d'Hulst, M. Loisy publia, le 10 novembre, quelques explications dans l'*Enseignement biblique*.

« Jamais, disait-il, ni les Pères ni les docteurs du moyen âge n'ont soupçonné qu'il pût y avoir dans la Bible des parties non inspirées, et les définitions de Trente et du Vatican n'autorisent pas une semblable distinction. L'Église n'a jamais pensé que la Bible soit une mosaïque où des fragments d'erreur humaine seraient juxtaposés à des fragments de vérité divine. En partant des données traditionnels, il n'y a pas de place pour l'erreur dans la Bible[1]. »

Après avoir ainsi pris sa position dogmatique, l'auteur invitait les intéressés à ne pas considérer la question

[1] *Études bibliques*, 2e édit., p. 42.

biblique exclusivement du point de vue théologique, mais à la regarder aussi du point de vue historique et critique. M[gr] d'Hulst avait dit :

« La question n'est pas de savoir s'il y a de l'histoire dans la Bible, mais si tout ce qui, dans le divin recueil, paraît historique, est une histoire révélée ou du moins garantie par l'inspiration. »

M. Loisy disait :

« Depuis plus d'un siècle, la critique rationaliste et protestante s'est emparée de la Bible, l'a disséquée comme une pièce d'anatomie, en a discuté les origines. Tous les problèmes qu'elle a soulevés se ramènent à un seul, dont l'énoncé diffère notablement de celui qui résume la question biblique pour les théologiens. *Il ne s'agit plus de savoir si la Bible contient des erreurs, mais bien de savoir ce que la Bible contient de vérité.* « Que vaut la Bible? » Telle est la question que l'exégèse non catholique fait retentir à nos oreilles par un si grand nombre de voix qu'il n'est plus en notre pouvoir de ne pas l'entendre. Nous devons opposer à la science rationaliste la science catholique de l'Écriture[1]. »

« L'histoire du travail critique exécuté sur la Bible par les savants non catholiques ne s'offre pas à nous comme une succession incohérente de systèmes arbitraires, et il y a un certain nombre de conclusions sur lesquelles la critique non catholique ne reviendra probablement jamais, parce que de fortes raisons portent à les regarder comme acquises à la science. Telles sont les suivantes :

« Le Pentateuque, en l'état où il nous est parvenu, ne peut pas être l'œuvre de Moïse.

« Les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas une histoire exacte et réelle des origines de l'humanité.

[1] *Op. cit.*, p. 43.

« Tous les livres de l'Ancien Testament et les diverses parties de chaque livre n'ont pas le même caractère historique. Tous les livres historiques de l'Écriture, même ceux du Nouveau Testament, ont été rédigés selon des procédés plus libres que ceux de l'historiographie moderne, et une certaine liberté dans l'interprétation est la conséquence légitime de la liberté qui règne dans la composition.

« L'histoire de la doctrine religieuse contenue dans la Bible accuse un développement réel de cette doctrine dans tous les éléments qui la constituent : notion de Dieu, de la destinée humaine, des lois morales. A peine est-il besoin d'ajouter que, pour l'exégèse indépendante, les Livres saints, en tout ce qui regarde la science de la nature, ne s'élèvent pas au-dessus des opinions communes de l'antiquité, et que ces opinions ont laissé leurs traces dans les écrits et même dans les croyances bibliques[1] .»

Aussitôt que cet article eût été lu, l'abbé Loisy dut, sans autre explication, quitter l'Institut catholique où il enseignait depuis douze ans[2].

Quelques jours après, le pape publiait l'encyclique *Providentissimus*. Il y recommandait chaleureusement les études bibliques, affirmait l'enseignement traditionnel et rappelait les grands travaux de l'orthodoxie au temps de Sixte-Quint et de Clément VIII sur la Vulgate et les Septante.

« A la même époque, disait-il, on le sait, d'autres versions anciennes des Livres saints, et les Polyglottes d'Anvers et de

[1] *Op. cit.*, p. 45.

[2] La chaire d'hébreu fut confiée à M. l'abbé Graffin qui professait déjà le syriaque. — L'histoire de *L'Institut catholique* par Mgr Pechenard ne parle pas de ces incidents scripturaires et porte au tableau du personnel, p. 122, M. Loisy comme « démissionnaire ».

Paris, furent éditées avec le plus grand soin et disposées de manière à faciliter la détermination du vrai sens : pas un livre de l'Ancien et du Nouveau Testament qui n'ait trouvé plus d'un habile commentateur ; pas une question d'importance relative à la Bible qui n'ait exercé avec beaucoup de profit la pénétration de nombreux critiques ; parmi eux, un bon nombre, et c'étaient les plus pénétrés de l'étude des saints Pères, se sont fait un nom illustre. Et il ne faut pas croire qu'à partir de cette époque le concours habile de nos exégètes ait fait défaut : il s'est toujours trouvé des hommes de mérite pour servir la cause des études bibliques, et les saintes Lettres, que le *rationalisme* attaquait par des arguments tirés de la philologie et des études qui y confinent, n'ont pas cessé d'être victorieusement défendues par des arguments de même ordre.

« Il ressort de tout cela, pour quiconque est de bonne foi, que l'Église n'a jamais et en aucune façon manqué de prévoyance ; toujours elle a fait dériver utilement sur ses fils les sources de la divine Écriture ; placée par Dieu même dans une citadelle qu'elle avait mission de défendre et d'embellir, elle n'a point failli à ce double devoir, elle y a fait concourir tous les genres de travaux, sans avoir jamais eu, sans avoir besoin aujourd'hui qu'on vienne l'y exciter du dehors. »

Le pape traçait ensuite la méthode à suivre dans l'organisation des études bibliques. Il rappelait qu'autrefois la lutte était avec les protestants, qu'aujourd'hui elle est avec les rationalistes.

« Fils, pour ainsi dire, et héritiers des premiers, appuyés de même sur leur propre jugement, ils ont rejeté jusqu'à ces restes de foi chrétienne qu'ils avaient reçus de leurs pères. En effet, pour eux, rien n'est divin, ni la révélation, ni l'inspiration, ni l'Écriture ; ils proclament que tout cela n'est qu'artifice et invention des hommes : pas de récits vrais, d'événements réels, mais des fables ineptes ou des histoires mensongères ;

pas de prophéties et d'oracles, mais des prédictions fabriquées après coup ou des prévisions toutes naturelles ; pas de miracles au sens propre du mot, de manifestations de la puissance divine, mais des choses surprenantes qui ne dépassent pas les forces de la nature, ou bien des prestiges et des mythes ; enfin les Évangiles et les écrits apostoliques ne doivent pas être attribués aux auteurs désignés par la tradition, mais à d'autres. Ces monstres d'erreurs, par lesquelles ils croient anéantir la sainte vérité des divines Écritures, ils les présentent comme les décisions irrévocables d'une nouvelle science libre : ils les tiennent cependant eux-mêmes pour tellement incertaines que, sur un même point, ils les modifient assez souvent et les complètent.

« Nous ne pouvons assez déplorer que l'attaque contre la Bible soit menée de jour en jour avec plus de vigueur et de développement. Elle ne s'adresse pas seulement aux gens instruits, qui peuvent sans trop de difficultés se prémunir contre elle, mais encore elle vise la multitude ignorante, que nos ennemis s'efforcent de gagner par tous les moyens. Livres, brochures, journaux, déversent le poison mortel du rationalisme : on l'insinue par des conférences et des discours ; tout en est envahi : on le répand dans les écoles soustraites à l'influence de l'Église, on sème dans les jeunes esprits, confiants et malléables, le mépris de l'Écriture ; par le ridicule et la plaisanterie, on corrompt la foi.

« Voilà, vénérables frères, de quoi émouvoir et enflammer le zèle de tous les pasteurs. Il faut qu'à cette nouvelle *science, qui usurpe son nom*, nous opposions cette vraie science que le Christ a transmise par les apôtres de l'Eglise ; il faut que, dans ce combat acharné, l'Écriture sacrée voie se lever des champions bien armés pour sa défense. »

Le pape donnait ensuite des avis pour l'enseignement scripturaire qu'il suppose double : l'un approprié aux prêtres de la carrière ordinaire, l'autre à ceux qui repré-

senteront l'apologétique catholique. Il recommandait l'étude des anciennes langues orientales et aussi de « ce qu'on appelle la critique » (*in arte quam vocant criticam*). Il distinguait la vraie critique (*vera artis criticae disciplina*) de la fausse qu'il condamnait en ces termes :

« On a introduit mal à propos et au grand dommage de la religion une méthode décorée du nom de haute critique, d'après laquelle l'origine, l'intégrité, l'autorité de tout livre sont déterminés par ce qu'on appelle les raisons internes. Il est évident au contraire, que dans les questions d'ordre historique, telles que l'origine et la conservation des livres, les témoignages historiques ont plus de valeur que les autres et qu'ils doivent être recherchés et examinés avec le plus grand soin ; tandis que ces raisons internes ne méritent pas ordinairement qu'on les allègue, si ce n'est par manière de confirmation. Si l'on agit autrement, il en résultera de grands inconvénients[1]. Car les ennemis de la religion n'en auront que plus d'assurance pour attaquer et déchirer l'authenticité des Livres saints. Cette sorte de haute critique tant vantée aboutira finalement à ce que chacun suivra dans l'interprétation son goût et son préjugé ; ainsi les Écritures ne recevront pas la lumière qu'on

[1] Parlant de la *critique interne*, un savant prélat français, Mgr Mignot, écrivait en 1893 : « Cette méthode s'est développée et, malgré d'immenses inconvénients, elle a conquis le droit de cité et s'impose à tous les partis. Elle a l'avantage de n'être l'arme exclusive d'aucune école, de n'être une arme que contre les erreurs historiques et les théories toutes faites. Il est, en effet, si facile de dénaturer une pensée, de tronquer des citations, de laisssr dans l'ombre ce qui ne va pas à une thèse, de donner des explications arbitraires ou forcées, de présenter les faits sous le jour qui plaît le mieux, qu'on serait heureux de trouver une réponse dans les textes mêmes, de voir si oui ou non ils confirment les témoignages externes. » (Préface du *Dict. de la Bible*, p. XLIX.) Renan pensait certainement aux raisons internes quand il écrivait à la fin de l'introduction de son livre *Les Évangiles* : « On repousse de solides témoignages, et on y substitue de faibles hypothèses ; on récuse des textes satisfaisants, et on accueille presque sans examen les com-

cherche et aucun avantage n'en résultera pour la doctrine, mais on verra se manifester cette marque certaine de l'erreur, qui est la variété et la différence des opinions, comme les chefs de cette nouvelle méthode en font eux-mêmes la preuve : d'autant que la plupart, étant imbus des maximes d'une vaine philosophie et du rationalisme, ne craindront pas d'écarter des saints Livres les prophéties, les miracles et tout ce qui surpasse l'ordre de la nature.

« En second lieu, continuait le pape, il faut combattre ceux qui abusant de la connaissance qu'ils ont des sciences naturelles, s'attachent à tous les pas des auteurs sacrés pour montrer leur ignorance sur ces matières et dénigrer les Écritures elles-mêmes... Il ne saurait assurément exister de désaccord entre théologiens et savants si les uns et les autres se renfermaient dans leurs limites respectives, si, suivant le conseil de saint Augustin, « ils n'avançaient rien sans preuve et ne donnaient pas pour certain ce qui ne l'est pas ». Toutefois, s'il arrive un conflit, voici d'après le même docteur, la règle générale que doit suivre le théologien : « Toutes les fois que les savants ont appuyé de preuves solides leurs assertions relatives aux sciences de la nature, montrons qu'elles ne sont pas en contradiction avec nos saints Livres ; mais lorsque, dans leurs ouvrages, ils avancent des choses contraires à nos saints Livres, c'est-à-dire

binaisons hasardées d'une archéologie complaisante. Du nouveau, voilà ce que l'on veut à tout prix, et le nouveau, on l'obtient par l'exagération d'idées souvent justes et pénétrantes. D'un faible courant bien constaté dans quelque baie écartée, on conclut à l'existence d'un grand courant océanique. L'observation était bonne, mais on en tire de fausses conséquences. Loin de moi la pensée de nier ou d'atténuer les services que la science allemande a rendus à nos difficiles études ; mais pour profiter réellement de ces services, il faut y regarder de très près et y appliquer un grand esprit de discernement. Il faut surtout être bien décidé à ne tenir aucun compte des critiques hautaines d'hommes à système, qui vous traitent d'ignorant et d'arriéré, parce que vous n'admettez pas d'emblée la dernière nouveauté, éclose du cerveau d'un jeune docteur, et qui peut être bonne tout au plus à servir d'excitation à la recherche, dans les cercles d'érudits. » *Les Évangiles*, p. XXXIV-XXXV.

à la foi catholique, montrons leur, si nous le pouvons, ou du moins n'hésitons pas à croire, qu'ils se trompent. » Cette règle est très juste. En effet, il faut d'abord considérer que les écrivains sacrés ou plutôt « l'Esprit-Saint parlant par leur bouche n'ont pas voulu nous révéler la nature du monde visible, dont la connaissance ne sert de rien pour le salut » ; c'est pourquoi ces écrivains ne se proposent pas d'étudier directement les phénomènes naturels ; mais, lorsqu'ils en parlent, ils les décrivent d'une manière métaphorique ou se servant de langage communément usité de leur temps, langage dont les plus grands savants se servent encore de nos jours dans la vie ordinaire. Or dans la conversation on désigne les choses comme elles apparaissent aux sens ; de même les écrivains sacrés « s'en sont rapportés aux apparences » ; c'est le docteur angélique qui nous en avertit. Dieu, parlant aux hommes, s'est conformé, pour se faire comprendre, à leur manière d'exprimer les choses... »

« On ne saurait tolérer le système de ceux qui, pour échapper à ces difficultés (scientifiques et historiques), ne craignent pas d'admettre que l'inspiration divine s'applique aux choses de la foi et des mœurs[1], mais à rien de plus, parce que, pensent-ils faussement, la vérité du sens doit être cherchée bien moins dans ce que Dieu a dit que dans le motif pour lequel il l'a dit[2]. Car tous ces livres et ces livres tout entiers que l'Eglise regarde comme sacrés et canoniques ont été écrits avec toutes leurs parties sous l'inspiration du Saint-Esprit. Or, loin d'admettre la coexistence de l'erreur, l'inspiration divine par elle-même exclut toute erreur ; et cela aussi nécessairement qu'il est nécessaire que Dieu, Vérité suprême, soit incapable d'enseigner l'erreur... »

« Ceux qui pensent que dans les endroits authentiques des Livres saints se trouve quelque chose de faux, ceux-là, ou bien

[1] Système de Lenormant, *Origines de l'histoire*, I, p. VIII.

[2] Mgr d'Hulst avait écrit au nom de l'école large : « Le meilleur moyen de déterminer les effets de l'inspiration, c'est d'en chercher le motif. » *Corresp.*, 25 janv. 1893, p. 221.

altèrent la notion catholique de l'inspiration divine, ou font Dieu lui-même auteur de l'erreur. Aussi tous les saints Pères et les docteurs ont-ils été tellement persuadés que les saintes Lettres, telles qu'elles sont présentées par les auteurs sacrés, sont absolument exemptes de toute erreur, qu'en présence des nombreux passages (les mêmes ou à peu près qu'on nous objecte aujourd'hui au nom de la science moderne), où semble se rencontrer quelque contradiction ou quelque divergence, ils ont multiplié leurs efforts avec autant de sagacité que de piété pour les mettre d'accord et les concilier entre eux. Ils professaient ainsi avec unanimité que les saints Livres, dans leur ensemble et dans chacune de leurs parties, sont également l'œuvre de l'inspiration divine, et que Dieu lui-même, parlant par la bouche des auteurs inspirés, n'a pu absolument rien énoncer qui s'écartât de la vérité... »

« Que les savants s'en tiennent comme à des principes aux règles que Nous avons tracées ci-dessus. Qu'ils croient fidèlement que Dieu, créateur et maître de toutes choses, est en même temps l'auteur des Ecritures ; partant, qu'aucune découverte, ni dans la nature ni dans les monuments de l'histoire, ne peut être réellement en contradiction avec les Ecritures. Que si quelque chose paraît tel, il faut s'appliquer à le faire disparaître, soit en demandant au jugement sage des théologiens et des interprètes le sens le plus vrai et le plus vraisemblable du passage en question, soit en examinant avec plus de soin la force des arguments produits à l'encontre. Et il ne faut pas se rebuter si même alors subsiste quelque apparence de désaccord : car puisque le vrai ne peut jamais contredire le vrai, qu'on tienne pour certain que l'erreur s'est glissée soit dans l'interprétation des textes sacrés, soit dans la thèse adverse ; mais si on ne l'aperçoit suffisamment d'aucun côté il faut provisoirement surseoir à la décision. Nombreuses sont en effet les objections dont les divers ordres de science ont fait longtemps grand bruit contre l'Écriture, et qui maintenant reconnues vaines sont absolument abandonnées. De même, touchant certains passages de l'Écriture (qui ne se rattachent

pas proprement à la règle de la foi et des mœurs), on a proposé parfois nombre d'interprétations, dans lesquelles une investigation plus sagace a mieux vu par la suite. De fait, le temps fait justice de ces fausses opinions; mais « la vérité demeure et se fortifie éternellement ». Aussi que personne ne prétende comprendre exactement toute l'Écriture où saint Augustin lui-même avouait ignorer beaucoup plus de choses qu'il n'en savait[1]; de même, s'il se présente un texte trop difficile à expliquer, chacun prendra la précaution et la sage méthode du même docteur : « Mieux vaut même être asservi par des textes incompris, mais utiles, que de s'exposer, en les interprétant inutilement, à embarrasser dans les filets de l'erreur l'esprit qu'on aura soustrait au joug de la servitude. »

[1] Saint Augustin et saint Jérôme ont souvent été allégués dans la controverse biblique comme des bornes qu'il n'est pas permis de vouloir dépasser. M. l'abbé Maignen écrit : « Un simple étudiant de l'Université de Washington a des vues plus claires sur la signification et le contenu de l'Ecriture que saint Jérôme, saint Augustin et tous les docteurs de l'Eglise! (*Nouveau catholicisme*, p. 167) Le P. Durand répond : « A qui pose au vrai progressiste cette question, qui n'est, après tout, qu'une niaiserie : Vous pensez donc en savoir plus long que les Jérôme et les Augustin ? Il répond que oui. Il sait d'abord ce que ces grands hommes nous ont enseigné, et puis tout ce qu'on a trouvé après eux, il a même l'ambition d'ajouter quelque chose à cet héritage. La belle merveille qu'un nain, si petit soit-il, voie plus loin que le géant qui le porte sur ses épaules (*Études*, 5 février 1902, p. 333-334).

XI

(1893-94)

Commentaires sur l'Encyclique. — Déclarations d'un critique. — Les fidèles et la lecture de la Bible.

Dans la séance du conseil rectoral du 2 décembre, la Faculté de théologie catholique de Paris déposa aux pieds du souverain pontife l'expression de sa complète soumission à son Encyclique. M. l'abbé Loisy lui envoya pareillement son adhésion[1]; il fit plus, il supprima sa revue. L'avis par lequel il notifia cette décision à ses souscripteurs était ainsi conçu :

« L'*Enseignement biblique* ne paraîtra pas en 1894. Filialement soumis aux dernières instructions du souverain pontife Léon XIII, le directeur de la Revue éprouve le besoin de se recueillir quelque temps dans un travail silencieux. Il remercie tous ses

[1] Le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris* après avoir publié la lettre de la Faculté de théologie au pape et la réponse du saint-père donne la note suivante : « Nous savons en outre que M. l'abbé Loisy avait écrit de son côté au souverain pontife pour lui exprimer sa filiale adhésion à tous ses enseignements. Il a reçu du cardinal secrétaire d'Etat une lettre pleine de témoignages de la paternelle bienveillance du Saint-Père. »

abonnés du concours bienveillant qu'ils lui ont apporté dans une œuvre difficile et qui n'aura pas été sans fruit[1]. »

Le recteur des Facultés catholiques d'Angers, ayant reçu de Rome un exemplaire de l'Encyclique, en accusa réception par une lettre signée de tous les professeurs titulaires de théologie. Le Saint-Père répondit :

« Nous éprouvons une vive satisfaction à voir des hommes doctes et cultivés et voués à l'instruction de la jeunesse maintenir avec fermeté les traditions des anciens, prémunir avec prudence les esprits de leurs élèves contre les opinions nouvelles, surtout en matière d'Écriture sainte, demander uniquement à l'autorité du Siège apostolique les réponses opportunes, et les accueillir et les défendre comme des oracles divins. Vous êtes du nombre de ces maîtres, chers fils. Continuez donc à donner cet exemple et cet enseignement, etc.[2], »

Quand l'auteur de la *Question biblique* eut appris que M. Loisy avait envoyé au pape l'expression de sa soumission, il ne voulut pas rester en arrière de ce zèle et, bien qu'il eût écrit la lettre collective de la Faculté de théologie, il envoya une nouvelle lettre privée. Il y rappelait les hypothèses qu'il avait exprimées dans son fameux article :

« Parmi ces hypothèses, disait-il, il en est une que je considérais comme une opinion libre jusqu'à ce que le Saint-Siège se fût prononcé : c'est celle qui limite aux matières de foi et de morale la garantie d'inerrance absolue résultant du fait de l'inspiration. Je reconnais volontiers que la dernière partie

[1] *Études bibliques*, 1re édit., avant-propos.

[2] La Faculté comptait alors 8 élèves. Elle suspendit ses cours en juillet 1894.

de l'Encyclique ne me permet plus de penser ainsi. Et c'est avec une vive reconnaissance que j'accepte cette direction donnée à tous les catholiques et à moi-même par Votre Sainteté sous une forme si bienveillante. J'avais entendu dire en effet que plusieurs théologiens auraient voulu faire condamner sous mon nom l'opinion dont il s'agit, bien que je ne me la sois point appropriée et que je l'aie seulement rapportée. L'Encyclique fait l'accord sur la doctrine sans frapper les personnes, ainsi que Votre Sainteté avait daigné me le faire espérer... Je me sens pressé, Très Saint-Père, de vous en exprimer ma filiale gratitude en même temps que je vous renouvelle l'assurance de ma parfaite obéissance [1]. »

Les historiens de l'Encyclique ont encore relevé d'autres adhésions : celle des Facultés théologiques de Washington et d'Ottawa, celle du cardinal Meignan, le grand exégète de France (7 juin 1894), celles de l'épiscopat d'Angleterre (12 avril), de Suisse (21 août) et d'Écosse (8 septembre).

Pendant que le monde officiel accueillait ainsi officiellement l'illustre document, théologiens et exégètes l'étudiaient de très près, d'aucuns pour y constater l'étendue de leur triomphe, d'aucuns pour remettre sur pied leurs théories plus ou moins endommagées. La question de l'inspiration et de l'infaillibilité de la Bible était incontestablement réglée conformément à la tradition, à l'enseignement scolastique, à la doctrine consacrée par le concile de Trente, à celle que les protestants gardèrent longtemps après leur séparation de l'Église romaine. Mais la question

[1] Lettre datée du 22 décembre 1893, et publiée dans Brandi, *La Quest. bib.*, p. 229.

de l'autorité historique des narrations bibliques qui se présentent manifestement comme des récits de faits était-elle pareillement tranchée?

Traditionnistes et conservateurs n'en avaient aucun doute. Ceux-ci pensaient néanmoins que la formule générale laissait subsister quelques difficultés particulières.

« Si les écrivains bibliques se sont accommodés à la manière d'imaginer et de parler de leurs lecteurs en employant une foule de métaphores et d'images qui, prises à la lettre, seraient fausses, n'ont-ils pas pu leur faire des concessions jusque dans les faits, en racontant certaines choses, non telles qu'elles étaient arrivées en réalité, mais telles qu'on les croyait et qu'on les racontait autour d'eux [1]? »

Un collaborateur de la *Gazette de France* (2 décembre 1893) inclinait à penser que Léon XIII autorisait cette opinion.

« Léon XIII, écrivait-il, dit que la même règle qu'il vient d'établir pour la vérité scientifique doit être suivie en ce qui concerne la vérité historique. Il reconnaît donc que les auteurs sacrés, parlant de faits historiques, en ont pu parler comme ils ont parlé de faits scientifiques, *sensibiliter*, selon les apparences plutôt que selon les réalités véritables. En sorte, si j'entends bien, qu'un écrivain hébreu parlant des Égyptiens et des Assyriens, demeure dans la vérité sensible quand il dit d'eux ce qui se raconte autour de lui, ce que ses contemporains et lui-même tiennent pour vrai ; mais il peut très bien se faire qu'au moment où il parle et croit ainsi, sa parole et la croyance d'où elle dérive ne soient pas d'accord avec les actions réelles des

[1] *Études*, nº d'août 1894, p. 639.

Égyptiens et des Assyriens. Par suite, une inscription trouvée en Égypte et en Assyrie et qui contredirait un récit biblique ne prouverait rien contre l'espèce de vérité admise par le Saint-Père. »

Le Père Brucker appréciait ainsi cette interprétation :

« Cela ne nous semble pas tout à fait juste, ou du moins cela demande explication. Quand il s'agit de faits scientifiques, c'est-à-dire de phénomènes sensibles, l'auteur inspiré peut s'arrêter aux apparences, n'affirmer que les apparences, comme en disant : « Le soleil se meut » ; mais c'est parce que les apparences elles-mêmes existent réellement hors de la pensée, et par suite peuvent être directement affirmées d'une affirmation *vraie*.

« Mais, qu'est-ce que des « apparences de faits historiques » qui ne répondent pas « aux réalités véritables » ? C'est du faux tout pur, et cela n'existe que dans l'imagination d'un trompeur ou d'un trompé.

« Cela ne peut donc être affirmé d'une affirmation directe vraie ; la vérité permet seulement de dire que cela est imaginé ou cru par tel ou tel. Que l'auteur sacré rapporte un fait erroné, en nous avertissant explicitement ou implicitement qu'il le rapporte sur la foi d'autrui, sa véracité sera sauve ; mais s'il l'affirmait purement et simplement, sans aucune réserve au moins implicite de ce genre, nous ne voyons pas comment on pourrait l'absoudre d'erreur. Dira-t-on que cette réserve implicite peut toujours être sous-entendue ? Cela serait contre les règles fondamentales de l'histoire et même des relations par la parole entre hommes. Il est en effet reçu que celui qui affirme un fait, quel qu'il soit, en garantit la réalité, du moment qu'il ne laisse pas entendre le contraire.

« Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'est pas toujours facile de discerner si l'auteur biblique affirme un fait de lui-même ou s'il l'avance seulement à titre de rapporteur, sans le garantir. Il

y a là nombre de problèmes que discutent les exégètes, et où nous n'entrons pas ici[1]. »

Les conservateurs n'aimaient guère en effet à pénétrer dans le détail des difficultés, bien qu'ils eussent pour les résoudre, outre les grands principes d'inerrance et d'inspiration, quelques autres moyens d'herméneutique.

Le Saint-Père avait dit : « Il se peut que les copistes et les éditeurs, dans la transcription des manuscrits, aient commis quelques erreurs ;... il peut arriver aussi que la vraie signification d'un passage reste douteuse. »

« Examinons ces deux causes d'incertitude, remarqua le Père Brucker[2], on verra qu'il suffit de les constater pour enlever toute force à un très grand nombre d'objections contre la vérité historique de la Bible.

« Quand l'Église croit et enseigne que la sainte Écriture est inspirée, elle pense avant tout au texte tel qu'il est sorti de la plume des auteurs dont le Saint-Esprit éclairait l'intelligence et dirigeait la main. Où est ce texte primitif? Matériellement, il n'existe plus depuis bien des siècles : il n'est parvenu à l'Église chrétienne que dans des copies et des traductions qui ne se rattachent aux originaux inspirés que par une longue chaîne d'intermédiaires.

« On sait que d'erreurs entraînent les transcriptions, même faites par les copistes les plus attentifs. Et il n'y a pas que les copistes, il y a aussi les éditeurs...

« Il faut ajouter qu'à une certaine époque, postérieure au retour de Babylone, tous les textes sacrés, jusque-là écrits en caratères phéniciens, ont dû être transcrits en caractères araméens (hébreu carré), qui sont ceux de tous les manuscrits actuellement connus et ceux que reproduit aujourd'hui la

[1] *Études*, n° d'août 1894, p. 640-641.

[2] *Ibid.*, p. 622-625.

typographie. Ces différents travaux et surtout cette transcription générale furent naturellement accompagnés d'une sorte de récension, ayant pour but de fixer et de restaurer le vrai texte de l'Écriture, là où les manuscrits anciens pouvaient être devenus d'une lecture difficile ou même avoir été mutilés par les ravages du temps [1].

« De plus, les exégètes les plus orthodoxes, dès l'âge patristique, ont admis que les éditeurs ont dû quelquefois remanier le texte authentique lui-même, non quant aux idées, mais, quant à la forme, en remplaçant des expressions qui avaient cessé d'être familières et intelligibles à la majorité des lecteurs hébreux, spécialement en substituant à certains noms géographiques anciens les noms nouveaux qui les avaient supplantés dans l'usage, peut-être en insérant par endroits de petites gloses explicatives, etc...

« Ce qui est certain, d'après l'enseignement catholique, c'est que la Providence a veillé à ce que la *substance* des Livres inspirés ne fût pas changée dans les copies ou éditions qui ont servi à l'usage universel de l'Eglise juive d'abord, puis de l'Eglise catholique...

« On demandera ce que nous appelons la *substance* inaltérable du texte inspiré original, et comment nous en distinguons l'accessoire, où le *lapsus*, l'erreur de transcription et de traduction est possible. Nous ne saurions donner une règle entièrement générale, qui résolve clairement tous les cas. Du reste nous ne nous occupons ici que des parties historiques de la Bible... »

Que si l'on appliquait toute cette argumentation au premier chapitre de la Bible, sans aller plus loin, à quel résultat aboutirait-on ? Certes le récit semble historique ; si les

[1] Cette transcription générale accompagnée d'une récension du texte est-elle une « tradition » sérieuse ou une hypothèse scientifiquement probable ? Ni ceci, ni cela, sans doute. Des auteurs non suspects admettent qu'il y a eu évolution de l'écriture et non substitution, et la fixation du texte est postérieure à la version des Septante.

Pères ne l'avaient pas jugé tel, ils ne se seraient pas donné tant de mal pour l'expliquer, non plus que les exégètes de tous les siècles, et surtout ceux du XIXe. D'un autre côté, si Dieu n'a point voulu faire aux hommes de révélation scientifique [1], l'explication des jours-époques, condamnée par la philologie, ne l'est-elle pas aussi par quelques principes de saint Augustin, de saint Thomas, affirmés de de nouveau dans l'Encyclique *Providentissimus*?...

L'embarras des exégètes conservateurs français s'éclairait encore d'une plus vive lumière aux yeux de ceux qui pouvaient suivre la controverse parmi les catholiques des autres nations.

Les théologiens italiens virent dans l'Encyclique la condamnation absolue de toute critique [2]. Les théologiens anglais, au contraire, y découvrirent qu'une critique progressiste, mais prudente, restait très possible, très recommandable. Cependant la manière dont ils parlaient de la lettre pontificale montrait qu'ils la recevaient sans enthousiasme, avec pleine conscience du travail qu'elle coûterait à représenter au public anglican comme aussi scientifique qu'ils l'auraient souhaitée. L'exécution de leurs bonnes intentions

[1] Le meilleur et le plus suggestif commentaire de l'encyclique que l'on puisse lire sur cette question est la lettre de Galilée au père Benedetto Castelli, datée de Florence, du 21 décembre 1613, reproduite en italien dans Berti, *Il processo*, p. 18-25, et H. de l'Épinois, *Les pièces du procès de Galilée*, p. 11-17, traduite en français par l'abbé Moigno dans *Les splendeurs de la foi*, t. III, appendice B.

[2] Un écrivain, qui se présentait comme « un disciple du très grand philosophe Antonio Rosmini » et qui signait Eufrasio, fit exception et essaya de tourner le sens de l'Encyclique dans la *Rassegna Nazionale*. Il fut repris par le P. Brandi.

fut rendue encore plus difficile par l'intervention de l'auteur du manifeste biblique antérieurement publié dans la *Contemporary Review*.

Ce personnage jugea l'encyclique ce qu'elle paraissait à tout homme sincère : la condamnation de la nouvelle exégèse, et, comme il tenait pour la nouvelle exégèse, il déclara faillibles les écrits du pape quand ils traitent des questions scientifiques et nient des faits vérifiables[1]. Il affirma qu'il professerait les thèses de critique biblique admises par tous les savants chrétiens et catholiques, jusqu'à ce que les théologiens les eussent réfutées, ou que le pape les eût condamnées, chacune selon son degré d'erreur. Il ne demandait pas une longue lettre sur l'exacte interprétation de laquelle on se chicane, il voulait une courte définition *ex-cathedra*, un petit décret infaillible, un anathème clair et bref, et alors il abandonnerait sa conviction que deux assertions contradictoires ne se corroborent pas, et qu'une grossière erreur humaine n'est pas une vérité divine. Et ce disant, il étalait, avec complaisance, un assez grand nombre de propositions bibliques qui lui semblaient erronées ou contradictoires, mais où ses coreligionnaires plus soumis ne devaient voir désormais que d'ineffables mystères. Il montrait combien ces mystères se pénètrent facilement par les explications de la critique et il retenait ces explications dans l'intérêt de l'Église elle-même.

[1] *Contemporary Review*, n° d'avril 1894, p. 581. L'article fut traduit en français sous le titre : « *L'Encyclique et les catholiques anglais et américains* » (Paris, Grasilier, 1894, in-8, 71 p.).

Les apologistes d'Angleterre, de France et d'Italie coururent sus à ce mécréant. Comme il avait écrit [1], deux ans auparavant sur la *Politique du Pape*, un article désagréable pour la cour romaine, le Père Brandi en rapprocha sa nouvelle élucubration, « Le but de l'auteur, dit-il, est évidemment d'amoindrir la gloire du pape régnant, de voiler la lumière qui du trône de Pierre se répand avec tant d'éclat sur toutes les nations [2]. »

[1] *Cont. Review*, oct. 1892. Le jésuite S.-M. Brandi répondit dans la *Civiltà cattolica* par un article qui a été publié en brochure et traduit dans beaucoup de langues. Une édition française a été donnée par M. Vetter, *La politique de Léon XIII* (Paris, Lethielleux, 1893, in-12, III-109, 49 p.).

[2] *Quest. bib.*, p. 123. — L'autorité du Père Brandi a fait passer l'auteur des articles de la *Contemporary Review* pour un membre du corps diplomatique Austro-Hongrois. Il est vraisemblable qu'il a en effet vécu à Vienne, mais le prendre pour un sujet de Sa Majesté Apostolique, indique un grave manque de critique.— L'anonyme a donné de M. Loisy un portrait qui ne manque point d'intérêt : « Ce n'est, dit-il, ni d'un étranger, ni d'un adversaire, comme moi, que l'on peut attendre raisonnablement le panégyrique de l'abbé Loisy. Tout en respectant ses motifs, en admirant son zèle, en reconnaissant son désir d'être impartial, je ne puis pas m'empêcher de voir les faits. Ses livres ne sont que des premiers pas dans la bonne voie. Il n'est jamais assez critique et assez scientifique pour oublier qu'il est un théologien, ayant une cause à entendre et un client à défendre. Il semble incapable de peser deux théories sans faire remarquer que l'une a pour elle, comme un supplément de poids, l'autorité de la tradition. Il est en un mot le critique catholique du criticisme biblique. Il éprouve chaque argument selon les règles les plus sévères, sépare les faits des conjectures et des probabilités, rejette tout ce qu'il n'est pas forcé d'accepter et se met ensuite à la torture pour imaginer les euphémismes et les formes les plus adoucies qui exprimeront les conclusions de son examen. Les tours de force qu'il a accomplis dans ce genre sont simplement merveilleux. Ainsi dans les milliers de pages qu'il a écrites, il n'a jamais déclaré qu'il y a des erreurs dans la Bible. Il n'a jamais mis en question ou restreint l'inspiration des livres sacrés. Il refuse d'admettre la théorie que quelques-uns de ces livres furent inspirés, tandis que les autres furent simplement l'œuvre d'hommes bien intentionnés. Il a manipulé les épineuses

Cette manière de représenter la controverse permit au mécréant de se soulager d'un grand nombre de réflexions qu'il avait faites depuis longtemps sur *la liberté intellectuelle et le catholicisme contemporain* [1]. Ensuite il se tourna vers l'Encyclique et la disséqua minutieusement, tantôt se moquant avec le rire du plus franc hérétique, questionnant avec l'amertume la plus poignante, et la déchirant avec colère. Il la montra telle que la commentait officieusement un jésuite italien, dans un pays où l'on doit exposer la doctrine intégriste; il la montra telle que la représentait un jésuite anglais dans un pays où le nombre et la culture des dissidents imposent les plus grands ménagements. Cette exhibition des « livres théologiques tenus en partie double » était beaucoup moins édifiante qu'instructive, aussi les apologistes de France cessèrent-ils promptement d'entretenir leur public de la controverse.

Les explications échangées chez les catholiques d'Angleterre et les interprétations données par les exégètes conservateurs français permirent aux progressistes qui avaient eu

questions de l'âge de la loi mosaïque et des sources de l'Hexateuque avec le soin minutieux d'une paysanne rassemblant des œufs frais pondus. Que dis-je ? Il a fait beaucoup mieux. Ces propositions de l'encyclique qui remplissaient d'autres personnes d'effroi, il les a véritablement acceptées, — acte de soumission qui, de la part d'un savant, est pour moi un mystère psychologique ! Son adhésion n'a point été purement verbale. Pour montrer sa sincérité, il a sacrifié sa revue. Il s'est laissé brûler par un feu qui était incapable de le réchauffer. » (CONT. REVIEW, *Intell. Liberty*, p. 301).— On trouvera du profit à comparer ce portrait avec celui qu'a tracé le père Durand, S. J., dans les *Etudes* du 20 novembre 1901, p. 444-447, et le baron de Hügel, *A proposito dell' Abate Loisy*, dans *Studi religiosi*, juil.-août, 1901, pp. 348-350.

[1] *Contemporary Review*, nº d'août 1894.

le sentiment très net de leur condamnation de reprendre leurs anciens errements[1]. Ils regardèrent la question théologique comme réglée et la question historique comme restant encore pendante. Ils distinguèrent entre l'hypercritique et la critique, entre l'usage et l'abus de la critique. Un an après la publication de l'encyclique, il était facile de voir qu'ils en avaient, de bonne foi sans doute, faussé le sens et la portée.

Quant à la pratique ordinaire et à l'enseignement donné aux simples fidèles, on n'y discerne pas l'influence de la lettre pontificale. On ne voit pas que le clergé de France

[1] Je n'ai pas à parler des théologiens progressistes atteints eux aussi par l'encyclique. Voici cependant un exemple de leur attitude. En 1891, M. le chanoine Didiot avait limité l'inerrance de l'Écriture aux matières de foi et de mœurs. Après l'encyclique il proposa une nouvelle théorie qu'il résume lui-même dans cette formule : « Ainsi rien de plus certain : la Bible contient deux éléments *également inspirés* mais *inégalement manifestés :* l'un, de beaucoup plus important, nous est manifesté *pour nous être enseigné ;* l'autre nous est manifesté *sans nous être enseigné ;* le premier est l'objet d'une *solennelle et magistrale instruction*, le deuxième est l'objet d'une *simple et familière* conversation. » *Traité de la Sainte Écriture*, p. 167-168. — Quant aux exégètes progressistes leur chef a reconnu plus tard la fausseté de l'interprétation donnée à l'encyclique, et il a indiqué comme source de l'erreur le paragraphe où le pape dit : « Pour eux, rien n'est divin, ni la révélation, etc. (cf. *sup.*, p. 166) : « Comme il n'est question ici que du rationalisme incrédule, et sous la forme la plus radicale, à savoir la critique d'un Strauss et d'un Renan, et non pas précisément celle d'un Kuenen et d'un Wellhausen, beaucoup de catholiques avaient pu penser que ce n'était pas la haute critique en elle-même qui était condamnée, mais l'abus qu'en ont fait les rationalistes incrédules. Ils le croyaient d'autant plus volontiers qu'ils ne connaissaient qu'une seule critique, laquelle n'est ni haute ni basse, et comprend à la fois tous les problèmes de détail et d'ensemble qui peuvent se poser à propos d'un livre ancien quel qu'il soit. D'aucuns même avaient remarqué que la négation de l'authenticité des Évangiles et autres récits du Nouveau Testament était seule comptée parmi les erreurs monstrueuses, l'encyclique se taisant sur l'authenticité

ait plus qu'auparavant excité les fidèles à lire la Bible[1]. L'encyclique n'avait pas eu une portée bien supérieure à celle d'une grave dissertation d'un grand théologien. Il devint même promptement évident que si le souverain pontife voulait que ses directions fussent suivies, il serait bientôt dans la nécessité de les affirmer de nouveau.

mosaïque du Pentateuque. Cependant le sens naturel de l'Encyclique limite à la critique textuelle, entendue comme une simple recherche et discussion de variantes, l'usage légitime de la critique en matière d'Ecriture sainte. Les documents pontificaux plus récents ne laissent pas le moindre doute à ce sujet. » *Revue du Clergé français*, n° du 1er juin 1900, p. 9, article signé I. Després.

[1] Que le lecteur, pour se renseigner sur cette question, autant qu'il est profitable, veuille bien demander autour de lui aux catholiques s'ils ont lu la Bible, et si, depuis l'encyclique *Providentissimus* (1893), le clergé leur a plus qu'auparavant conseillé cette lecture. Léon XIII a pourtant accordé une indulgence à tous ceux qui y consacreraient chaque jour quelques instants. Parmi les catholiques de France, il n'y a guère à lire les saintes Écritures que ceux qui en ont besoin pour raison d'études, ceux qui ont voyagé dans les pays protestants et quelques ordres religieux. Il est curieux de voir combien des esprits réputés très hardis, téméraires, sont restés sur cet article dans la ligne de conduite générale. La philothée du père Didon (Mlle Th. V.) lui ayant écrit qu'elle voulait lire la Bible, son directeur lui promit de lui envoyer une traduction. « En attendant, ajoutait-il, lisez et relisez le Nouveau Testament. L'Ancien est plein d'ombre ; le Nouveau est toute clarté... Il y a dans l'Ancien, des livres d'une lecture difficile, inabordable même quand on n'a pas de maître... » (Lettre du 29 juillet 1879.) Plus tard, il écrivait : « Il ne faut pas trop *presser la lettre* de ces antiques récits de la Genèse ; en les serrant trop près, on arrive à des invraisemblances et à des impossibilités dont on ne peut sortir qu'à coups répétés de miracles. C'est un grave inconvénient, à mon avis, car, à multiplier ainsi les miracles, on en méconnaît la nature essentiellement exceptionnelle, et on semble porter atteinte à la sagesse, à l'ordre, à la dignité, à la majesté de Dieu... Il n'est pas permis de prendre au pied de la lettre tous ces récits dont le livre de la Genèse est rempli. Au fond, ce qu'il faut voir dans le récit de la chute, c'est la désobéissance à l'ordre divin. Il me serait aisé de vous raconter à ce sujet mille commentaires, mais que vaudraient-ils ? Ce que valent nos propres pensées. » Lettre du 7 juin 1881.

XII

Variations sur un grand miracle biblique, « le vrai miracle », le déluge universel. — Le déluge un peu restreint : Deluc, Cuvier, Wallon, Darras, le père Brucker. — Le déluge plus restreint : d'Omalius, Motais, Charles Robert. — Le déluge très restreint : MM. Suess et de Girard. — Un peu plus de déluge : M. de Kirwan. — Pas de déluge du tout : MM. de Lapparent et Loisy. — Du déluge selon les classes.

L'une des questions les plus débattues dans la controverse biblique fut, comme on le devine, celle du déluge.

Avant d'esquisser les péripéties de la question il est utile de se rappeler quelques points du récit de la Genèse.

Irrité des crimes des hommes, Dieu se repentit de la création et il dit : « Je vais exterminer de la face de la terre les hommes que j'ai créés ; tous, hommes et animaux, reptiles et oiseaux du ciel, périront ; car je me repens de les avoir faits. » (Gen., VI, 7.)

« Toutes les hautes montagnes qui sont sous les cieux furent couvertes d'eau. Elle s'éleva de quinze coudées au-dessus. Et toute chair qui se mouvait sur la terre expira : oiseaux, animaux domestiques, bêtes sauvages et reptiles qui fourmillaient sur la terre, ainsi que tous les hommes.

Tout ce qui respirait et avait souffle de vie sur la terre ferme mourut. Tous les êtres qui étaient sur la face de la terre furent exterminés, depuis les hommes jusqu'aux bêtes, jusqu'aux reptiles et jusqu'aux oiseaux des airs, et il ne resta que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. » (Gen., VII, 17-24.)

Quand Dieu eut ainsi purifié la terre, il fit une nouvelle alliance avec ses créatures. Il parla à Noé et à ses fils, en disant : « J'établis mon alliance avec vous et avec tous les êtres vivants qui sont avec vous, tant les oiseaux que le bétail, et tous les animaux de la terre avec vous, tous ceux qui sont sortis de l'arche jusqu'à tous les animaux de la terre. » (Gen., IX, 9-10.)

Au commencement du XIX[e] siècle, les catholiques de France comme les autres prenaient le récit sacré au pied de la lettre[1]. L'opinion de Deluc que les sommets des plus hautes montagnes n'auraient été submergés que momentanément était une témérité, et M. Emery en donnant au public le livre qui la renfermait devait présenter des explications. Chateaubriand ne s'embarrassait point de ces vétilles et il décrivait la catastrophe d'autant plus brillamment qu'il la représentait comme absolument générale. La splendeur d'un tableau n'est pas une preuve de sa réalité. Aussi les gens « éclairés » restaient-ils sceptiques. L'abbé Clausel de Montals le reconnaissait. « Dans certaines réu-

[1] Sur la manière dont la question s'était présentée antérieurement, voy. Mangenot, *L'Universalité restreinte du déluge à la fin du* XVII[e] *siècle*, dans la *Science catholique*, février et mars 1890, et son article Déluge dans le *Dict. de la Bible*.

nions de savants, disait-il, la foi au déluge, telle que nous la professons, est regardée comme une puérilité et une faiblesse d'esprit, et on y traite en général les Écritures, non pas seulement avec la plus froide indifférence, mais avec le plus superbe dédain [1] ».

En face de ce grand miracle, quelques apologistes ne permettaient pas qu'on ressentît le moindre embarras. La science constatait sur la surface de la terre l'influence des eaux et les traces de grands cataclysmes : c'étaient les vestiges du déluge. Les théologiens qui se moquaient le plus de la géologie n'hésitaient pas à la faire déposer à leur tribunal, sur ce point, comme un témoin très autorisé. L'abbé Barruel allait même jusqu'à voir dans le déluge le grand miracle, le miracle perpétuellement attesté et faciement vérifiable que demandent pour croire les esprits forts de la science.

« Ce qui éloigne ici les philosophes de nos saints Livres, est précisément ce qui doit les en rapprocher davantage. Celui qui réfléchit se dit à lui même : il est incontestable que les eaux ont couvert la terre et les montagnes. Après les recherches de Woodward, de Maillet, de M. de Buffon et de tant d'autres philosophes, il n'y a que l'ignorance, la fatuité qui puissent le nier ; et il n'est presque pas un philosophe qui en doute aujourd'hui. Or, il est physiquement impossible que les eaux contenues dans tout le globe aient pu s'élever à cette hauteur : il était encore physiquement impossible de faire disparaître l'océan sous lequel les montagnes étaient ensevelies ; il est donc physiquement démontré qu'il a existé un vrai miracle :

[1] *La religion prouvée par la Révolution*, p. 63.

le Dieu de Moïse, le Dieu qui opère ce miracle doit être le Dieu du physicien[1]. »

Cette argumentation passa pour invincible, quand Cuvier affirma solennellement, en 1821, l'existence du déluge.

Cuvier disait :

« Je pense, avec MM. Deluc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq ou six mille ans ; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus ; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités ; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques[2]. »

Le triomphe des partisans des saines doctrines et des vrais principes ne connut point de bornes devant cette déclaration. Le trône et l'autel se sentirent consolidés : le vieux système du monde était le vrai[3]. On se livra à une joie un

[1] Helviennes, t. I, p. 180 (6e édit.).

[2] *Discours*, 6e édit., p. 290. — En 1823, Klaproth soutint qu'il échappa d'autres individus que Noé et sa famille au déluge.

[3] Je n'insiste point sur l'influence du conservatisme politique qui, tout comme ailleurs, s'est fait sentir dans la controverse biblique. On n'en peut donner de plus noble expression que celle du comte J. de Maistre. Comme son ami le comte Jean Potocki se permettait, dans ses tra-

peu puérile, mais la vieille monarchie nationale aura depuis longtemps disparu que le clergé de France répétera encore avec conviction les paroles de l'illustre savant et regardera de fort mauvais œil ceux qui se permettront de douter de leur justesse. Elles devinrent un des textes classiques de l'apologétique. Frayssinous les inséra dans sa *Défense du christianisme*, avec habileté, sans essayer de confronter cette dernière expression de la science d'un protestant conservateur avec le récit de Moïse, et sans rappeler, bien entendu, que les eaux dépassèrent les plus hauts sommets des montagnes.

Beaucoup plus méticuleux que les Français sur la question biblique, les théologiens anglicans se montrèrent moins satisfaits des assertions de Cuvier. Il ne leur fut pas très difficile d'établir qu'elles différaient de celles de Moïse, et, par conséquent, ils conclurent que le « déluge géolo-

vaux historiques, de s'écarter de l'orthodoxie en ce qui concerne la chronologie reçue et le déluge universel, l'illustre écrivain lui envoya cette semonce :

« Je veux vous dire une grande vérité : *L'irréligion est canaille.* Ainsi, en faisant même abstraction de toute recherche sur le oui ou sur le non, un homme distingué se garde bien non seulement, comme on dit, de casser les vitres, mais de dire ou d'écrire un seul mot qui blesse directement ou indirectement les dogmes nationaux. Il y a dans tous les pays un certain nombre de familles conservatrices sur lesquelles repose l'Etat : c'est ce qu'on appelle l'*aristocratie* ou la *noblesse*. Tant qu'elles demeurent pures et pénétrées de l'esprit national, l'État est inébranlable, en dépit des vices des souverains ; dès qu'elles sont corrompues, surtout sous le rapport religieux, il faut que l'État croule, quand il serait gouverné de Charlemagne en Charlemagne. Le patricien est un prêtre laïque : la religion nationale est sa première propriété et la plus sacrée, puisqu'elle conserve son privilège qui tombe toujours avec elle. Il n'y a pas de plus grand crime pour un noble que celui d'attaquer les dogmes. » Lettre du 5/17 juin 1810.

gique » était une supposition gratuite, contraire au « déluge génésiaque ».

En 1832, le géologue Ami Boué consacrait à la question une importante dissertation. Après avoir énuméré les nombreuses thèses publiées sur ce sujet en Angleterre, il disait :

« J'avoue qu'en France plusieurs des ouvrages précédents ne seraient pas réputés de bon goût ; néanmoins l'idée du déluge mosaïque ou historique se retrouve dans beaucoup de publications nouvelles, telles que la « Théorie de la terre » de M. Cuvier ; les « Eléments de géologie » de M. d'Omalius, le « Mémoire sur le soulèvement des montagnes » par M. de Beaumont, etc. En Italie, il a paru aussi de temps à autre, surtout à Rome, des mémoires pour accorder les observations géologiques avec les rapports de la Bible, ou pour combattre la prétendue incrédulité des géologues. Quant à l'Allemagne, depuis longtemps, son clergé des trois communions a sagement laissé de côté ces questions oiseuses, et les géologues qui ont adopté les mots de *diluvium*, de *postdiluvien* et d'*antédiluvien*, n'y ont pas attaché leur sens véritable. »

Appeler « oiseuse » l'apologétique diluvienne était fortement s'exposer à être traité d'athée et de matérialiste. Ainsi Boué croyait-il devoir étaler sa profession de foi : « Nous voulons qu'on respecte la morale et les préceptes religieux, comme les bases de la société; mais nous sommes encore loin d'avoir extirpé toutes les superstitions et toutes les fausses idées auxquelles l'ignorance de tant de théologiens sur les sciences physiques et naturelles a attaché une importance ridicule, et qui n'ont rien de commun avec les règles de conscience de tout honnête homme.

Plus le clergé sera instruit, plus la religion s'épurera, et servira au bonheur des hommes au lieu d'avoir tourné trop souvent à son détriment. »

Pour continuer à se « laver du reproche d'incrédule », Boué avouait qu'il croyait à une catastrophe diluvienne « aussi historique que le règne de César à Rome », ayant eu lieu « dans la contrée habitée par les hommes antédiluviens » ; mais il ne voulait pas rapprocher cette catastrophe du récit de la Bible. Pour lui, il fallait prendre ce récit au pied de la lettre ou n'y voir qu'une allégorie « dans le genre oriental » ; choisir un « moyen terme » était « tomber dans l'absurde[1] ».

On a dans le langage de Boué un spécimen de la manière dont les jeunes savants, comprimés sous la Restauration, aimaient à se soulager au commencement de la monarchie de juillet. Boué ne nomme pas le clergé français; il vivait sans doute dans une littérature supérieure à la sienne, dans une presse bienfaisante, très différente de celle « dont le mensonge est le principal gagne-pain, et qui ne s'applique qu'à exploiter sous diverses couleurs, aussi odieuses les unes que les autres, la crédulité, les passions ou les inté-

[1] Boué écrivait encore : « L'idée d'un déluge universel, mosaïque ou historique, n'est pas soutenable ; telle est l'opinion de la plupart des géologues du continent, et les preuves de l'absurde sont si évidentes, que dès longtemps le clergé luthérien a abandonné la partie ; enfin dernièrement le clergé anglais, le plus tenace de tous, a rendu les armes. Il a reconnu enfin, par l'organe de MM. Sedgwich et Conybeare, que s'il y a eu des déluges ils n'ont pas été généraux, et que le déluge mosaïque, dût-il avoir eu lieu tel qu'il est rapporté, n'a pu en aucun cas produire les alluvions anciennes ou le prétendu *diluvium.* » *Mém. géol. et paléont.*, t. I. p. 149.

rêts de coteries[1]. » Les théologiens anglais sont particulièrement maltraités[2] parce que leur puissante intransigeance causait beaucoup de soucis aux savants. Charles Lyell se plaignit longtemps d'être poursuivi par une espèce d'ostracisme social pour avoir publié ses *Principles of geology* (1830), où il essayait de constituer une science rationnelle géologique en dehors de la tradition du cataclysme diluvien.

A partir de cette époque, la créance à l'universalité physique du déluge est repoussée par tous les savants indépendants. Letronne, si bien renseigné, la rejette comme contraire non seulement aux découvertes certaines de la géologie, mais encore à la science historique. Les géologues catholiques faiblissent : Marcel de Serres abandonne l'opinion confessionnelle. M. de Blainville, qui croit la certitude du déluge mosaïque démontrée par les « sciences historiques et traditionnelles » — dans lesquelles il est parfaitement incompétent — déclare que la géologie ne prouve ni n'infirme la narration de la Genèse et avertit charitablement l'apologétique de ne pas la compromettre « avec des systèmes destructibles du jour au lendemain ». Enfin, pendant que le professeur d'hébreu de la Sorbonne, l'abbé Glaire, voyait dans le texte divin l'universalité absolue du déluge, son collègue l'abbé Maupied, professeur de physique sacrée, déclarait que Moïse a voulu parler

[1] *Bull. de la Soc. géol.*, t. V, p. 3.

[2] Cf. *Ibid.*, p. 166-167.

d'une universalité « relative à l'espèce humaine »[1].

Cette interprétation avait pour elle l'avenir. L'ancienne gardera cependant jusqu'à la fin du siècle quelques adeptes. L'un d'eux, M. Wallon, membre de l'Institut, disait en 1854 :

« On a beaucoup disserté sur le déluge. On aurait pu s'en épargner la peine. Le déluge n'est pas donné par Moïse comme une des révolutions naturelles du globe. C'est un miracle. Il est donc hors de propos d'en chercher l'explication dans la nature ; et que gagnerait-on à le ramener à des proportions mieux acceptées de la physique ? En matière de miracle, un peu plus, un peu moins, n'importe guère. Il n'est pas plus difficile à Dieu de faire tout un déluge que de créer une goutte d'eau[2]. »

Néanmoins, comme on est toujours un peu de son siècle, l'honnête auteur de ces réflexions ne s'épargnait pas la peine lui-même de se demander si le déluge, qui a couvert la terre tout entière, l'a couverte « tout entière en même temps ». Insoluble question.

Pendant que les deux opinions de l'universalité relative et de l'universalité restreinte entraient en conflit, un géologue chrétien, Frederik Klée, était amené par l'étude des

[1] En 1833, Chaubard publia des *Eléments de géologie* où il admettait le déluge de Noé, distinct de celui de Deucalion, mais sans y voir de miracle, croyant qu'il en était de ce grand événement comme de tant d'autres phénomènes que la science n'est pas encore parvenue à expliquer. *L'Ami de la religion* (4 juin 1833, p. 240) dit : « Puisqu'il est catholique il ne doit point faire difficulté d'admèttre des miracles. Toute la religion repose sur des miracles, et les esprits superbes qui les rejettent rencontrent des objections plus embarrassantes que les miracles mêmes. »

[2] *La Sainte Bible*, I, p. 533.

sciences naturelles à dire qu'il était bien difficile que tout le genre humain descendît de Noé et de sa famille, et à émettre l'opinion que nombre d'hommes se sont sauvés du déluge. L'ouvrage où il exposait cette thèse fut condamné par un décret de l'Index, le 15 avril 1848. Elle était néanmoins trop commode au point de vue apologétique et trop probable au point de vue scientifique, pour être étouffée. En 1858, Charles Schœbel, un ami de Sainte-Claire-Deville et de Claude Bernard, essaya de lui donner une base philologique et soutint qu'une partie de la race nègre n'avait pas pu être engloutie par le déluge[1].

Le clergé passa cette fantaisie exégétique à Schœbel qui était d'ailleurs un digne homme, fort conservateur pour le reste de la Bible, et qui demeura l'un des plus intrépides défenseurs de l'authenticité mosaïque du Pentateuque[2]. Les théologiens restaient fermes, même ceux qui avaient la prétention d'être historiens. En 1863, l'abbé Darras écrivait

[1] Voici le résumé de l'étrange brochure de Schœbel, dans les termes mêmes avec lesquels il expose sa thèse :

Caïn maudit *de dessus* LE SOL ADAMIQUE, y perdit ses droits, devint fugitif sur la terre, marqué d'un signe, en lui et en sa postérité, — le signe de la race nègre. La corruption s'introduisit plus tard dans la race élue et atteignit un tel degré que Jéhovah extermina les hommes qui habitaient le sol adamique. Le jugement de Dieu s'étendit jusque sur les animaux du sol adamique. « Ce qui reste constaté, c'est que Caïn (ou sa race), chassé du sol adamique, n'a pu être englouti tout entier par le déluge. Le texte est, sous ce rapport, d'une clarté parfaite ; du moins cela me paraît ainsi » (p. 28). — Dans son *Dict. des Droits de la Raison*, publié seulement en 1860 mais commencé à imprimer en 1856, l'abbé Le Noir déclarait que l'on pouvait « croire sans hérésie » que le déluge ne fut pas général absolument quant au genre humain.

[2] Voy. ses articles dans les *Annales de philosophie chrétienne*, surtout en 1868-69.

dans sa grande *Histoire de l'Église* : « Il est de foi qu'un déluge dont Moïse nous a conservé le récit a détruit toute la race humaine, à l'exception de Noé et de sa famille. Il n'est pas de foi, quoique ce soit une opinion théologiquement probale, que ce déluge ait été universel[1]. » C'était la loyale formule de la position traditionnelle. Moins conséquents avec les principes, mais plus prudents, ses collègues ne parleront plus désormais de cet article de foi, bientôt même ils le laisseront nier ouvertement.

En 1866, le géologue belge d'Omalius d'Halloy, dans un discours très remarqué, émet l'idée qu'il avait déjà exprimée plusieurs fois que la catastrophe décrite dans la Genèse pourrait bien n'avoir atteint que les peuples connus des Hébreux[2]. D'Omalius avait certainement puisé dans l'opuscule de Schœbel et, avant de prononcer son discours, il l'avait soumis à un jésuite, le Père Bellynck, professeur d'histoire naturelle au collège Notre-Dame de la Paix, à Namur. Deux ans après, le même religieux, revenant sur l'hypothèse, déclarait qu'il n'en voulait point prendre la défense, qu'elle ne lui semblait pas nécessaire dans l'état actuel de la science, « mais, disait-il, nous ne voudrions pas censurer ceux qui croient qu'un jour peut-être elle pourrait prévaloir ». Dès lors, il n'était pas diffi-

[1] *Hist. générale*, t. I, p. 295. Sur l'état de la question au point de vue scientifique à cette époque, cf. A. Maury : *Les nouvelles théories sur le déluge*, n° d'août 1860 de la *Revue des Deux Mondes*.

[2] L'opinion de d'Omalius fut réfutée dans les *Annales de philosophie chrétienne* de septembre 1868, par l'abbé de Barral : *Tous les hommes descendent-ils de Noé? Examen d'une assertion de M. d'Omalius*.

cile de voir que les théologiens progressistes prenaient liste de ceux qui se ralliaient à l'opinion nouvelle, la transformant de scandaleuse, d'inouïe, de téméraire, en un sentiment toléré, probable, autorisé. Néanmoins à cette époque elle était encore si rare qu'un esprit représenté comme très aventureux, François Lenormant, ne la discutait même pas[1]. Il admettait encore la véracité littérale du récit, tout comme l'authenticité du Pentateuque.

Quant au savant allemand Reusch dont le livre, *La Bible et la Nature*, eut une si grande influence sur l'apologétique française[2], il jugeait que la narration mosaïque était confirmée par la tradition des peuples et que le déluge, sans avoir été géographiquement universel, le fut ethnographiquement.

Les exégètes conservateurs combattaient vivement cette position, mais la nature de leurs arguments leur ralliait peu d'adhérents; des nécessités apologétiques s'imposaient, et les difficultés scientifiques paraissaient sans cesse plus

[1] *Manuel d'hist. anc. d'Orient*, 1re édit. (1868). Dans la 3e édit. (1869), Lenormant reconnaît que le récit du déluge présente au point de vue scientifique une grave difficulté, mais il refuse de se prononcer entre les différentes solutions.

[2] Le cardinal Meignan, M. Vigouroux et les principaux apologistes conservateurs français se sont beaucoup inspirés de Reusch, esprit très modéré et très ouvert. Il mit en circulation, plus que tout autre écrivain, des raisons et des textes pour laisser aux sciences le libre usage de leur méthode et montrer qu'elles n'étaient pas en conflit avec la Bible. Est-il nécessaire de rappeler qu'il sortit de l'Église romaine à la suite de la définition de l'Infaillibilité du pape? Après la publication de l'encyclique *Providentissimus*, il donna dans la *Revue internationale de théologie* (avril-juin 1894) un remarquable article : *Thesen über di Inspiration*.

clairement. Il était manifeste que l'opinion de Klée et de d'Omalius progressait[1]. Les ultra s'indignaient, les simples conservateurs eux-mêmes ne se contenaient plus. « La hardiesse des exégètes ne connaît plus de bornes ! » s'écria l'abbé Hamard dans la *Controverse* du 1er décembre 1881. La guerre était déclarée. Elle dura sans bruit jusqu'en 1885. Cette année-là, un chanoine de Rennes, « l'abbé Motais, publia son important ouvrage intitulé : *Le déluge biblique devant la foi, l'Écriture et la science*, dans lequel il se prononçait résolument, avec d'importantes considérations à l'appui, pour la non-universalité ethnique du déluge; ou du moins pour une universalité toute relative et réduite au noyau, au groupe principal de l'humanité, au monde policé d'alors, défalcation faite des tribus errantes qui pouvaient s'en être entièrement séparées et vivaient ignorées de lui dans des contrées inconnues et lointaines[2]. »

Un des combattants a raconté les principales phases de la lutte[3] :

« L'apparition de l'ouvrage de l'abbé Motais mit en quelque sorte le feu aux poudres. M. de Kirwan l'ayant analysé et com-

[1] Le dernier grand apologiste intégriste du déluge biblique fut l'abbé Moigno, dans *Les Splendeurs de la foi*, t. III.

[2] Kirwan, *Le déluge de Noé*, p. 10. — L'abbé Motais, qui paraît ici d'opinion avancée, était un conservateur, et les apologistes conservateurs ont toujours parlé de lui avec estime. Voy. Fontaine, *La chaire et l'apologétique*.

[3] Kirwan, *Le déluge de Noé*, t. I, p. 11 et 12 ; j'abrège son texte.

menté avec éloges dans la *Revue des questions scientifiques* [1], fut, et cette revue avec lui, accusé d'hérésie et de révolte par l'abbé Jaugey dans un court mais virulent article de la *Controverse* [2]. Une verte et péremptoire réplique du père Carbonnelle, le directeur de la revue où avait paru l'article incriminé [3], suivit de près, ne laissant rien subsister des accusations mieux intentionnées que fondées du *gendarme de l'orthodoxie.*

« Ce ne fut là qu'un incident particulier. Mais la lutte n'en continua pas moins vive dans plusieurs recueils périodiques, avec ou plutôt contre l'abbé Motais et les tenants de la nouvelle interprétation. La *Revue des sciences ecclésiastiques* se distingua dans cette querelle par des attaques où la violence ne dissimulait pas toujours le manque de solidité de l'argumentation ; l'abbé Rambouillet, notamment, publia, sous le nom de *Caïn redivivus*, une série d'articles pouvant constituer un pamphlet assez ardent, mais n'apportant pas grand appui, au fond, à la cause qu'il prétendait servir.

« Sur les entrefaites, l'abbé Motais mourut assez prématurément, fort affecté, dit-on, des attaques nombreuses et souvent peu mesurées dont il était l'objet... La lutte se continua, sous une forme moins discourtoise et plus grave entre l'abbé Charles Robert, son disciple et son ami, et le Père Brucker [4].

[1] Livraison du 20 octobre 1885 : *Le déluge biblique et les races antédiluviennes.* — Il y a un tirage à part (88 p.). On trouvera dans cette brochure un résumé de la controverse sur le déluge.

[2] Livraison du 15 novembre 1885 : *Une erreur au sujet de l'infaillibilité de l'Église.* Nouvelle série, t. IV, p. 504 et suiv.

[3] Cf. *Rev. Quest. scient.*, janvier 1886 : *Une accusation d'hérésie, réponse à la « Controverse »*, par le R. P. I. Carbonnelle, S. J.

[4] Les articles du P. Brucker parurent dans les *Etudes ;* l'auteur les a reproduits dans son livre intitulé *Questions actuelles d'Écriture sainte* (1895) ; les articles de Ch. Robert parurent dans la *Revue des questions scientifiques* de janvier, avril et octobre 1887. — Pour la position prise par l'abbé Jaugey, voy. *Science catholique*, t. II, p. 66-71, 107-120, 170-177, 307-316. Voici sa conclusion : « Ce nouveau système (proposé par Motais) paraît aventuré, et beaucoup de théologiens nient même qu'il soit compatible avec la foi catholique. Mais, comme il n'a été jusqu'ici

« Il est à remarquer que, dans toute cette polémique, les adversaires de l'interprétation nouvelle se placèrent très principalement sur le terrain théologique et exégétique pur, n'opposant aux considérations scientifiques qu'une dialectique accessoire et des réfutations peu probantes. Leur argumentation maîtresse consistait toujours à établir une connexion soi-disant nécessaire entre, d'une part, l'enseignement de l'Église et le dogme de la Rédemption, et, d'autre part, l'universalité au moins ethnique du déluge.

« Peu à peu, cependant, le calme se fit sur cette question, la querelle s'apaisa. Plus d'un adversaire résolu, au début, de la non-universalité, finit par se rendre en présence des faits et de la réplique ; et ceux qui gardèrent leur opinion première, s'ils n'en laissèrent pas tomber entièrement la discussion, ne lui conservèrent pas le ton aigre et acerbe qui l'avait d'abord signalée.

« En fait, elle était de leur part assez difficile à soutenir. Ils abandonnent bien l'universalité *géographique* et admettent que le déluge ne s'est étendu que sur la portion *alors habitée* du globe terrestre. Par là, il est vrai, la question se simplifie : on supprime les innombrables difficultés ou impossibilités cosmiques, physiques, physiologiques, voire architectoniques et économiques, accumulées par l'hypothèse d'une sphère d'eau enveloppant notre sphéroïde tout entier jusqu'à « quinze coudées » au-dessus du sommet du Gaurisankar (8840 m.), et d'une arche contenant et faisant vivre, pendant une année entière, des représentants mâles et femelles des innombrables espèces animales du monde entier.

« Ce serait parfait si l'on pouvait établir en même temps que l'humanité était encore réunie intégralement sur une partie restreinte de la surface du globe, sur la centième partie, par exemple, comme, paraît-il, le prétendait Vossius, sans que la moindre parcelle de son ensemble eût été encore essaimée au loin.

frappé d'aucune censure, il nous semble qu'il n'est pas interdit à l'apologiste d'en faire usage. » *Dict. apol.*, 2e édit., col. 772.

« Malheureusement pour l'hypothèse, c'est précisément le contraire qui semble de plus en plus prouvé.

« A l'époque où l'on s'accorde généralement à placer le déluge de Noé, les hommes étaient disséminés déjà, sur la majeure partie, peut-être sur la totalité de la surface habitable du globe [1]. »

L'accalmie qui suivit, vers 1890, cette grande controverse laissa voir qu'il ne subsistait plus que deux opinions : celle des conservateurs qui s'en tenaient à l'universalité ethnographique, celle des progressistes qni restreignaient le déluge au groupe principal de l'humanité.

Le chef des conservateurs, le Père Brucker, affirmait que leur position ne résultait d'aucune concession ; non, l'opinion de l'universalité géographique n'était nullement traditionnelle, mais plutôt une sorte de parasite qu'on avait laissé s'attacher à la vraie tradition et qu'il convenait d'éliminer définitivement [2]. La démonstration qu'il tenta de cette thèse ne paraît pas avoir trouvé grand crédit. En tout cas, on ménagea prudemment l'avenir en déclarant que dans l'état actuel de la science il était possible et sage de défendre encore un déluge d'universalité anthropologique.

Cette possibilité ne ressortait pas clairement des publications progressistes. Leurs auteurs semblaient fort préoc-

[1] Kirwan, *op. cit.*, p. 12-13.

[2] *Questions actuelles*, p. 325. Le Père Brucker a pris la même position à propos de la chronologie en affirmant « que l'apologétique n'a aucune raison de s'enfermer dans l'interprétation trop étroite qu'un grand nombre d'exégètes, mais non cependant la *tradition*, s'est cru obligé de soutenir » (Voy. la *Controverse*, mars-juin, 1886).

cupés de réduire le groupe humain détruit par le cataclysme à des proportions acceptables aux savants.

La besogne leur fut facilitée par deux géologues bibliques. — Il en restait encore.

Le premier, M. Edouard Suess, professeur à l'Université de Vienne, déclara que le déluge a dû être une inondation séismique limitée à la dépression mésopotamienne [1]. Le deuxième, M. de Girard, professeur à l'Université de Fribourg, reprit et développa les mêmes conclusions [2].

Tout en les déclarant très plausibles, les apologistes progressistes les trouvèrent un peu trop radicales. Pour ne point exaspérer les théologiens, et sans doute aussi dans le désir de ne pas réduire à un simple ras de marée l'illustre objet de si longues disputes, ils compliquèrent légèrement la solution [3]. M. de Kirwan, par exemple, proposa ce système :

« L'effondrement d'un continent, dont les îles de la Sonde, les Maldives, les Laquedives, etc., sont les restes, a provoqué un exhaussement de l'Océan et l'invasion momentanée, par les eaux « de l'abîme », d'une partie de l'Asie occidentale. C'est dans cette partie de l'Asie que les Noachides seuls ont survécu ; mais il y avait ailleurs des hommes qui ont échappé au péril... »

L'hypothèse de M. de Kirwan fut l'objet de diverses observations. On lui objecta, par exemple, que « pour

[1] *La face de la Terre*, trad. franç. d'Emm. de Margerie, t. I, p. 95.

[2] Voy. surtout sa *Théorie séismique*.

[3] Cf. Bourdais, *Le déluge protohistorique au point de vue scientifique*, dans la *Science catholique* de novembre 1895 et de janvier 1896.

expliquer le calme relatif ainsi que la durée de la montée et du retrait des eaux diluviennes, il faudrait admettre, antécédemment ou concurremment à l'affaissement du continent océanien, un affaissement *temporaire* de l'Asie antérieure résultant de mouvements orogéniques concomitants [1] ».

Un savant critique, M. Salomon Reinach, se plaça à un autre point de vue.

« Si, dit-il, la disparition d'un continent, alléguée par M. de Kirwan, s'est vraiment produite, il est certain que c'est à une époque bien antérieure à celle du déluge biblique. La géologie et la géographie n'offrent donc aucun appui à son hypothèse. Et quant à la lecture impartiale de la Genèse, elle l'écarte absolument, non moins que les théories de MM. Suess et de Girard. Les exégètes orthodoxes ont eu raison contre l'abbé Motais. Dans toute controverse de ce genre, les esprits scientifiques sont toujours plutôt du côté des orthodoxes que les interprètes qui faussent le sens des textes pour n'avoir point à en contester la lettre. Il vaut mieux, après tout, défendre une absurdité, fût-ce en invoquant des miracles, que de braver à la fois, dans l'intérêt d'une harmonistique puérile, la science, la grammaire et l'évidence [2]. »

Telle était la question en 1899. L'année suivante, le professeur de géologie de l'Institut catholique de Paris, M. de Lapparent, publiait la quatrième édition de son *Traité de géologie*. Cette œuvre monumentale raconte les transformations de la terre : il n'y a pas la moindre place

[1] *Le déluge de Noé*, t. II, p. 35.
[2] *Revue critique*, n° du 6 mars 1899.

pour le cataclysme génésiaque. Sa possibilité n'était même pas discutée [1].

Peu de temps après, M. l'abbé Loisy formulait les conclusions qu'il avait laissé depuis longtemps entrevoir sur son examen des couches rédactionnelles de la Genèse et leur comparaison avec les mythes babyloniens. Le déluge, disait-il, est un mythe.

« Le point de départ du mythe est sans doute l'inondation annuelle de la basse Chaldée par la crue de l'Euphrate, avec le souvenir d'une ou plusieurs catastrophes occasionnées par cette inondation dans les temps primitifs : le tout s'est mêlé et grossi dans la perspective du passé lointain, et le mythe du déluge a été formé, mythe chaldéen, que la tradition biblique doit à la tradition chaldéenne [2]. »

Une fois de plus les sciences historiques et naturelles étaient d'accord.

Quand s'agitaient tous ces débats entre théologiens, exégètes, géologues, apologistes, quel était l'enseignement ecclésiastique au sujet du déluge ?

Dans l'enseignement primaire, et à l'explication populaire du catéchisme, on représentait toujours ce cataclysme

[1] M. de Lapparent a gardé le même silence dans les ouvrages destinés à un public spécial et où l'on se serait attendu à trouver des explications sur le sujet : *Notions générales sur l'Écorce terrestre*, 1897, et *Le globe terrestre* (Collection *Science et Religion*), 1889.

[2] *Les Mythes babyloniens*, p. 170. En spécimen des publications du clergé paroissial sur cette question à la fin du siècle, voy. abbé Robert, *Le déluge universel, Essai d'étude sur le fait historique du déluge* (Extrait du Prêtre, 31 janvier 1901). Arras, Sueur et Charruey, in-8°, 12 p.

comme ayant été physiquement et absolument universel[1].

Dans l'enseignement secondaire, on adoptait le sentiment qui le restreignait à la terre habitée par les hommes.

Dans l'enseignement supérieur, on laissait complète la liberté d'opinion.

Ainsi, ceux à qui une riche éducation permettait d'acquérir, soit les principes philosophiques de la possibilité du concours des plus grands miracles dans un événement, soit la distinction des sentiments religieux et moraux d'avec des conceptions enfantines, ceux-là recevaient l'enseignement le moins capable d'entraîner quelque jour la ruine de leur foi.

Beaucoup plus nombreux, les enfants peu fortunés, ceux dont plus tard la foi devait être assaillie par les doctrines matérialistes et anticléricales, ceux-là recevaient le plus difficile à tenir. Ils le recevaient dogmatiquement lié à celui de l'existence de Dieu et aux préceptes moraux, de sorte que l'accessoire venant à s'écrouler, le tout s'effondrait.

Les historiens qui auront à expliquer comment le peuple de France a perdu sa foi traditionnelle devront-ils négliger l'effet produit par de telles causes ?

[1] On a souvent reproché au clergé cette conduite comme celle qu'il a tenue à propos de l'Hexaméron. A propos de ce dernier point un savant écrivait en 1901 : « Vous continuez à enseigner aux enfants des écoles cette histoire dont vous avez reconnu l'erreur ; je crains bien qu'il ne faille appliquer à la Bible la théorie du bloc : le jour où l'on verra qu'elle contient des mensonges, on n'y croira plus du tout ; donc il faut continuer à enseigner les mensonges, pêle-mêle avec les vérités, s'il y en a. » (F. Le Dantec, *Le conflit*, p. 61). — Sur les objections et les réflexions qu'inspirait le déluge biblique à la fin du siècle, cf. Ferrière, *Les erreurs scientifiques de la Bible*.

XIII

(1893-97)

Les variations d'un apologiste : 1856-1895. — Le cardinal Meignan, les abbés d'Hulst et de Broglie, M. Vigouroux. — La décadence du « périodisme ». — L'évolutionnisme. — *E pur si muove !*

Les variations de l'apologétique sur la question du déluge sont un exemple très clair du changement de conceptions qui s'opéra dans le cours du XIXe siècle sur la plupart des grands miracles bibliques. Pour apprécier exactement l'importance de ces transformations, il faut encore les considérer dans un même esprit, modéré, conservateur, expert dans l'art de se servir habilement de son intelligence et de s'ordonner une belle vie.

La longue carrière du cardinal Meignan permet cette étude. Il débuta dans l'apologétique biblique par un ouvrage qu'il publia en 1856 et réimprima, refondu, en 1895.

En 1856, l'abbé Meignan raconte que, chez les Hébreux, il y avait des généalogistes et que leurs travaux étaient scientifiques [1]. Si ces scientifiques personnes ont raconté

[1] *Prophéties messianiques*, p. 45.

que leurs héros jouissaient d'une vie si longue, et que, par exemple, Mathusalem mourut à l'âge de neuf cent soixante-neuf ans, c'est que « Dieu a bien pu donner miraculeusement aux saints patriarches une longévité qui servait ses desseins [1] ». En 1895, le cardinal Meignan écrit que les généalogies sont probablement fragmentaires et incomplètes. « Aux yeux du chronologiste, le patriarche se survivait dans ses enfants... Voilà pourquoi la vie des patriarches nous apparaît démesurément longue [2]. »

En 1856, l'abbé Meignan prenait au pied de la lettre l'histoire de l'Eden et déclarait l'hypothèse de l'allégorie « dangereuse, mal fondée et inutile [3] ». En 1895, le cardinal maintient que le récit de la chute n'est ni un mythe ni une allégorie, mais, dit-il, en empruntant une page à M. Loisy qu'il se garde bien de nommer, « il ne faut pas tant chercher dans les premiers chapitres de la Genèse, une histoire précise des origines du monde et de l'humanité que la philosophie religieuse de cette histoire [4] ». Si l'on insiste pour connaître la situation exacte du paradis terrestre, il répond que « s'arrêter à ces sortes de questions, c'est s'exposer à perdre de vue le but de l'auteur inspiré, et rapetisser son enseignement aux proportions d'une question de géographie et de topographie [5] ». Au désespoir des mêmes esprits trop curieux, il range l'épi-

[1] *Prophéties messianiques*, p. 139.
[2] *De l'Eden à Moïse*, p. 9.
[3] *Op. cit.*, p. 222.
[4] *Op. cit.*, p. 102 ; voy. *Bull. crit.*, 15 sept. 1895, p. 483.
[5] *Ibid.*, p. 421.

sode du serpent parmi « les questions d'un intérêt secondaire et d'ailleurs insoluble [1] ». Néanmoins tout le récit est vraiment historique ; il le faut bien, sans cela, où irait-on? où s'arrêter? « Lorsque, pour complaire à notre siècle infecté de positivisme, on aura une fois ouvert la porte à l'arbitraire, on ne pourra plus la refermer [2]. » C'est là en effet un des grands principes et l'abbé Meignan l'avait longuement et souvent exposé. A propos de la conversation de l'ânesse de Balaam, il écrivait en 1856 :

« Si les paroles de l'ânesse et l'apparition de l'ange sont une fiction, un songe, alors que l'Écriture sainte les rapporte comme un fait, pourquoi toute l'histoire de Balaam ne serait-elle pas aussi une fiction et un songe? Et si l'histoire de Balaam est une fiction, pourquoi la Bible entière ne serait-elle pas un mélange de fiction et de vérité? Alors qui démêlera la fable d'avec l'histoire, l'allégorie de la vérité? — Un champ libre est ouvert à l'arbitraire. Les saintes Écritures seront dépouillées de leur caractère sacré; leur autorité s'évanouira; la Bible devenue la plus infidèle des histoires, ne sera plus la Bible [3]. »

Si puissante qu'ait été cette logique, l'influence d'un siècle rationaliste finit par l'infirmer, et, quarante ans plus tard, le cardinal présentait sous un jour légèrement différent le même épisode.

« Histoire ou fiction, voici ce que Balaam a raconté..... Le poète n'a-t-il pas arrangé la scène et relevé de détails épiques ce spectacle des caprices et de l'obstination d'un animal

[1] *Ibid.*, p. 153.
[2] *De l'Eden à Moïse*, p. 100.
[3] *Prophéties messianiques* (1856), p. 533.

Enfin Dieu, dans sa puissance, aurait-il vraiment fait parler l'ânesse ? Les commentateurs se sont posé ces questions. Sans vouloir les trancher, nous continuons le récit biblique [1]. »

Il arrive à la prise de Jéricho :

« Le septième jour, dit le texte sacré, on fit sept fois le tour de la ville, et au septième tour l'armée poussa le cri de guerre. Ce fut le signal d'un assaut général ; les murs s'écroulèrent d'eux-mêmes, « chacun monta à l'assaut droit devant lui, » et la ville tomba au pouvoir des Hébreux... Les miracles racontés au livre de Josué ont fait attribuer à ce récit en particulier un caractère légendaire qu'il n'a point. La prise de Jéricho est rédigée comme un bulletin de guerre, écrit sur le champ de bataille, dans l'enthousiasme de la victoire... Il convient d'accepter avec réserve une critique suspecte, qui tendrait à dépouiller l'histoire sainte de son caractère surnaturel en altérant notablement la vérité. Le mieux est de reproduire les faits dans les termes mêmes employés par la Bible, sans cependant obliger les fidèles à une interprétation servile et trop littérale [2]. »

A propos du déluge, l'abbé Meignan disait en 1856 : « Les difficultés que l'on opposait à la vérité du récit mosaïque ont beaucoup perdu de leur force. Le rationalisme n'ose plus guère les faire valoir contre nous [3]. » — « Le récit du déluge est tellement circonstancié qu'il porte tous les caractères d'un journal soigneusement rédigé [4]. » En 1895, ce journal diluvien — qui semble faire pendant au bulletin de guerre écrit dans Jéricho — avait beaucoup

[1] *De Moïse à David*, p. 217.
[2] *Ibid.*, p. 345-347.
[3] *Op. cit.*, p. 141.
[4] *Ibid.*, p. 143.

perdu de son autorité. Le cardinal disait cependant : « Nous croyons à un déluge qu'on peut appeler universel, mais dont les eaux se répandirent inégalement [1]. » Et après avoir exposé les controverses sur l'extension du cataclysme, il ajoutait : « Un commentateur chrétien doit élever son esprit au-dessus de toutes les disputes suscitées par des esprits étroits [2]. »

Telle est l'inconsistance de l'œuvre du plus grand apologiste biblique de France au XIX[e] siècle. Un principe la domine et l'éclaire : celui de ne rien dire que d'agréable et que de profitable, jamais de vérités amères ou irritantes. En 1856, quand, aux yeux de tout spectateur dégagé de préjugé, l'universalité, même ethnographique, du déluge

[1] *Op. cit.*, p. 232.

[2] *Ibid.*, p. 238. Je pense que ces illustrations de la méthode suffisent. On pourrait relever encore de colossales naïvetés, très surprenantes, sous la plume d'un auteur si avisé. En 1856 et en 1895, le cardinal Meignan écrit que le manuscrit original de Moïse a disparu avec l'arche. Cependant, ce fut peut-être cet autographe même de Moïse qui fut retrouvé en 621 par le grand prêtre Helcias ! Comment le cardinal croyait-il qu'une telle apologétique pût répondre « aux questions qui préoccupent aujourd'hui les hommes instruits et troublent les consciences ? » Il ne se faisait cependant pas d'illusions sur la situation. Dans un mémoire qu'il remit à Léon XIII, sur sa demande, en octobre 1881, au sujet de l'état présent de l'Église de France, il écrivait : « Il faut reconnaître que le clergé de France, dans la grande généralité, n'est pas suffisamment instruit pour combattre à armes égales les erreurs que nous avons signalées et qui nous dévorent. Les grands et les petits séminaires ne possèdent que rarement des professeurs capables de réfuter sérieusement les erreurs allemandes devenues françaises ; ils sont insuffisants au point de vue de la philosophie, de l'histoire, de l'archéologie et des sciences naturelles. Ni les prédicateurs, ni les conférenciers, ni les catéchistes ne sont en état de parler avec compétence des questions qui préoccupent aujourd'hui les hommes instruits et troublent les consciences » (*Le cardinal Meignan*, p. 345.)

était une thèse absolument ruinée [1], l'abbé Meignan écrivait que le rationalisme n'osait plus faire valoir ses difficultés contre elle. En 1895, quand la distinction des sources de l'Hexateuque triomphait parmi les exégètes de toutes les confessions, quand des catholiques se préparaient à la faire reconnaître à leur prochain congrès international, le cardinal écrivait : « La thèse des élohistes et jéhovistes commence à tomber en discrédit [2]. »

Quel que soit le jugement que l'on porte sur une telle méthode, la disparition du vieil exégète fut une perte pour le clergé de France. Les conservateurs le regardaient comme un maître. Ils les éclairait et les modérait. On savait que les thèses qu'il ne défendait pas étaient indéfendables; on savait qu'il n'était pas très sûr de toutes celles qu'il exposait, mais il avait une telle manière de les maintenir, onctueusement et pontificalement, qu'elles acquéraient sous sa plume un air très respectable. Ses citations produisaient toujours un excellent effet. Si elles n'étaient pas vraies, elles étaient du moins tolérantes. Il prêcha toujours la paix entre les exégètes catholiques. Son sens exquis de la mesure et du possible l'avertissait que nombre de progressistes se briseraient dans les récifs de la critique ou de la tradition, à la recherche d'un passage peut-être chimérique. Leurs tentatives étaient pour lui des expéditions d'enfants perdus, d'esprits violents, de naïfs qui ne savaient pas combien est douce la vie pour qui sait prendre les

[1] Par Klée ; cf. *supra*, p. 187.

[2] *De l'Eden à Moïse*, p. 76, note.

choses modérément. Il plaignait les aventuriers, il eût voulu les voir rester dans les routes connues, mais il ne se déclarait point contre eux. Sceptique presque autant qu'un cardinal de la Renaissance, il ne songeait pas à refaire sa réputation d'orthodoxie compromise dans le libéralisme. Il n'aurait point voulu la reconstituer en persécutant personne. Il était arrivé au faîte des honneurs ecclésiastiques en cherchant à les conquérir, sinon par les côtés vrais, du moins par les autres bons côtés. Trop habile pour s'inspirer jamais d'un seul principe, il semble en avoir eu deux constamment sous les yeux : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » et « Bienheureux les pacifiques, ils posséderont la terre ».

Dans le même temps que mourut le cardinal Meignan, le clergé de France fit deux pertes qu'il a fort ressenties : celles des abbés de Broglie et d'Hulst [1]. Ils avaient prêché la nécessité du progrès de l'apologétique et donné le bon exemple en y travaillant eux-mêmes. L'abbé de Broglie avait pris comme spécialité d'être le critique catholique de l'histoire des religions et il s'intéressa beaucoup aux questions de l'Ancien Testament. Esprit plus brillant, plus entreprenant, mais moins sûr, Mgr d'Hulst s'occupa d'apologétique en général. Les conservateurs et surtout les traditionnistes ne les goûtèrent ni l'un ni l'autre ; ils leur adressèrent de graves reproches, tout en respectant leur rang. Seuls ils purent se permettre la liberté de certaines assertions, sans ameuter contre eux la foule des

[1] Le cardinal Meignan mourut le 20 janvier 1896 ; l'abbé de Broglie, le 11 mai 1895; Mgr d'Hulst le 7 novembre 1896.

inquisiteurs, et s'ils ne réussirent point dans leurs entreprises, du moins n'essaya-t-on point de les y briser, comme on l'eût fait s'ils eussent été sans naissance.

Après la mort de ces trois personnages le chef incontesté de l'apologétique biblique restait M. Vigouroux, de la Compagnie de Saint-Sulpice. Son œuvre la plus connue est un *Manuel biblique* .

Lorsque après la publication de la *Vie de Jésus*, des évêques se préoccupèrent de relever le niveau de l'enseignement de l'Écriture sainte dans les séminaires, quelques professeurs publièrent leur cours. L'un d'eux, celui de l'abbé Rault, fut suivi comme livre de texte dans une trentaine de séminaires. Des maisons dirigés par la Compagnie de Saint-Sulpice elle-même l'adoptèrent, mais on comprend qu'elle n'ait pas voulu rester indéfiniment tributaire d'un étranger, d'autant qu'il n'était pas difficile de le surpasser. En 1874, M. Bacuez publia une sorte d'ouvrage d'herméneutique dont il reprit la refonte et l'amélioration avec son confrère, M. Vigouroux. Celui-ci prit pour spécialité l'Ancien Testament, celui-là le Nouveau. En 1878-79 parut le *Manuel biblique*, œuvre essentiellement conservatrice, comme il convient à un livre d'enseignement. La presse catholique ne lui ménagea pas « les louanges qu'elle aime à décerner aux membres des communautés régulières et puissantes ». Le *Polybiblion* [1] alla

[1] Numéro de janvier 1880, p. 41. Sur la manière dont on opposait M. Vigouroux à Renan, voy. un article d'Ern. Hello, *Les Hautes études critiques, M. l'abbé Le Hir, M. l'abbé Vigouroux*, dans la *Revue du Monde catholique*, 15 décembre 1883.

jusqu'à dire : « M. Vigouroux ne sait produire que des chefs-d'œuvre ; car c'est vraiment un chef-d'œuvre que ce tome premier du *Manuel*, consacré à l'introduction générale et au Pentateuque. » Dans vingt ans l'ouvrage compta dix éditions. Il restera toujours un document très précieux de la position du clergé de France par rapport à la Bible : il fit autorité ; on le récitait dans les séminaires ; il était de rigueur de le suivre dans les conférences ecclésiastiques ; les administrations diocésaines le consultaient comme un oracle, pour décider de l'orthodoxie des écrits soumis à leur censure.

La plus grande idée exégétique à laquelle M. Vigouroux ait attaché son talent est celle des jours-époques. Introduite en France par M. Emery, elle prit une forte consistance chez les siens. Quand les observations de M[gr] Clifford l'eurent ébranlée, les exégètes cherchèrent une autre interprétation. Le Père Brucker, qui avait été une des autorités du système, se sentit lui-même obligé de le teinter d'idéalisme. Un érudit sulpicien, M. Lévesque, l'en félicita en se servant d'un heureuse expression : « Un concordisme étroit entre les jours de Moïse et les périodes géologiques n'est plus soutenable, à cause surtout de l'enchevêtrement des œuvres [1]. » M. Vigouroux resta fidèle au périodisme et son *Dictionnaire de la Bible* publia, en 1897, un dernier tableau de la concorde parfaite de la plus nouvelle science avec l'œuvre hexamérique :

[1] *Revue biblique*, t. IV (1895), p. 426.

Le 1er jour coïncide avec l'époque cosmique ;

Le 2e jour avec l'époque azoïque et une partie de l'époque primaire ;

Le 3e jour avec le milieu de l'époque primaire ;

Le 4e jour avec la fin de l'époque primaire, c'est-à-dire avec la période permienne ;

Le 5e jour avec l'époque secondaire ;

Le 6e jour avec les époques tertiaire et quaternaire [1].

Un jésuite sans pitié, le Père de Hummelauer, fit aussitôt la remarque suivante :

« Nous voilà donc en présence d'une ressemblance frappante de la parole biblique avec les résultats éminemment conjecturaux des sciences. C'est bien là une image frappante du Périodisme lui-même. Il a je ne sais quoi d'inachevé, de flottant, et s'abandonne à toutes les fluctuations de la science. Dans la première moitié de ce siècle, celle-ci prônait des opinions que depuis elle a jetées par-dessus bord, et pourtant les Périodistes de ce temps-là exaltaient l'accord admirable de ces opinions avec la Bible. Depuis la science a progressé et adopté de nouvelles opinions; les Périodistes de notre temps vantent l'accord non moins frappant de ces nouvelles opinions avec la Bible. Comme la science moderne, loin d'être immuable, va en se perfectionnant, les Périodistes sauront, malgré tout, retrouver sans cesse des accords et des ressemblances. Tant il est vrai que le Périodisme s'est imposé un travail de Sisyphe : un instant, il lui semble avoir poussé le rocher jusqu'au sommet de la montagne et le voilà qui roule de nouveau vers la plaine, et tout est à recommencer [2]. »

Avec ce périodisme qui semblait expirer en même temps que son siècle, une douzaine d'autres interprétations moins illustres avaient tenu leur place.

[1] *Dict. de la Bible*, t. II, p. 1051, article du chanoine Hamard.

[2] *Le récit de la création*, p. 135.

En 1898, le Père de Hummelauer dressait ainsi leur riche inventaire[1] :

1° « Les uns, disait-il, placent l'œuvre de six jours *avant* les époques géologiques : — SYSTÈME DILUVIEN[2] ;

2° D'autres la placent *après* : — SYSTÈME RESTITUTIONNISTE[3] ;

3° D'autres l'intercalent *entre* les différentes époques géologiques : — SYSTÈME INTERPÉRIODISTE ;

4° D'autres la font rentrer *dans* ces époques : — SYSTÈME PÉRIODISTE[4] ;

5° D'autres élèvent le récit biblique *au-dessus* des époques géologiques ;

a) Comme une métaphore au-dessus de la vérité : — ALLÉGORISME ;

b) Comme une poésie au-dessus de la prose : — POÉTISME ;

c) Comme un artifice oratoire au-dessus des faits : — IDÉALISME[5] ;

6° Enfin le LITURGISME « prétend qu'il n'est pas du tout question de l'œuvre des six jours dans le récit biblique ».

[1] *Op. cit.*, p. 144-202.

[2] Système de Glaire, Sorignet, Maupied, Debreyne. — Drach incline aussi vers cette explication. — Hummelauer appelle ainsi ce système parce qu'il attribue l'origine des couches terrestres au déluge.

[3] Système de Buckland, Wiseman, Desdouits, Jéhan, Guiraud, Fabre d'Envieu.

[4] Système de Cuvier, de Serres, Aug. Champollion, Valroger, Gainet, de Kernaeret, Arduin, de Marin, Vigouroux, Lavaud de Lestrade, Raingeard, du Père Félix, des théologiens Perrone, Tongiorgi.

[5] Ces trois systèmes ont été soutenus par des Allemands.

Ce système se divise en POÉTICO-LITURGISTE [1]; HISTORICO-LITURGISTE [2]; et en LITURGISME IDÉAL [3];

7° Le savant auteur de ce catalogue, après avoir très sagement critiqué toutes ces interprétations, proposait la sienne comme la « solution simple, définitive, etc., du problème de l'Hexameron : LE SYSTÈME VISIONNAIRE [4] ». « La Cosmogonie biblique, dit-il, est un document vraiment, quoique pas exclusivement, historique. » C'est le récit d'une vision qu'a eue Adam aussitôt créé ; elle lui a révélé l'histoire du monde.

« Adam a passé en vision cinq jours et demi allant d'un matin à l'autre; dans l'après-midi du sixième jour, il a passé de la vision à la réalité, de sorte qu'il a dû considérer le soir du sixième jour comme la clôture naturelle du jour qui avait commencé par la création des animaux terrestres. La première moitié lui a paru aussi longue que la seconde, quoiqu'il eût passé celle-ci en réalité et celle-là en vision. Au matin du septième jour, il lui semblait avoir vécu 6 × 24 heures dans la contemplation des œuvres divines, et pourtant le tout n'avait peut-être duré guère plus de douze heures : car en vision, tout

[1] Celui de Mgr Clifford.

[2] Celui de l'abbé Charles Robert.

[3] Celui de l'abbé E. de Gryse, d'abord professeur de dogme au séminaire de Bruges, plus tard curé-doyen de Courtrai.

[4] Système des abbés Bougaud, Bourdais, Pioger, — avec des variantes, — et du P. Corluy. — Le système visionnaire paraît avoir été inventé par un théologien protestant, J.-B. Kurtz, en 1842, et il a comporté lui aussi un certain nombre d'interprétations. Les uns font subir les visions à Adam, les autres à Moïse : comme la critique textuelle a beaucoup dérangé la conception que les partisans de ce système pouvaient se faire de l'écrivain Moïse, le Père de Hummelauer a opiné pour Adam, mais ce choix souffre encore de plus grandes difficultés pour des raisons de critique que n'admet pas cet auteur.

aussi bien qu'en rêve, l'homme croit vivre de longs espaces de temps en quelques heures. La première semaine de la vie d'Adam compte donc cinq jours et demi passés en vision et un jour et demi passé en réalité ; etc. [1]. »

Ainsi l'un des exégètes qui avaient le plus judicieusement apprécié les différents systèmes d'interprétation de l'œuvre hexamérique en proposait un des plus arbitraires. Ceux qui ne s'étaient pas tués eux-mêmes par le ridicule s'étaient réfutés les uns les autres. Ils n'avaient guère le droit de railler les pauvres chercheurs de la vérité qui essayaient de reconstituer avec d'autres données l'histoire du monde et celle de l'homme.

Pourtant beaucoup de ces exégètes n'eurent point assez de sarcasmes et d'anathèmes contre le darwinisme et le transformisme. En face de ces hypothèses, ils émirent des protestations dont la véhémence rappelle les premières et les plus vigoureuses indignations soulevées par l'astronomie et la géologie. Non seulement on s'insurgea contre les extrémités où se portaient les plus extravagants adeptes de ces nouvelles théories, mais on condamna leur principe même comme inconciliable « avec la vérité des traditions religieuses [2] ». Puis, peu à peu, comme devant les autres systèmes scientifiques, les prudents et les modérés baissèrent le ton, devinrent conciliants, respectueux, timorés. Ils éprouvèrent de l'aise en entendant dire à un prophète du monisme, Haeckel, qu'il retrouvait deux des plus

[1] *Le récit de la création*, p. 267.

[2] Cf. Meignan, *Le monde et l'homme*, p. XI, 175.

importantes propositions fondamentales de la théorie évolutive « dans la cosmogonie hypothétique du législateur juif[1] ». Non seulement ils cessèrent de maudire le nouveau principe, mis ils le déclarèrent séduisant, souhaitèrent qu'il fût vrai. « La théorie de l'évolution, écrivait le Père Delsaux, prise dans son acception générale, a toujours exercé sur moi une attraction irrésistible. Cette théorie, si elle était vraie, répondrait mieux que la doctrine plus facile des créations successives aux idées que je me suis faites de la sagesse et de la toute-puissance divines[2] ».

Dès lors l'affaire prit complètement le cours fastidieusement monotone de tous les conflits de nouvelles hypothèses scientifiques avec les vieilles conceptions plus ou moins dogmatiques. Les apologistes du centre déclarèrent que les unes n'avaient rien à faire ni à débrouiller avec les autres[3]; ceux de l'aile gauche rêvèrent toutes sortes d'hy-

[1] Cf. *Revue scientifique*, t. XV (1875), p. 844. J'emprunte cette assertion à un article de Naudin qui la fait sienne en ces termes : « Qu'on veuille bien relire les narrations mosaïques de la création, pour peu qu'on ait l'esprit dégagé d'idées préconçues, on reconnaîtra que la cosmogonie de la Bible n'est, du commencement à la fin, qu'une théorie évolutionniste et que Moïse a été l'ancêtre de Lamark et de tous les transformistes modernes. » Plus tard, quand on reconnut que les premières traditions juives dérivaient des traditions chaldéennes, on remonta la généalogie du transformisme et Renan parla du « génie des Darwin inconnus que Babylone a possédés il y a quatre mille ans ». Sur la question, voy. Loisy, *Les Mythes babyloniens*, p. 97.

[2] *Les Écrits philosophiques de M. Tyndall*, p. 61.

[3] « Il n'y a pas un mot dans le texte sacré qui s'oppose à l'hypothèse d'une évolution ; rien n'est révélé sur la manière dont se sont produits et développés le règne végétal et le règne animal. On ne saurait davantage engager la tradition, car on est en présence d'une question nouvelle sinon en elle-même, du moins dans les termes et avec les cir-

pothèses concordistes[1] ; ceux de la droite crièrent plus ou moins anathème, selon qu'ils étaient plus ou moins « intégristes[2] ».

Avec le temps la paix se fit sur l'évolutionnisme. On évitait ordinairement de s'expliquer à son endroit. On sentait qu'en admettant le principe, il était difficile de faire exception pour « la partie corporelle de l'espèce humaine », et on sentait qu'il était imprudent de partir en guerre contre le principe. Exégètes et théologiens, fatigués des interprétations qu'ils avaient données sans succès à l'Hexa-

constances qui la caractérisent. » Duilhé de Saint-Projet, *Apologie*, 1re édit., p. 299, 4e édit., p. 338.

[1] Les livres les plus intéressants en cette façon sont ceux du dominicain M.-D. Leroy. Son ouvrage *L'évolution restreinte* renferme beaucoup de détails relatifs à la polémique du transformisme proposé comme orthodoxe. — Sur un rapport que présenta l'abbé Guillemet au congrès catholique de Bruxelles, cf. dans la *Science cath.*, janvier 1895, des observations de M. de Nadaillac.

[2] Le théologien qui présenta les plus fortes objections contre le nouveau système fut le Père Brucker. Aux catholiques, laïques et théologiens, « qui cherchent à marier le darwinisme adouci avec l'orthodoxie », même en ne proposant ce système « que comme une hypothèse, et en le restreignant à la partie corporelle de l'espèce humaine », le Père Brucker a dit qu'ils « n'ont pas assez étudié le côté théologique du sujet » et qu'ils « sont les dupes de leurs bonnes intentions ». — « Si l'autorité suprême ecclésiastique, ajoute-t-il, n'a pas encore donné de définition explicite et solennelle sur la question, elle a déjà laissé voir son sentiment d'une manière équivoque. Nous rappellerons l'approbation accordée, après mûr examen et avec de grands éloges, aux décrets du concile de Cologne de 1860, parmi lesquels on lit le suivant : « Nos premiers « parents ont été créés par Dieu immédiatement (ou directement), c'est « pourquoi nous déclarons *entièrement contraire à l'Ecriture sainte et* « *à la foi* l'opinion de ceux qui n'ont pas honte d'affirmer que l'homme, « quant au corps, est provenu de la transformation spontanée d'une « nature plus imparfaite en d'autres de plus en plus parfaites et « finalement en la nature humaine » (*Questions actuelles*, p. 222-223). Le Père Leroy répondit en faisant une distinction sur le mot *spontanée*.

méron, ne l'opposaient pas à la nouvelle hypothèse, et toute objection leur était devenue d'autant plus difficile que la critique avait distingué dans le récit de la création deux narrations différentes. On pouvait répéter de plus en plus haut l'opinion si hardie qu'avait émise d'Omalius dans son célèbre discours de 1866 :

« Je suis porté à penser que l'on ne doit voir dans la cosmogonie de la Genèse que la consécration de quelques grands principes, notamment l'existence d'un Dieu tout-puissant, antérieur à la matière, et la création de celle-ci par celui-là [1]. »

Telle était la position avouée par un bon nombre de savants catholiques à leur troisième Congrès international tenu à Bruxelles en septembre 1894. Les théologiens se sentant complètement battus en appelèrent à Rome. Le principal apologiste de l'évolutionnisme orthodoxe, le Père Leroy, y fut mandé, en février 1895, *ad audiendum verbum*. Il s'y exécuta par la rétractation suivante que publia triomphalement *La Civiltà Cattolica* [2] :

« Lorsque le darwinisme vint à éclater, je me fis un devoir d'étudier cette doctrine dont nos ennemis espéraient pouvoir tirer parti contre les enseignements de la foi. En étudiant avec attention, il me sembla que tout n'y était pas à reprendre. Dans l'intérêt même de la religion et pour mieux combattre l'erreur, je crus qu'il y avait lieu de séparer l'ivraie du bon grain afin de faire servir à la défense de la vérité révélée ce

[1] Cité dans Moigno, *Les Splendeurs*, t. III, p. 1434.

[2] *Civiltà cattolica*, 29 décembre 1898, p. 49. Les passages soulignés dans le texte le sont dans la *Civiltà*.

qu'il pouvait y avoir de plausible dans le système de l'évolution.

« C'est au développement et à la défense de cette théorie que j'ai consacré divers écrits et notamment un livre intitulé : l'*Evolution restreinte aux espèces organiques*, publié à Paris en 1891 chez Delhomme et Briguet, éditeurs.

« J'apprends aujourd'hui que ma thèse examinée ici, à Rome, *par l'autorité compétente* a été jugée insoutenable surtout en ce qui concerne le corps de l'homme, incompatible qu'elle est, tant avec les textes de la sainte Écriture qu'avec les principes d'une saine philosophie.

« *Enfant docile de l'Église, résolu avant tout à vivre et à mourir dans la foi de la sainte Église romaine, obéissant du reste en cela à des ordres supérieurs, je déclare désavouer, rétracter et réprouver tout ce que j'ai dit, écrit et publié en faveur de cette théorie.*

« Je déclare en outre vouloir retirer de la circulation, autant qu'il est en mon pouvoir, ce qui peut rester de l'édition de mon livre sur l'*Évolution restreinte* et en interdire désormais la vente.

« Fr. M.-D. Leroy.
« *O. P.* »

« Rome, 26 février 1895. »

Les mesures de police ecclésiastique continuèrent contre la nouvelle doctrine. En mai 1899, un ordre supérieur faisait retirer du commerce à un professeur américain, le Père Zahm, un livre évolutionniste [1] audacieusement traduit en italien [2].

Que se passa-t-il ensuite ? La mort d'un cardinal peut-être? Comment les barrières nouvellement élevées et

[1] *Evolution and dogma.*

[2] Voy. la lettre de son auteur et de son traducteur italien dans *The Fortnightly Review*, january, 1900, p. 37.

renforcées furent-elles renversées? Elles gisaient à terre, peu de temps après, ouvertement piétinées. Le Père Leroy publiait bientôt en faveur de la « théorie » qu'il avait désavouée, l'une des plus fortes apologies qui aient été écrites[1].

[1] Voy. ses articles dans les *Annales de philosophie chrétienne*, août-septembre 1901 (*L'homme-singe et la doctrine évolutionniste*, réponse au Dr P. Jousset), et mai 1902 (*L'évolutionnisme fondé sur une ignorance*, réponse à M. de Kirwan).

XIV

(1897)

Les Trois témoins célestes. — Leur histoire au XIXe siècle.

L'année 1897 restera célèbre dans l'histoire de la question biblique à cause de deux graves événements : l'affaire des Trois témoins célestes, et le congrès catholique scientifique international de Fribourg.

On donne le nom de Trois témoins célestes à une partie de deux versets du chapitre V de la première épître de saint Jean. D'après ce texte « il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un[1] ». L'authenticité de ce pas-

[1] « 5 Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ? 6 Hic est qui venit per aquam et sanguinem, Jesus Christus : non in aqua solum sed in aqua et sanguine. Et Spiritus est qui testificatur quoniam Christus est veritas. 7 Quoniam tres sunt qui testimonium dant *in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus sanctus : et hi tres unum sunt.* 8 *Et tres sunt qui testimonium dant in terra :* spiritus, et aqua, et sanguis : et hi tres unum sunt. 9 Si testimonium hominum accepimus, testimonium Dei majus est. » I. Joan, V.

« 5 Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? 6 C'est ce même Jésus, le Christ qui est venu avec l'eau et le sang ; non seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui en rend témoignage, parce que

sage a été contestée depuis le XVIe siècle. Mais c'est surtout au XIXe qu'elle s'est débattue.

En 1806, le docteur J.-J. Griesbach publia sur ce verset une dissertation demeurée célèbre concluant qu'il le fallait retrancher du texte sacré. L'arrêt était sans doute spécieusement motivé, car il fixa, dit M. Le Hir, l'opinion des rationalistes de l'Allemagne et ébranla celle du protestantisme britannique. Wiseman défendit, au nom des catholiques, l'authenticité du verset, mais peu de temps après (1836) un prêtre catholique d'Allemagne, le docteur Scholz, publiant une édition critique du Nouveau Testament, élimina complètement du texte les mots incriminés. Tischendorf suivit son exemple.

L'érudition française réclama contre une telle audace.

Un théologien de l'école de Solesmes s'écriait :

« Il est constant que l'ancienne édition Vulgate contient ce verset et que l'Église catholique, représentée par la romaine, chef et maîtresse de toutes les autres, l'a toujours lu dans son office. Les catholiques qui le rejettent font donc un crime et un acte de folie : un crime en ce qu'ils refusent d'obéir à l'Eglise ; un acte de folie : quelle autre qualification mérite, en effet, la conduite de celui qui, ayant la copie d'un instrument déclaré authentique par le juge légitime, produit en justice une autre copie touchant l'authenticité de laquelle rien n'est décidé ? »

« Vouloir prétendre que la critique s'oppose à ce que l'on

l'Esprit est la vérité. 7 Car il y en a trois qui rendent témoignage *dans le ciel, le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un.* 8 *Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre*, l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois-là se rapportent à une seule chose. 9. Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est d'un plus grand poids. »

admette l'authenticité de notre verset, c'est mentir sciemment, ou prouver que l'on n'a jamais sérieusement réfléchi sur ce qu'est la critique des Livres saints. »

« Tant qu'on n'aura pas démontré que l'Église n'admet pas ce verset, ou que ce n'est pas à elle à prononcer sur l'Écriture, nous resterons en possession de notre verset, et le vénérerons comme la parole de Dieu ; nous nous en servirons d'une manière victorieuse contre les sociniens, qui, ne voyant aucun moyen d'en affaiblir la force, ont recours au dernier refuge de ceux qui se voient condamnés par un témoignage positif : ils en nient la vérité [1]. »

En 1856, dans un langage plus académique, un membre de l'Institut, Berger de Xivrey, déclarait qu'il y avait inconvénient à retrancher du texte de l'épître, « comme l'ont fait tous les derniers éditeurs allemands, un passage d'une telle gravité ». Néanmoins il ajoutait :

« On doit nécessairement, en admettant ce passage dans le texte, le marquer d'un signe de suspicion très visible, pour attirer forcément l'attention du lecteur sur les graves objections que fournit à la critique l'absence de ces mots dans le corps même de l'écriture des plus anciens manuscrits latins et de tous les manuscrits grecs sans exception, antérieurs non seulement au concile de Bâle, mais au concile de Florence et à la dispersion des Grecs fugitifs après la prise de Constantinople [2]. »

Les théologiens conservateurs de tous les pays s'efforcèrent de défendre l'authenticité contestée. Le chanoine Bertrand, de Versailles, et l'abbé Le Hir représentèrent

[1] *L'Auxiliaire catholique*, t. IV, an. 1846 ; article de l'abbé A. Sionnet, p. 365-375.

[2] *Mémoires de l'Institut*, t. XXIII, 2e part., p. 138-142.

dans cette lutte l'Église gallicane, le docteur Charles Forster représenta l'Église anglicane. L'entreprise ne réussit point et quand le monde parlant anglais ouvrit, le 17 mai 1881, sa célèbre version revisée du Nouveau Testament, il constata la suppression du passage si débattu et irrémédiablement condamné.

Le professeur d'exégèse de la Faculté de théologie catholique de Paris, l'abbé J.-P. Paulin Martin, avait été élevé comme les prêtres français dans la pieuse créance à l'authenticité du verset. Ses études personnelles lui fournirent des motifs de doute qu'il mit vingt-cinq ans à tirer au clair. Quand il se crut sûr de sa conclusion, il en fit part à ses élèves, et, pour leur donner une leçon de critique, il leur exposa durant les derniers mois de l'année scolaire 1885-86 le détail de cette controverse. Il donna même un écrit sur le sujet.

Ses paroles causèrent une douloureuse émotion dans le clergé. L'abbé Martin était un conservateur timoré, il ne se permit dans toute sa vie que la hardiesse de douter de l'authenticité des Trois témoins célestes, mais quand on le vit abandonner sur ce point la tradition et verser dans la critique, les conservateurs le crurent perdu, tout comme l'abbé Duchesne, et désespérèrent des Universités catholiques. Obligé de s'expliquer, l'abbé Martin enfonça encore plus profondément sa pointe dans le cœur de ceux qui ne pensaient pas comme lui :

« On m'a observé qu'un volume consacré au verset des Trois témoins célestes, c'était beaucoup, surtout pour une question

qui est définitivement jugée. Je n'en disconviens pas complètement ; et certes, si je m'étais adressé soit à des critiques, soit à des protestants, soit à des savants, j'aurais pu me contenter d'une dizaine d'affirmations. Tout le monde les aurait comprises, ou les aurait admises. Mais je ne me suis pas adressé à un pareil public. J'ai écrit, 1° pour des élèves qui ne sont pas initiés à tous les secrets de la critique et qui comprennent cependant la gravité d'un problème soulevé par cette controverse. — J'ai écrit, 2° pour des catholiques chez lesquels des questions de ce genre ne se tranchent pas avec une demi-douzaine d'affirmations. Il faut, chez les catholiques, aller avec plus de lenteur et de mesure. On peut critiquer le système, je n'en disconviens pas ; mais il faut bien reconnaître que, s'il a des inconvénients, il a aussi des avantages.

« Chez les catholiques, la question n'est pas aussi tranchée que chez les protestants ou chez les rationalistes, par une simple raison, c'est qu'un fait traditionnel ayant une large base, même à un seul moment de l'histoire, trouve, auprès des catholiques, une grande considération et ne peut pas être rejeté sans raisons graves et sérieuses.

« Je crois donc que les détails dans lesquels je suis entré, bien qu'inutiles pour des critiques ou des rationalistes, au moins en partie, ne l'étaient pas pour les élèves et pour des catholiques. Il me semble qu'on peut écrire encore quelques autres pages intéressantes sur le même sujet, des pages contenant beaucoup de nouveau, et j'espère le faire un jour, si Dieu me prête vie et santé[1]. »

Ces pages intéressantes parurent en août et septembre 1887, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*. Elles ne contenaient point d'hébreu — que le clergé en majorité ne sait pas; et, comme le verset manque dans les manuscrits grecs, elles ne contenaient point de ce grec que le

[1] *Origine du Pentateuque*, t. I, p. 630.

clergé ne lit plus. La question de critique textuelle paraissait tranchée, mais comment se tirer des difficultés dogmatiques ? Un bon prêtre écrivait ainsi à l'abbé Martin ce que beaucoup pensaient, ce que beaucoup disaient :

Saint-O., 24 octobre 1887.

« Monsieur et très honoré professeur,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos deux savants articles, publiés dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, sur le verset des *Trois témoins célestes*.

« Après avoir étudié votre longue dissertation sur ce passage du saint Évangile (*sic*), il paraît à peu près établi que c'est une interpolation.

« Oserais-je néanmoins vous soumettre un argument *a priori*, qui touchera tout enfant dévoué à la sainte Église ?

« Comment, si ce verset est interpolé, l'Esprit-Saint, qui guide et dirige l'Église dans tous ses actes, a-t-il permis que, pendant tant de siècles, cette haute affirmation de la Trinité fût regardée comme authentique et insérée dans l'édition officielle des Livres saints ?

« Comment ce même esprit a-t-il inspiré à l'Église de choisir ce texte, interpolé selon votre critique, pour en faire une prière liturgique, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus sacré, en le plaçant comme capitule de None, le jour même de la Très Sainte-Trinité ? L'Église nous offrirait donc, comme affirmation la plus solennelle de sa croyance à ce mystère, la phrase d'un inconnu subrepticement glissée entre les paroles de saint Jean ?

« Mais, ce fait étrange une fois admis, et, la pierre détachée de l'édifice, que devient la solidité de celui-ci ?

« Nous tombons dans la critique rationaliste si odieuse à l'Église qu'elle en a toujours condamné les auteurs. Richard Simon a vu mettre à l'Index ses travaux sur l'Ancien et le

Nouveau Testament pour des hardiesses de critique auxquelles on n'était pas habitué : c'était, lui aussi, un adversaire déterminé de l'authenticité de I Jean, V, 7.

« Bien incompétent en si haute matière, me sera-t-il encore permis, Monsieur et très honoré professeur, de vous demander humblement l'utilité ou l'opportunité de votre très savant travail ?

« Tout en admirant votre érudition, je suis persuadé que l'Église ne supprimera, ni son verset dans la Vulgate, ni son capitule dans l'office : A quoi bon en démontrer alors l'interpolation ?

« N'est-ce pas donner des armes à nos ennemis et les encourager à démolir d'autres textes : *Femme adultère* (Jean, VII, 53 ; VIII, 12), *Sueur de sang* (Luc, XXII, 43, 44), etc. ? Loin d'encourager ce genre de critique, ne devrions-nous pas nous unir fortement contre l'ennemi et le combattre sans merci, laissant de côté les points qui nous paraissent faibles ou douteux, pour attaquer avec plus d'impétuosité les partisans de l'erreur ?

« Nous serions heureux de vous voir prendre en considération ces quelques observations, que nous a suggérées votre beau travail. Peut-être vous sembleront-elles mériter dans la *Revue* une réponse que nous serions très enchantés d'y lire prochainement.

« Veuillez agréer, etc. »

L'abbé Martin publia ce document dans la *Science catholique*[1] et y répondit longuement.

« Nous n'approuvons pas tout ce qu'il y a dans cette lettre, disait-il, mais nous avons une grande sympathie pour l'état d'inquiétude intellectuelle et morale qu'elle accuse dans celui qui l'a écrite ; et comme cet état est celui de beaucoup d'autres catholiques, nous croyons devoir essayer de tranquilliser ces âmes nombreuses qui se troublent, au delà de toute mesure,

[1] Numéro du 15 décembre 1888.

en voyant les tendances du temps[1]. A cette heure, très honoré correspondant, nous traversons partout, mais peut-être en France plus qu'ailleurs, une crise intellectuelle et morale, qui n'est pas sans quelque danger pour les individus. Vous m'en êtes la preuve, cher correspondant, et les hommes de votre espèce s'appellent *légion*. Il y a parmi nous, parmi ceux qui pensent et qui étudient, trois sortes de dispositions à l'égard de la Bible. A la première appartiennent des hommes qui, étonnés précisément de trouver dans l'édifice biblique des *pierres* qui s'effritent au contact de la critique, par exemple celle des *Trois témoins célestes*, en viennent à douter de l'édifice tout entier, de sa divine origine, de sa divine préservation et de sa divine résistance. De ces hommes, il y en a déjà beaucoup ; leur nombre va grandissant, et je ne sais pas même s'il n'y en a point dans la tribu lévitique. Oui, je me demande, s'il n'y a pas des lévites du Seigneur — *Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent de ore ejus* — qui ne croient plus à la Bible et qui sacrifieraient volontiers la Bible ! En général, ces hommes sont intelligents, actifs et chercheurs ; ils remuent les problèmes et agitent les questions controversées ; les assertions fausses ou mal fondées les scandalisent, et, du jour où ils viennent à reconnaître qu'on les a trompés sur un point, c'est fini : tout s'ébranle, tout s'écroule, tout succombe. Les temps sont graves : il ne faut pas affirmer à tort et à travers ce qui est vrai et ce qui est faux, car on ne croit plus aujourd'hui sur parole. On demande des raisons, des arguments, des preuves et non de simples affirmations. On ne résout plus les problèmes en laissant de côté *les points qui paraissent faibles ou douteux*. A la guerre, quand on a des *impedimenta* notoires, on s'en débarrasse. C'est plus sûr ; la victoire est aujourd'hui à ceux qui manœuvrent rapidement et sûrement.

« Une seconde catégorie d'hommes comprend les personnes que les négations effrayent, les hommes que la hardiesse des

[1] *Ibid.*, p. 21.

esprits dont nous venons de parler épouvante, et qui, dans l'espoir de mieux se défendre, se rejettent juste à l'extrême opposé. Pour ceux-ci, la Vulgate est plus que sacrée. Volontiers, ils admettraient qu'elle a été inspirée de Dieu, comme on le faisait autrefois en Espagne. Il ne faut pas parler à cette seconde catégorie de fautes, de contre-sens, d'altérations, de variantes, d'erreurs quelconques, etc., dans les éditions actuelles, bien que l'Église ait avoué, plus d'une fois, y en avoir laissé subsister ! Toucher à ce palladium de la foi ! A Dieu ne plaise ! « *Que deviendrait la solidité de l'édifice ?* » Admettre qu'il y ait des fautes, des interpolations, de courts passages qui pourraient bien ne pas faire partie du texte sacré ! Grand Dieu ! Quel cheval de Troie n'introduisons-nous pas dans la sainte cité ! — Donc fermons les yeux à l'évidence ; ne voyons rien, n'entendons rien, ne regardons pas le monde qui marche, et serrons pieusement sur notre poitrine le livre sacré, en le couvrant de nos pieux baisers ! Faisons comme l'autruche : cachons-nous la tête entre les jambes ; imaginons-nous que le péril n'existe pas. — Peut-être il ne viendra pas !

« Des chrétiens qui, à cette heure, raisonnent à peu près ainsi, il y en a, et beaucoup. Les hardiesses de ce qu'on appelle la critique et le rationalisme les épouvantent, et, justement alarmés quelquefois par la vue de certains naufrages, ces chrétiens se jettent dans un autre extrême. Ils croient, ils adorent, ils ne discutent pas ; ils ne mettent pas en pratique le conseil de l'Apôtre : *Rationabile obsequium vestrum !*

« De ces hommes il y en a, et j'avoue très simplement que j'ai pour eux une grande sympathie non pas que j'approuve tout ce qu'ils font ou tout ce qu'ils disent ; mais je comprends leurs craintes, je devine leurs alarmes et je m'explique leur conduite, sans lui donner mon approbation. J'éprouve pour cette seconde catégorie de mes contemporains le respect et la sympathie qu'on a pour une âme d'élite souffrante. Cependant je ne veux pas oublier que la première catégorie a droit aussi à quelque bienveillance et je pense qu'il y a lieu de s'en occuper.

« Entre ces deux catégories de chrétiens très accentuées, flotte une masse considérable, qui ne pense pas, ne réfléchit pas, ne s'inquiète pas et demeure incertaine. Elle n'a pas d'opinion sur le grave problème qui se discute, à l'occasion de la Bible, et la solution lui importe peu. Négation ou affirmation, qu'est-ce que cela lui fait ? — Elle n'en dort pas moins bien, ne perd pas un coup de dent et ne se porte pas plus mal !

« Cette situation est grave, si je ne me trompe, et nous aurions tort de nous faire illusion. En présence d'un rationalisme qui discute tout, qui nie tout ou qui soulève toute espèce de difficultés, il devient nécessaire de peser nos paroles, de mesurer nos affirmations, de ne soutenir que ce qui est soutenable et de ne défendre que ce qui est défendable [1]. »

Cette manière très large de poser la question souleva tous les exégètes conservateurs. Une grande controverse commença dont les principaux champions furent l'abbé Rambouillet, vicaire à Saint-Philippe du Roule, l'abbé Vacant, professeur au grand séminaire de Nancy, l'abbé Élie Philippe, professeur au grand séminaire de Langres, et le vieux chanoine Maunoury, qui venait de publier un commentaire sur les Épîtres catholiques.

Les arguments de l'abbé Martin se heurtèrent généralement à des fins de non-recevoir, à des arguments d'ordre théologique, ou à des chicanes littéraires révélant un parti pris. Le chanoine Maunoury, chez qui cette position était un peu plus visible, reçut de l'abbé Martin des réponses un peu vives et se retira de la bagarre en se déclarant très offensé. L'abbé Rambouillet resta le plus

[1] *Science catholique*, n° du 15 décembre 1888, p. 35.

longtemps dans l'arène, ferraillant avec des arguments théologiques fort spécieux et des arguments historiques qui ne l'étaient pas du tout. Sa conclusion fut celle-ci : « L'Église continuera à lire le verset des Trois témoins célestes et dans sa Vulgate et dans sa liturgie. Elle n'aura pas à définir l'authenticité de ce verset; mais il se pourrait bien qu'elle interdît de la nier et même de la contester [1]. » Ce furent les dernières lignes de polémiques écrites par cet ardent adversaire de la critique : il mourut quelques semaines plus tard. L'abbé Martin répondit : « Je ne pense pas, malgré les prédictions de M. l'abbé Rambouillet, qu'il y ait à craindre de voir intervenir le Saint-Siège dans des discussions scientifiques relatives à l'authenticité de I Jean, V, 7, uniquement pour prescrire le silence. Je ne crois pas que l'Église soit du tout réfractaire au progrès et à l'évidence, comme semble le croire M. l'abbé Rambouillet; et je ne vois aucune utilité, je vois même un grand danger à la présenter comme telle [2]. C'est pour cela encore que j'ai pris la plume, et exposé modérément les raisons qui portent à croire que le *verset des Trois témoins célestes* n'est pas authentique [3]. »

[1] *Revue des sc. ecclés.*, n° de sept, 1889, p. 227.

[2] Ici la controverse dévie maladroitement sur une proposition condamnée par le Syllabus : *Apostolicae Sedis Romanarum que Congregationum decreta liberum scientiae progressum impediunt* (§ II, 12).

[3] *Ibid.*, n° de déc., p. 560. Sur cette controverse, voyez : *La Science catholique*, t. II, n° du 15 déc. 1887, art. de Corluy, p. 63-66 ; t. III, n° du 15 déc. 1888. p. 16-37 ; n° du 15 janv. 1889, p. 89-108 ; n° du 15 fév., p. 154-172 ; 15 mai, p. 337-352 ; 15 juin, p. 413-422 ; 15 juillet, p. 500-514, articles de Martin ; n° du 15 mars, p. 232-243, article de Philippe. — *La*

L'abbé Martin avait parfaitement démontré : 1° que c'est à partir du XIIIe siècle, c'est-à-dire de l'an 1220-1230, que I Jean, V, 7, devient universellement répandu dans l'Église latine, uniforme; 2° que la constitution du texte Parisien rend parfaitement raison de ces deux faits de la diffusion, et de l'uniformité; 3° que c'est donc au texte Parisien que l'Église romaine est redevable de cette interpolation dans la Bible, comme de beaucoup d'autres.

L'obstiné professeur aurait désiré « découvrir encore quelque chose sur cette interpolation ». « Il faudrait, disait-il, trouver son auteur, dire l'année, le mois, le jour où elle a été pratiquée[1]. » C'est dans cette recherche qu'il consuma ses dernières forces, sans aboutir. Quand il mourut, la solution du problème n'était qu'approximative. Sur ce verset, le plus ancien témoignage daté avec certitude est celui de l'hérétique espagnol Priscillien, mort en 384 ou 385. Il se pourrait que l'interpolation fût une glose ajoutée par les priscillianistes, à moins que ce ne soit par Priscillien lui-même.

Le seul motif pour lequel les contradicteurs de M. Martin refusaient ses conclusions était l'anathème lancé par le concile de Trente à qui nierait l'authenticité d'un

Controverse, t. XIII, n° de mai 1888, p. 126-141, article de Vacant, n° de juillet, p. 408-425, article de Martin : p. 437-445, article de Vacant. — *Revue des Sciences ecclésiastiques*, t. LVI, n° d'août 1887, p. 97-129, n° de sept., p. 193-223, art. de Martin, t. LVIII, n° de sept. 1888, p. 230-244, art. de Rambouillet ; t. LIX, n° de fév., 1889, p. 94-140 ; n° de mars, p. 210-243 ; n° de mai, p. 385, art. de Martin ; n° d'avril, p. 289-297, art. de Maunoury ; t. LX, p. 193-227, n° se sept. 1889, art. de Rambouillet, n° de déc. 1889, p. 538-560, art. de Martin.

[1] *Origine du Pentateuque*, t. II, p. 475.

des Livres saints ou de ses parties. Avec le temps et les nécessités, les théologiens avaient trouvé opportunément la distinction des parties et des parcelles, celles-là inattaquables, celles-ci discutables. Le petit verset des Trois témoins célestes n'étant qu'une parcelle et présentant d'ailleurs des difficultés, les théologiens progressistes se sentaient à l'aise avec lui. Les conservateurs étaient retenus par leur vénération de la Vulgate et l'argument liturgique. Après tout le débat, l'un d'eux résumait ainsi les titres du verset à la canonicité :

« Ce verset se trouvait dans beaucoup d'exemplaires de la Bible latine avant le IXe siècle, et en particulier, à ce que nous croyons, dans ceux de saint Cyprien[1] et de Cassiodore[2]. Mais il ne se lisait pas, semble-t-il, dans les exemplaires de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Léon le Grand, de saint Pierre Chrysologue, de saint Eucher, de saint Isidore de Séville, de saint Grégoire le Grand, du vénérable Bède, de Raban Maur et de plusieurs autres auteurs[3].

[1] *De Unitate Ecclesiæ.* Migne, P. L., IV, 504. Dicit Dominus : Ego et Pater unum sumus. Et iterum de Patre et Filio et Spiritu Sancto scriptum est ; et hi tres unum sunt. — Cette note de M. Vacant montre combien les conservateurs se contentent de témoignages insuffisants. Il paraît évident que saint Cyprien cite en l'appliquant spirituellement aux trois personnes de la Trinité ce que l'auteur de l'épître dit de l'esprit, de l'eau et du sang. C'est cette même interprétation spirituelle qui explique au point de vue critique, l'addition relative aux Trois témoins célestes.

[2] *Complexiones in Epistolas apostolorum.* Migne, P. L., LXX, 1373. Cui rei testificantur in terra tria mysteria : aqua, sanguis et spiritus, quæ in passione Domini leguntur impleta : in cœlo autem Pater et Filius et Spiritus Sanctus ; et hi tres unus est Deus.

[3] Martin, *Introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament*, partie pratique, t. V : et *Le verset des Trois témoins célestes et la critique biblique contemporaine*, dans la *Rev. des Sc. ecclés.* (août et septembre 1887).

« Ce passage n'était donc pas le texte latin, adopté, dans l'antiquité, par à peu près toutes les Eglises. L'étude des documents des premiers siècles n'établit donc pas qu'il appartenait à l'ancienne Vulgate latine. Par conséquent la règle : *prout in veteri Vulgata latina editione habentur*, ne semble pas nous obliger à le recevoir.

« Nous ne disons pas que nous n'ayons aucune obligation vis-à-vis de ce passage ; car la règle : *prout ab Ecclesia catholica legi consueverunt*, semble nous imposer de l'admettre comme très probablement canonique, aussi longtemps qu'on n'aura pas prouvé qu'il n'était pas dans l'ancienne Vulgate : ce que personne n'a encore fait. Mais, s'il est impossible de démontrer que ce verset était absent de toutes les versions latines primitives, il est également impossible d'établir qu'il se trouvait dans la plupart des exemplaires primitifs de ces versions. C'est pourquoi il ne tombe pas sous la règle : *prout in veteri Vulgata latina editione habentur*, mais seulement sous celle *prout in Ecclesia legi consueverunt* [1]. »

Malgré toutes les explications et le cours des années l'affaire n'en restait pas moins très irritante. Un théologien résolut d'y mettre fin en vertu de l'adage : « Rome a parlé, la cause est finie. » Il envoya à la Congrégation de l'Inquisition la question suivante : « Peut-on sûrement nier, ou du moins révoquer en doute, l'authenticité du texte des Trois témoins célestes [2] ?... » La Congrégation répondit,

[1] Vacant, *Et. théolog.*, p. 433-434.

[2] Voici le texte du décret :

« Feria IV, die 13 januarii 1897.

« In Congregatione Generali S. Rom. et U. Inquisitionis habita coram Emis et Revmis DD. Cardinalibus contra hæreticam pravitatem Generalibus Inquisitoribus, propositio dubio :

« Utrum tuto negari aut saltem in dubium revocari possit, esse authenticum textum S. Joannis, in epistola prima, cap. V, vers. 7, quod

le 13 janvier 1897, Non, et, le 15, Léon XIII approuva et confirma la sentence.

Les théologiens anglicans qui regardent avec tant d'intérêt tout ce qui se passe dans l'Église romaine furent pris d'hilarité en voyant leurs frères du patriarcat latin obligés de croire que saint Jean a écrit en grec une phrase originale que l'Église des premiers siècles a entièrement ignorée, qui est inconnue à la tradition du texte grec et à tous les Pères orientaux, qui fait sa première apparition dans l'Eglise latine à la fin du IVe siècle, bien que saint Augustin ne la soupçonne pas encore, et qui, aux yeux de la critique, ne peut être qu'une interpolation de la Vulgate. La condamnation du 13 janvier leur parut une nouvelle affaire de Galilée, mais cette fois les théologiens romains semblaient beaucoup moins excusables : l'affaire était autrement mûre, autrement facile à démêler que le système du monde. Pour mettre fin à des commentaires si désagréables, un catholique d'Angleterre déclara dans un journal, comme le tenant de source excellente, que la question de critique était hors de cause

sic se habet : « Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus ; et hi tres unum sunt ?

« Omnibus diligentissimo examine perpensis, praehabitoque DD. Consultorum voto, iidem Eminentissimi Cardinales repondendum mandarunt :

« *Negative.*

« Feria vero VI, die 15 ejusdem mensis et anni, in solita audientia R.P.D. Assessori S. Officii impertita, facta de suprascriptis accurata relatione SSmo. D. N. Leoni Papæ XIII, Sanctitas Sua resolutionem Eminentissimorum Patrum approbavit et confirmavit. »

et qu'il s'agissait seulement de la valeur théologique du passage [1].

Il est difficile de savoir jusqu'à quel point cette explication satisfit les anglicans. Parmi les catholiques de France elle n'a rencontré que peu de faveur.

Tous ceux qui n'ignorent pas la théologie savent que le mot *authentique* y compte jusqu'à trois sens. Il signifie officiel, vérace [2], et enfin original [3], c'est-à-dire provenant de l'auteur auquel est faite l'attribution. Que le verset en question soit officiel et vérace, c'est ce dont aucun catholique n'a la liberté de douter, puisque la Vulgate a été déclarée au moins officielle, et que la Trinité est un dogme. Que dans la sentence rendue, le mot authentique signifie provenant de saint Jean, c'est ce qui paraît résulter et de l'intention de l'interrogateur, et des termes dont il se servait et même du simple mot qui constitue la réponse. Il semble donc, à vouloir prendre les choses en toute loyauté, que la critique ait subi un nouvel échec. Cependant, en 1900, un théologien très strict, le P. Brucker, a proposé d'interpréter ainsi le décret : « L'inauthenticité du célèbre verset n'étant nullement démontrée jusqu'à ce jour, on s'exposerait, en la rejetant plus ou moins formellement, à sacrifier une très précieuse parcelle de la révélation; et,

[1] *The Guardian*, 9 juin 1897. — Expressions empruntées à une lettre du cardinal Vaughan, citée dans une lettre de M. W. Ward à ce journal.

[2] C'est ce que les théologiens appellent *authentica historia*.

[3] Dans la langue des précédents *genuinitas*.

dans ces conditions, il est sage de tenir, au moins provisoirement, pour l'authenticité[1]. »

Il se peut parfaitement que telle soit la véritable explication, et cependant elle paraît subtile et ne s'accorde point avec les directions et les actes de Léon XIII par rapport à l'Écriture sainte. Quant à la prétendue communication faite aux Anglais, elle est restée toute privée, aucun document officiel ou officieux ne l'a confirmée, et si elle a été connue en France, ce fut par l'organe d'un prêtre dont les théologiens ont tout fait pour rendre l'apologétique suspecte[2].

Rien dans la réponse du Saint-Office ne la présente comme provisoire et on ne lui demandait point, semble-t-il, s'il est sage de nier, mais si la négation est permise en sûreté de conscience[3]. D'autre part, en rappelant que le Père Brucker à la même époque tenait provisoirement pour l'universalité ethnographique du déluge, et pour la thèse de l'apostolicité des Églises de France, dont on ne lui paraissait

[1] *Études*, 5 février 1900, p. 403.

[2] A. Loisy, *Les origines du Nouveau Testament*, dans la *Revue du Clergé français*, n° du 1er août 1899, p. 442, et *Revue critique* du 3 janvier 1898. — Sur la position prise antérieurement par M. Loisy au sujet de ce verset, cf. *Hist. du canon du N. Test.*, p. 260-281, 290-294.

[3] Ces caractères de la décision ont été très bien mis en œuvre par Mgr Lamy (*Science catholique*, 15 janvier 1898, pp, 97-123) dans un article écrit pour les Anglais, traduit et publié par l'Evêque de Covington dans l'*American ecclesiastical Review*, novembre 1897. La conclusion est qu'on ne peut, *tuto*, nier ni même révoquer en doute l'authenticité du verset : « C'est donc à tort qu'il a été retranché de la version anglaise dite revisée et des autres versions en langue vulgaire, éditées par des non-catholiques et des nombreuses éditions du texte grec qui ont paru dans ces derniers temps ».

pas encore avoir suffisamment démontré l'inanité, l'historien constate que la critique avait introduit beaucoup de provisoire, à la fin du XIX[e] siècle, dans les conceptions d'un apologiste intégriste.

XV

(1897)

Moïse est-il l'auteur du Pentateuque? — Historique de la question. — La solution au 4e Congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg en 1897.

Parmi tous les points en litige renfermés dans la grande question biblique, aucun ne semble présenter plus de gravité que celui qui a été appelé : l'authenticité mosaïque du Pentateuque. Exégètes et théologiens ont combiné leurs efforts pour étouffer cette affaire et ils y ont longtemps à peu près réussi. En 1879, l'un des savants qui ont le plus contribué à la faire connaître en France écrivait encore avec beaucoup de justesse :

« Nous ne nous tromperons pas, sans doute, en supposant que pour un certain nombre de nos lecteurs français la question du Pentateuque est toute nouvelle. Au sein de l'Église catholique, le doute relatif à son origine mosaïque n'est pas permis, et si tant est qu'on le mentionne, il passe pour l'un des symptômes les plus évidents de l'incrédulité[1]. »

Dès l'éveil de la critique on remarqua que l'attribution

[1] Ed. Reuss, *L'Histoire Sainte et la loi* (1879), p. 37.

du Pentateuque à Moïse n'allait point sans difficultés. Ceux qui le mirent en lumière, André Maës (XVIe siècle) et Richard Simon (XVIIe siècle) furent condamnés par l'Index. Au XVIIIe siècle, Astruc avança des observations qui fournirent un nouvel élément à la dispute. Il déclara voir dans la Genèse la fusion de deux documents, un document élohiste et un document jéhoviste : leur distinction s'établissait sur ce que dans un récit Dieu était appelé Elohim, tandis que l'autre le nommait Jéhovah (Jahvé). Ce système de critique ne fut pas admis par les catholiques. Les protestants le reconnurent pour vrai et s'efforcèrent de discerner avec la plus grande exactitude les fragments appartenant à l'un et à l'autre document.

Au commencement du XIXe siècle, les savants français comme Volney, Cuvier, Letronne, etc., admettaient la composition documentaire et, selon qu'ils étaient plus ou moins croyants à la révélation, ils attribuaient la fusion à Moïse ou la prétendaient plus récente. Le doute sur ce dernier point fut surtout importé d'Allemagne par Victor Cousin, mais, après que Quinet eut publié son retentissant article de 1842, personne n'ignora plus le problème. Le public eut bientôt un résumé de ses éléments dans le volume *Palestine* [1] de la collection de l'*Univers pittoresque*. Comme la division entre la science et la théologie s'accentuait, cette belle publication n'eut guère de succès dans le monde catholique. La prompte mise à l'Index du volume

[1] Par S. Munk, employé au département des manuscrits de la bibliothèque Nationale.

empêcha sa vulgarisation parmi ceux qu'il aurait intéressés, et le doute sur l'authenticité du Pentateuque parut une fois de plus déclaré incompatible avec la doctrine. Les négations venaient néanmoins de plus en plus fortes de l'Allemagne. En 1864, dans son *Histoire générale des langues sémitiques* [1], Renan écrivait :

« L'opinion qui attribue la rédaction du Pentateuque à Moïse est en dehors de la critique, et ne doit pas être discutée ici : cette opinion, du reste, paraît assez moderne, et il est bien certain que les anciens Hébreux ne songèrent jamais à regarder leur législateur comme un historien. »

Les gens instruits et cultivés, qui ne voulaient pas croire les rationalistes sur parole, commencèrent à ranger la question parmi ces nombreuses affaires mystérieuses dont il serait très intéressant de savoir quoi penser, dont les ecclésiastiques mieux que les laïques pourraient tirer la solution, mais qu'ils embrouillent à plaisir.

Quelques prêtres reconnurent néanmoins, vers 1845, l'existence des deux documents éloiste et jéhoviste. Cette concession montrait que leurs auteurs n'étaient aucunement soucieux de leur avenir. Il n'y avait qu'une thèse vraiment orthodoxe et acceptée : Moïse était le véritable

[1] *Op. cit.*, 1re partie, p. 107. Voyez la même déclaration dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1855, p. 751, article de Renan, *Du peuple d'Israël et de son histoire*, à propos de l'ouvrage d'Ewald, *Geschichte des Volkes Israel bis Christus*, Goettingue, 1854. — Il est curieux de remarquer que dans le *Dictionnaire de l'Académie*, 6e édit. (1835), on lisait encore cette phrase, au mot *original* : « Le texte original de la Bible, le texte hébreu qui représente le manuscrit de Moïse ». Dans la 7e édition (1878) on lit : « L'original hébreu, le texte hébreu de la Bible. »

auteur des cinq premiers livres de la Bible; leur division n'était ni fortuite ni arbitraire; Moïse avait pu se servir de documents antérieurs, mais prétendre les reconnaître était une illusion du rationalisme, à moins que ce ne fût un piège, une perfidie pour enlever ensuite à Moïse sa qualité de véritable auteur.

Pendant que le clergé de France se renfermait dans cette position, les protestants d'Allemagne disséquaient le Pentateuque et le livre de Josué, affirmaient qu'ils faisaient un tout, une série : l'Hexateuque, et y discernaient la fusion de plusieurs sources. Ewald en fixa le nombre à quatre, plus l'apport du rédacteur définitif. Désormais l'exégèse française s'égayera d'Ewald.

« Il donne leurs titres, écrivait Mgr de Kernaëret, et le temps où ils furent composés. Je m'étonne qu'il n'en ait pas publié le texte : il devait avoir certainement dans sa bibliothèque les manuscrits de ces divers ouvrages, écrits de la main même de leurs auteurs, et datés. Ces messieurs d'Allemagne sont de telle force qu'ils seraient capables de me réconcilier avec les rabbins ; chez ceux-ci au moins il y a une certaine naïveté qui plait ; les tudesques sont pédants, prétentieux et extraordinairement superficiels. Cette dernière assertion pourra sembler paradoxale ; elle rend pourtant bien ma pensée, et je déplore que les commentateurs catholiques prennent au sérieux les élucubrations de ces hommes qui semblent avoir fait une gageure contre le bon sens[1]. »

Les choses restèrent dans cet état jusque vers 1880 où le bruit se répandit que quelques abbés, gagnés d'ailleurs

[1] *Les origines*, p. 269.

à des idées très suspectes, abandonnaient l'authenticité du Pentateuque. Ils ne constituaient qu'une petite exception, d'autant moins alarmante qu'on trouvait dans le *Manuel biblique* de M. Vigouroux tout ce qu'il fallait pour les réfuter. En 1883, François Lenormant publia séparément les deux récits parallèles du jévohiste et de l'élohiste, et permit au public de s'administrer facilement la démonstration d'une question très débattue. Les théologiens parlèrent le moins possible de son livre, même pour le combattre. Quelques-uns durent néanmoins se charger de cette besogne et l'on dit dans leur monde qu'ils avaient remporté une grande victoire [1]. Elle n'était point décisive sans doute. La nouvelle opinion rallia de nombreux adeptes. Quelques-uns devaient être puissants, puisqu'à la fin de 1886, quand s'ébruita la nouvelle de la tenue d'un Congrès catholique international, des conservateurs crurent que les progressistes avaient l'intention d'y abandonner la thèse traditionnelle sur Moïse. L'émotion fut vive. Pour les remettre dans le droit chemin, un théologien de la congrégation de Solesmes, dom Chamard, leur infligea tout de suite une forte leçon de théologie. Il la publia dans l'*Univers* du 28 avril 1887. « Je veux parler, dit-il, de l'authenticité et de l'inspiration de la Bible, et en particulier du Pentateuque, notamment au point de vue historique. Encore que les raisons alléguées en faveur de la thèse catholique soient

[1] Le principal réfutateur fut Mgr T.-J. Lamy, professeur à l'Université de Louvain. Voy. ses articles dans la *Controverse*, janv.-fév. 1884. — Le *Bull. crit.*, ne donna son compte rendu, naturellement favorable, que le 1er février 1885 (art. de M. l'abbé Marcel Hébert).

excellentes, il m'a semblé qu'on pouvait en apporter d'autres, non pas nouvelles, — nos pères ont tout prévu — mais non moins péremptoires. Le programme du Congrès scientifique international rend d'ailleurs tout à fait actuelle et opportune la question controversée. » D'une « lumineuse exposition » du « savant hébraïsant » M. Vigouroux et de ses développements, dom Chamard concluait « que le Pentateuque n'a pu être écrit que par un contemporain de la transmigration d'Israël, et par conséquent par Moïse ».

« Voilà de la vraie science, disait-il, qui fera sans doute réfléchir plus d'un catholique. On avait légèrement accepté en France les affirmations des Allemands qui rejettent de concert l'authenticité du Pentateuque et surtout de la Genèse. Je n'oublierai jamais la surprise que je causai à un savant abbé de Paris[1], lorsque je confessai hautement, en sa présence, que je croyais Moïse auteur de la Genèse et du Pentateuque. Je lui fis l'effet d'un revenant d'un autre âge, qui ne sait rien de ce que la science moderne considère comme indubitable. On vient d'entendre une voix parfaitement autorisée, qui ne parle pas autrement. »

Après l'argumentation d'autorité, les preuves[2]. Ce sont celles-ci :

[1] M. Duchesne.

[2] Si l'on veut bien comparer cette controverse avec celle de l'apostolicité des Églises de France, on y constatera les mêmes procédés d'argumentation : même emploi de l'argument d'autorité — ici, M. Vigouroux remplace son collègue M. Faillon — mêmes allégations de preuves extra-scientifiques, même habitude de ne point considérer les faits dans leur réalité et de ne point réfuter les critiques avec leurs propres arguments.

1° Le christianisme n'est pas séparable du judaïsme. « La religion chrétienne n'est que la réalisation des figures renfermées dans l'ancienne loi, et le développement chrétien n'est que le développement du dogme révélé depuis Adam jusqu'aux derniers des prophètes. » — « Envisager l'Ancien Testament en dehors de celui dont il n'est que la figure, c'est enlever au christianisme sa base la plus solide. »

2° « Mais une raison plus démonstrative encore s'oppose à ce que, nous catholiques, nous concédions à la science moderne quelques doutes sur l'authenticité et l'inspiration des parties historiques de l'Ancien Testament : elles sont toutes affirmées authentiques, et affirmées par Jésus-Christ lui-même et ses apôtres. »

3° « Si les parties historiques de la Bible ne sont pas inspirées, si la Genèse n'a pas été composée par Moïse, comment empêcher M. Renan et consorts de traiter nos Livres saints comme des œuvres profanes, de comparer la Genèse aux Védas des Brahmes, de prétendre que l'Écriture sacrée, sur la création du monde, sur les premiers âges de l'humanité, sur les origines des principaux peuples, et de la race d'Israël en particulier, ne sont (*sic*) que des souvenirs légendaires qu'il ne faut accepter qu'avec réserve et même réformer par les données de la vraie science archéologique ? La Bible tombe ainsi au dernier rang de l'histoire et devient la proie de la libre pensée, qui la dépèce et la détruit à plaisir. »

Trois jours après l'*Univers* publiait la note suivante :

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Il paraît que j'ai piqué vivement les adversaires de l'authenticité du Pentateuque. Voici une lettre mise à la poste à Paris peu d'heures après la publication de mon article sur ce sujet :

« Paris, 27 avril 1897.

« Simple question :

« L'abbé Vigouroux sait-il l'hébreu ?

« Dom Chamard sait-il l'hébreu ?

« Un lecteur de l'*Univers.* »

« Avouez que la question est plaisante. Est-il ignorant au moins cet anonyme qui ne sait pas ce qu'est M. l'abbé Vigouroux !

« Vraiment je suis trop honoré d'être ainsi maltraité en si bonne compagnie.

« A mon tour, que le *lecteur* anonyme de l'*Univers* me permette une simple question ; sans parler du livre des Juges et des Psaumes, les auteurs du troisième et du quatrième livre des Rois (III Reg. II, 3 ; VIII, 9, 53, 56 ; IV Reg. XIV. 6 ; XVIII, 4, 8) ; du premier et du second livre des Paralipomènes (I Paral., IV, 49, XXV, 13 ; II Paral, XXIII, 28, etc.) ; le prophète Baruch (II, 7) : Daniel (IX, 11, 13)) Jésus-Christ (Math., VIII, 19 ; XIX, 7. 8 ; Marc I, 44, etc. ; Luc., XVI, 29, etc. ; Joan, I, 17 ; VII, 29, etc.); saint Pierre (Act. III, 22) : saint Paul (Rom., IX, 151 etc., etc.), qui tous ont cité Moïse comme le véritable auteur du Pentateuque, savaient-ils l'hébreu ?

« Votre lecteur anonyme me ferait bien plaisir s'il daignait répondre à ma question.

« Agréez, etc.

« Votre cordialement dévoué.

« fr. Fr. Chamard, *bénédictin.*[1] »

Le lecteur anonyme ne daigna pas répondre.

Il semble incontestable qu'à partir de cette époque la position traditionnelle perdit encore de ses adhérents. Les conservateurs se refusaient à le constater ; de hardis progressistes espéraient même que les conclusions de la critique sur ce point seraient renversées. Dans son fameux article sur la *Question biblique*, Mgr d'Hulst déclarait « la

[1] Univers, 30 avril 1887.

distinction des fragments élohistes et jévohistes déjà bien atteinte dans son crédit, par les incroyables complications qu'elle engendre et les prodigieuses contradictions qu'elle suscite contre ses principaux patrons ». L'une des plus graves accusations que l'on portait contre M. Loisy était de considérer la non-authenticité du Pentateuque comme établie[1]. Toutefois, en 1896, deux hommes prudents, de juste milieu, publiaient dans de petites revues conservatrices des déclarations telles qu'il n'était plus possible de se faire illusion.

« Nous croyons, disait M. l'abbé Ermoni[2], qu'il y a un résultat, qu'on regarde presque comme définitivement acquis, et que la critique ne revisera probablement jamais ; c'est que le Pentateuque n'est pas un ouvrage marqué du sceau de l'unité, mais une simple compilation, qui s'est formée successivement avec des fragments d'origine diverse. Dès lors il semble qu'il faille traiter autrement le problème du Pentateuque. On n'a plus à s'efforcer de démontrer que le Pentateuque est de Moïse. Désormais la tâche de la critique devrait consister à faire le classement et le triage des sources et des documents qui sont venus peu à peu s'agglutiner dans notre Pentateuque actuel[3]. »

« Tous les catholiques éclairés, disait M. l'abbé Pannier[4],

[1] M. Loisy avait posé la question au Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Paris en 1891 ; voy. *Compte rendu... Sciences religieuses*, p. 297-300 ; dans l'article qui motiva son exclusion de l'Institut catholique, en novembre 1893, il signalait la non-authenticité comme acquise à la critique ; voy. plus haut, p. 164.

[2] Prêtre de la Mission, docteur en théologie, professeur d'Écriture Sainte au séminaire de Saint-Lazare, à Paris.

[3] *Science catholique* du 15 août 1896, p. 896.

[4] Professeur d'archéologie et de langues orientales à la Faculté catholique de Lille.

reconnaissent maintenant que l'auteur du Pentateuque s'est servi de documents d'époque antérieure, qu'il les a insérés dans son texte, sans leur faire subir d'autres changements que ceux que réclamait la pensée divine dont Dieu l'avait fait l'interprète. L'auteur du livre des Juges suivait les mêmes procédés : il choisissait, taillait et transportait dans un cadre de sa composition, des récits anciens, dont il respectait même des formes dialectales, qu'il se gardait bien d'accommoder à son propre langage. Les Rois et les Paralipomènes ont été composés en suivant la même méthode : c'est du reste à peu près la seule qui soit familière aux historiens orientaux, sacrés ou profanes. Tout cela est absolument démontré et absolument inoffensif. J'ajoute que cela est communément admis[1]. »

M. Ermoni avait très fortement motivé son appréciation. Aussi causa-t-il de l'émotion parmi les conservateurs. Le Père Brucker protesta bien haut contre ce travail « qui a dû étonner et même troubler plus d'un de ses lecteurs catholiques[2]. »

« Sa conclusion, disait-il, expliquée par tout ce qu'il a écrit au cours de ses articles, signifie que des parties considérables du Pentateuque n'ont pas Moïse pour auteur et ont été ajoutées à son œuvre longtemps après lui. Ce serait le cas pour beaucoup des lois, soit rituelles, soit civiles, que contiennent l'Exode, les Nombres et surtout le Lévitique. Du Deutéronome tout entier Moïse n'aurait fourni que « le canevas, mais un grand canevas : une main postérieure y ajouta le cadre et les développements » (*Science catholique*, mai, p. 606).

« Cette théorie n'est pas admissible. Je ne dis pas qu'elle soit hérétique, car elle n'a jamais été l'objet d'une condamnation expresse de l'Église. C'est assez qu'elle soit contraire à

[1] *Scrutamini*, p. 1-2.

[2] *Études*, 5 janvier 1897, p. 121.

toute la tradition catholique, comme elle l'est en effet, pour qu'elle soit à rejeter. Les raisons par lesquelles M. Ermoni essaie de la justifier sont d'ailleurs faibles : ce sont des arguments de la nouvelle critique auxquels on a depuis longtemps répondu, et qui n'ont pas plus de force que ceux qu'il a lui-même réfutés.

« M. Ermoni a commis une erreur plus grave que toutes les autres en écrivant ceci (*Science catholique*, avril, p. 466) : « Quand même on nierait intégralement l'authenticité du Pentateuque... on ne tomberait pas dans le crime d'hérésie. » Cette négation radicale qu'il ne fait pas sienne heureusement, serait bien une hérésie, car elle contredit des affirmations formelles de l'Écriture, qui attribuent *expressément* à Moïse divers morceaux du Pentateuque[1]. »

Comme des *Semaines religieuses* se mettaient à enregistrer ces condamnations, M. Ermoni écrivit un « mot d'explication » dont il sollicita la publication dans les *Études* où on l'avait presque traité d'hérétique. Le Père Brucker, directeur de la revue refusa de l'imprimer ; car, enfin, si tous les auteurs qui croient avoir à se plaindre de ce périodique y réclamaient des insertions, savez-vous, il ne resterait bientôt plus guère de place pour les rédacteurs...

Moins combatif que le Père Fontaine qui naguère sommait la *Revue du Clergé Français* d'insérer une rectification[2], M. Ermoni se contenta de publier ses observations dans la *Science catholique*[3]. « Pourquoi, demandait-il, ne pour-

[1] *Ibid.*, p. 122-123. L'article du P. Brucker se termine ainsi : « Si méritoire que soit son travail par bien des endroits, nous ne saurions le recommander sans les plus fortes réserves, mêlé qu'il est d'idées aussi hasardeuses, pour ne rien dire de plus. »

[2] *Rev. du Cl. fr.*, juin 1901.

[3] Numéro du 15 février 1897.

rait-on pas dire en France, ce qu'on dit en Allemagne, en Angleterre, en Belgique? ». « Sommes-nous obligés de suivre la tradition dans une question d'authenticité? Il faut pourtant que nous sortions de ces équivoques générales et en venions à des principes précis et rigoureux... »

Le Père Brucker ne répliqua pas : c'était bien impossible. Néanmoins, M. Ermoni, quoi qu'il en ait dit, venait de se rendre coupable d'un grand « crime » aux yeux des conservateurs français. En essayant de réfuter les systèmes de Wellhausen et de Robertson Smith, il les avait exposés loyalement ; or, jusque-là, leurs réfutateurs, M. Vigouroux et le Père Brucker les avaient exposés, *more ecclesiastico*, surtout « très prudemment[1] ».

Quelques mois après, les catholiques tenant à Fribourg leur quatrième Congrès scientifique international reconnaissaient aussi solennellement que possible la solution critique relative à cette question si débattue. Un mémoire d'un savant anglais, M. le baron Friedrich von Hügel, montra ce qui était « communément admis », à savoir que l'Hexateuque est composé de quatre grands documents : le Jéhoviste ou Jahvéiste (J), l'Elohiste ou Ephraïmite (E), le Deutéronomiste (D), le Code sacerdotal (P).

Une des tactiques des exégètes conservateurs était de présenter les travaux sur la distinction de ces sources comme absolument arbitraires et contradictoires. D'après

[1] Voy. Vigouroux, *De l'authenticité du Pentateuque, Réponse aux objections de M. Wellhausen* (Extrait de *La Controverse et le Contemporain*, Lyon, juillet-août 1887). — Brucker, *Les objections contre l'origine mosaïque du Pentateuque* dans les *Études*, mai-juillet 1888.

les observations de M. von Hügel, il n'en serait point ainsi. Voici en quels termes il posait la question :

« On dit souvent que la critique n'a ni stabilité ni unanimité. Mais ici, comme en toute science vivante, les points qui s'établissent successivement ne font que donner lieu à la découverte d'autres points à discuter, et ces derniers points changent toujours sans que pour cela les premiers soient mis en doute. Or, ce sont ces derniers points dont on entretient le grand public, car les premiers sont de plus en plus sous-entendus par les érudits dans leurs débats. Prenons Jean Astruc. Voilà qu'en 1753 il découvre les documents A (notre P et E) et B (notre J). J'ai calculé que, dans les onze premiers chapitres de la Genèse, il y a 137 versets qu'il attribue à A (P)[1]. Or, de ces versets, Kautzsch, en sa belle *Bible allemande* de 1896, attribue encore toujours 110 1/2 à P. C'est-à-dire que 140 ans de critique ont laissé plus de 4 sur 5 des conclusions les plus importantes du fondateur intactes. En 1798, Ilgen découvrit le *second Elohiste* (notre E). J'ai calculé que, dans les quinze chapitres de la Genèse cc. XXI-XXXV, il attribue 112 versets à son nouveau document[2]. Kautzsch, en 1896, *loc. cit.*, lui attribue encore 96 pleinement, 2 comme J E. C'est-à-dire que 100 ans de critique ont laissé 2 sur 3 des conclusions en ce point, le plus difficile de l'analyse documentaire, intactes. Quant à l'unanimité, que l'on parcoure les tables de l'analyse des sources données par Holzinger, en son *Einleitung*[3] où sont données pour chaque verset de l'*Hexateuque* les attributions de Dillmann, Wellhausen, Kuenen, Budde, Cornill, et l'on trouvera qu'il y a unanimité sur tous les grands points, souvent même pour les détails. Ou bien que l'on prenne la liste chez le Dr Briggs[4] : des 45 critiques Allemands, 10 Français, 6 Hollandais, 22 Anglais, 20 Américains, qui actuellement

[1] Voy. la table donnée par Cornill, *Einleitung*, 1891, p. 18.

[2] Voy. la table dans Westphal, *Les sources du Pentateuque*, 1888, I, p. 205, n° 3.

[3] *Einleitung in den Hexateuch*, Leipzig, 1893.

[4] *The Higher criticism of the Hexateuch*, édit. 1897, p. 144.

vivants, sont tous en union essentielle quant à l'analyse de l'*Hexateuque;* et que l'on pèse bien le fait que le D[r] Green, en tâchant de construire une liste analogue d'anticritiques, n'a pu produire, de son côté, que 4 travailleurs professionnels sur l'Ancien Testament. Les noms de Bissel, Meade, Vos et Green sont-ils de la première classe? Et 4 contre 125, est-ce que cela ruine l'unanimité morale et pratique de la critique sobre et sincère? Et les nombres seront à peu près les mêmes sur la question du développement de la loi. Ici encore, il y a unanimité morale à l'égard des trois types de la loi : *Livre de l'Alliance* (J-E), *Deutéronome* (D), *Code sacerdotal* (P), le premier représente la forme primitive, et le *Deutéronome,* en sa forme actuelle, devant dater de l'âge de Manassès et de Josias. La différence des opinions porte uniquement sur la question du degré auquel ces trois lois nous transmettent des formules déjà anciennes; sur celle des rapports précis entre le *Deutéronome* et le *Code sacerdotal*, et sur la date de ce dernier[1]. »

Le Père Lagrange prit la parole après M. de Hügel. Le directeur de la *Revue Biblique* s'était fait depuis 1892 une réputation d'exégète. La première année de son périodique avait paru faible et timide; aux yeux de quelques-uns de ses collaborateurs, il ne devait guère s'élever au-dessus des autres organes de controverse religieuse[2]. La seconde année montra que la rédaction se renseignait et même qu'elle s'affranchissait continuellement d'un certain nombre de vieilles idées. L'encyclique *Providentissimus* la fit rentrer dans les sentiers battus, mais elle en sortit très respectueusement lorsque les théologiens et les exégètes, à force de commenter le document pontifical, en eurent faussé

[1] Von Hügel, *La méthode historique*, p. 25-26.

[2] Voy., par exemple, t. I, p. 456-462, l'article intitulé *Clergé anglican.*

le sens. Vers 1896, il était clair que le Père Lagrange et ses collaborateurs, tout comme François Lenormant, les abbés Robert et Loisy, le baron de Hügel, entrés dans la carrière pour défendre les idées traditionnelles contre la science, avaient été convertis par elle. Que des laïques ou des prêtres eussent capitulé et, dans leur bonne foi, se fussent rangés à la cause qu'ils voulaient combattre, assurément c'était grave, mais si respectables qu'ils fussent, leur autorité, pour nombre de catholiques, n'était rien à côté du prestige d'un froc et d'un capuchon. Aussi le Congrès se disposa-t-il à entendre le savant dominicain avec frémissement. On sentait que le moment était solennel, que la parole de l'orateur prévaudrait, que s'il abandonnait la thèse traditionnelle, on le suivrait, et qu'il aurait la gloire d'avoir accompli un mouvement tournant d'importance capitale.

Le Père Lagrange considéra la question du dehors, annonçant l'intention de la traiter, plus tard, en soi et à fond. Il déclarait qu'il était nécessaire de prendre d'abord cette première position et, pour se mettre tout de suite à l'abri des attaques, il se présenta nécessairement comme un homme de juste-milieu. Il fallait, disait-il, se garder et d'hypercriticisme et d'hyperconservatisme.

« Les théologiens catholiques, ajoutait-il, doivent se tenir en garde contre ce double excès. Attendre tranquillement que les systèmes adverses se soient ruinés mutuellement, c'est ne pas comprendre que si les reconstructions sont fragiles, la négation s'affermit de plus en plus. Suivre aveuglément un système à la mode pour montrer que les catholiques, eux aussi, font œuvre

de critique, c'est sacrifier étourdiment au goût de l'indépendance. La critique n'est pas tout, il y a la discipline des âmes. Mieux vaut ignorer un détail littéraire que de mettre en péril le principe d'autorité dont nous vivons. L'Église ne procède jamais d'une manière révolutionnaire. Mais il semble que le moment est venu où l'on ne peut plus rester dans l'inaction sans compromettre le salut des âmes, sans éloigner de l'Église des forces intellectuelles qui lui sont encore attachées ; il semble qu'à marcher en avant, on peut en gagner beaucoup d'autres. Allons donc en avant, mais avec respect. Avant d'aborder le problème, nous devons savoir dans quelle mesure cela est permis. Nous avons donc à résoudre d'abord certaines questions préjudicielles : les raisons qui ont empêché jusqu'à présent les catholiques d'aborder l'examen des sources du Pentateuque, ces raisons sont-elles décisives ? »

Et l'auteur examinait ces raisons préjudicielles : la rédaction des Livres saints, l'évolution législative, le témoignage de la Bible, la tradition, la valeur historique. Peut-être le savant théologien n'insistait-il pas suffisamment sur un point très important : les conceptions très nettes qui se sont établies chez les catholiques sous l'influence directe des déclarations du concile de Trente. Néanmoins si l'exposé du mémoire n'était ni absolument complet, ni décisif, un juge compétent a déclaré qu'il renfermait « beaucoup de neuf, des choses qui n'avaient pas encore été dites avec tant d'ampleur, de clarté, d'assurance, ou même qui n'avaient encore, ce semble, jamais été dites par un exégète catholique [1] ».

Le mémoire du père Lagrange fut lu « devant une assistance des plus nombreuses qu'on ait vues dans les sec-

[1] M. Loisy, *Et. bib.*, p. 92.

tions du Congrès ». Il fut accueilli avec des applaudissements chaleureux. Comme personne ne répondit à l'invitation de faire des observations ou de poser des questions sur ce qu'on venait d'entendre, le Père Brucker prit la parole pour exprimer quelques réserves. « Je regrette, dit-il en terminant, de ne pouvoir accepter toutes les conclusions du R. P. Lagrange, — conclusions d'ailleurs indiquées plutôt qu'affirmées par lui [1]. »

Que le Père Lagrange et le baron von Hügel eussent traité cette grave question devant le congrès catholique, il n'y avait là rien que de très naturel. Certainement ils n'avaient rien appris aux membres de la savante assemblée. Mais quand le Père Lagrange s'avisa d'imprimer son mémoire dans la *Revue biblique* du 1er janvier 1898, cette publication fut représentée comme un scandale. On parla de la suppression du malheureux périodique ; et, si elle n'eut pas lieu, c'est sans doute qu'elle aurait accusé trop vivement le manque de cette liberté intellectuelle dont l'apologétique aime tant à se prévaloir. On raconta que désormais tous les articles de l'auteur devraient être soumis à la censure de deux théologiens. Il y eut un fait certain, c'est qu'après avoir été mandé à Rome, *ad audiendum verbum*, il a renoncé à publier la suite de son travail sur le Pentateuque [2].

[1] Le Père Brucker a publié le sens de sa déclaration dans les *Études*, nº du 5 mars 1899, p. 672.

[2] La *Revue biblique* a continué à prospérer. En 1902 elle se publiait à 1200 exemplaires. M. Salomon Reinach à qui j'emprunte ce renseignement (*Revue critique*, 9 juin 1902, p. 458) ajoute: « La diffusion des idées

Ce qui en avait été publié fut soumis à une critique très dure, surtout de la part des jésuites rédacteurs des *Études*[1]. Comme les adversaires de la position savante de l'Hexateuque, ils ne la réfutèrent point sur son terrain ; ils l'envisagèrent du point de vue théologique, en répétant le « Non licet[2] ».

« Le Pentateuque, affirmait le Pere Méchineau, est bien l'œuvre de Moïse. L'attribuer à un autre, c'est commettre une erreur, erreur semblable à celle que l'on commet quand on

de l'exégèse « protestante » dans les milieux catholiques, même les plus humbles, n'a jamais eu d'instrument plus efficace. On en a fait un crime à la *Revue*, qui a récemment cru devoir se défendre par la plume de son directeur, le R. P. Lagrange. « Il est devenu très difficile, écrivait-il « (numéro d'octobre 1901, p. 616), de rendre compte des ouvrages pro- « testants. Parce que nous avons cru reconnaître dans M. Harnack, les « accents d'une âme religieuse, nous avons été flétris en plusieurs lan- « gues par le R. P. Fonck, S. J... Nous ne croyons pas nécessaire « d'opposer une réfutation à chaque point qui paraîtrait choquant pour « les opinions courantes. Les récensions deviendraient impraticables, « et cependant *ce sont les catholiques surtout qui sont intéressés à « savoir quels mouvements en sens divers se produisent dans la critique « protestante.* » On ne saurait mieux dire ni attester plus clairement combien les temps sont changés. L'ignorance et l'incuriosité ne sont plus de mode : voilà pourquoi la critique dite protestante pénètre dans le domaine catholique. Autrefois, on en médisait sans l'exposer; aujourd'hui on l'expose sans se faire un devoir d'en toujours médire. C'est un gain sérieux pour l'honnêteté scientifique en général et pour les études bibliques en particulier. »

[1] Voy. les nos des 5 octobre et 5 novembre 1899. Sur les mémoires de M. von Hügel et du P. Lagrange, et sur les polémiques qui suivent, voy. l'article de M. Loisy, *Opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque* (*Études bibliques*, 2e édit., p. 79-126, et *Revue du Clergé français*, 15 février 1899).

[2] Dans les *Études* du 5 août 1902, p. 402-403, le Père Brucker indique un certain nombre d'ouvrages qui, à son avis, depuis 1852, ont triomphé des objections opposées à l'authenticité mosaïque du Pentateuque. Ce sont ceux de P. de Broglie, Julian, J.-P.-P. Martin, Vigouroux, les articles de Schœbel et ceux des rédacteurs des *Études*.

attribue les livres du Nouveau Testament à d'autres auteurs que les auteurs traditionnellement reconnus ; et ce que le souverain pontife Léon XIII a déclaré de celle-ci, qu'elle était à classer parmi les *portenta errorum*, on peut le dire de celle-là [1]. »

Comme si les théologiens eussent voulu prouver surabondamment qu'il ne s'agissait pas d'une question scientifique, d'une recherche positive, mais bien d'une position confessionnelle, ils laissèrent de côté l'étude du baron von Hügel trop objective pour donner prise à leur manière d'argumenter. Ils avaient peur sans doute de se heurter à des faits brutaux et irréfutables. Ils reprochaient au Père Lagrange de ne pas dire ce qu'il mettait à la place de ce qu'il démolissait, ils déclaraient n'attendre que l'exposition de son système pour le réfuter [2], et ils ne voulaient point voir que le baron von Hügel l'avait établi très suffisamment, et que les livres ne manquaient point où l'on pouvait se renseigner.

Malgré les anathèmes, les critiques, même ecclésiastiques, continuèrent à ne plus utiliser l'Hexateuque qu'en y distinguant les documents. Leur cause aux yeux du

[1] *Études*, nº du 5 novembre 1898, p. 305. — La plupart des critiques indépendants qui font actuellement autorité s'accordent sur deux points : que Moïse a existé et qu'il a joué un rôle important, quoique malaisé à définir, dans les origines du peuple et de la religion israélite ; qu'on ne peut lui attribuer avec certitude aucun morceau du Pentateuque, soit texte législatif, soit récit. La plupart même refusent de lui attribuer le décalogue sous aucune des formes où il se trouve dans la compilation. Quelques-uns seulement pensent, comme Renan, que toute l'histoire de l'Exode et le personnage de Moïse pourraient bien n'être que des fictions légendaires.

[2] Voy. Brucker, *Études*, 5 mars 1899, p. 673 ; Fontaine, *les Infiltrations*, p. 67.

public était gagnée, mais le public gardait l'impression qu'il y avait là un conflit entre la science et la théologie[1].

Quant au congrès catholique international qui suivit celui de Fribourg et fut tenu à Munich en 1900, le dernier du siècle, « les appréhensions » en étaient venues à un tel point qu'on jugea « prudent de supprimer la section des sciences scripturaires[2] ».

[1] Il va sans dire que l'apologétique de la chaire, garda jusqu'à la fin du siècle son assurance sur ce sujet. « Les cinq premiers livres de la Bible, connus sous le nom de Pentateuque, ont été rédigés par Moïse, selon le témoignage unanime de l'antiquité hébraïque. Tout ce que la critique libre penseuse a essayé pour ébranler la force de ce témoignage, trente-cinq fois séculaire, est sans valeur. Les arguments qu'elle invoque ne reposent que sur des sophismes que nous avons nous-mêmes réfutés dans notre ouvrage : *Jésus-Christ attendu et prophétisé*, auquel je vous renvoie. » Frémont, *Les origines de l'univers*, p. 175.

[2] Le P. Durand, *Études*, 20 novembre 1901, p. 424. — La section fut répartie entre celles des sciences religieuses et des *orientalia*, et dans celle-ci on lut une dissertation rétrograde sur l'authenticité du Pentateuque.

XVI

(1898-1899)

Les Frères ennemis. — La comédie de quinze ans. — Le concessionnisme, tactique ou sincérité? — L'encyclique au clergé de France.

Le plus grand résultat du Congrès de Fribourg fut de dessiner très nettement les partis et de les mettre aux prises. Il n'en restait plus que deux, les conservateurs et les progressistes, ceux qui disaient : « il faut bien voir les faits », ceux qui criaient : *Non licet! non possumus!* Les uns étaient surtout des critiques, les autres surtout des théologiens. Les arguments d'ordre différent ne pouvaient convaincre les adversaires auxquels ils s'adressaient. Les critiques l'emportaient au Congrès et restaient victorieux dans nombre de discussions particulières; les théologiens le sentirent[1]. La lutte reprit avec une vigueur nouvelle et même avec un caractère nouveau.

Les critiques, dans leur jeune temps, avaient commencé, eux aussi, par être des théologiens. Ils en avaient fait pro-

[1] Voy. Fontaine (*Les Infiltrations*) et Durand (*Études*, n° du 20 nov. 1901, p. 443).

fession, et certes il fallait bien qu'ils eussent pénétré tous les secrets de la dialectique sacrée pour accomplir tant de tours de force dans leurs nombreuses publications. Peu à peu la science les avait gagnés. Ils avaient vu que la théologie ne résout pas autant de problèmes qu'elle le croit ; la critique leur était apparue plus belle, la critique qui prouve ce qu'elle avance et avoue souvent qu'elle ne sait pas. Ne jugeant point que les faits fussent inconciliables avec les définitions des conciles de Trente et du Vatican, de la meilleure foi du monde, avec les splendides illusions de la jeunesse et le zèle sacerdotal le plus louable, ils avaient essayé d'établir l'harmonie. Peu à peu ils s'étaient éloignés de leurs confrères, et même — l'encyclique *Providentissimus* ne permet point d'en douter — de la direction de Pierre.

Leurs anciens frères imbus de l'esprit et de la méthode théologiques étaient restés dans la tradition et certainement pouvaient se glorifier de leur loyalisme. Au fur et à mesure que les critiques se séparaient d'eux, et faisaient des prosélytes, il leur apparaissait de plus en plus utile de montrer qu'ils biaisaient, qu'ils s'écartaient de l'enseignement commun et autorisé.

De vieux comptes à régler et les incidents récents amenèrent une déclaration de guerre, et ce fut une guerre de frères ennemis. Le ton dont les critiques parlèrent des théologiens, leurs expressions comportèrent une si grande extension qu'ils semblèrent atteindre, sinon la sainte théologie elle-même, du moins la très vénérable théologie scolas-

tique. Ils ne disaient pas que les principes des dogmatiques étaient faux, on pouvait entendre qu'ils étaient seulement mal appliqués, et cependant le lecteur ordinaire, n'arrivant guère à démêler quel meilleur parti on en pouvait tirer, restait fort perplexe sur la valeur de ces grands principes. On semblait vouloir du dogmatisme, mais dépourvu des conditions qui lui sont depuis si longtemps traditionnelles qu'elles pourraient bien être essentielles. On semblait s'acharner et s'irriter dans des transpositions impossibles. Quelques critiques considéraient la science de leurs adversaires comme une vieille outre à demi dégonflée, d'enveloppe encore assez résistante, mais que de petits coups d'épingle implacables achèveraient de mettre par terre. Et, ce qui était plus exaspérant, la manière dont les progressistes développaient leurs sentiments, donnait aux yeux du simple spectateur un caractère presque irréfutable, évident, à la proposition formellement énoncée par M. Loisy : « Les exégètes catholiques ne peuvent pas faire que la théologie d'autrefois soit la science d'aujourd'hui. »

Les dogmatiques étaient affolés. Ils ne réfutaient pas leurs adversaires sur le terrain scientifique, ils cherchaient des textes théologiques qui permissent de les écraser. Ils les dénonçaient publiquement comme infectés de protestantisme. Dans leurs conversations privées, ils les représentaient tantôt comme de véritables calvinistes, tantôt comme préparant un schisme. Ils faisaient aux autorités ecclésiastiques un devoir de conscience d'étouffer l'ennemi sans lui permettre d'articuler une parole ; elle eût été un

blasphème contre la vérité, et une tentation pour les auditeurs. Bien plus, on dénonçait tant d'opinions comme rationalistes que les spectateurs étaient tentés de croire qu'on attaquait tout exercice de la raison et qu'on réclamait l'anéantissement de cette simple logique appliquée, si odieuse sous le nom de « critique ». Il semblait, à lire et à entendre certains gendarmes théologiques, qu'il fût devenu complètement impossible d'être catholique en étant historien impartial, exégète sincère, que le sacerdoce exigeait une mentalité du XIVe siècle ou qu'il fût un état incompatible avec toute idée personnelle, toute conviction scientifique, et que l'hérésie et le schisme étaient une nécessité.

En tout temps les théologiens ont excellé à représenter leurs adversaires comme des hérétiques, des traîtres et des parjures. La cause qu'ils défendent est si sainte qu'un bon zèle les emporte facilement au delà des justes limites et leur bon zèle a été grand en France, au XIXe siècle. Ceux qui ont nié des histoires enfantines ont passé pour des jansénistes et des gallicans[1]. Les esprits rassis savent en prendre et en laisser dans ces qualificatifs, mais les esprits rassis ne sont jamais les plus nombreux. En face de la question biblique bien peu gardèrent leur sang-froid.

Quand de l'ancienne France politique, qui achevait de mourir, se dégageait le régime moderne, il y eut une période de transition d'apparence aussi agitée. Un de ses témoins

[1] Cf. *La controverse de l'apostolicité des Églises de France.*

l'appela « la comédie restaurative de quinze ans[1] » ; il en burina les scènes et les acteurs.

« La vérité, écrivait-il, on peut, aujourd'hui que la postérité est arrivée pour eux, la vérité, on peut la dire à ces partis : c'est qu'ils jouaient tous également la comédie. Les royalistes voulaient le roi sans la charte, et les libéraux voulaient la charte sans le roi. Il n'y avait que cela de vrai, de sérieux, au fond des débats parlementaires ; le reste n'était qu'accident, broderie, parlage. A la fin et après quinze ans de scènes plus ou moins bien filées, les acteurs et les spectateurs se sont lassés de tant attendre, et il a bien fallu lâcher le dernier mot de la comédie. Le roi sans la charte, c'a été les ordonnances, et la charte sans le roi, ça été la Révolution de juillet[2]. »

Après le congrès de Fribourg, il semble que la même impatience ait saisi les théologiens et les exégètes. On croyait entendre les cris : la critique sans théologie, la théologie sans critique. Les théologiens repoussés en appelaient aux ordonnances et s'indignaient de les voir outrepassées.

« Malgré la condamnation portée par Léon XIII, disait dom Chamard de ses adversaires, ils ne craignent pas de saper par la base l'authenticité des Livres saints, sous prétexte qu'en conservant les vieilles raisons *traditionnelles*, on n'est plus à la hauteur des découvertes de la critique historique. Bien entendu ils profitent de leur soumission à l'autorité pontificale, mais c'est pour avoir plus de liberté dans l'interprétation de l'Encyclique, qui a réprouvé le fondement même de leur exégèse rationaliste[3]. »

[1] Timon, *Livre des orateurs*, 2e part., Benjamin Constant.

[2] *Livre des orateurs*, 2e part., Manuel.

[3] Lettre du 29 octobre 1898, publiée dans la *Vérité française*. — Le

Les jésuites rédacteurs des *Études* formulaient leurs accusations avec plus de méthode et d'habileté. Ils rattachaient les travaux de la critique catholique à une hérésie nouvelle et récemment condamnée par Léon XIII :

« On a décoré du nom de *concessionisme* le système, ou plutôt la tendance d'un certain nombre d'écrivains à estomper dans la brume, à voiler, à déguiser tel ou tel point de nos doctrines, ou même à les abandonner volontiers pour perdus, afin de mieux défendre, croit-on, les positions réputées plus importantes, et nous concilier la faveur de nos si « redoutables » adversaires. Le concessionnisme peut être excellent dans la vie pratique ; j'entends par là qu'il vaut mieux parfois se taire ou céder de la rigueur de ses droits, quand, à les exiger, on perdrait son temps et sa peine, ou même davantage. Mais en matière de doctrine, et de doctrine assurée, s'il est parfois plus opportun de se taire, il n'est jamais à propos de mentir à ce qui est la vérité, et c'est aussi naïveté de croire que la diminution des dogmes amènera la multiplication des élus. Dieu savait bien que la prédication de l'enfer, de l'éternité des peines et de tous les mystères chrétiens qui dépassent la portée de l'humaine raison, soulèveraient de véritables tempêtes parmi les intellectuels de tous les temps, et pourtant il les a proclamés, ces mystères, et les a maintenus fermement envers et contre toutes les protestations. Voudrions-nous être plus

Père Fontaine écrivait encore dans la *Science catholique*, n° d'octobre 1901, p. 981 : « Le Souverain Pontife a bien proclamé des principes, indiqué très nettement les directions à suivre, condamné les tendances contraires. Mais les exégètes de la nouvelle école prétendent n'être nullement atteints par ces documents dont ils se gardent de contester la valeur, si bien que les interventions pontificales sont demeurées, du moins à ce point de vue, sans efficacité... Il y a loin, bien loin, d'une acceptation en quelque sorte impersonnelle, générale, de principes et de directions qui s'adressent à tous, à l'application pratique qu'il faudrait s'en faire à soi-même. » — Cf. *Études*, t. LXXVIII (5 mars 1899), p. 670, des plaintes analogues du P. Méchineau, et Mgr Turinaz, *Les périls de la foi* (1902).

sages que Dieu ? Et sommes-nous en droit de changer quelque chose à la synthèse des doctrines qu'il nous a lui-même présentées ? Evidemment non. Par conséquent, pas de concession de doctrine ; ce doit être une loi, comme c'est un principe absolu.

« On se souvient, du reste, que le Souverain Pontife, dans sa récente lettre *Testem benevolentiae*, adressée à S. E. le cardinal Gibbons, a stigmatisé l'erreur de ceux qui « soutiennent qu'il est opportun, en vue de mieux attirer les dissidents, de laisser dans l'ombre certains événements de la doctrine, comme étant de moindre importance, ou de les atténuer de telle sorte qu'ils ne conserveraient plus le sens tenu constamment par l'Église ». Toute la première partie de ce grave document sur ce qu'on a appelé l'*Américanisme*, est à méditer par ceux qu'un zèle assurément bien intentionné, mais que nous croyons imparfaitement éclairé, porte à céder sans cesse des doctrines reconnues et enseignées dans l'Église[1]. »

Peut-être eût-il été importun de demander à ceux qui posaient ainsi la question de définir exactement ce qu'ils condamnaient comme concessionnisme biblique. Pour l'abbé Moigno, le Père Brucker diminuant le déluge à l'universalité ethnographique eût été un concessionniste. Le Père Brucker combattit l'abbé Motais, un concessionniste qui restreignait le cataclysme au groupe principal de l'humanité. L'abbé Motais aurait pris la plume contre M. de Girard, un concessionniste qui ne noyait que la Chaldée. Quels sont les vrais concessionnistes ? et ceux-là seuls, en ce sujet, ne le seraient-ils pas, qui — s'il en reste encore — prennent au pied de la lettre, dans sa forme actuelle, le récit génésiaque, ou bien qui déclarent le déluge un mythe ? Et cependant les dénonciateurs les plus éloquents du con-

[1] Méchineau. *L'autorité humaine* (1899), p. 7-9.

cessionnisme ne se rangent ni à l'une ni à l'autre de ces deux opinions intransigeantes. D'un autre côté l'intransigeance peut être regrettable. En refusant des concessions, les cardinaux auteurs de la condamnation de Galilée ont compromis la théologie. Par ailleurs qu'y a-t-il de plus ridicule que les concessions variées et continues de certains exégètes à la géologie sous le nom de jours-époques? Néanmoins leurs auteurs ont été d'abord tolérés, puis fortement encouragés[1].

Quoi qu'il en soit du concessionnisme biblique lui-même, le chef de la prétendue hérésie concessionniste était M. l'abbé Loisy. Depuis son exclusion de l'Institut catholique, il avait cessé de publier des livres et même sa revue l'*Enseignement biblique*. Il s'était remis à l'étude, obscur et tranquille, et seuls, les érudits en lisant ses comptes rendus de livres d'exégèse dans la *Revue critique* savaient qu'il n'était pas mort. Un peu plus tard il écrivait sous différents pseudonymes dont « certaines personnes » avaient trop d'intérêt à pénétrer le secret pour qu'il pût être gardé.

Le plus connu de ces noms fut d'abord M. Isidore Desprès. M. Desprès semblait un curé-doyen, ancien professeur au petit ou au grand séminaire diocésain, féru de théologie et de philosophie, averti des problèmes de l'exégèse contemporaine et mettant au courant ses confrères. Il les savait

[1] Les nuances du concessionisme varient à l'infini. Tel exégète qui se fait imprimer considère MM. Fouard et Vigouroux, non pas comme de simples concessionnistes, mais comme des rationalistes. Il n'ose cependant pas les attaquer *quoniam veritates diminutæ sunt a filiis hominum* et le voilà concessionniste lui-même.

ombrageux et peu renseignés, aussi leur ménageait-il discrètement les informations et les leur offrait-il fortement étendues de périphrases, de circonlocutions, d'euphémismes. Les conservateurs les plus intransigeants en étaient presque touchés. « M. Loisy, disait le Père Fontaine, aurait intérêt à se soigner toujours comme il le fait quand il prend ce pseudonyme. Nous aimerions à le voir continuellement sous les traits de M. Després[1]. » Et cependant souvent le révérend père jésuite ne se montrait pas tendre pour Isidore.

Il soupçonnait sans nul doute qu'il signait aussi Firmin[2] et, pour lui, comme pour son école, les articles de Firmin étaient un objet d'indignation et de scandale. Pour les gens non prévenus ou non renseignés, M. Firmin devait être un professeur d'Université catholique vulgarisant son cours. Il était probablement plus jeune que le respectable M. Després, mais leurs idées présentaient de grandes analogies et comme leurs articles paraissaient dans la *Revue du Clergé français*, elles se constataient très facilement. Au fond Firmin-Després était un théologien, mais de l'école de Newman, et les conservateurs considéraient Newman comme un néophyte, comme un « minimiste ».

Quelquefois Firmin mettait de côté ses considérations apologétiques et son style prudent. Il s'appelait alors Jacques Simon et se présentait comme un arrière petit-neveu

[1] *Les infiltrations*, p. 144, note.

[2] Il paraît que ce ne fut qu'à la fin d'octobre 1901 que le Père Fontaine eut « la complète certitude » de l'identité de Firmin (*La Science catholique*, n° de novembre 1901, p. 1058).

de Richard, spirituel, bien informé. Il écrivait dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, périodique aussi bien famé chez les savants laïques que mal vu des conservateurs ecclésiastiques.

Enfin toutes les quinzaines et quelquefois plus souvent la *Revue critique* donnait des comptes rendus signés de M. Loisy. Mais ses adversaires, ceux qui attaquaient continuellement Firmin et Després, parlaient rarement de Jacques Simon et semblaient ignorer totalement le collaborateur de la *Revue critique* : c'est que sous ces deux dernières signatures leur orthodoxie ne trouvait que des constatations troublantes, des faits brutaux qu'il était plus expédient de méconnaître complètement que de réfuter.

Pourtant seul un aveugle parti-pris ne pouvait pas voir que, sous les signatures de M. Loisy, il n'y avait qu'un seul homme, un prêtre, très préoccupé de sa foi et très soucieux de l'honneur de son saint corps.

Il n'en était pas moins vrai qu'en tant que théologien, dans les mentalités fictives d'Isidore Després et de Firmin, M. l'abbé Loisy avait tourné le sens de l'encyclique *Providentissimus*. Que le savant exégète se soit jamais fait illusion sur la signification réelle du document pontifical, ce serait naïveté de le penser ; mais il le traitait comme nombre de théologiens traitent les textes des conciles, en les prenant en eux-mêmes et sans considérer l'esprit dans lequel ces textes ont été conçus, ou bien comme les légistes traitent les prescriptions qui rencontrent trop de

difficultés dans la pratique; il essayait, et pensait essayer très loyalement, de créer une jurisprudence plus large que la loi. Il n'était pas le seul dans son cas; et, dans le même temps, on pouvait encore plus facilement constater que nombre de prélats, très orthodoxes en matière biblique, tournaient plus complètement encore les enseignements de l'Église sur le *Syllabus*. Jamais on n'a plus usé qu'au XIX[e] siècle de l'adage *Rome a parlé, la cause est finie*, mais il y a toujours eu loin de la formule à son application. La parole de Rome ne revêt pas souvent les formes brèves et extrêmes qui obligent ou à se soumettre ou à sortir de l'Eglise. Les directions pontificales sont ordinairement exposées et commentées dans de longs documents. Comme les discussions théologiques présentent le plus souvent une gamme d'opinions très variées, que les tenants de chaque position comptent dans leurs rangs des dialecticiens subtils et convaincus, ils n'ont point de peine à présenter sous des points de vue différents, un enseignement que tout homme dépourvu de préjugé déclarerait très net et très ferme. Enfin la direction du pape peut se heurter à un courant si puissant, tomber dans des circonstances si extraordinaires, qu'il faille la répéter pour lui acquérir son effet.

Cette nécessité s'imposait très clairement quelques années après la publication de l'encyclique. Aussi quand, en 1899, le bruit se répandit que le Saint-Père écrivait une lettre au clergé de France, tout le monde pensa qu'elle renfermerait, selon l'opportunité, au moins quelque allusion

à la question scripturaire. Et, en effet, le document pontifical lui consacrait le paragraphe suivant :

« Au sujet des saintes Écritures, nous appelons de nouveau votre attention, vénérables frères, sur les enseignements que Nous avons donnés dans notre Encyclique *Providentissimus Deus*, dont nous désirons que les professeurs instruisent leurs élèves, en y ajoutant les explications nécessaires. Ils les mettront spécialement en garde contre des TENDANCES INQUIÉTANTES qui cherchent à s'introduire dans l'interprétation de la Bible et qui, si elles venaient à prévaloir, ne tarderaient pas à en ruiner l'inspiration et le caractère surnaturel. Sous le précieux prétexte d'enlever aux adversaires de la parole révélée l'usage d'arguments qui semblaient irréfutables contre l'authenticité et la véracité des Livres saints, des écrivains catholiques ont cru très habile de prendre ces arguments à leur compte. En vertu de cette ÉTRANGE ET PÉRILLEUSE TACTIQUE, ils ont travaillé de leurs propres mains à faire des brèches dans les murailles de la cité qu'ils avaient mission de défendre. Dans notre Encyclique précitée, ainsi que dans un autre document [1] nous avons fait justice de ces dangereuses témérités. Tout en encourageant nos exégètes à se tenir au courant du progrès de la critique, nous avons fermement maintenu les principes sanctionnés en cette matière par l'autorité traditionnelle des Pères et des conciles et renouvelés de nos jours par le concile du Vatican [2]. »

[1] Lettre au ministre général des Frères mineurs, du 25 novembre 1898. — « Que l'on n'accorde pas trop de crédit à des opinions nouvelles qu'il vaut mieux craindre, non pas parce qu'elles sont nouvelles, mais parce qu'elles déçoivent généralement par une apparence et un semblant de vérité. Un genre d'interprétation hardi et trop libre a été adopté çà et là, même par ceux qui auraient dû le moins s'y laisser prendre ; on applaudit parfois à des interprètes ennemis du catholicisme, dont l'esprit mal équilibré altère les saintes lettres plus qu'il ne les éclaircit. » Sur ce document, voy. *Études*, t. 78, l'article du Père Méchineau intitulé : *Un avertissement de Rome à quelques critiques et exégètes catholiques.*

[2] Encyclique aux archevêques, évêques et au clergé de France, 8 septembre 1899.

En pesant les termes dont se sert la lettre du pape, il est à craindre que ceux qui l'ont renseigné sur le clergé de France ne lui aient point découvert la situation dans sa gravité. Il s'agissait beaucoup moins de tactique que de réalité, beaucoup moins de concessionnisme que d'objectivisme. Vers 1881, quand l'abbé Amélineau menait une campagne apologétique, à côté de M. Vigouroux[1], il ne faisait aucune concession, il défendait l'authenticité mosaïque du Pentateuque, sans finasseries, avec les principes réputés les plus sûrs, la franchise la plus louable, puis à un moment, on l'avait vu se retirer, doutant de la justesse de sa cause. Il se peut que des apologistes aient cru devoir user d'habileté dans le désir d'enlever leurs arguments à leurs adversaires. Mais pour beaucoup des prêtres qui s'intéressaient à la controverse biblique, la question n'était pas de savoir ce qu'ils répondraient aux objections de leurs paroissiens libres penseurs, elle était de savoir ce qu'ils croiraient eux-mêmes. Les conceptions antiscientifiques, sur lesquelles avait été élevée leur foi, croulaient et ils cherchaient à les remplacer par une base scientifique. Par exemple, on leur avait enseigné le dogme comme lié à la croyance dans l'origine récente de l'humanité, ils voulaient l'adapter à la croyance d'une antiquité plus reculée. Dans les nombreuses difficultés que soulevait cette question, se trouvait celle de concilier le dogme de l'infaillibilité de l'Écriture avec la

[1] Cf. *Les lettres chrétiennes*, mai-août 1881, études sur « l'authenticité de la Genèse d'après les monuments égyptiens ». — M. Amélineau, sécularisé, est devenu professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes.

suppression totale de la chronologie biblique, comme avec la suppression totale de toute foi à un déluge. Que le curé Després, auteur de concessions condamnables, n'ait jamais été ébranlé dans sa foi, cela ressortait clairement de la lecture de ses articles. Mais parmi ses confrères, d'aucuns le lisaient pour sauver leur foi à eux, pour se reconstituer un système du monde, se donner les informations viriles et personnelles de tout homme cultivé.

Bien qu'elle restât au-dessous de la véritable situation, la lettre du pape n'en renfermait pas moins une direction très ferme et très nette. Elle blâmait la nouvelle exégèse, et cette nouvelle école n'était point si obstinée qu'elle ne le sentît parfaitement. Després écrivit :

« Les critiques avaient pensé voir la nécessité de fonder l'étude de la Bible sur une base scientifique, persuadés que l'histoire biblique ne deviendrait intelligible à nos contemporains que si elle leur était présentée réellement comme une histoire. Croyant à la nécessité d'une rénovation de l'exégèse catholique, ils ont cru à sa possibilité, et ils se sont mis en devoir de l'effectuer. Leur volonté a été généreuse, bien que le fruit de leurs efforts paraisse maintenant détruit. Ils se conformeront, selon leur conscience, aux directions pontificales ; et l'avenir seul pourra dire à quoi leurs travaux auront servi.

« A l'heure présente, ils ne sont pas qualifiés pour défendre les positions que Léon XIII leur reproche d'avoir abandonnées, ni pour faire valoir des preuves qu'ils ont naguère déclarées fragiles. Les théologiens qui se flattent de n'avoir jamais rien cédé à la critique n'ont qu'à suivre les progrès de celle-ci, comme le Souverain Pontife le leur recommande, tout en soutenant les opinions dites traditionnelles ; ils ont déjà perdu trop de temps à combattre, en les dénaturant souvent, les conclu-

sions des critiques catholiques. Une besogne plus urgente leur est maintenant dévolue : exposer avec une parfaite sincérité l'état actuel de la critique biblique chez les protestants ; démontrer par les faits que toutes les conclusions de cette critique sont arbitraires, et que la science de la Bible tient encore tout entière dans son commentaire théologique [1]. »

« Il se retire sous sa tente, s'écria le Père Fontaine, et comme testament il trace, non sans ironie, à l'adresse des théologiens un programme qu'il sait être irréalisable et qui porte à faux sur un certain nombre de points. Singulière manière de se conformer à ces directions pontificales dont le but direct est de provoquer les efforts et l'union de tous, pour le relèvement et le progrès des études ecclésiastiques dans notre pays [2]. »

M. Loisy ne s'était pas retiré. Il continuait, il n'avait jamais cessé de travailler au relèvement et au progrès des études ecclésiastiques. Il écrivait toujours dans la *Revue critique*, et dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. Ce que l'encyclique avait foudroyé, c'étaient les théories apologétiques résumées et un peu perfectionnées par l'excellent M. Després. Celui-ci n'avait qu'à disparaître sans retour. Quant à M. Firmin, si on pouvait croire que sa plume était endommagée, du moins il était à espérer qu'en savant professeur, il la rajusterait et proposerait une herméneutique plus réussie.

[1] Isidore Després, *La lettre de Léon XIII au clergé de France et les études d'Écriture Sainte* (dans la *Revue du Clergé français*, n° du 1er juin 1900, p. 17).

[2] *Les infiltrations*, p. 78. Voy. dans *Études*, 20 novembre 1901, p. 447, une appréciation semblable formulée par le P. Durand.

La condamnation formelle de la nouvelle exégèse réduisit le nombre de ses partisans déclarés. Quelques-uns s'en détachèrent, attendant en silence l'homme providentiel, l'Augustin ou le Thomas d'Aquin qui rétablirait la synthèse.

D'autres achevèrent une évolution qu'ils avaient déjà commencé après l'encyclique *Providentissimus*. Tout en s'accommodant dans leur for intérieur des conclusions les plus avancées, les plus hypothétiques, les plus aventurées de la critique, ils écrivirent contre elle des réquisitoires indirects, rédigés quelquefois d'après une méthode d'apparence scientifique; bien plus, ils réclamèrent des condamnations de personnes, leurs anciens maîtres et amis.

Les conservateurs tentèrent de s'arrêter au point où ils en étaient arrivés dans les concessions et même de faire machine en arrière. Le Père Fontaine prit un grand air de libéralisme pour déclarer que l'on peut reculer « l'apparition du premier homme jusque vers huit mille ans avant Jésus-Christ ». La proposition n'eut pas de succès. Le sulpicien Guibert avait admis comme date extrême de l'âge conjectural de l'humanité environ 18 000 ans; l'abbé Duilhé de Saint-Projet avait dit de 15 à 20 000; le professeur de géologie de l'Institut catholique disait 30 à 32 000... Enfin, celui-ci voulant « encadrer sans peine tous les faits relatifs au développement de la vie à la surface de notre planète », parlait de 800 000 siècles [1]... Pour élever une digue, bien plus, pour faire remonter le fleuve vers sa source, il était trop tard.

[1] Lapparent (A. de), *Le Globe terrestre*, 1899, t. III, p. 59.

XVI

(1900

Le conflit entre l'enseignement scientifique et l'enseignement ecclésiastique. — Une tentative d'apologétique; sa condamnation. — Un problème. — Le bilan des exégètes catholiques, — « La crise de la foi. » — L'irréfragable vérité.

A la fin du XIXe siècle, l'homme avait à peu près reconstitué l'histoire de sa planète, de sa faune, de sa flore. Des pièces manquent encore dans ce chartrier nouvellement reformé. Elles se retrouveront sans doute. Le classement, en se complétant, pourra changer, des interprétations se modifieront, mais le sens en est nettement tracé et nombre de conceptions traditionnelles que l'apologétique s'est acharnée à défendre comme capitales sont irrémédiablement condamnées.

Le clergé de France n'en avait point pour cela beaucoup modifié son enseignement, et peut-être cette attitude est-elle grosse d'événements pour l'avenir. Par exemple, le gamin de Paris qui récitait son catéchisme était tenu de dire que le monde a été créé quatre mille ans avant Jésus-Christ. Il savait, par ce qu'il apprenait à l'école

primaire, que ce n'est pas vrai. Ainsi dans le temps même où l'on essayait de poser en son intelligence les fondements de la foi, on lui fournissait les données capables de lui faire remarquer qu'elle était en conflit avec la science [1].

Des cours d'apologétique s'étaient organisés dans l'enseignement secondaire ecclésiastique. Les manuels qui y servaient de livres de texte présentaient des thèses dont ceux qui les expliquaient n'étaient plus sûrs ou même qui semblaient ruinées par la critique. On insistait particulièrement sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque, on la représentait comme la base de la religion, de telle sorte que l'étudiant qui, au sortir du collège, feuilletait quelque vulgaire livre de référence, comme la *Grande encyclopédie*, voyait que cette prétendue base était minée. Il se heurtait à des arguments dont il n'avait jamais entendu parler. Peut-être d'ailleurs le conflit avait-il commencé pour

[1] Dans le compte-rendu qu'il a consacré à la première édition de ce livre (*Études*, 5 août 1902, p. 401), le Père Brucker écrit qu'il n'y a « rien de plus malheureux que des phrases comme » les trois précédentes. « Je ne sache pas, continue-t-il, qu'aucun catéchisme ait jamais enseigné comme un point de *foi* que le monde ait été créé quatre mille ans avant Jésus-Christ... Des assertions aussi imprudentes ne devraient pas se rencontrer dans une étude qui veut être sérieuse, sur la *question biblique*. » — Aucun lecteur, ce me semble, ne peut penser, après les pages 137 sqq. et 277, que je présente l'assertion du catéchisme de Paris comme un *dogme* de foi défini. D'un autre côté, que cette assertion soit regrettable comme opinion, c'est, je le reconnais volontiers, un sentiment parfaitement subjectif et qui dépend entièrement de l'idéal plus ou moins consciencieux que se fait un chacun de la véracité et de la sincérité de l'enseignement ecclésiastique et aussi de son opportunité dans un temps où l'instituteur laïque est plus écouté que le curé.

lui au collège. Un arrêt ministériel du 6 août 1898 avait prescrit l'enseignement de notions sommaires de paléontologie. « Le professeur, lisait-on, dans cet ordre, s'attachera surtout à montrer les liens qui unissent les formes anciennes aux formes actuelles, et à mettre en évidence les phénomènes d'adaptation ». « Mettre en évidence ces phénomènes », c'était prêcher le transformisme, doctrine combattue dans le cours d'apologétique, comme hérétique et monstrueusement déraisonnable. L'élève constatait sur ce point un conflit entre deux de ses manuels. S'il comparait le manuel de paléontologie de M. Bonnier ou celui de M. Caustier[1], adoptés dans des petits séminaires, avec le manuel d'apologétique de M. l'abbé Gouraud[2], quel que fût son « bon esprit », il ne devait pas pencher pour la thèse traditionnelle.

Pour l'homme du monde qui eût voulu faire de sa foi et de son savoir une synthèse orthodoxe, nul moyen de se représenter les origines de la religion et l'histoire du peuple de Dieu. Il était facile d'entendre les apologistes français chanter victoire, invectiver Renan, mais n'auraient-ils pas mieux fait de reprendre et de remplacer son œuvre ? Les rationalistes dissertaient de l'antiquité juive d'une manière très spécieuse et qu'on ne réfutait pas. Les protestants ne semblaient plus inquiets. Fidèles au principe du libre examen et de la réforme, ils avaient transposé tout doucement, selon le progrès de la science, leurs vieilles croyances.

[1] *Notions de paléontologie animale à l'usage des candidats du baccalauréat secondaire*, Paris, Nony, 1899.

[2] *Notions élémentaires d'apologétique chrétienne*, Paris, Belin, 1889 ; voy. p. 367, 375.

L'œuvre apologétique de l'un des leurs, Auguste Sabatier, quels que soient ses défauts, avait eu le mérite de causer une émotion générale, une émotion partagée même par la grande université de France, devenue si sceptique en face de l'apologétique sentimentale et finassière des catholiques[1].

Plus encore que ses fidèles auxquels il ne demande qu'une foi implicite, le prêtre était privé de sa synthèse du monde et sentait le conflit entre l'enseignement traditionnel qu'il avait reçu et les découvertes modernes. Il n'avait point où prendre les éléments d'une reconstitution et d'une défense appropriée à son époque et à ses besoins. Quelques pages de l'abbé de Broglie et plus encore de l'abbé Loisy pouvaient fournir quelques jalons, des idées directrices; nulle part une solide esquisse d'un système entier, une réponse courte mais complète.

Les lecteurs de la *Revue du Clergé français* s'imaginèrent tenir l'objet de si grands désirs dans le numéro du 15 octobre 1900. Il contenait une trentaine de pages capitales, la clef de voûte sans doute d'une puissante œuvre apologétique. L'étude débutait ainsi :

« La religion et la suite du peuple de Dieu, nous dit Bossuet, est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse

[1] La seconde de ces épithètes est justifiée par les pages qui précèdent. La première s'applique à l'œuvre de l'abbé Bougaud : *Le christianisme et les temps présents*. Ce traité d'apologétique si vanté, n'a, en ce qui concerne la question biblique, aucune valeur scientifique. Voy. surtout t. III, ch. III.

proposer aux hommes. » Rien n'est encore plus vrai de nos jours, bien qu'il soit moins facile de trouver « la religion toujours uniforme ou plutôt toujours la même depuis l'origine du monde », et d'affirmer, sans autre explication, qu'on a « toujours reconnu le même Dieu comme auteur et le même Christ comme sauveur du genre humain ».

Les progrès de l'histoire ancienne ont fait que l'on ne sait presque plus rien touchant les cinq premières époques du *Discours sur l'histoire universelle*, « les premiers âges du monde », que Bossuet croyait si bien connaître : Adam ou la création, Noé ou le déluge, Abraham ou le commencement de l'alliance, Moïse ou la loi écrite, la prise de Troie, « arrivée environ l'an 308 après la sortie de l'Égypte, et 1164 après le déluge... »

Si le grand ancêtre des Hébreux a vécu aux environs de l'an 2000 avant notre ère, il est plus rapproché de nous que des origines de l'humanité. Les civilisations chaldéenne et égyptienne, pour ne rien dire de la Chine et de l'Inde, existaient depuis vingt siècles avec leurs cultes polythéistes, la durée normale de la vie humaine étant ce qu'elle est aujourd'hui. Ainsi les données chronologiques de la Bible ressemblent maintenant pour nous à un léger filet jeté en guise de pont sur un abîme dont on n'entrevoit pas les limites. Pour nous représenter scientifiquement l'histoire primitive de l'humanité ainsi que l'histoire ancienne d'Israël, nous devons y reconnaître des régions ténébreuses. Disons tout de suite que l'histoire d'Israël est relativement claire depuis Samuel et Saül ; auparavant, en remontant jusqu'à Moïse, quelques points se détachent en demi-jour sur un fond obscur ; avant Moïse et jusqu'à Abraham on discerne vaguement dans l'ombre quelques figures indécises ; avant Abraham, c'est la nuit complète. Les premiers chapitres de la Genèse, ne nous apprennent pas et ne veulent pas nous apprendre dans quelles circonstances l'homme et la religion firent leur entrée dans le monde, ni comment ils s'y comportèrent au cours des âges préhistoriques. Ces chapitres nous font seulement entendre que l'homme parut sur la terre par la volonté et la vertu de Dieu, en qualité de créature ; que ce fut

dès l'abord une créature désobéissante et moralement déséquilibrée, que Dieu néanmoins veillait sur l'humanité en ces temps reculés, comme il a fait plus tard, et qu'il la gouvernait selon sa justice et sa miséricorde. Mais, en dépit de toutes les lacunes qu'il faut admettre dans notre cadre, une autre « suite de la religion » peut être établie qui, pour être moins rigoureuse en apparence, moins simple dans sa construction, moins extraordinaire et plus humaine d'allure que celle de l'ancienne apologétique, ne laisse pas d'être la même au fond, étant toujours une histoire divine, et de montrer sous un jour plus conforme à leur réalité les origines et le développement de la révélation.

Firmin était l'auteur de cet article; quand il ne l'aurait point signé, on l'aurait reconnu à la finesse du style et de la pensée.

Le numéro suivant de la *Revue*, au lieu de la suite de l'étude, portait la lettre suivante :

ARCHEVÊCHÉ
de
PARIS
—

Paris, le 23 octobre 1900.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

La *Revue du Clergé français* a publié, dans le numéro du 15 octobre, un article ayant pour titre : *La religion d'Israël. Ses origines*, et portant à la dernière page la mention *à suivre*.

Cet article est en contradiction avec la Constitution *Dei Filius* promulguée dans le concile du Vatican ; il est pareillement en contradiction avec les règles données par le Souverain Pontife Léon XIII pour l'interprétation des Livres de la sainte Écriture dans l'Encyclique *Providentissimus Deus*.

Nous en interdisons la publication dans la *Revue du Clergé français*.

La présente lettre devra être imprimée en tête du premier numéro de novembre.

Veuillez agréer, Monsieur le secrétaire, l'assurance de mon sincère dévouement.

† François, card. RICHARD.
Arch. de Paris.

Le secrétaire de la *Revue*, M. l'abbé Bricout, s'empressa d'adhérer à la sentence du cardinal. L'auteur de l'article garda le silence et ses adversaires le lui ont reproché. Qu'il se fût mis en contradiction avec les définitions dogmatiques du concile du Vatican, il ne le croyait probablement pas plus après qu'avant la lettre qui le frappait. Il ne pensa pas sans doute devoir abjurer des erreurs qu'on ne lui signalait pas, ni donner des explications qu'on ne lui demandait pas. Et comme il n'avait jamais, depuis dix ans, répondu aux attaques innombrables dont il était l'objet, il observa, en cette occasion, devant le public, la même attitude, espérant probablement de l'avenir une meilleure appréciation de ses efforts [1].

[1] Les attaques de certains conservateurs contre le savant exégète étaient alors très vives. Vers 1891, ils parlaient haut de la science et du talent de M. Loisy, mais, au fur et à mesure qu'il s'éloigna des thèses qu'ils espéraient lui voir défendre, les louanges diminuèrent. Des gens qui savent l'hébreu et même d'aucuns qui l'ignorent, en arrivèrent à prétendre que c'est lui qui ne le savait pas. Comme disait M. Brunetière à propos de Renan : « c'est une plaisanterie qui ne manque jamais son effet en France. » — Voici un échantillon de la polémique : «.... M. Loisy chevauche, lui, à travers le vaste champ de nos Écritures, saccageant au hasard des circonstances les dogmes essentiels de la Révélation, sans reconnaître d'autres règles que celles de sa philologie légèrement hébraïsante qu'il applique trop souvent selon ses caprices » (le Père Fontaine, *Science cathol.*, oct. 1901 p. 979).

Au jugement de beaucoup de spectateurs l'acte du cardinal mettait trop en relief l'existence du conflit, conflit théorique entre la science et le catholicisme, conflit pratique des ecclésiastiques savants avec les gardiens de la doctrine traditionnelle [1]. Cet éclat fut amoindri par la publication d'une lettre de l'archevêque d'Albi à son clergé. Sans la moindre allusion aux circonstances, dans le très noble style épiscopal de convention, le prélat glorifiait l'apologétique critique, reprenait quelques-unes des thèses vulgarisées par l'abbé Loisy et présentait notamment la distinction des documents élohistes et jéhovistes, comme le fait le plus clair, et le plus accepté du monde [2]. Un « problème ecclésiastique » se posait alors, plus poignant que celui qui a tant troublé le XVIIIe siècle : lequel croire de l'archevêque de Paris ou de l'archevêque d'Albi ? ou encore, dans quelle proportion est-il vrai le mot de M. Brunetière : « Le progrès scientifique et intellectuel ne consiste peut-être qu'à transformer en vérités courantes et banales des idées qui

[1] Sur cette condamnation, le Père Durand dit : « Au sens de plusieurs on eût trouvé des choses plus condamnables encore dans les articles antérieurs du même auteur sur la Révélation et ses preuves », et il renvoie à la *Revue du Clergé français*, 1er janvier et surtout 15 mars 1900 (*Études*, n° du 20 nov. 1901, p. 446).

[2] *Lettres au clergé* de son diocèse *sur les études ecclésiastiques*; 5e lettre, *l'Apologétique et la critique biblique*, Albi, 1901. A en croire un écrit plus récent encore, l'Église elle-même aurait en effet accepté cette distinction. Voici le témoignage du Père Fontaine : « L'Église qui met sur un pied de parfaite égalité le récit jéhoviste et le récit élohiste de la création, qui les explique et les complète l'un par l'autre, etc. ». *Les infiltrations protestantes. Un Dieu corporel* article de la *Science catholique*, n° d'octobre 1901, p. 969.

furent, à leur heure, originales, téméraires et blasphématoires[1] » ?

Firmin était tué par la petite lettre du cardinal comme Després l'avait été par la lettre du pape. Jacques Simon lui-même disparut. M. l'abbé Loisy prit la résolution de ne plus rien publier sous des pseudonymes et de ne plus s'occuper d'apologétique. « Contraint, pour ainsi dire, à se réfugier sur le terrain de la science, il entend s'y tenir, non par indifférence pour les questions théologiques et pour les intérêts de l'Église dont il s'honore d'être membre, mais parce que la situation que certaines personnes ont voulu lui faire devant l'opinion catholique exige de lui cette attitude réservée[2]. »

[1] Réponse au discours de réception de M. Hervieu. — M. Brunetière a pris position dans la *Question biblique* en donnant raison à Bossuet contre Richard Simon. Comme il a déclaré (*Études critiques sur la littérature*, série V, p. 83) que l'argument en faveur de l'authenticité des prétendues œuvres mosaïques tiré de l'identité du Pentateuque des Juifs et de celui des Samaritains n'était pas « indigne d'un honnête homme », M. l'abbé Margival, le dernier historien de Simon, lui a répondu : « Sans doute et l'on en convient bien volontiers, Bossuet a pu ignorer de très bonne foi que le schisme samaritain, constitué après Néhémie, vers la fin du v[e] siècle, ne jetait aucune espèce de lumière sur la composition du Pentateuque, que les témoignages des rabbins et des Pères manquaient de signification et de portée, que le Pentateuque, scrupuleusement étudié, contenait en lui-même de très suffisantes révélations sur son origine. Aujourd'hui, le doute même en ces matières n'est plus possible, et tout ce qu'on peut permettre à l'honnête homme, c'est à savoir, n'est-il pas vrai? à celui qui « ne se pique de rien », pas même de son ignorance, c'est de se taire sur des questions qui, manifestement, lui sont étrangères. » *Op. cit.*, p. 336. — « S'il est vrai que Bossuet eût décidément gain de cause devant le commun des lettrés, ce n'est peut-être pas pour R. Simon qu'il faudrait le regretter davantage. » p. XXVIII.

[2] *Les Mythes babyloniens*, avant-propos, p. v.

La victoire restait aux conservateurs. Le progressisme que personnifiait M. Loisy était réduit au silence en apologétique, mais ses fondements scientifiques n'en restaient pas moins irréfutés, et la synthèse catholique n'en reparaissait que plus difficile à reconstituer. Aussi les plus éclairés des conservateurs se rendaient-ils parfaitement compte de la gravité de la situation et se livraient-ils à des constatations mélancoliques. L'un d'eux décrivait ainsi la situation des exégètes catholiques :

« L'outillage des études orientales et biblico-critiques sort presque en entier des officines hétérodoxes ou incroyantes de l'Allemagne et de l'Angleterre. Textes polyglottes, dictionnaires, traités d'archéologie, grammaires des deux Testaments, concordances, commentaires historiques à jour : les protestants ont tout cela à profusion ; tandis que de notre côté c'est la pauvreté, et, sur plus d'un point, la pénurie. Pas une édition classique du texte original de l'Ancien Testament ; il faut en dire autant pour le texte critique des Septante et du Nouveau Testament, — Scholz étant démodé. Il n'est pas jusqu'à la récension critique de notre Vulgate latine, dont nous n'ayons laissé l'entreprise à l'évêque anglican Wordsworth [1]. »

[1] *Études*, n° du 20 nov. 1901, p. 455-456, article du P. Durand. Ce jugement très absolu ne semble point d'accord avec l'énergique affirmation de Léon XIII, citée chapitre x, p. 166 : « Pour quiconque est de bonne foi, l'Église n'a jamais et en aucune façon manqué de prévoyance ; toujours elle a fait dériver utilement sur ses fils les sources de la divine Écriture... elle y a fait concourir tous les genres de travaux, sans avoir jamais eu, sans avoir besoin aujourd'hui, qu'on vienne l'y exciter du dehors. » — « Le jury de l'Exposition universelle de 1900 rendit lui-même hommage à la Faculté [de théologie catholique de Paris] en attribuant deux médailles d'argent, l'une à M. l'abbé Vigouroux pour ses travaux sur les saintes Écritures, l'autre à Mgr Graffin pour ses publications syriaques, les seules qu'il ait décernées dans cette catégorie d'études. » Mgr Péchenard, *op. cit.*, p. 112.

Quant à l'état d'âme du public, un autre dogmatiste conservateur l'appréciait ainsi :

« Il est hors de doute, que les esprits sont plus enclins à recevoir les conclusions de la critique qu'à s'en tenir à la tradition de la théologie. Pourquoi dissimuler ce péril ? On le constate, il est vrai, dans les conversations plus que dans les écrits. En est-il moins grave ? Même parmi les prêtres, la foi dans l'autorité divine de la Bible est ébranlée ; chez plusieurs elle est chancelante. Le doute semé par la critique pousse et s'affirme tout bas ; la négation est toute prête et menace d'éclater. » « Le criticisme biblique sévit sur les âmes avec non moins de violence que le scepticisme positiviste et kantien. C'est peut-être la plus redoutable crise de nos croyances [1]. »

L'auteur de ces appréciations semble trop généraliser ce qu'il appelle « le doute semé par la critique ». Les résultats de la critique à la fin du siècle n'étaient encore à peu près connus que dans la partie du clergé la plus instruite. Le clergé paroissial et surtout le clergé rural l'ignorait. Il vivait dans la sérénité que donnait le *manuel biblique* de M. Vigouroux. On lui avait tant répété, au séminaire et depuis, que ce livre contient le maximum des concessions permises, l'exposé de toutes les difficultés, le plus grand degré de clarté et d'information qui se puisse donner à eur solution !

Les ecclésiastiques étaient d'autant moins portés à s'occuper de la question qu'ils savaient que « l'évêché » ne tolérait pas les hardiesses sur ce terrain. Peut-être ne comptait-on en moyenne que deux prêtres sur vingt à s'in-

[1] H. Gayraud, *La crise de la foi*, p. 106, 115.

téresser aux débats bibliques : l'un se déclarait acharné défenseur de la tradition, l'autre ouvert aux idées nouvelles. Entre ces deux personnages un choc se produisait souvent aux réunions ou aux conférences ecclésiastiques. La discussion tournait promptement à l'aigre et aux mots vifs. Le traditionniste traitait son adversaire d'hérétique, et l'autre, bien que son antagoniste fut vieux, quelquefois très vieux, finissait par lui répondre en des termes peu flatteurs pour son intelligence ou son information. L'assistance restait muette, embarrassée, désireuse de ne point se compromettre, jugeant le jeune vraiment bien téméraire, mais souhaitant tout de même qu'il eût raison, puisqu'on n'aurait plus à discuter avec M. Homais sur la pomme d'Adam et la baleine de Jonas[1].

[1] Sur l'enseignement courant du clergé paroissial on trouvera facilement en chaque diocèse, des documents authentiques dans les publications officielles de l'évêché concernant les conférences ecclésiastiques, ou les programmes d'examen des jeunes prêtres. Un prêtre du diocèse de Rouen a publié en 1898-1900 des *Questions d'Écriture sainte* se rattachant à ce dernier genre. Naturellement le Pentateuque est présenté comme l'œuvre de Moïse, sans qu'il soit traité de l' « hypothèse documentaire ». On ne la mentionne qu'à propos du *Livre de Josué* et on dit en note : « Signalons au moins l'étrange hypothèse émise par le R. P. Lagrange. Elle renouvelle en grande partie le système proposé par Richard Simon, dans son *Histoire critique du V. T.* ouvrage condamné par l'Église (décret du 9 fév. 1683)... Sans doute, c'est dans le louable but de combattre sur leur terrain les exégètes rationalistes que le docte religieux fait ces concessions à la libre pensée. Singulière tactique qui livre à l'ennemi les remparts dans l'espoir de mieux défendre la citadelle ! Le système qu'on a appele *le concessionisme à outrance* aux idées du jour par trop naturalistes, a pour résultat certain de jeter le trouble dans la défense catholique, sans aucun espoir de ramener à la vérité un seul de nos adversaires » (t. I, p. 56). A propos de l'*Ecclésiaste* dont on revendique la paternité pour Salomon on lit la note suivante : « Les savants jésuites allemands qui publient le grand cours d'Ecriture sainte déplorent la témérité avec laquelle plu-

Plusieurs séminaires présentaient une curieuse situation. Ayant cru remarquer, à tort ou à raison, que leurs professeurs d'Écriture sainte ou n'étaient pas très convaincus de ce qu'ils enseignaient, ou commentaient sans goût un manuel dont il ne leur était pas permis de s'écarter, des jeunes gens cherchaient à se former seuls des convictions, à leurs grands risques et périls. Ils s'excusaient avec la pensée du sulpicien Hogan : « Il est inadmissible de laisser ignorer au futur champion de la vraie foi les points faibles ou menacés de la position qu'il devra défendre [1]. » De temps à autre se produisaient des incidents dont les conservateurs se montraient aussi surpris qu'effrayés.

« Il a été constaté, dans telle paroisse, que certain séminariste faisait sciemment et par choix sa lecture d'Écriture sainte dans une Bible protestante. »

« Cet autre, plein de zèle, fait répéter aux enfants les leçons du catéchisme et leur apprend que le serpent, l'arbre de la science du bien et du mal, l'arche de Noë, etc., etc., ne sont point des réalités, mais des symboles qu'on leur expliquera quand ils seront grands [2]. »

La situation semblait encore plus étrange quand on la regardait à la lumière de quelques faits d'outre-mer. Un

sieurs auteurs modernes même catholiques, s'acharnent à battre en brèche l'authenticité de nos Livres saints. « Leurs arguments pour nier « la doctrine traditionnelle sont tellement ineptes, dit le P. Gietmann, « qu'ils nous inspirent la nausée et nous forcent en quelque sorte à sou- « tenir l'enseignement de l'antiquité. » (T. II, p. 36). Qu'a dû penser le prêtre de Rouen quand il a vu le cours d'Écriture sainte commencé dans des principes si solides adopter lui aussi « l'hypothèse documentaire » ?

[1] Hogan, *Études du clergé*, p. 506.

[2] Maignen, *Nouveau catholicisme*, p. 382-383.

sulpicien, M. Hogan, directeur du séminaire de Boston, avait exposé et fait adopter dans le clergé des États-Unis des thèses très libérales[1]. L'un de ses confrères, M. Gigot, professeur d'Écriture sainte au séminaire de Baltimore, écrivait un manuel biblique qui tient compte de l'état actuel de la science, tranchant en cela, par conséquent, avec le manuel devenu classique dans le clergé de France[2].

La mentalité des Français est-elle donc inférieure à celle des Yankees ? Leur âme a-t-elle moins de prix pour les apologistes ? Le catholicisme tendrait-il à être d'une nature différente dans le Nouveau-Monde, même quand il est présenté par des prêtres venus de la vieille France ? Dans de si graves questions laisserait-on place aux affaires de personnalités et de coteries ? Toutes les conjectures sont permises devant un incident comme celui dont fut victime M. Bruneau. Ce distingué professeur du séminaire de New-York, donna en anglais une synopse des évangiles. On la traduisit en français avec l'*imprimatur* du cardinal Richard[3]. A peine le petit livre était-il rendu chez le libraire, qu'on le retirait du commerce.

[1] Voy. bibliographie, p. 313.

[2] Cf. Gigot, *General Introduction to the Study of the Holy Scriptures* (1900), *Special introduction to the Study of the Old Testament*, part I. *The historical Books* (1901), New-York, Benziger.

[3] *Synopse évangélique* (Paris, Lecoffre, 1901, in-8, XXIV-195 p.). — Dans un article publié par un sulpicien (*Annales de Philosophie chrétienne*, octobre 1901), une note (p. 21) explique cette suppression par l'accusation portée contre le livre de nier le dogme de l'inspiration divine.

Malgré toutes les entraves, les conclusions de la critique faisaient lentement et sûrement de nouvelles conquêtes. Les orateurs sacrés et les publicistes conservateurs avaient beau tonner contre ceux qui prennent leur mot d'ordre à Genève, en Allemagne ou chez les Anglicans, déclarer que les catholiques de France étaient parfaitement soumis à la direction donnée par Léon XIII aux études bibliques, aussi parfaitement soumis qu'ils l'étaient à ses directions politiques et philosophiques, cette éloquence ne faisait qu'affirmer et envenimer le conflit, que compromettre le souverain pontife. La situation était au-dessus de toute ingérence personnelle. Il n'y avait que les évêques ou des explications papales détaillées qui pussent la régler.

A la fin de 1901, à son retour d'un voyage à Rome, M. Fillion écrivait :

« Nous ignorons ce que Léon XIII fera dans sa haute sagesse ; mais nous savons que l'on s'inquiète à Rome, que l'on s'inquiète au Vatican. Nous avons entendu de nos propres oreilles le Saint-Père se plaindre qu'on ne suit point partout son Encyclique *Providentissimus Deus*, et tous les éminents cardinaux auxquels nous avons eu l'honneur d'être présenté ont abordé spontanément le même sujet, affirmant à bon droit qu'on peut faire de l'exégèse scientifique, avec tous les progrès désirables, sans faire de l'exégèse téméraire [1]. »

Quelque temps après, au mois de décembre, à la suite de dénonciations portées devant les congrégations de l'*Inquisition* et de l'*Index* contre la personne et le livre

[1] *Revue de l'Institut catholique*, n° de janvier 1902, p. 54.

récent d'un illustre exégète français, Léon XIII chargeait une commission internationale de savants catholiques de l'étude de la question biblique [1].

Quels que soient les résultats de leurs travaux [2], un fait s'imposait à la fin du XIXe siècle à tous ceux qui ne vivaient pas dans les fictions : la critique scripturaire était sécularisée, devenue positive en France comme ailleurs. Longtemps en Allemagne elle avait été liée à l'hégélianisme, longtemps dans tous les pays les croyances confessionnelles ou le rationalisme l'avaient dominée. Peu à peu et partout elle était devenue de plus en plus libre de tout système, autonome, scientifique.

Un pacificateur, plus fort encore de l'autorité de sa science et de la sûreté de son jugement que de sa dignité d'archevêque, le proclamait au-dessus des polémiques et réclamait « pour les savants catholiques le droit de poursuivre librement leurs études sous la sauvegarde de l'Église ».

« Accordons leur aussi, ajoutait-il, le droit très humain de se tromper quelquefois. L'erreur est une des vicissitudes inévitables du développement de l'esprit : elle est souvent pour le savant sincère, un chemin détourné qui conduit à la vérité, et elle a moins d'inconvénients pour le savant catholique que pour tout autre, car elle ne peut être que passagère chez lui et elle n'engage ni la théologie ni l'Église qui sauront bien, l'heure venue, la redresser.

« Laissons donc à la discussion le temps de faire son œuvre; n'y faisons usage que de procédés scientifiques, et non point

[1] *De Re biblica.*

[2] Voy. la manière dont en augure le P. Brucker, appendice II, p. 346.

de ces invectives ou de ces violences qui témoignent d'un zèle pour l'orthodoxie plus digne de chevaliers errants que de savants consciencieux. D'aucuns s'inquiètent de voir quelques-unes de nos conclusions scientifiques coïncider avec les opinions émises par des savants hétérodoxes ou non chrétiens : ils appellent cela « protestantiser » l'Eglise, la « rationaliser » Ces barbarismes n'empêcheront pas la science d'être une, la certitude de s'imposer à l'esprit de l'homme, et la théologie sérieuse d'accueillir toute vérité d'où qu'elle vienne [1]. »

[1] Mgr Mignot, discours sur *La méthode de la Théologie*, 13 novembre 1901.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

I

Principaux ouvrages consultés.

ADAM (Paul). — *La terre plus vieille que le soleil. Conformité des plus récentes découvertes de la science avec la Bible à propos d'un ouvrage de M. Faye de l'Institut* (Lyon, 1885, in-8°, 23 pp.).

Extrait des nos de mai-juin de la *Revue Lyonnaise.*

ANDRÉ (abbé Ch.-Marin). — *Moïse révélateur ou exposition apologétique de la théologie du Pentateuque* (Paris, Lecoffre, in-12, 1849).

ANDRÉ (Noël). — *Théorie de la surface actuelle de la terre, ou plutôt recherche impartiale sur le temps et l'arrangement actuel de la surface de la terre, fondées uniquement sur les faits, sans système et sans hypothèses,* par M. André, connu, ci-devant, sous le nom de P. Chrysologue, de Gy, capucin, etc. (Paris, 1806, in-8° IV-342 pp.).

L'ouvrage se termine, pp. 315-336, par le rapport de Cuvier à l'Institut, le 11 août 1806.

C'est dans ce rapport que se trouvent les paroles de Cuvier si longtemps répétées par les apologistes, qu'il y a plus de quatre-vingts systèmes de géologie (p. 322), et qu'il est devenu presque impossible de prononcer le nom de cette science, sans exciter le rire (p. 319).

Le livre est une apologie du déluge universel.

ANSELME DE PUISAYE. (Le marquis Hubert d'). — *De l'hébreu comme langue primitive. Essai de conférence* (Paris, Raveau-Dartois, 1880, in-8°, 78 pp.).

— *Lettre au Révérend Père Domenech, des religieux de Notre-Dame de Lourdes* (Argenteuil, 2 octobre 1888, 31 pp. in-8°).

Critique de Fr. Lenormant : *Des origines de l'Histoire.*

— *Le monde païen ou de la mythologie universelle en tant que dépravation aux mille formes de la vérité successivement enseignée par la tradition primitive, le Pentateuque et l'Évangile* (Avignon et Paris, 1858, 3 vol. in-8° formant 2 tomes).

ARDUIN (l'abbé Alexis). — *La religion en face de la science. Cosmogonie. Leçons sur l'accord entre les données de la révélation biblique et les théories scientifiques modernes* (Lyon-Paris, 1877, in-8°, XVI-516 pp.).

ARNOLD (Matthew). — *La crise religieuse* (Litterature and dogma). *Traduction exécutée sous la direction de l'auteur sur la 5e édition anglaise* (Paris, 1876, in-8°, XXXII-374 pp.).

Bibliothèque de philosophie contemporaine.

AUBIN.— *Actualités ou réponses aux objections de la science antichrétienne astronomique, géologique et physiologique du darwinisme*, par l'abbé Victor Aubin, chevalier du Christ et du Saint Sépulcre. Le Mans, 1re édit., 1878, in-12, XII-190 pp., 5 édit., 1882, in-8°, XVI-703 pp.

— *Les mécomptes de la science matérialiste* (Lille, Desclée, 1888, in-8°, 31 pp.).

— *Du transformisme* (Angers, Lachèse, 2e éd., in-8°, 1899, 56 pp.).

AUBRY (le P. J.-B.). — *Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et sur la synthèse des connaissances humaines dans la théologie* (Paris, Retaux, 1894, in-8° XVII-387 pp.).

Tome Ier des œuvres complètes de l'auteur.

« La science prouve péremptoirement les jours-époques (p. 183).»

« Saint Pierre constate l'erreur des savants qui ont ignoré, dit-il, que la parole créatrice a donné à la terre sa consistance dans l'eau et par l'eau, c'est-à-dire a tiré de l'eau les éléments du noyau consistant du

globe, et a formé ce noyau par voie d'eau (p. 190). » L'auteur déclare ensuite, d'après saint Pierre, que le monde sera détruit par le feu et il remarque que « la théorie biblique paraît tout opposée à celle, non pas de la *science constatée*, pas même des savants, mais du temps actuel (p. 209). » « Pour le naturaliste chrétien, c'est la Bible qui posera le premier principe de toute classification des êtres organisés, le critérium sur lequel il les distinguera, par genres, par espèces, et s'il est possible, si les données bibliques vont jusque-là, au moins pour quelques catégories d'êtres, par familles et par groupes (p. 226). »

M. Loisy est désavoué (pp. 55 et 264) comme ayant émis des « théories les plus étranges et les plus dangereuses ».

— *Études sur l'Écriture sainte. La Genèse, les Psaumes, les Épîtres de S. Paul* (Tome VI des œuvres complètes, *ibid.*).

AUTIÉ. — *Abrégé de l'histoire sainte* (Nîmes et Paris, in-18, 1853).

Exemple des livres à l'usage des écoles catholiques. Position traditionnelle, création fixée à 4004 ans avant J.-C., etc.

Le tome Ier consacré à l'Ancien Testament eut, jusqu'en 1896, 17 réimpressions.

BACUEZ (L.). — *Questions sur l'Écriture sainte ou programme détaillé pour servir de guide dans l'étude des saints livres, avec indication des difficultés à résoudre, des recherches à faire et des ouvrages à consulter, à l'usage des jeunes ecclésiastiques et des prêtres du ministère par un directeur du séminaire de Saint-Sulpice* (Paris, Jouby, 1874, 2 vol. in-8°).

Cf. *Dictionnire de la Bible*, art. Bacuez, et *Bibliothèque sulpicienne*, t. II, p. 485-494.

BACUEZ ET VIGOUROUX (abbés). — *Manuel biblique ou cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires.* — *Ancien Testament* par F. Vigouroux, 2 vol. in-12. — *Nouveau Testament* par L. Bacuez, 2 vol. in-12, 1re édit., 1878-79 ; 10e édit., 1897.

BAGUENAULT DE PUCHESSE (Fern.). — *Le catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves.* Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque d'Orléans (Paris, Gaume, 1859, 2 vol. in-12).

Ouvrage d'apologétique classique : le déluge prouvé par la géologie ; preuves des faits bibliques, tirées des traditions et coutumes des peuples ; le zodiaque de Dendérah, etc., etc.

— *Accord des sciences et de la religion* (Orléans, Herluison, 1880, in-8°, 23 pp.).

Extrait du t. IV des Lectures et Mémoires de l'Académie de Sainte Croix.

Coup d'œil sur l'apologétique en 1880 par l'auteur des 2 livres précédents qui s'aperçoit de leur inanité. « A nous qui avions cru jusqu'ici et *aimions à croire que l'Écriture sainte entendait affirmer l'universalité du déluge* aussi bien pour toute la terre qui avait été submergée que *pour tous les habitants* qui en avaient été les victimes, quelques-uns, opposant de nouvelles interprétations, prétendent, etc. » (p. 11).

Bailleux. — *L'Histoire sainte enseignée aux enfants. Récits de la Bible et de l'Évangile* par les abbés Lucien Bailleux, ancien secrétaire aux Facultés catholiques de l'Ouest et Victor Martin, professeur aux mêmes Facultés, docteur ès lettres (Paris, Putois, 1891, in-12, 212 pp.).

J'indique ce livre comme spécimen de ceux qui étaient suivis dans l'enseignement primaire à la fin du siècle, et je le choisis entre beaucoup à cause de la qualité de leurs auteurs. La création du monde est datée de 4004 ans ; déluge universel ; Jonas n'est pas avalé par une baleine, mais par un poisson non spécifié.

Barbet (l'abbé). — *Histoire chronologique de la religion contenant ses principaux faits avec leurs dates précises, depuis la création du monde jusqu'à nos jours* selon le nouveau système adopté par le Conseil Royal de l'Université de France (Paris, 1840, in-18, VIII-288 pp.).

L'auteur dit : « Nous avons suivi la méthode polonaise adoptée par le Conseil Royal de l'Université de France. »

La 1re partie de l'histoire du monde commence à la naissance de J.-C. « Elle comprend 4863 ans. » « En 3309, Noé entre dans l'arche ».

Barbier (l'abbé Eugène). — *La théorie évolutive en face du dogme catholique et de ses formules* (Arras, 1899, in-8°, 32 pp.).

Extrait de la *Science catholique* janvier-mars 1899. — Opuscule consacré à l'examen d'idées émises par M. F. Brunetière dans son article *La doctrine évolutive et l'Histoire de la Littérature*, n° du 15 février 1890 de la *Revue des Deux Mondes*.

Barranger. — *Accord de la Bible et de la géologie sur les six jours*

bibliques de la création, par A. Barranger, curé de Villeneuve-le-Roy (Bar-le-Duc, 1874, in-8°, 11 pp.).

Système périodiste. — Exemple de la logique de l'auteur : « Voici quatre âges du monde donnés par des érudits bien différents, par quatre chronologistes séparés par des siècles : d'abord par les premiers traducteurs, les Septante, 4387 ans ; ensuite par un érudit du XII[e] siècle [Honorius d'Autun], 6058 ; par Bossuet, 5878 ; puis enfin par un docte de l'Institut [Beudant], 6810. Or, ces quatre chronologies, à des distances si espacées, avec des données si abstraites, diffèrent trop peu entre elles pour n'être pas tout près de la vérité ! C'est en tout cas, un quadruple démenti imposé à l'éternité de la matière par la théologie, l'histoire et la géologie !!! » (Les points d'exclamation sont de Barranger.)

Barruel (l'abbé Aug.). — *Les Helviennes ou lettres provinciales philosophiques* (Paris, 1823, 6° édit., 4 vol. in-12).

La 1[re] moitié de ce travail parut en 1781, la seconde en 1788. Il fut très en faveur sous la Restauration.

Bartolo (Chanoine Savaltore di). — *Les critères théologiques. La valeur de la raison dans le catholicisme*... ouvrage traduit de l'italien par un prêtre de l'Oratoire de Rennes, sur la 2[e] édition revue et améliorée par l'auteur (Paris, Perrin, 1889, XVI-382 pp.).

L'édition italienne parut avec *l'imprimatur* du cardinal Alimonda, archevêque de Turin ; la traduction française avec celle du vicaire général de Rennes. L'ouvrage fut approuvé par le cardinal Manning, l'évêque Héfélé, etc., et mis à l'index le 14 mai 1891.

Les pp. 283-292 traitent spécialement des Saintes Ecritures.

L'auteur y développe ces thèses : « Dans les livres de la Sainte Écriture, l'inspiration a été à son degré maximum lorsque l'hagiographe a traité des doctrines de foi ou de morale, ou raconté des faits en connexion avec ces doctrines... L'inspiration est à son minimum dans les matières d'ordre extra-religieux, et ce minimum d'inspiration ne garantit pas l'infaillibilité de la coopération humaine... L'inspiration ne s'étend pas à la Vulgate. »

Bassinet (A.-J. de). — *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée par figures au nombre de 614, avec explications tirées des Saints Pères* (Paris, 1804-6, 8 vol., in-8°).

Batiffol (M[gr] P.). — *Six leçons sur les évangiles* (Paris, Lecoffre, 1897, in-12, 132 pp.).

Premières leçons d'un cours d'histoire ancienne de l'Église, prononcées en 1897 à la section de l'enseignement supérieur des jeunes filles de l'Institut catholique de Paris.

BELÈZE (G.). — *Petite histoire sainte* (Paris, Delalain, in-16).

Livre admis pour les écoles primaires par le ministre de l'Instruction publique (1849) et approuvé par 49 archevêques et évêques. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale lui assigne 74 réimpressions. Un paragraphe est intitulé : *Jonas dans la baleine* et une vignette représente en effet le cétacé derrière le prophète. — Bélèze a édité une autre *Histoire sainte* qui eut 40 réimpressions.

BERGIER (l'abbé). — *Dictionnaire de Théologie* (2e édit., revue et corrigée avec le plus grand soin, Besançon, 1830, 8 vol., in-8°).

La première édition est de 1788 ; l'auteur mourut en 1790. — Les différentes éditions de son livre (cf. Catal. gén. de la Bibl. Nat.) peuvent servir de point de repère pour constater l'évolution de la science scripturaire, par exemple aux mots, jour, déluge, Pentateuque, etc.

BERTHET (Mlle M.). — *Essai d'interprétation de quelques mythes bibliques. Le mythe d'Abraham* (Paris, Maisonneuve, 1894, in-8°, 24 pp.).

Extrait de la *Revue de linguistique et de philosophie comparée*, 15 janvier 1896.

BERTI (Domenico). — *Il processo originale di Galileo Galilei, pubblicato per la prima volta* (Roma, 1876, in-8° CXXXVIII-169 pp.).

BOISSONNOT. — *Le cardinal Meignan*, par l'abbé Henri B., son secrétaire intime (Paris Lecoffre, 1899, in-8° 558 pp.).

BONALD (Victor de). — *Moïse et les géologues modernes ou le récit de la Genèse comparé aux théories nouvelles des savants sur l'origine de l'univers, la formation de la terre, etc.* (Avignon, Séguin, 1835, in-18, XIV-300 pp.).

Ce livre parut si excellent aux traditionnistes qu'on le mit immédiatement à la portée des Espagnols, « la nation théologique » : *Moises y los geologos o la relacion del Génesis comparada à las nuevas teorias de los sabios*, etc., traducido por don Fernando Bielsa (Paris, libreria de Rosa. 1836, in-16, XV-591 pp.).

Bourdais (P.). — *Le Berceau de l'humanité* (Paris, Leroux, 1882, in-8°, 239 pp.).

Thèse pour le doctorat en théologie. — Le berceau fut le plateau de Pamir. — L'auteur était professeur à la Faculté de théologie d'Angers.

Brandi (S.-M.). — *La Question biblique et l'encyclique* « Providentissimus Deus » *traduit de l'Italien* par M. l'abbé Ph. Mazoyer, du clergé de Paris. Ouvrage revêtu de l'Imprimatur du Maître du Sacré-Palais (Paris, 1895, in-12, 245 pp.).

L'opuscule italien du père Brandi, S. J., n'est qu'une refonte de ses articles parus dans *La Civiltà cattolica*, t. IX de la 15e série, 1894. On sera moins étonné de la faiblesse critique de ces articles si on se rappelle comment, à cette époque, la direction de *La Civiltà* se laissa prendre aux mystifications de Léo Taxil.

Broglie (l'abbé Aug.-Paul de). — *Les prophéties et les prophètes d'après les travaux du Dr Kuenen* (Compte rendu du troisième Congrès scientifique international des catholiques, 2e sect., sc. relig., Bruxelles, Schepens, 1895, p. 136-178).

Analysé et critiqué par le bollandiste Delehaye dans la *Revue des questions scientifiques*, Bruxelles, juillet 1895.

— *Les progrès de l'apologétique, leur nécessité et leurs conditions* (Paris, 1886, in-8°, 35 pp.).

Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*.

— *Questions bibliques. Œuvre de M. l'abbé de Broglie, extraits d'articles de Revues et de documents inédits*, par l'abbé Piat (Paris, Lecoffre, in-12).

— *Religion et critique, œuvre posthume recueillie par l'abbé Piat* (Paris, Lecoffre, in-12, s.d., 2e édit.).

Brucker (le P. Joseph). — *Questions actuelles d'Écriture sainte* (in-8°, Paris 1895, x-329 pp.).

Ces « questions » sont une seconde édition remaniée d'articles parus dans la *Controverse* de Lyon, la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles et les *Études* des jésuites de Paris.

L'ouvrage se divise en trois parties :

1° L'inspiration des écrivains bibliques, p. 1-90.

2° Les principes de l'apologie biblique d'après l'Encyclique « Providentissimus Deus ». p. 91-144.

3° Etudes sur la Genèse. — L'auteur soutient le caractère historique des onze premiers chapitres et l'universalité du déluge pour toute la terre alors habitée, colonisée par les hommes.

Ce livre a été l'objet d'intéressantes récensions par M. Lévesque, P. S. S., dans la *Revue biblique* de 1895, pp. 420-428, et par le P. Corluy, S. J., dans la *Science catholique* d'avril 1896.

Buckland. — *La Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la Théologie naturelle* (Traduction de M. L. Doyère, t. Ier, Paris, 1838 in-8°).

Caussette. — *Le bon sens de la foi opposé à l'incrédulité de ce temps*, par le R. P. Caussette, vicaire général de Toulouse, 3e édition revue d'après les plus récentes objections de la philosophie et des sciences (Paris, Palmé, 1878, 2 vol., in-8°).

Chassay. — *Le Christ et l'Évangile. Histoire critique des systèmes rationalistes contemporains sur les origines de la révélation chrétienne* (Paris, Lecoffre, 1847, 2 vol., in-12).

1re partie : La France ; 2e partie : L'Allemagne. Les abbés Frédéric-Edouard Chassay, professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux, H. de Valroger, A. Noget-Lacoudre, Charles-Marin André, Collard, formaient dans le diocèse de Bayeux un petit groupe apologétique.

Chassay s'efforça notamment dans son livre de répondre aux articles de Quinet.

Chauvin (l'abbé C.). — *Leçons d'introduction générale théologique, historique et critique aux divines Écritures* (Paris, Lethielleux, 1897, in-8°, IX-650 pp.).

— *L'inspiration des divines Écritures d'après l'enseignement traditionnel et l'encyclique* « Providentissimus Deus ». *Essai théologique et critique* (Paris, Lethielleux, 1896, in-8°, XV-230 pp.).

Chevallier (l'abbé). — *L'année religieuse dans la famille d'Abraham ou Chronologie antique retrouvée dans les Traditions et dans la Bible* (Paris, 1873, in-8°, 128 pp.).

Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, mars-août, 1873.

M. Robiou a élevé des objections contre ce travail : *Examen d'un*

système de chronologie proposé par M. l'abbé Chevallier. (*Annales de philosophie chrétienne*, 1875.)

CHOYER (Chanoine René). — *La théorie géogénique de la science des anciens* (Paris, Lethielleux, 1872, in-8°, 160 pp.).

— *Ma brochure et mes critiques* (*Ibid.*, 1873, in-8°, 53 pp.).

— *La géologie sans cataclysmes* (*Ibid.*, 1875, in-8°, XXVI-307 pp.).

CIROT DE LA VILLE (Mgr). — *Essai de Philosophie sacrée ou de l'Écriture Sainte d'après les Saints Pères et la Tradition catholique* (Paris, 3 vol., in-12) ; t. Ier, Dieu, 1874, 327 pp. ; t. II, L'homme, 1879, 337 pp. ; t. III, La Société, 1883, 365 pp.

CLAUSEL DE MONTALS. — *La religion prouvée par la Révolution ou exposition des préjugés décisifs qui résultent, en faveur du christianisme, de la Révolution, de ses causes et de ses effets* (3e édit., Paris, Eyron, 1810, in-8°, IV-215 pp.).

CLOT (l'abbé du). — *La sainte Bible vengée des attaques de l'Incrédulité et justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, avec les monuments de l'histoire, des sciences et des arts, avec la physique, la géologie, la chronologie, la géographie, l'astronomie, etc.* (Lyon-Paris, 1816, 6 vol., in-8°).

L'ouvrage a eu plusieurs éditions. La dernière « enrichie de notes nombreuses » a été publiée par l'abbé Crampon, 4 vol. in-8, Paris, 1875.

CONSTANT (Benj.). — *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* (Paris, in-8°, 1824-1831, 5 vol. in-8°).

CONSTANT (M.). — *Science et révélation ou la conception scientifique de l'Univers et le dogme catholique*, par l'abbé M. Constant, docteur en théologie (Paris, Levé, 1892, in-8°, 166 pp.).

CORLUY (le R. P. Joseph). — *L'inspiration divine des Saintes Écritures. Examen d'une publication récente : De inspirationis Bibliorum vi et ratione, auctore Dr Francisco Schmid.*

Extrait de la *Controverse et le Contemporain*, n° d'octobre 1885, pp. 300-315.

Cosson. — *Révélations sur les erreurs de l'Ancien Testament* publiées par le docteur Charles de Cosson (Paris, 1840, in-12, 215 pp.).

Ce pamphlet biblique a pour auteur « Charles-Louis, duc de Normandie », « l'orphelin du Temple, fils du roi-martyr de France et de Marie-Antoinette » (p. 1). — Le livre eut une suite : *Salomon le sage, fils de David; sa renaissance sur cette terre et Révélation céleste*, publié par M. Gruau de la Barre (Paris, Charpentier, décembre 1841, in-12, 575 pp.).

Crosnier (Al.). — *Souvenirs de l'abbé H. Vollot, professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne* 1837-1868, (2e édit., Paris, Poussielgue, 1900, in-8°, 445 pp.).

Cuvier. — *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal.*

Ce discours a été souvent réimprimé à part (6e édit., revue et augmentée, Paris, 1830). C'est le *Discours préliminaire aux Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, etc., 1821-1825.

Sur ce *Discours* on peut consulter très utilement De Blainville, *Hist. des sciences de l'organisation*, t. III.

Darmesteter (Mary-James). — *La Vie de Ernest Renan* (Paris, Calmann Lévy, 1898, in-16, 328 pp.).

Darras (l'abbé J.-E.). — *Histoire générale de l'Église depuis la création jusqu'à nos jours* (Paris, Vivès, in-8). — T. I, 1862, vi-746 pp., de la création d'Adam, 4963, à la mort de Moïse, 1605. — T. II, 1863, 746 pp. De Josué, 1605, à la destruction du royaume d'Israël, 720, etc.

Debreyne (le R. P.). — *Théorie biblique de la Cosmogonie et de la géologie. Doctrine nouvelle, fondée sur un principe unique et universel puisé dans la Bible.* Ouvrage spécialement destiné au clergé et aux séminaires (Paris, in-8). 1re édit., 1849. 2e édit., 1856, revue et augmentée, xiii-335 pp.

L'auteur se range aux jours de vingt-quatre heures, critique fort le restitutionisme de Buckland et le périodisme de Marcel de Serres ; il admet l'universalité absolue du déluge ; il ne veut pas que l'on se reporte aux autres textes bibliques qu'à la Vulgate (2e édit., p. 200) sans quoi « les hérétiques peuvent se mettre à l'aise en fouillant dans les textes hébreu, syriaque, etc. »

Delsaux. — *Les derniers écrits philosophiques de M. Tyndall*, par le P. Jos. Delsaux, professeur au collège de la Compagnie de Jésus à Louvain (Paris, Baltenweck, 1877, in-12, 190 pp.).

Réimpression d'articles publiés dans la *Revue catholique* de Louvain.

Deluc. — *Lettres sur l'histoire physique de la terre adressées à M. le professeur Blumenbach, renfermant de nouvelles preuves géologiques et historiques de la mission divine de Moïse*, par J.-R. de Luc, citoyen de Genève (Paris, an VI-1798, in-8, cxxviii-406 pp.).

L'éditeur de ce livre fut l'abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice.

Deschamps (Aug.). — *La Nouvelle école antibiblique et l'origine du monothéisme* (Paris, Palmé, 1873, in-8, 94 pp.).

— *Sur la stèle de Mesa, peut-on, au lieu de Chamos, mettre Jéhovah? Données nouvelles sur la religion moabite, offertes à l'apologétique par l'inscription de Dhiban* (*Ibid.*, 1876, 40 pp.).

— *La découverte de la loi et la théorie du coup d'État d'après les derniers travaux* (*Ibid.*, 1878, 60 pp.).

Extraits de la *Revue du monde catholique;* articles polémiques contre Soury, Albert Réville, Renan; l'auteur était vicaire-général de Mgr Meignan.

Desdouits. — *Les soirées de Montlhéry. Entretiens sur les origines bibliques*, recueillis et publiés par M. Desdouits, professeur de physique au collège Stanislas (Paris, Gaume, 1836, in-8, xxxiii-367 pp.).

Position traditionnelle; la chronologie de Moïse, auteur du Pentateuque, est défendue. L'affaire des zodiaques est très longuement expliquée (pp. 296-357). Le fait d'une tradition primitive et générale sur le déluge est affirmé. L'auteur rejette le système des jours-époques de Deluc, pour en admettre un qui se rapproche beaucoup de celui de Buckland.

Desorges (l'abbé). — *Les erreurs modernes* (Paris, Vivès, 1878, in-8°, vii-677 pp.).

Liv. II. La création catholique devant le rationalisme et les sciences naturelles.

Liv. IV. Le positivisme et le darwinisme. Origine simienne de l'homme.

DESSAILLY (l'abbé). — *Le Paradis terrestre et la race nègre devant a science* (Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12, 323 pp.).

L'auteur place le Paradis « sur le beau et majestueux fleuve du Chatt-el-Arab » (p. 312).

« Cette situation ne sera pas seulement une convenance, un honneur dû au roi de la création, ce sera une nécessité qui s'imposait à Dieu pour aider Adam à remplir sa mission de propagation du genre humain.

« De bonne foi, peut-on supposer que Dieu ait placé le berceau de l'humanité ailleurs qu'au centre du monde, dans un point d'où les races, en émigrant, pussent facilement atteindre les extrémités de l'univers ? Ce qu'aurait fait un homme sage et avisé, Dieu aurait-il manqué de le faire ? » (p. 315).

A propos de ceux qui placent le Paradis au plateau de Pamir, M. Dessailly écrit : « Le professeur de l'Université catholique de Paris, M. l'abbé Loisy, peut bien s'incliner devant une pareille logique, et ébranler, en son honneur, l'inspiration de nos livres sacrés. La fière raison gauloise donnera toujours le coup de pied de l'âne à cette science tudesque ; dans son bon sens, elle n'entamera jamais pour elle sa foi catholique » (p. 50).

La dernière citation peut servir à montrer, entre autres choses, comment des traditionnistes impliquaient le critique abhorré, M. Loisy, dans des questions auxquelles il est resté complètement étranger. M. L. n'a jamais, que je sache, situé l'Eden au plateau de Pamir ; sa plus récente publication (*Les mythes babyloniens*, 190 sqq.) le localise dans la région des mythes.

— *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne.* (*Ibid.*, s. d., in-12).

— *L'antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines. Réponse à Mgr d'Hulst* (*Ibid.*, s. d., in-12).

DIDIOT (J.). — *Traité de la Sainte Écriture d'après S. S. Léon XIII* (Paris, 1894, in-12, 256 pp.).

Ce livre a été surtout critiqué par Vacant, *Et. théol sur les constit. du concile du Vatican*, t, I. p. 509-516.

DRACH (Le chevalier P.-L.-B.). — *De l'harmonie entre l'Église et la synagogue ou perpétuité et catholicité de la Religion chrétienne* (Paris, Mellier, 1844, 2 vol. in-8).

Le t. I contient le traité complet de la Très-Sainte-Trinité dans la Synagogue ancienne.

Le t. II l'explication de la prophétie d'Isaïe (VII, 14) et les preuves de la Divinité du Messie tirées des traditions anciennes.

DRIOUX (l'abbé). — *Nouveau cours d'Écriture sainte ou introduction nouvelle à l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament* pour servir de complément à la Bible de Carrières et de Ménochius avec notes (Paris, Berche, 1875, 2 vol., in-12).

DUCHEMIN (P.-Fr.). — *Autorité de l'Écriture dans les questions historiques et scientifiques et tendances de l'apologétique contemporaine* (Coutances, 1890, in-8°, 146 pp.).

Extrait du *Bulletin de l'Académie de S. Thomas d'Aquin fondée à Coutances* par S. G. Mgr Germain.

Cet opuscule s'efforce de réfuter l'abbé de Broglie (*Des progrès de l'apologétique*, 1886), l'abbé Duilhé de Saint-Projet (*Discours au Congrès de Rouen*, 1886 et *Apologie scientifique*), Mgr d'Hulst (*La science de la nature et la philosophie chrétienne*, article paru dans les *Ann. de phil. chr.*, octobre 1885), l'abbé P. Martin (à propos du verset des Trois témoins célestes), Saint-George-Mivart, l'abbé Motais.

DUILHÉ de Saint-Projet. — *Apologie scientifique de la foi chrétienne* 1 vol. in-12, Paris). — 1re édit., 1885, XVI-479 pp., 4e édit., 1897, XXVII-564 pp.

Le P. At, prêtre du Sacré-Cœur, a critiqué ce livre au point de vue traditionniste dans les *Nouv. Ann. de phil. cath.*, t. XVI et XVII (1888).

DUMAX. — *Revision et reconstitution de la chronologie biblique et profane des premiers âges du monde d'après les découvertes de la science moderne et le savant système de M. Chevallier. Étude préliminaire. Les sources et les caractères d'une légitime et véritable chronologie biblique et profane* (Paris, Haton, 1886, in-12 de 119 pp.).

— *Époque antédiluvienne. Étude historique, chronologique et critique où l'on démontre que les* 31 900 *et les* 43 200 *prétendues années des Égyptiens, des Chaldéens et des Chinois, aussi bien que les* 2256 *années des Septante et les* 1307 *années du Samaritain sont des formules différentes du chiffre donné par le texte hébreu de Moïse pour la première époque du monde et qu'elles représentent* 1656 *années solaires de* 365 *jours* 1/4 (Paris, Haton, 1886, in-12, 214 pp.).

— *Deuxième époque dite postdiluvienne. Étude historique, chronologique et critique où l'on démontre : 1° que le déluge doit être rapporté à 4293 ans au delà de l'ère chrétienne ; 2° que la dispersion des peuples se rapporte à l'année 4229; 3° que la période écoulée entre le déluge et la vocation d'Abraham est de 2709 ans* (Paris, Haton, 1886, in-12, 219 pp.).

L'auteur, en 1886, suit encore les anciens bénédictins dans les données chronologiques relatives à l'Égypte et il dit en parlant des synchronismes qu'il établit : « Toutes les dates de ces tableaux sont empruntées à *l'Art de vérifier les dates.* C'est assez dire qu'elles sont authentiques (p. 109). »

— *Troisième époque dite époque Abrahamique* (Paris, Haton, 1886, in-12, 192 pp.).

— *Quatrième époque. Époque du désert, de la terre promise et des Juges* (*Ibid.*, 268 pp.).

Sur ces livres, voy. le compte rendu très élogieux du P. Brucker, *Études*, juin 1888.

— *Deuxième série. De la création de l'homme à J.-C.*, fasc. 1er. *Avant et avec l'apparition de l'homme sur la terre* (Paris, Lethielleux, 1891, in-12, 122 pp.).

— *Adam et les patriarches antédiluviens. La Palestine et les premiers peuples qui l'habitèrent* (*Ibid.*, 1892, 112 pp.).

— *Les anciens empires de la Chaldée et de l'Assyrie* (*Ibid.*, 1893, 443 pp.).

L'ENSEIGNEMENT BIBLIQUE. — *Publication semi-mensuelle* (Paris, Bureaux de la Revue, 44, rue d'Assas).

Le 1er numéro parut en janvier-février 1892 ; le 12e et dernier numéro le 12 novembre 1893.

Cette revue publia l'*Histoire du texte hébreu de l'Ancien Testament*, *Job* (1893), l'*Histoire critique du texte et des versions de la Bible*, les *Évangiles synoptiques* (1892). Outre la publication de deux de ces travaux, chaque numéro contenait une chronique de comptes rendus bibliographiques.

ESTIENNE (Jean d'). — *Comment s'est formé l'univers* suivi de *Sic itur ad astra*. 1re édit., Paris, 1875. 2e édit., Bruxelles, in-12, s. d. [vers 1880], XII-330 pp.

Jean d'Estienne est le pseudonyme de M. Ch. de Kirwan.

ÉTUDES *religieuses, historiques et littéraires publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus.* — Revue fondée en 1856, Paris.

EWERBECK (Herman). — *Qu'est-ce que la Bible d'après la nouvelle philosophie allemande* (Paris, Ladrange, 1850, in-8, VII-665 pp.).

Traduction d'études de Daumer, Ghillany, Lützelberger, Bruno Bauer. Ce livre fait suite à une traduction des ouvrages de Louis Feuerbach par le même auteur et publiée sous le titre : *Qu'est-ce que la religion d'après la nouvelle philosophie allemande* (*ibid.*, VIII-690 pp.).

FABRE D'ENVIEU (l'abbé J.). — *Les origines de la terre et de l'homme d'après la Bible et d'après la science, ou l'Hexaméron génésiaque considéré dans ses rapports avec les enseignements de la philosophie, de la géologie, de la paléontologie et de l'archéologie préhistorique* (Paris, Thorin, 1873, in-8°, XII-500 pp.).

FAVIER (Marius). — *La Bible et la science orientale* (Arras, 1899, in-8, 43 pp.).

Extrait de la *Science catholique*, 1899; la Bible et l'assyriologie, pp. 3-24; la Bible et l'égyptologie, pp. 24-43.

FERRIÈRE (Emile). — *Les erreurs scientifiques de la Bible* (Paris, Alcan, 1891, in-18, 400 pp.).

Introduction. Phases de la formation de la Bible ; cosmogonie ; astronomie, météorologie ; zoologie, botanique, géologie, physiologie, physique. Appendice. Le déluge : exemple de la manière dont s'est formée la Bible actuelle.

— *Les mythes de la Bible* (Paris, Alcan, 1893, in-18, 324 pp.).

— *Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone* (*Ibid.*, in-18, 428 pp.).

FONTAINE (J.). — *De l'Apologétique au XIXe siècle.* Articles publiés dans la *Revue du monde catholique* en 1885 et 1886, réimprimés dans la seconde partie du livre *La chaire et l'apologétique au XIXe siècle. Études critiques et portraits contemporains* (Paris, Letouzey, 1887, in-12, 371 pp.).

— *Les infiltrations protestantes et le clergé français* (Paris, Retaux, 1901, in-12, IX-288 pp.).

Les différents chapitres de ce livre ont paru dans la *Science catholique*, en 1899-1900.

Après la publication de son livre, l'auteur a donné dans la *Science catholique*, 1901-1902, plusieurs autres *Études complémentaires;* l'une intitulée *Un Dieu corporel : la matière préexistant à la création* (oct. 1901). Curieuse lettre explicative dans le n° de novembre suivant.

Fouard. — *Les origines de l'Église chrétienne. Vie de N.-S. Jésus-Christ* (Paris, Lecoffre). 1re édit., 1880, 2 vol. in-8°; 13e édit., 2 vol. in-12.

— *Saint Pierre et les premières années du christianisme* (*Ibid.*). 1re édit., 1886, in-8° ; 7e édit., in-12.

— *Saint Paul; ses missions* (*Ibid.*). 1re édit., 1892, in-8° ; 7e édit., in-12.

— *Saint Paul, ses dernières années* (*Ibid.*). 1re édit., 1897, in-8° ; 4e édit., in-12.

Fourrière (l'abbé). — *Balaam et la mythologie* (in-18, III-120 pp.).

— *Les emprunts d'Homère au livre de Judith* (in-8, III-108 pp.).

— *La mythologie expliquée d'après la Bible* (in-8, 89 pp.).

— *La Bible travestie par Homère, Iliade*. T. I, 1er fascicule, Chants I-III (in-18, 1891, Paris, Roger et Chernoviz, XXIV-158 pp.).

L'abbé Fourrière, curé d'Oresmieux (Somme), croyait qu'Homère a calqué sur la Bible le plan de l'Iliade et de l'Odyssée, que la Bible a été imitée par Hésiode dans la *Théogonie*, par Pindare dans ses odes, par Eschyle dans le *Prométhée enchaîné*, par Sophocle dans *Ajax* et par Euripide dans les *Héraclides* et dans *Ion*.

— *Mythologie et apologétique* (Amiens, juillet 1891, in-12, 91 pp.).

« Cette brochure a valu à son auteur des lettres d'approbation et de félicitations de NN. SS. les archevêques et évêques de Chambéry, de Bayeux, de Dijon, d'Évreux, de Limoges, du Mans, de Nantes, de Mgr Justin Fèvre, etc. » (p. 3).

Foville (P. de). — *Encore les jours de la création, suivi de Das Antliz der Erde* (1884, 62 pp.).

— *La Bible et la Science* (1884, 73 pp.).

— *Les Études naturelles et la Bible* (1877, 41 pp.).

— *Les jours de la semaine et les œuvres de la création* (1882, 52 pp.). Extraits de la *Rev. des quest. scient.*

FRÉMONT (chanoine G.). — *Les origines de l'Univers et de l'Homme selon la Bible et les sciences* (Paris, Berche, 1898, in-12, 322 pp.).

Conférences prêchées à Bourges dans le carême de 1896.

GAINET (l'abbé). — *Accord de la Bible avec les faits de la géologie* (Reims, 1874, in-8, 24 pp.).

— *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament par les seuls témoignages profanes avec le texte sacré en regard ou la Bible sans la Bible* (Paris, Guenot, 1866-1867, 5 vol., in-8).

GAYRAUD (l'abbé H.). — *La crise de la foi; ses causes et ses remèdes* (Paris, Bloud et Barral, 1901, in-12, XIII-235 pp.).

GENOUDE (Ant.-Eug. de). — *Traduction de la Bible* (1820 sqq., 16 vol. in-8).

Cf. *Dict. de la Bible*, art. GENOUDE : « Rien ne saurait montrer comme le succès extraordinaire d'une version aussi faible et aussi imparfaite, à quel bas niveau la Révolution française avait fait tomber en France les études scripturaires, mais aussi combien clergé et fidèles éprouvaient le besoin de s'abreuver aux sources de la révélation. »

GILLY (l'abbé Alfred). — *Précis d'introduction générale et particulière à l'Ecriture Sainte* (Nîmes, 1867-68, 2 vol. in-12).

Cours professé au grand séminaire de Nîmes de 1863 à 1867, par l'auteur, qui s'est fortement inspiré des travaux allemands.
L'auteur est mort évêque de Nîmes en 1895.

GIRARD (Raymond de). — Études de géologie biblique (gr. in-8°, Fribourg) ; t. I. *Le déluge devant la critique historique*, XIII-380 pp., 1893 ; t. II. *Le caractère naturel du déluge*, 286 pp., 1894; t. III. *La théorie sismique du déluge*, 545 pp., 1895.

GLAIRE (J.-B.). — *Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Paris, 6 vol. in-12). 1re édit., 1836, 2e édit., 1843.

Un théologien de Solesmes, dom Lacombe, appréciait ainsi ce livre : « L'abbé Glaire a donné un bon travail, dans lequel, cependant, on regrette de rencontrer trop de tendance vers les exégètes modernes au mépris des anciennes traditions catholiques sur l'interprétation mystique des saintes Lettres. » *Manuel*, p. 136.

— *Les Livres Saints vengés ou la vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes et surtout des mythologues et des critiques rationalistes.* Paris, 1re édit., 2 vol. in-8, 1845, xvi-318; 492 pp.; 3e édit., 3 vol. in-8, 1874, 450-xiv-423-448 pp.

Glaire (l'abbé J.-B.) et M. Franck. — *Le Pentateuque avec une traduction française et des notes philologiques*, etc., t. I, La Genèse (Paris, Blaise, in-8, 1835, viii-320 pp.).

Granclaude (Mgr). — *La chronologie des temps primitifs et la science contemporaine* (1895).

L'auteur fut félicité de son opuscule par les pères Cornély et Ohrand. S. J., et par le père Eschbach, supérieur du Séminaire Français à Rome (Cf. Noël, *Mgr Grandclaude*, Saint-Dié, 1901, in-8°, 91 pp.). Dans ce livre, l'auteur a protesté contre l'hypothèse des lacunes dans les généalogies bibliques, en appelant à toute la tradition. Néanmoins la position traditionnelle a été abandonnée peu après par d'autres conservateurs. Cf. *Dict. de la Bible*, art. *Chronologie biblique*, p. 725.

— *La Question biblique d'après une nouvelle école d'apologistes chrétiens* (Paris, Lethielleux, mai 1893, in-12, 87 pp.).

Réfutation de l'article de Mgr d'Hulst dans le *Correspondant* du 25 janvier 1893.

Guibert (J.). — *Les origines, questions d'apologétique* (Paris, Letouzey, in-8°; 1re édit., 1896; 2e édit., 1900).

Ce livre très modéré a trouvé dénonciateur auprès de l'Index.

Guiraud. — *Philosophie catholique de l'histoire ou l'histoire expliquée*, par le baron Alexandre Guiraud, de l'Académie Française (Paris, Debécourt, 1841, 2 vol. in-8°).

L'auteur s'arrête au déluge qu'il croit universel. Pour la création, il déclare (t. I, p. 67) ne connaître que deux systèmes « les seuls entre lesquels le monde savant des chrétiens se partage » ; ce sont le périodisme et le restitutionisme. Il adopte ce dernier.

Hettinger (Fr.). — *Apologie du christianisme*, traduit de l'allemand par J. Lalobe de Felcourt et J.-B. Jeannin (Paris, 1885, 5 vol. in-8°).

Le 3e volume traite de l'*hexameron* en adoptant le système concor-

diste et en citant Cuvier, Ampère, Marcel de Serres, Boubée, Wiseman, etc. Les informations ne sont pas plus récentes. Au sujet de la chronologie l'auteur écrit : « Les commencements des chronologies grecque, phénicienne, indienne, chinoise, égyptienne, ne remontent certainement pas plus haut que quatre mille ans avant J.-C. Au-delà, plus aucune tradition, si ce n'est celle d'une grande catastrophe (p. 333). »

HOGAN (J.). — *Les études du clergé*. Traduit de l'anglais par l'abbé Boudinhon, avec une introduction de Mgr Mignot (Rome, Pustet; Paris, Lethielleux, 1901, in-8°, 575 pp.).

Articles parus d'abord dans l'*American ecclesiastical Review*, réunis en un volume sous le titre *Clerical Studies* (Boston, 1898). — L'auteur appartenait à la compagnie de Saint-Sulpice. — On peut juger du livre par les extraits suivants :

P. 495 : « Dans notre siècle on a fait davantage pour comprendre la Bible que dans tous les siècles précédents réunis. »

P. 543 : « Un grand nombre d'interprétations de la Bible, longtemps regardées comme sacrées, sont abandonnées par les catholiques aussi bien que par les protestants ; et la série n'en paraît pas encore close. Chaque période décennale est marquée par d'importantes concessions, faites à contre cœur ou de bonne grâce, suivant les tendances des individus et des écoles. »

P. 547 : « Nous comptons parmi nos plus dangereux adversaires des hommes d'un esprit élevé, sincères, très estimables, très instruits, et dont le nom se rattache honorablement au progrès des sciences bibliques. On ne saurait méconnaître le droit de tels hommes à être écoutés, et l'apologiste s'apercevra bien vite qu'à déclamer contre eux, contre la critique et généralement contre les études qui ont abouti à des conclusions qui lui déplaisent, il perdrait son temps et sa peine. Tous les genres d'études sont légitimes, dans leur sphère : celles qui se poursuivent autour de la Bible contribuent puissamment à sa parfaite intelligence. »

P. 548 : « Le progrès des études bibliques et les résultats acquis et désormais indiscutables obligent les théologiens à reconnaître, non sans regret, qu'on ne peut plus tirer de la Bible tout ce qu'on en déduisait autrefois. C'est là une conséquence que beaucoup de protestants croyants envisagent avec effroi. Les catholiques, au contraire, peuvent la considérer sans le moindre trouble. »

HÜGEL (F. de). — *La méthode historique et son application à l'étude des documents de l'Hexateuque* (Paris, Picard, 1898, in-8°, 35 pp.).

Extrait du compte rendu du 4e congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse), du 16 au 20 août 1897, et traduction de *The historical meth and the documents of the Hexateuch*

by baron Friedrich von Hügel. Reprinted from *The catholic University Bulletin.* April 1898 (Washington, D. C., 198-226-VII pp.).

HUMMELAUER (Fr. de). — *Le récit de la Création,* traduit de l'allemand par l'abbé Eck, seule traduction française approuvée, publiée avec le concours et l'autorisation de l'auteur (Paris, Lethielleux, octobre 1898, in-12, 291 pp.).

Cette étude a paru d'abord dans le 3e volume des « Biblische Studien », Fribourg en Brisgau, 1898.

HUXLEY (Th.). — *Science et religion* (Paris, in-12, 1893, 395 pp.).

Publié en français par Henry de Varigny, docteur ès sciences.
L'ouvrage se compose de dix articles de polémique publiés pour la plupart dans *The Nineteenth Century* de 1885 à 1889.

JAMES. — *Du Darwinisme ou de l'Homme singe,* par le Dr Constantin James (Paris, Plon, 1877, in-12, 323 pp.).

Cet ouvrage valut à l'auteur, outre un bref de Pie IX, l'honneur d'être nommé commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Silvestre. Il publia de son livre une édition revue et augmentée sous le titre de *Moïse et Darwin. L'homme de la Genèse comparé à l'homme singe ou l'enseignement religieux opposé à l'enseignement athée* (Paris, Bloud et Barral, 1882, in-12, 452 pp.).
Voici un exemple de la manière : « Avoir pour premier ancêtre un asticot, pour aïeul de seconde main une sardine, pour grand-oncle un marsupiau, pour chef de race un singe et pour juge en dernier ressort un pou, que demander de plus ? » *Moïse et Darwin,* p. 334.

JANSSENS (J.-H.). — *Herméneutique sacrée, ou Introduction à l'Écriture Sainte en général, et en particulier à chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, à l'usage des séminaires,* par J. Hermann Janssens, prêtre du diocèse de Liège, et professeur de théologie; traduit du latin par J.-J. Pacaud ; 1re édit., par Pacaud, 1827, 3 vol. in-12 ; 2e édit., par l'abbé Glaire, 3 vol. in-8°, Paris, Blaise, 1833 ; 3e édit., revue par l'abbé A. Sionnet, membre de la Société asiatique, in-8°, Paris, 1841 ; 4e édit., Paris, Camus, 1845 ; 6e édit., Paris, Périsse frères, 1862, in-8° de XII-436-96 pp.

Le livre de Janssens *Hermeneutica Sacra* parut en 1818 et il eut un compte rendu élogieux dans l'*Ami de la Religion* en 1819; sur la 2e édit. voy. *Ibid.*, n° du 5 janvier 1833, p. 453, une note importante.

Jaugey (l'abbé J.-B.). — *Dictionnaire apologétique de la foi catholique contenant les preuves principales de la vérité de la religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines* (Paris, gr. in-8°; 1re édit., 1889; 2e édit., augmentée d'un supplément, 1891).

Jéhan (L.-F.). — *Nouveau traité des sciences géologiques considérées dans leurs rapports avec la religion et dans leur application générale à l'industrie, aux arts, à l'agriculture*, etc., etc. (Paris, Périsse, 1840, in-12, xv-356 pp.).

Kernaeret (Mgr Jude Chauveau de). — *Les origines. Commentaire sur les cinq premiers chapitres de la Genèse* (Paris, Palmé, 1870, in-8°, ii-310 pp.).

Kirwan (Ch. de). — *Le déluge de Noé et les Races prédiluviennes* (Paris, 1899), in-12, 2 vol., collection *Science et Religion*).

T. I, 63 pp. Le déluge fut-il universel ? t. II, 64 pp. Théorie proposée et races survivantes.

Cette étude a paru dans les *Revues Thomiste, Biblique* et des *Questions scientifiques.*

— *La localisation du déluge et les péripéties de la question. Revue Thomiste*, novembre 1898 et janvier 1893.

Tirage à part de 45 pp. Cet article fut l'objet d'un compte rendu de M. Salomon Reinach dans la *Revue critique* du 6 mars 1899, et M. de Kirwan répliqua dans la Revue Thomiste, par l'article intitulé : *Un adversaire du déluge et de sa localisation. Réponse à M. S. Reinach* (in-8°, 14 pp.).

— *Le transformisme et le programme officiel de paléontologie* (Paris, in-8°, x-20 pp.).

Extrait de la *Revue Thomiste*, septembre 1899.

Klaproth (Julius). — *Asia polyglotta* (Paris, 1823, in-4°, xv-384-121-144-8 pp.).

Klée (Frédérik). — *Le Déluge. Considérations géologiques et historiques sur les derniers cataclysmes du globe* (Paris, Masson, 1847, in-12, 336 pp.).

L'ouvrage parut en danois en 1842, en allemand en 1843, en français

en 1846. La 1re partie (178 pp.) est géologique, la 2e historique. — Outre l'hypothèse que Noé, sa famille et nombre d'hommes se sont sauvés du déluge, le livre contient un assez grand nombre de propositions contraires « à la tradition » et qui expliquent sa mise à l'index. Il dit par exemple que le genre humain a existé des milliers d'années avant le déluge, et remarque que « Caïn, exilé, bâtit une ville, ce qui suppose nécessairement que déjà alors il y avait d'autres hommes que les Adamites, puisqu'on ne peut bâtir de villes sans hommes (p. 195). »

Lachèze. — *Une question du livre de l'Ecclésiastique sur l'ancien système du monde d'après Moïse* (Paris, Lecoffre, 1858, in-8°, 32 pp.).

« Nous appuyant sur la parole sacrée, et suivant le système des anciens, nous vous annonçons de nouveau que la terre est le centre du monde et que tous les globes célestes tournent autour de nous dans des espaces bien moins éloignés... » (*Avant-propos*).

— *Le système du Monde, d'après Moïse, précédé d'une chronologie et de recherches sur la question de la Pâque et contenant des découvertes sur la lumière zodiacale* (Paris, Lecoffre, 1859, in-8°).

Après avoir établi la chronologie biblique (64 pp.) et compté juste 4 000 ans depuis la création jusqu'à la naissance de J.-C., l'auteur examine la date de la Pâque pour déterminer le jour de la mort de N.-S., (pp. 65-75), puis il reproduit l'opuscule antérieur, le fait suivre d'une nouvelle exposition du système *Lumière zodiacale* (35 pp.), d'une discussion sur l'exposition du système du monde de Laplace, et de notes diverses (32 pp.).

Lacombe (dom B.-J.). — *Manuel des sciences ecclésiastiques* (Paris, 1850, in-8°, VI-696 pp.).

Ce livre qui n'est qu'une *bibliographie* (donnant quelquefois des jugements sur les ouvrages signalés) consacre 361 pages à l'Écriture sainte. On peut y constater et la pauvreté de la production exégétique française durant la première partie du siècle, et le manque de science scripturaire du monastère où fut composé l'ouvrage.

Lambert (l'abbé Ed.). — *Accord de la science et de la religion. Le déluge mosaïque. L'histoire et la géologie* (2e édit., revue et augmentée, Paris, Palmé, 1870, in-8°, XXVII-524 pp.).

« Nous pouvons conclure que l'universalité du déluge n'est pas présentée comme absolue par Moïse, mais seulement relative à l'espèce humaine (p. 381). »

Antérieurement à cette édition, les idées de Lambert sur le déluge avaient été critiquées par Moigno dans les *Ann. de phil. chrét.*, juillet 1869.

Lasserre (Henri). — *Mémoires à Sa Sainteté.* Tirage confidentiel pour le Saint-Père.

Cette indication est portée sur le titre et la couverture. Le volume forme un in-12 de 445 pages, imprimé à Paris, chez Lahure. La lettre d'envoi au pape mise en tête est datée du 14 août 1891 ; le 1er mémoire du 25 février 1889 ; le 2e d'août 1891.

J'ai constaté une inexactitude dans ce livre. Lasserre dénigre des articles de dom Pitra (*L'Eglise romaine et la sainte Bible, Catholicisme et Protestantisme, La lecture de la sainte Bible en langue vulgaire*). Ces articles n'ont pas le sens que leur prête L. évidemment mal renseigné, et ils n'ont pas paru dans l'*Observateur catholique*, comme il le dit, mais bien dans l'*Auxiliaire catholique*, revue éphémère, publiée par les bénédictins de Solesmes, et dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Ces articles de dom Pitra et ceux que j'ai cités de dom Chamard (p. 248) sont les seules publications relatives à l'Écriture sainte qui soient sortis de toute la congrégation de Solesmes pendant son premier demi-siècle (1837-87).

Lavaud de Lestrade. — *Réfutation abrégée et méthodique du transformisme et du darwinisme*, par M. Lavaud de Lestrade, prêtre de Saint-Sulpice, professeur de sciences au grand séminaire de Clermont-Ferrand (Paris, Haton, 1885, in-12, 195 pp.).

— *Transformisme et darwinisme. Réfutation méthodique* (*Ibid.*, 1885, in-12, VIII-441 pp.).

— *Accord de la science avec le premier chapitre de la Genèse* (*Ibid.*, 1885, in-12, II-132 pp.).

Système périodiste.

Laurent (le P.). — *Études géologiques, philologiques et scripturales sur la Cosmogonie de Moïse*, par le P. Laurent [d'Aoste], provincial des FF. Mineurs Capucins, membre de la Société géologique de France, etc., etc. (Paris, Poussielgue, 1863, in-8°, 359 pp.).

Puissante attaque théologique contre le périodisme et apologie des jours de vingt-quatre heures.

LE CAMUS (Mgr). — *Origines du Christianisme. I. La vie de N.-S. Jésus-Christ* (Paris, Letouzey, 3 vol. in-12) ; 1re édit., 1883.

— II. *L'œuvre des Apôtres. Fondation de l'Église chrétienne. Période d'affranchissement* (*Ibid.*, in-8o) ; 1re édit., 1891.

— *Notre voyage aux pays bibliques* (*Ibid.*, 3 vol. in-12, 1890).

[Voyage de MM. Le Camus et Vigouroux].

— *La Théologie populaire de N.-S. Jésus-Christ. Conférences prêchées* à Paris (Église des Carmes). (*Ibid.*, in-12).

— *Voyage aux sept églises de l'Apocalypse* (Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1896, in-fo).

LEDRAIN (E.). — *M. Renan, sa vie et son œuvre* (Paris, 1892, in-4o, 20 pp.).

Leçon d'ouverture des cours d'épigraphie orientale au musée du Louvre. — Extrait de l'*Artiste* de novembre 1892.

LEFEBVRE. — *L'œuvre du quatrième jour de la création*. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de Théologie de Paris, le 3 juillet 1882, par l'abbé J. Lefebvre, agrégé des Lettres, professeur à la Faculté de Théologie de Rouen (Rouen, 1882, in-8o, 110 pp.).

LE HIR (Art.-M.). — *Études bibliques*, par M. l'abbé Le Hir, avec introduction et sommaires par M. l'abbé Grandvaux, directeur au séminaire de Saint-Sulpice (Paris, 3 vol. in-8o, 1869-1873).

T. I. Introduction. Les prophètes d'Israël, Livres d'Esdras, version Cureton.

T. II. Les Trois témoins célestes. Apocalypses apocryphes. Assomption de la Sainte Vierge.

Origines du christianisme et religion de Zoroastre. Les *Apôtres* de M. Renan, saint Pierre et saint Paul. — Le pape saint Calliste. Saint Ephrem et la poésie syriaque. Epigraphie phénicienne. Langues américaines.

T. III. Le livre de Job, traduction sur l'hébreu et commentaire, précédé d'un essai sur le rythme chez les juifs et suivi du cantique de Débora et du psaume CX.

Le Hir défend la vérité historique du livre de Job.

LE NOIR (l'abbé P.). — *Dictionnaire des droits de la raison dans la*

foi, ou exposition, raisonnée sur les sources mêmes, des propositions catholiques de foi rigoureuse, de certitude théologique et de controverse libre, etc., etc.

(Publié par Migne, t. LVII de la 3e Encyclopédie théologique. Paris, 1860, in-4°, 1904 col.).

— *Dictionnaire des Harmonies de la raison et de la foi ou exposition des rapports de concorde et de mutuel secours entre le développement catholique, doctrinal et pratique du christianisme et toutes les manifestations rationelles*, etc., etc.

Publié par l'abbé Migne, t. XIX de la 3e Encyclopédie théologique, Paris, 1856, in-4°, 1752 col.

Lenormant (Fr.). — *La Genèse, traduction d'après l'hébreu avec distinction des éléments constitutifs du texte suivie d'un essai de restitution des livres primitifs dont s'est servi le rédacteur* (Paris, Maisonneuve, 1883, xvi-364 pp.).

L'ouvrage est divisé en trois parties :
I. Le texte biblique dans son état actuel, pp. 1-160.
II. Le livre des origines ou document jéhoviste, pp. 161-291.
III. Le livre des généalogies ou document élohiste, pp. 293-361.

Le Pelletier. — *Astronomie biblique. Le Déluge, Josué, Ezéchias, curieuse concordance des trois plus prodigieux miracles de la Bible avec l'état présent du ciel*, par Anatole Le Pelletier auteur du *Cycle universel* (honoré, en 1854, d'un bref de S. S. le S.-P. Pie IX), du *Dieu inconnu*, des *Oracles de Michel de Nostredame*, etc. Paris, Le Pelletier, 1867, in-8°, 39 pp.).

Théorème II. Proposition : L'année solaire qui était de 354 jours 1/4 depuis le déluge, s'est augmentée d'un jour à partir du miracle de Josué (p. 19).

« Théorème III. Proposition : L'année solaire qui était de 355 jours 1/4 depuis le miracle de Josué, s'est augmentée de dix jours, à partir du miracle d'Isaïe en faveur d'Ezéchias (p. 23).

Leroy (M.-D.). — *L'évolution des espèces organiques*, par le P. M. D. Leroy des Frères-Prêcheurs (Paris, Didier, 1887, in-12, 198 pp.).

Une seconde édition parut en 1891 :

— *L'évolution restreinte aux espèces organiques* (Paris, Delhomme, 1891, in-12, v-283 pp.).

Sur la première édition on peut voir un long compte rendu dans la *Science catholique*, t. II, 120 sqq ; sur la 2e édition, cf. *Ibid.*, tome V (no du 15 mai 1891) une lettre du P. Leroy et une réponse du chanoine Hamard et les *Études*, novembre 1891, p. 488-497, critique par le P. Brucker; cf. *sup.* p. 222.

Loisy (A.). — *Études bibliques.* — Réimpression d'articles publiés dans l'*Enseignement biblique* et dans la *Revue du Clergé Français*. 1re édit., Amiens, Rousseau-Leroy, mai 1894, in-8o pp. — 2e édit., Paris, Picard, 1901, in-8o, 160 pp.

Articles contenus dans la 2e édit. : *La critique biblique* (Ens. bibl.). — *L'histoire du dogme de l'inspiration* (Ens. bib.). — *La question biblique et l'inspiration des Écritures* (Ens. bib.). — *Les onze premiers chapitres de la Genèse* (Ens. bib.). — *Opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque* (R. du C.-F.). — *L'Évangile selon saint Jean* (R. du C.-F.). La 1re édit. reproduisait le *Programme de l'Enseignement biblique*, pp. 7-21.

— *Études évangéliques* (Paris, Picard, 1902, in-8o, xiv-333 pp.).

Sommaire : Les paraboles évangéliques. Le prologue du quatrième évangile. L'eau et l'esprit (Jean, iii, 1-21). Le pain de vie (Jean, vi). Le grand exemple (Jean, xiii, 1-20).

— *Histoire du canon de l'Ancien Testament* (Paris, Letouzey, 1890, in-8o, 260 pp.)

Voy. le compte rendu du P. Brucker, *Études*, nov. 1891.

— *Histoire du canon du Nouveau Testament* (Paris, Maisonneuve, in-8o, 305 pp.).

— *L'Évangile et l'Église* (Paris, Picard, 1902, in-12, xxx-234 pp.).

Examen critique des conférences de Harnack sur *L'essence du christianisme*.

— *Le livre de Job traduit de l'hébreu avec introduction* (Paris, 1892, in-8o, 176 pp.).

Tirage à part de l'*Enseignement biblique*, année 1892, nos 5-6.

— *Histoire critique du texte et des versions de l'Ancien Testament* (1892-1893, 2 vol. in-8o).

— *Les Évangiles synoptiques*, traduction et commentaire (T. Ier. 1893-94, in-8o).

— *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse* (Paris, Picard, 1901, in-8°, XIV-213 pp.).

Paru en partie dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, 1901, et reprise d'un essai publié dans la *Revue des Religions*, novembre-décembre 1891, mars-avril 1892, sous le titre *Les mythes chaldéens de la création et du déluge*.

Pour se rendre compte de la différence qui existait à la fin du siècle entre l'école conservatrice et l'école critique, au sujet des premiers chapitres de la Genèse, il faut comparer ce livre avec le tome premier de l'ouvrage de M. Vigouroux intitulé : *La Bible et les découvertes modernes*.

MAGNIER. — *Critique d'une nouvelle exégèse critique* (Paris Lethielleux, 1899, in-16, 91 pp.).

« Six cardinaux de la Cour de Rome, membres des Congrégations du Saint Office et de l'Index, ont approuvé toute la doctrine de cet opuscule. Quinze prélats français : Cardinaux, Archevêques et Evêques ont remercié l'auteur et l'ont félicité sans faire de réserves. Trois professeurs de l'Université Grégorienne ont applaudi à son œuvre ». *Revue canonique*, janvier 1900, p. 155.

— *Étude sur la canonicité de l'Ancien Testament* (Paris, Lethielleux, 1892, in-8°, 392 pp.).

La 1re moitié du livre parut dans l'*Univers*.

Voici le sommaire du ch. III de la 2e partie.

« Éclatante visibilité de la canonicité du Pentateuque depuis Moïse jusqu'à Esdras, p. 135.

I. Canonicité du Pentateuque durant la période de formation du peuple de Dieu, au fur et à mesure de la composition du livre sacré et au temps de Josué, p. 138.

II. Canonicité du Pentateuque pendant le gouvernement des Juges, p. 143.

III. C. du P. sous les règnes des premiers rois d'Israël, Saül, David, Salomon, p. 146.

IV. C. du P. pendant la période des rois d'Israël et de Juda, p. 148 ».

— *La question biblique et l'exégèse large. Critique de l'Anglicanisme rationaliste sur l'inspiration* (Saint-Amand, 1893, in-8° 125 pp.).

Extrait des *Nouvelles Annales de Philosophie catholique*.

L'anglicanisme rationaliste en question est celui du chanoine Gore dont les doctrines étaient, d'après M. Magnier, importées en France par Mgr d'Hulst, l'abbé Loisy, etc. Brochure de polémique contre les articles

publiés dans le *Correspondant* par Mgr d'Hulst sur *M. Renan* (octobre 1892) et sur la *Question biblique* (janvier 1893).

Il est regrettable que les principes de critique de M. le chanoine Magnier en aient fait une des dupes les plus obstinées de la mystification Taxil-Vaughan.

Mallet (Mme Joséphine). — *La Bible. Ses origines, ses erreurs, ses contradictions* (Paris, Leroux, 1882, in-12, 506 pp.).

Ouvrage de vulgarisation. L'auteur analyse les premiers livres de la Bible jusqu'aux livres des Rois inclusivement.

Margival (H.) — *Richard Simon et la critique biblique au XVIIe siècle* (Paris, Maillet, 1900, in-8, xxviii-336 pp.).

Tirage à part d'une étude publiée par la *Rev. d'hist. et de lit. relig.* de 1896 à 1900.

Marin de Carranrais (E. de). — *Études sur les origines au point de de vue comparatif de l'état actuel de la science et du récit cosmogonique de Moïse* (Nîmes, 1875, in-8°, ix-764 pp.).

Martin (l'abbé J.-P.-P.). — *Introduction à la critique générale de l'Ancien Testament. — De l'origine du Pentateuque*, 3 vol. in-4°. — T. I. Leçons professées à l'école supérieure de théologie de Paris en 1886-87, cviii-639 pp. — T. II. Leçons en 1887-88, T. xxvi-485 pp. — T. III, Leçons... en 1888-80, x-706 pp., Paris, Maisonneuve.

Maupied (chanoine F.-L.-M.). — *Dieu, l'homme et le monde connus par les trois premiers chapitres de la Genèse, ou nouvelle esquisse d'une philosophie positive au point de vue des sciences dans leurs rapports avec la Théologie. Cours de physique sacrée et de cosmogonie mosaïque professé à la Sorbonne de 1845 à 1848.* (Paris, 3 vol. in-8°, 1851).

Méchineau (le R. P. Lucien). — *L'autorité humaine des Livres saints* (Paris, Bloud et Barral, collection *Science et Religion*, in-12, 63 pp.).

Cette brochure est la production de deux articles parus dans les *Études* du 20 août et du 20 septembre 1899.

Meignan (cardinal). — *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne* (Paris, Lecoffre, in-8°, 7 volu-

mes). — T. I. *De l'Eden à Moïse, avec des considérations sur l'autorité du Pentateuque* (février 1895), XLVIII-535 pp. Ce premier volume est une refonte de l'ouvrage *Les Prophéties Messianiques de l'Ancien Testament ou la divinité du christianisme démontrée par la Bible. Prophéties du Pentateuque précédées des preuves de l'authenticité des cinq livres de Moïse* (Paris, Adrien Le Clere, 1856, in-8, XXIV-638 pp.).

— T. II. *De Moïse à David avec une introduction sur les types ou figures de la Bible*, LX-512 pp. 1896. Refonte de l'ouvrage *Les Prophéties Messianiques. Les Prophéties contenues dans les deux premiers livres des Rois* (Paris, Palmé, 1878, LXXV-224 pp.).

— T. III. *David, roi, psalmiste, prophète, avec une introduction sur la nouvelle critique*. Juillet 1889, LXXX-486 pp.

— T. IV. *Salomon, son règne, ses écrits*, XII-574 pp. 1890.

— T. V. *Les prophètes d'Israël. Quatre siècles de lutte contre l'idolâtrie*. XII-756 pp., 1892.

— T. VI. *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel*. VII-607 pp., 1893.

— T. VII. *Les derniers prophètes d'Israël*, X-579, pp., 1894.

— *De l'irréligion systématique, ses influences actuelles sur les sciences, les Gouvernements et en particulier sur l'exégèse biblique.*

Correspondant du 10 mai 1886, pp. 385-407. Il y a un tirage à part.

— *Le monde et l'homme primitif selon la Bible* (Paris, Palmé, 3e édit., 1879, XVII-403 pp.).

Leçons données à la Sorbonne pendant l'année classique 1861-1862. publiées en 1869, revues et corrigées d'après le livre de Reusch et avec la collaboration de l'abbé Ed. Lambert, auteur du *Déluge mosaïque*.

MÉMAIN. — L'*Apocalypse de saint Jean et le septième chapitre de Daniel avec leur interprétation*, par l'abbé Mémain, chanoine de Sens (Paris, 1898, in-8, 75 pp.).

Voici un exemple du commentaire ; je le tire du chapitre IX, 16-18. L'auteur y voit la menace d'un prochain cataclysme : « 16. Ce qui achève de rendre cette prédiction parfaitement réalisable, c'est l'in-

vention toute récente du cheval-machine, du bicycle. Les essais de cette innovation ont paru des plus satisfaisants dans l'armée, et l'on est porté à croire que ce nouveau mode de cavalerie va prendre de l'extension. De plus, les versets suivants donnent à supposer qu'une partie de cette cavalerie pourrait être des automobiles armés en guerre.

« 17 et 18. Ces deux versets nous paraissent indiquer suffisamment les armes à feu, canons et fusils modernes, avec leurs effets destructeurs.

« L'Esprit-Saint n'a pas donné à l'Apôtre une vision bien nette de cette artillerie formidable et, dans le verset 18, les canons se trouvent plus ou moins confondus avec les chevaux qui les traînent. Mais ce feu de soufre qui sort d'une bouche et qui projette la mort désigne bien les effets terribles de la poudre » (p. 27-28).

Ce livre porte l'*imprimatur* de l'Ordinaire.

M. le chanoine Mémain, comme plusieurs autres personnages mêlés à la question biblique, tels que le cardinal Richard, Mgr Cirot de la Ville, le chanoine Davin, dom Chamard, dom Lévêque, Jéhan, a pris part à la controverse de l'apostolicité des Eglises de France, en se rangeant du côté de l'école légendaire.

L'exégèse prophétique a toujours existé dans l'Église de France (Cf. Raboisson). L'abbé Théard, qui fut professeur d'Écriture sainte au séminaire de Nantes, calculait avec Holzhauser et l'Apocalypse que « l'Antechrist naîtra en 1855 1/2 et périra en 1911 » (*Tableau des Trois époques*, édit. de 1857, appendice, p. 121). M. le chanoine Mémain aperçoit les automobiles dans l'Apocalypse, M. Théard y avait découvert l'à-propos des chemins de fer :

« En lisant l'Apocalypse, raconte-t-il, nous ne comprenions pas l'extrême vitesse avec laquelle les agents de l'Antechrist seraient transportés d'un lieu à l'autre. Nous ne l'avons compris qu'en voyant, pour la première fois, sur un journal, qu'un train de chemin de fer avait fait, en Angleterre, vingt lieues à l'heure. Voilà le moyen, nous sommes-nous dit, et c'est ainsi que l'homme travaille, sans le vouloir et sans le savoir, à faciliter l'œuvre de l'Antechrist » (Appendice cité, p. 84). Cf, *sup.*, p. 35, l'opinion de Marcel de Serres.

MICHEL (Ernest). — *Les peuples nouveaux et l'Écriture Sainte. Réflexions d'un voyageur catholique*, précédées d'une lettre de Mgr d'Hulst [sur la lecture de la Bible] (Nice, 1888, in-16, 27 pp.).

MOIGNO (l'abbé F.). — *Les splendeurs de la foi. Accord parfait de la révélation et de la science, de la foi et de la raison* (Paris, Blériot, 187.-1882, 5 vol. in-8.).

MOIGNO (l'abbé F.) et DESSAILLY (l'abbé). — *Les Livres saints et la*

science. Leur accord parfait (Paris, Haton, 1884, in-12, VII-715 pp.).

Ce livre est un abrégé du grand ouvrage des *Splendeurs de la foi* « pour ceux qui n'auraient pas le temps de lire l'ouvrage entier » (Préface, p. VI).

MOLLOY. — *Géologie et révélation ou histoire ancienne de la terre considérée à la lumière des faits géologiques et de la religion révélée*, par le Rév. Gérald Molloy, docteur en théologie, professeur de théologie au collège de Maynooth, traduit par le chanoine Hamard (Paris, Haton, in-8). 1re édit., 1875 ; 2e édit., rev. et augm., 1876 ; 3e édit., 1877, XIII-493 pp. ; 4e édit., 1890, considérablement augmentée.

MONIQUET (l'abbé Paulin). — *Le rationalisme dans la foi. Controverse* (Paris, Lethielleux, 1894, in-16, 178 pp.).

MOOR (Fl. de). — *L'Égyptologie et la Bible*, par M. l'abbé Fl. de Moor, curé-doyen de Deynze (Belgique) ; Arras. Sueur, in-8, 41 pp.

Extrait de la *Science catholique*, 1898.

MOTAIS (chanoine Al.). — *Le déluge biblique devant la foi, l'Écriture et la science* (Paris, Berche, 1885, in-8, 345 pp.).

— *Moïse, la science et l'Exégèse. Examen critique du nouveau système d'interprétation proposé sur l'Hexaméron par Mgr Clifford*, évèque de Clifton (Paris, Berche, 1882, in-8, 219 pp.).

— *Origine du Monde d'après la Tradition. Ouvrage posthume.* Avec introduction sur la Cosmogonie biblique par Ch. Robert (Paris, 1888, in-12, LXXV-362 pp.).

NADAILLAC (le marquis de). — *Les découvertes préhistoriques et les croyances chrétiennes* (Paris, 1889, in-8, 15 pp.).

Étude présentée au *Congrès scientifique internationat des catholiques* tenu à Paris en 1888.

— *Les progrès de l'anthropologie* (Paris, 1891, in-8, 39 pp.).

Extrait du *Correspondant*.

— *Les premiers hommes et les temps préhistoriques* (Paris, Masson. 1881, 2 vol. in-8).

Newman. — *An essay on the development of christian doctrine*, 2e édit. 1846.

Histoire du développement de la doctrine chrétienne, ou motifs de retour à l'Église catholique, par J.-H. Newman. Ouvrage traduit de l'anglais sur la seconde édition, avec approbation de l'auteur, par Jules Gondon, Paris, 1848.

Une étude sur cet ouvrage a été publiée par Emile Saisset dans le t. I de *La liberté de penser*, p. 337-357 (mars 1848).

— *L'inspiration de l'Écriture Sainte*. Article paru dans le n° de février 1884 du *Nineteenth Century* et traduit en français par l'abbé Beurlier, publié dans le *Correspondant* du 25 mai 1884 (t. 135, pp. 677-694) et en brochure (Paris, Gervais, 1884).

Nicolas (Aug.). — *Études philosophiques sur le christianisme* (publiées en 1842-1845 4 vol. in-8°).

L'ouvrage a eu une vingtaine d'éditions.

Omalius d'Halloy (J.-J. d'). — *Des races humaines ou éléments d'ethnographie* (Paris et Strasbourg, 1845, in-8°, vii-208 pp.).

Orin (J.-M.). — *La Foi vengée ou explication populaire de la Genèse, selon la science et selon Moïse*, avec des lettres de S. G. Mgr David, évêque de Saint-Brieuc et de M. l'abbé Ménard, vicaire général du Puy (Paris, Palmé, 1872 in-8° de 260 pp.).

Système de jours-époques, combat particulièrement le « restitutionisme » de Desdouits et de Jéhan.

Pannier (E.). — *Scrutamini scripturas* (Arras, Sueur, 1896, in-8°, 16 pp.).

Extrait de la *Revue de Lille*, décembre 1896.

Pelt (l'abbé J.-B.). — *Histoire de l'Ancien Testament d'après le manuel du docteur Æ. Schöpfer* (Paris, Lecoffre, 2 vol. in-12). 1re édit., 1897 ; 3e édit., 1901-1902.

Dans l'interprétation de l'Hexameron, l'auteur admet un concordisme idéalisé. Il déclare que la question du déluge « reste ouverte ». Le

Pentateuque est l'œuvre de Moïse, cependant il contient « des additions plus récentes ».

PERRAUD (cardinal). — *La critique intransigeante et les services qu'elle rend à la science apologétique. Réponse à M. l'abbé Aug. Lémann* (Autun, 1881).

La critique intransigeante dont il est ici question est celle de M. Havet.

PESNELLE. — *La science contemporaine et le dogme de la création ou la grande méprise du* XIXe *siècle à propos du vitalisme chimique du Darwinisme et du Preadamisme,* par l'abbé Eugène Pesnelle, docteur en théologie, professeur de dogme à la Faculté de théologie de Bordeaux. — Leçons prononcées pendant l'exercice 1878-1879 (Paris, Didier, 1879, in-8°, 480 pp.).

L'auteur donne comme « admise par les adversaires eux-mêmes de la Bible considérée comme livre sacré « la date de la composition du *Pentateuque* livre écrit par Moïse « vers le XVIe siècle avant notre ère. » (p. 452).

PIOGER. — *L'œuvre des six jours en face de la science contemporaine, Question de l'ancienneté de l'espèce humaine,* avec gravures, par M. l'abbé L. Pioger, du clergé de Paris (Paris, Haton, 1880, in-12 XXII-310 pp.).

POULAIN (abbé). — *Examen de la Théologie de S. E. le cardinal Gousset, archevêque de Reims, faisant suite à l'examen de la doctrine de saint Thomas. Tradition et Écriture Sainte* (Dieppe, 1883, in-8°, 241 pp.).

POZZI (B.). — *La Terre et le récit biblique de la création* (Paris, Meyrueis, 1874, in-8°, XI-578 pp.).

Ce livre se divise en 3 parties. Dans la 1re (pp. 3-234) l'auteur s'attache à exposer les faits de la science ; dans la 2e (pp. 237-285), le récit biblique qu'il interprète par le système des jours-époques : dans la 3e (pp. 289-441) il rapproche les deux ordres de faits. Un appendice (pp. 455-553) traite de la diversité des races humaines et de l'unité de l'espèce.

L'auteur était un pasteur protestant : son livre a été néanmoins très fréquemment cité par les catholiques.

Questions d'Écriture Sainte, conformément aux programmes d'examen des jeunes prêtres, par un prêtre du diocèse de Rouen (Rouen, in-8°).

1re partie. — Introduction générale. — Livres historiques de l'Ancien Testament, 1898, 109 pp.
2e partie. — Livres didactiques et sapientiaux, 1899, 134 pp.
3e partie. — Les petits prophètes, les Évangiles, 1900, 120 pp.

Raboisson (l'abbé). — *Les événements prochains d'après le livre de Daniel et l'Apocalypse* (Paris, Plon, janvier 1874, in-8°, 107 pp.).

C'est le 1er travail d'exégèse du grand défenseur de l'historicité du livre de Judith. L'auteur y prédit « la fin de nos maux » pour 1874 Quelques mois après, pour aider à l'accomplissement des prophéties, dans un livre très admiré par le P. Brucker (*Études*, septembre 1874, pp. 458-462), *Du Pouvoir, ses origines, ses limites*, M. Raboisson adjurait la France de proclamer roi le comte de Chambord. Ces publications n'ont point constitué de préjugés en défaveur de l'auteur qui a pu consacrer le reste de sa vie à des travaux bibliques présentés à l'Académie des Inscriptions et honorés de la bienveillance de Mgr Turinaz, de dom Chamard, du Père Monsabré, etc.

Rault (abbé H.). — *Cours élémentaire d'Écriture Sainte à l'usage des grands Séminaires.*

La 1re édition parut en 1871 ; la 4e en 1882 (Paris, Lecoffre). Celle-ci diffère notablement des précédentes. Cet ouvrage était, en 1882, adopté comme manuel de cours dans trente-trois séminaires.

Receveur (l'abbé F.-X.). — *Accord de la foi avec la raison ou exposition des principes sur lesquels repose la foi catholique.* — Ouvrage adopté par l'Université de France (Paris, Méquignon, 1830, in-12, 377 pp.).

Renan. — *Études d'histoire religieuse* (Paris, 1857, in-8°, xxviii-433 pp.).

— *La chaire d'hébreu au Collège de France. Explications à mes collègues* (Paris, 15 juillet 1862, in-8°, 31 pp.).

— *Nouvelles études d'histoire religieuse* (Paris, 1884, in-8°, xxi-553 pp.).

— *Histoire du peuple d'Israël* (Paris, 1886-1894, 5 vol. in-8°),

La principale critique de cet ouvrage, au point de vue catholique, a

été faite par M. Loisy dans la *Revue Anglo-romaine*, 1896; étude intitulée *Ernest Renan, historien d'Israël*.

— *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (Paris, 1883, in-12, XXIII-411 pp.).

Je cite la huitième édition.

REUSCH (F.-H.). — *La Bible et la nature. Leçons sur l'histoire biblique de la création dans ses rapports avec les sciences naturelles*, par F. Henri Reusch, docteur en théologie et professeur à l'Université de Bonn. Ouvrage publié en Allemagne avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique et traduit de l'allemand sur la deuxième édition avec l'autorisation de l'auteur, par l'abbé Xavier Hertel, prêtre du diocèse de Rouen (Paris, Gaume, 1867, in-8°, XI-612 pp.). 1re édit. allemande, 1862. 4e édition allemande, 1876 (Bonn).

REVUE BIBLIQUE trimestrielle, publiée sous la direction des professeurs de l'*École pratique d'Études bibliques*, établie au couvent dominicain Saint-Étienne de Jérusalem.

La publication d'une année forme un volume; les trois premiers, 1892-94, ont paru chez Lethielleux, à Paris; la suite paraît chez Lecoffre.

REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES *publiée par la Société scientifique de Bruxelles*.

Revue trimestrielle publiée à Bruxelles depuis janvier 1877.

REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

Publiée depuis 1863 à Arras, puis à Amiens.

REVUE DU CLERGÉ FRANÇAIS.

Bimensuelle. Forme chaque année 4 volumes. Éditée à Paris, chez Letouzey et Ané. — Paraît depuis le 1er décembre 1894.

RIAMBOURG (J.-B.-C.). — *Du rationalisme et de la tradition ou coup d'œil sur l'état actuel de l'opinion philosophique et de l'opinion religieuse en France* (Paris, 1834, in-8°, 251 pp.).

ROBERT (Ch.). — *La non-universalité du déluge. Réponse aux objections* (Paris, Berche, 1887, in-8°, 106 pp.).

C'est la réponse aux objections élevées contre le livre du chanoine Motais : *Le déluge biblique.*

— *Encore la non-universalité du déluge* (Paris, Berche, 1888, 20 pp.).

Roselly de Lorgues. — *Le Christ devant le siècle ou Nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme.* 1re édit., Paris, Hivert. 1835, in-8°. 399 pp., 2e édit., *ibid.*, 413 pp.

Samuel (l'abbé). — *Cours élémentaire d'Écriture Sainte à l'usage des séminaires* par un professeur d'Écriture Sainte (Grenoble, Maisonville, in-12), T. I. Introduction: Autorité humaine de la Bible, 1886. T. II. Livre historique de l'Ancien Testament.

« La première idée de ce travail est due à Mgr l'Evêque de Grenoble, si distingué par l'étendue de ses lumières et la profondeur de sa science théologique. Mgr Ginoulhiac a daigné nous en tracer les principales divisions et nous indiquons la marche qu'il convient de suivre dans un cours d'Écriture sainte », *Introd.*, p. 18.

Schoebel (C.). — *De l'universalité du Déluge* (Paris, Duprat, 1858, in-8°, 30 pp.).

La science catholique. *Revue des questions religieuses,* — Le 1er numéro de cette revue mensuelle, fondée par l'abbé J.-B. Jaugey, parut le 15 décembre 1886 (Paris, librairie Delhomme et Briguet).

En 1901 elle était publiée avec le concours d'un comité de direction et de rédaction.

Séailles (Gabriel). — *Ernest Renan. Essai de biographie psychologique* (Paris, Perrin, 1895, in-16, xiii-362 pp.).

Senepin (Aloïs). — *De divinis scripturis earumque interpretatione brevis institutio* (Paris-Lyon 1893, in-8° vii-212 pp.).

Sepp. — *La vie de N.-S. Jésus-Christ,* par le Dr Sepp, traduit de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi [El. Jourdain] (Paris, Poussielgue, 1854, 2 vol. in-8°).

La 3e partie de cet ouvrage, t. II, pp. 387-496, *De l'âge du monde. de l'année de Dieu et de la sainte période jubilaire et de la rédemption* indique un état d'esprit tout à fait remarquable et chez un auteur et

chez un traducteur qui enrichit son pays d'une telle version. Voici les dernières lignes : « Une nouvelle époque a donc commencé de nos jours [de 1830 à 1840] pour le monde chrétien sous le règne céleste de son Rédempteur ; et une nouvelle époque commencera avec un nouveau signe, l'an 4 000 après Jésus-Christ.

SERRES (Marcel de). — *De la cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*. — 1re édit., 1838, Paris, Strasbourg-Nancy, 4 vol. in-8°, II-392 pp. ; 2e édit., 1841, 2 vol. in-12; 3e édit., 1860, 2 vol. in-12, XII-348-CXLIV pp. ; 380-CCVIII pp.

SORIGNET (l'abbé A.). — *La cosmogonie de la Bible devant les sciences perfectionnées ou la Révélation primitive démontrée par l'accord suivi des faits cosmogoniques avec les principes de la science générale* (Paris, Gaume, nov. 1853, XIV-475 pp.).

SOURY (Jules). — *La Bible d'après les dernières découvertes archéologiques en Orient* (*Revue des Deux Mondes* du 1er février 1872, pp. 572-605).

Cet article a été republié, corrigé et augmenté, dans le livre *Jésus et la religion d'Israël*, 3e édit. Il en forme la 2e partie.

— *Jésus et la religion d'Israël*. 3e édit., rev. et corrigée, in-12, 1898. (Paris, Charpentier, III-314 pp.).

1re partie *Jésus et les Évangiles* (p. 1-145). — 2e partie : *La religion d'Israël, étude de mythologie comparée* (p. 149-312).

TAPIE (l'abbé). — *Lettres et notes sur l'abbé Vollot, ancien élève de Saint-Sulpice et de l'université de Tubingue, professeur en Sorbonne* (Paris, 1898, in-12, XI-231 pp.).

THOMAS. — *Les temps primitifs et les origines religieuses d'après la Bible et la science*, par l'abbé Thomas, vicaire général de Verdun (Paris, Bloud, 1889, 2 vol. in-8).

L'auteur est de l'école du juste milieu. Voici sa conclusion sur le déluge : « L'hypothèse d'un déluge géographiquement restreint, c'est-à-dire borné à la terre habitée, ne contredit aucunement celle de l'universalité au point de vue ethnographique. Tous les hommes ont péri, à l'exception de Noé et sa famille, sans que pour cela l'inondation ait dû couvrir le monde entier » (t. II, p. 266).

THOMAS (Jacques). — *Mélanges d'histoire et de littérature religieuse, recueillis et publiés par l'Institut catholique de Toulouse* (Paris, Lecoffre, 1889, in-12, XXXI-349 pp.).

TURINAZ (Mgr). — *Les périls de la foi et de la discipline dans l'Église de France à l'heure présente* (Paris, Roger, février 1902, in-8).

L'auteur, demandant la condamnation de la critique et de l'exégèse nouvelles, justifie et dépasse la position indiquée par Renan (voyez plus haut, p. 55) : « S'il faut lâcher quelque chose, je lâche tout. » Mgr Turinaz dit : « Si cette critique et cette exégèse sont dans le vrai, s'il leur est permis de nier la véracité ou l'inspiration d'un seul des livres que l'Église a définis être canoniques, l'Église s'est trompée. Si l'Église s'est trompée, Jésus-Christ n'est pas Dieu ; si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'y a pas de religion vraie et je pourrais ajouter : Dieu n'existe pas. Ainsi donc on tendrait à élever tout l'édifice de l'enseignement du clergé catholique sur l'erreur fondamentale du Protestantisme, et si on ajoute à cette première erreur les droits prétendus de la critique et de l'exégèse nouvelles, on conduit logiquement l'enseignement du clergé à la négation de l'autorité divine de l'Église, à la négation de la divinité de Jésus-Christ, à l'incrédulité absolue et à l'athéisme » (p. 25-26).

Si l'on veut voir combien peu l'auteur est qualifié pour traiter de critique, il suffit de se reporter à la brochure de M. l'abbé E. Misset : *Pierre de Tarentaise, d'après son dernier panégyriste. Un enfant de la Savoie arpenteur et deux fois pape 359-1276. Simple rapprochement de dates accompagné de quelques objections historiques, grammaticales, liturgiques, philologiques à Mgr Turinaz* (Paris, Champion, 1901, in-8, 16 pp.).

Quant à l'orthodoxie de la citation rapportée ci-dessus, il suffit de rappeler que d'après les propositions que Rome fit souscrire à Bautain, et à Bonnetty, et d'après les déclarations du Vatican : « Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu ». La question de la véracité ou de l'inspiration d'un seul des livres canoniques n'a donc, d'après la doctrine catholique, rien à démêler avec l'athéisme.

TRIPARD (C.). — *Moïse ou les lois fondamentales des sociétés. L'histoire, les sciences et la philosophie d'après le Pentateuque* (Paris, Lecoffre, 1858, 3 vol. in-8).

Un appendice contient un essai de réfutation de la thèse de Volney sur le Pentateuque.

VACANT (J.-M.-A.). — *Études théologiques sur les constitutions du*

Concile du Vatican d'après les actes du concile. La Constitution DEI FILIUS (Paris, 2 vol. in-8, 1895).

VALROGER (H. de). — *L'âge du monde et de l'homme d'après la Bible et l'Église* (Paris, septembre 1869, in-12, 148 pp.).

Cet opuscule est la 2e édition revue et corrigée d'un travail paru dans la *Revue des questions historiques* d'avril 1869.

— *La Genèse des Espèces. Études philosophiques et religieuses sur l'histoire naturelle et les naturalistes contemporains* (Paris, avril 1873, Didier, in-12, VI-390 pp.).

VERNES (Maurice). — *Ernest Renan et la question religieuse en France* (Bruxelles, 1899, in-8, 40 pp.).

Extrait de la *Revue de Belgique*.

— *Les résultats de l'exégèse. L'histoire. La religion. La littérature* (Paris, Leroux, 1890, VIII-231 pp.).

VIGOUROUX (l'abbé F.). — *Dictionnaire de la Bible contenant tous les noms des personnes, de lieux, de plantes, d'animaux, mentionnés dans les saintes Écritures, les questions théologiques, archéologiques, scientifiques, critiques relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament et des notices sur les commentateurs anciens et modernes*, publié par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Paris, Letouzey, in-4°, t. Ier, A.-B., LXIII pp., 1894 col., publié de 1891 à 1895 ; t. II, C.-F., 2428 col., publié de 1895 à 1899 ; t. III, en cours de publication.

Excellent au point de vue de l'édification puisqu'il a reçu la bénédiction du pape, de nombre de cardinaux et d'évêques, ce *Dictionnaire* est beaucoup moins prisé au point de vue scientifique. Voici comment un orientaliste, M. l'abbé J.-B. Chabot, l'appréciait dans la *Revue critique* du 4 août 1902 (p. 95) : « L'esprit peu scientifique et la méthode arriérée de l'ouvrage ne sont guère faits pour exciter nos regrets de ne pas le voir paraître ; l'ignorance affectée ou réelle des questions soulevées par la critique moderne, l'opiniâtreté avec laquelle on y défend des théories insoutenables, encore qu'elles n'aient rien à voir avec la doctrine catholique (par exemple, l'interprétation du mot *jour* par « période », l'unité d'auteur des deux parties d'Isaïe, etc.), l'insertion

d'une foule de choses qui ne touchent que de loin à la Bible, en font une œuvre inutile et condamnée d'avance à l'oubli. L'éditeur sera sans doute seul à en tirer quelque profit. Je lisais récemment dans une apologie de ce Dictionnaire (*Revue du Clergé français*, 15 avril 1902) que ses rédacteurs ont pris « la seule position qui fût possible à l'heure présente » et que « quant à son *caractère scientifique*, on s'est efforcé de le proportionner au degré de préparation des lecteurs français ». C'est peu flatteur pour « les lecteurs » et pour le clergé en particulier. Mais, à supposer qu'il en fût ainsi, c'est, semble-t-il, une besogne peu honorable pour les rédacteurs que de s'ingénier à entretenir une semblable ignorance, au lieu de s'appliquer à la dissiper. »

— *La Bible et la critique. Réponse aux Souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan* (Paris, Berche et Tralin, 1883, in-8°. 59 pp.).

Réimpression d'un article publié dans la *Revue des questions historiques*, 1er janvier 1883.

— *La Bible et les découvertes modernes en Palestine ou Égypte et en Assyrie* (Paris, Berche et Tralin) ; 1re édit., 1877-1882 ; 6e édit., 1896 (4 vol. in-12 de XVI-578 pp., 612 pp., 646 pp., 716 pp.).

— *La sainte Bible polyglotte* (Paris, Roger et Chernoviz, in-8°, en cours de publication depuis 1898).

Cette polyglotte reproduit à gauche les textes hébreu et grec; à droite la Vulgate et une traduction française. Le texte hébreu est imprimé avec les clichés de la polyglotte de Stier et de Theile (1847), cédés par les éditeurs Velhagen et Klasing, de Bielefeld.

Le texte grec du Septante est l'édition de Sixte V, vieille de trois siècles. Tant qu'à copier mieux valait prendre Tischendorf (1872). La Vulgate est donnée dans son texte ordinaire, sans variante ; on ne dit même pas au lecteur où prendre une édition critique. La traduction française est celle de Glaire, permise aux fidèles (cf. p. 96), mais qui ne peut être d'aucune utilité non seulement aux savants, mais encore aux simples étudiants.

— *Les Livres saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures* (Paris, Roger et Chernoviz ; 1re édit., 4 vol. 1886-90 ; 3e édit., 5 vol. revue et augmentée 1890-91).

VOLNEY. — *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (Paris, 2 vol.). — 1re édit., 1814 ; 2e édit., 1822.

La 1re partie du tome I est consacrée à l'histoire juive.

Négation de l'authenticité du Pentateuque ; comparaison des mythes hébreux avec les mythes chaldéens.

Wallon (H.). — *La Sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses enseignements* (Paris, 2 vol. in-8°, t. I, *Ancien Testament*, 1854, t. II, *Nouveau Testament*, 1859.

Ouvrage approuvé par le cardinal-archevêque de Paris.

Anonymes. — *Çà et là dans la Bible* par XX, auteur de « *Darwin et Moïse* » (Bordeaux, 1887, in-16, 116 pp.).

La cosmogonie de la Bible et la science moderne. Nouvel essai de conciliation (Digne, 1886, in-8°, 32 pp.). — Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*.

L'auteur propose « de considérer chacun des jours génésiaques comme le premier d'une série quelconque d'autres jours similaires composant ensemble une période de temps plus ou moins prolongée, pendant laquelle durent se poursuivre et se développer les effets de la parole ou action créatrice qui marque son point de départ. De sorte que l'historien, ne tenant compte que du jour initial de chaque nouvelle formation, a pu, sans blesser la vérité historique, les énumérer à la suite l'un de l'autre comme autant de jours consécutifs, et ils l'étaient par le fait, en ce sens que le dernier de chaque période révolue se trouvait, au point de vue cosmogonique, exactement identique au premier de la même période, n'importe la durée totale intermédiaire (pp. 8-9) ».

II

Principaux comptes rendus sur la première édition [1].

Annales de Philosophie chrétienne, n° de mai 1902, pp. 237-241.

Après avoir analysé le volume, M. l'abbé C. Mano ajoute: « Tel est trop brièvement résumé l'exposé de l'historique fait par M. Houtin. Il est difficile en quelques lignes d'en donner un tableau exact et fidèle. A ceux qu'intéressent ces importantes questions nous ne saurions trop recommander de compléter cette courte esquisse par la lecture complète des pages claires et bien documentées de l'auteur lui-même.

« A un autre point de vue l'histoire de ces discussions est très suggestive. Nous voyons clairement en présence les deux grands courants de la pensée catholique. Il n'est pas d'un médiocre intérêt de noter la psychologie et aussi d'étudier la tactique de l'une et de l'autre école.

Nous sommes bien éloignés de la pensée de vouloir dauber sur l'école conservatrice. A plusieurs points de vue elle a du bon, voir même de l'excellent, mais après lui avoir décerné ce légitime hommage, pourquoi ne pas se permettre une légère

[1] Je crois être utile au lecteur en joignant à cette seconde édition l'indication et quelquefois le texte des principaux comptes rendus publiés sur ce livre. Outre des remarques intéressantes sur l'histoire de la *Question biblique* au XIXe siècle, on y verra comment elle se présente au commencement du XXe, selon différents écrivains,

critique, ou plutôt un petit examen de conscience, car il faut bien l'avouer, ses défauts sont un peu ceux de tout notre clergé français. Il y aurait là toute une psychologie à faire.

« Un caractère distinctif, c'est la confiance trop placide aux armes léguées par nos devanciers. Nul doute que les anciens apologistes n'aient vigoureusement pourfendu leurs adversaires, mais à nouvelle objection ne faut-il pas nouvelle réponse ? On nous réplique que tout est dans les grands théologiens, voire même la solution aux objections nouvelles. Tout y est, peut-être à condition de l'y mettre et à peu près comme les automobiles, canons et fusils dans l'Apocalypse [1], mais encore quand tout y serait il faudrait savoir l'en sortir, c'est-à-dire l'accommoder à la mentalité de ceux que l'on veut réfuter. Une excellente et indiscutable leçon que nous donneront toujours nos devanciers sera de savoir saisir l'objection sur son propre terrain. Faire de même est plus dans le sens traditionnel que de répliquer par un beau passage des Pères fatalement incompris.

« Le respect de la Tradition est chose fondamentale et sacrée. Qui dit Tradition, dit vie de l'Eglise, s'en écarter est plus que téméraire, mais il faudrait distinguer aussi entre *classique* et *traditionnel*, entre *vraie tradition* et *préjugé*, etc. Avant d'attaquer au nom de la Tradition universelle une interprétation quelconque, il serait peut-être prudent de rechercher par avance quel est sur ce point la véritable tradition et quel en est le sens. Nul doute qu'il n'y aurait de véritables surprises.

« Et puis est-ce en définitive servir la cause du vrai que de défendre ses retranchements par l'unique voie d'autorité. Sans doute l'accumulation des anathèmes conciliaires, des textes anciens, des décrets pontificaux est de nature à faire sérieuse impression sur tout honnête enfant de l'Eglise. Il n'en demeure

[1] Dans un ouvrage *peu banal* sur l'Apocalypse, M. l'abbé Mémain voit avec une remarquable sagacité, le bicycle, le cheval-machine, l'automobile, les canons et fusils décrits par le voyant de Patmos (cf., p. 323). Des travaux de ce genre sont très utiles à la cause... des adversaires.

pas moins vrai que c'est là un procédé purement extérieur. On peut ainsi obtenir des auteurs la soumission, mais malgré tout la théorie demeure inattaquée dans son for intime. Il faudrait opposer critique à critique, science à science, saisir l'adversaire corps à corps.

« Oui, mais n'est-il pas plus facile, plus commode, plus à la portée de tous de recourir à la voie d'autorité et, n'arrive-t-il pas quelquefois que ce bel attachement aux formules classiques recèle une ignorance inavouée, une paresseuse confiance en des théories qu'on croit définitives. Si le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite, l'assurance dogmatique, la confiance indiscutée en une science trop souvent livresque est un lit de repos aux délices duquel il est difficile de s'arracher. Il est dur de refaire sa science et de s'avouer à soi-même qu'on ne sera jamais qu'écolier. N'est-ce pas pourtant là, l'inévitable lot de notre condition imparfaite et bornée d'où aussi éminemment sujette à l'évolution et au progrès.

« Ce n'est pas ici le lieu de traiter dans quelle mesure doivent se concilier dogme et progrès, révélation et liberté, mais sans vouloir donner de cet éternel problème une solution définitive, il est permis de dire et d'affirmer que l'homme progresse dans l'interprétation du dépôt révélé, qu'une large part est faite dans la connaissance du vrai aux tendances progressives de l'esprit humain. Dans le cas contraire la Révélation serait loin d'être un bienfait et la loi de vie se changerait en sentence de mort.

« Sans doute l'attachement aux doctrines déjà acquises est légitime et louable, tout homme a le droit de défendre sa manière de voir et on ne peut exiger de chacun qu'il se refasse à chaque saison une mentalité nouvelle. Mais ce qu'on est en droit d'attendre et d'exiger, c'est le respect pour toute idée qui germe, comme pour tout système qui a fait ses preuves. Ce respect consiste dans la discussion loyale, scientifique hors de toute personnalité blessante et de toute dénomination fâcheuse. Au magistère infaillible seul appartient le droit et le devoir de juger si telle ou telle opinion porte atteinte à l'inté-

grité de la foi. Dans ces conditions la discussion est féconde, du choc des idées jaillit la lumière : c'est l'effort unanime d'âmes qui cherchent le vrai et qui veulent être les apôtres de la vérité. Il est profondément pénible au contraire de constater que c'est par des voies indirectes, des arguments extrinsèques, des coups d'autorité qu'on essaie de mutiler la pensée d'autrui, d'entraver l'effort de penseurs sincères et désintéressés.

« L'histoire de la question biblique nous montre que ce fâcheux procédé n'a été que trop en vigueur. Elle nous montre aussi qu'à la faveur de ces luttes intestines l'erreur a grandi, l'objection s'est répandue et a pris de la force.

« De clairvoyants esprits ont plusieurs fois jeté des cris d'alarme. On a crié au péril de la foi. Le vrai danger ne serait-il pas dans cette manière d'argumenter purement extérieure, dans cette fâcheuse confusion de préjugés classiques avec le souffle puissant de la vraie tradition catholique. Si le peuple de France perd l'amour des pratiques traditionnelles et en même temps la foi à la religion de ses pères, n'est-ce pas en partie parce qu'on l'a laissé exposé au souffle destructeur d'une fausse science sans le prémunir par une science vraie, parce qu'on s'est attardé à le nourrir de la réfutation des systèmes morts alors qu'autour de lui s'accumulaient les systèmes nouveaux à la fois séduisants et sans réponse. Au point de vue scientifique, par exemple, il peut être fort intéressant de discuter l'évolution des espèces, au point de vue religieux l'intérêt est plus secondaire, marquer les points précis exigés par la foi est suffisant, faire constater que contre ces vérités primordiales la science ne peut rien est assez. Pourquoi dès lors vouloir au nom de la foi traiter de questions purement paléontologiques, biologiques, etc. C'est aboutir uniquement à rendre dans l'esprit des auditeurs entièrement solidaires deux ordres de faits qui ne le sont pas. C'est mettre alors la foi en péril puisqu'on la fait dépendre des fluctuations de la science.

« D'autre part on peut constater que les travaux de certains critiques de l'école progressiste ont fait perdre énormément de terrain à l'école protestante et rationaliste. Il serait peut-

être assez piquant de montrer que l'idée de l'inspiration qu'ils impliquent est plus près du véritable sens traditionnel catholique que d'autres systèmes beaucoup plus connexes avec la théologie protestante. L'histoire des théories de l'inspiration prouverait peut-être que le paradoxe n'est pas trop violent.

« On nous excusera ces réflexions. Qu'on ne nous objecte pas qu'en reprochant aux autres de crier au péril nous avons fait exactement la même chose. Nous avons voulu montrer le vice du procédé d'argumentation, de toute théorie on peut, avec de la bonne volonté, tirer des conséquences vraiment horrifiques. Mieux vaut donc discuter les idées sur leur terrain. La discussion est féconde quand elle use de moyens scientifiques, elle dégénère en inutile querelle lorqu'elle glisse sur le terrain des personnalités et d'argumentation de savants, devient querelle de parti..... »

Bulletin critique, n° du 5 août 1902, pp. 421-424, article du R. P. A. Roussel.

Canoniste contemporain (Le), n° de mai 1902, p. 343-344.

Texte intégral :

Après l'avoir lu avec un intérêt intense, que bien des raisons justifient, on ferme ce livre sous une impression de profonde tristesse et de véritable angoisse. De ce sentiment, les faits racontés dans le livre sont la principale cause; l'auteur, ou plutôt la manière dont il a traité son sujet, en est aussi responsable pour une part. Qu'il me permette de le dire en toute sincérité : la gravité même des intérêts en jeu fera excuser ma franchise.

Il est attristant de voir qu'en France, au XIXe siècle, et particulièrement en ce qui concerne la question biblique, les apologistes catholiques ont été, dans l'ensemble, d'une faiblesse, parfois même d'une maladresse indéniables ; qu'ils ont combattu avec des armes vieillies, parfois à côté de la question, et qu'en définitive ils ont dû abandonner quantité de positions bruyamment proclamées imprenables ou imprudemment pré-

sentées comme partie intégrante du dogme catholique. Il est attristant de voir les oppositions d'écoles et les luttes personnelles occuper inutilement des forces et des talents qui devraient s'unir contre l'ennemi commun. On souffre de voir d'imprudents écrivains travailler, de bonne foi sans doute, à creuser toujours plus profond le fossé entre la théologie — je ne dis pas entre la foi — et la science moderne, et combattre par tous les moyens, non les ennemis de la religion, mais plutôt ses défenseurs.

L'auteur a bien fait de mettre tout cela en lumière, et je n'aurai garde de l'en blâmer, puisqu'il en peut résulter d'utiles leçons. Ce qu'on regrettera, c'est qu'il n'ait fait que cela et qu'il l'ait fait sur un ton parfois peu respectueux, où la moquerie perce trop sous l'esprit. Serait-il vrai que tous les travaux des apologistes français au XIXe siècle ont presque entièrement échoué? On pouvait, j'oserai dire qu'on devait apprécier plus justement l'attitude et les actes des autorités ecclésiastiques ; on devait, tout en blâmant les fausses manœuvres, montrer que la situation léguée à la science catholique par les siècles passés, ne laissait guère aux apologistes d'autre attitude possible que la défense des positions occupées ; se rappeler que, s'il est ridicule de fuir en criant victoire, il n'est pas de bonne tactique de s'avouer vaincu tant que dure la lutte ; que la forme traditionnelle de l'enseignement religieux ne peut se modifier que lentement, quoiqu'on puisse regretter l'excès de cette lenteur ; que les premiers travaux publiés sur la question biblique étaient si ouvertement dirigés contre la foi que l'attitude des catholiques s'explique facilement ; et qu'enfin la manière dont l'Église avait jusqu'alors utilisé et étudié la Bible comme parole de Dieu, si elle ne faisait pas la part assez large au côté humain des Écritures, demeure cependant aussi justifiée, aussi nécessaire, aussi fructueuse pour les âmes qu'il y a cent ans.

J'ai regretté en plus d'une circonstance de voir l'auteur paraître présenter comme l'opinion catholique commune les exagérations d'écrivains sans formation scientifique, je dirais

volontiers sans jugement, et qui font plus de mal que de bien à la cause qu'ils prétendent servir. Réflexion faite, il m'a semblé qu'en leur faisant tant de place, l'auteur avait surtout cherché l'occasion de les stigmatiser ; ce n'est pas pour me déplaire. Mais, par contre, je me serais attendu à rencontrer sous sa plume, non certes des injures, mais des réserves plus marquées sur Renan et son œuvre, et sur les raisons de sa défection, sans parler de quelques autres rationalistes.

Enfin, si l'auteur ne formule aucune conclusion formelle, celle qui se dégage de son livre, c'est l'antagonisme irréductible entre la science biblique moderne et l'attitude imposée aux catholiques ; peut-être serait-il sage de réfléchir que nous sommes en pleine crise et de faire pressentir, si on ne veut y contribuer, une solution pacifique, puisqu'après tout il ne saurait y avoir de conflit insoluble entre deux formes de la vérité. Abbé A. Boudinhon.

Catholic World, n° d'août, p. 689-690.

Texte intégral :

But few books published in the last years will have so great an educative effect on priests and cultured laymen as this noteworthy volume, *La Question Biblique*. The Holy Scripture, as is well known, has become the rock against which every non-Catholic denomination is suffering shipwreck. While Catholics ever have an unfailing guide when the circumstances demand it, they may also investigate and study and advance in Biblical science. Many who have not sufficient knowledge to realize the importance of debated questions will sneer at all higher criticism and raise the ignorant cry of danger at the first publication of any advanced views. Better for them and for the church if they would keep silent. Higher criticism has its proper place, and many of its conclusions are almost irrefutably established, and upheld by our ablest Catholic scholars, such as Loisy, Lagrange, Clarke, Gigot, and Baron von Hügel. Their views are naturally questioned by the conservative spirits in

the church. Hence the Bible-question as we have it among ourselves and as it is stated by M. Houtin. His narrative is mainly that of an impartial reporter, but it is clear that he supports the more advanced views. His style is entertaining, and his treatment is often enhanced with an almost dramatic arrangement of details. We ought to know the state of the question, and have something more than a supply of shouting with which to confute the views with which we do not agree. The reader of this book will be put directly in touch with the minds of those biblical scholars and with the grave problems they discuss. Let us realize the importance of the question and respect those scholars who are trying to prove that the Catholic Church not only has been but actually is the champion of learning among men. We hope that our English Catholic literature will soon be enriched by a translation of M. Houtin's volume.

Cosmos, n° du 14 juin, p. 764.

Extrait :

L'exposé est suffisamment complet et nous a paru fidèle. L'auteur vise à être historien impartial : il y eût pleinement réussi si, à travers son livre, il n'eût laissé percer sa faveur évidente pour l'école progressiste, dans une foule de passages, d'intitulés (XII) ou d'expressions dont l'ironie, tantôt passablement mordante, tantôt simplement plaisante, s'en va aux partisans de l'école traditionnelle. Nul de ceux que la question biblique intéresse ne peut se dispenser de lire l'ouvrage de M. Houtin.

Divus Thomas, fasci. V.

Texte intégral :

Magnam controversiam excitabit *La Question biblique*, opus nuperrime editum Parisiis ab A. Houtin, in quo, licet, multâ qua cl. auctor pollet eruditione, synopsis historica ferme com-

pleta exhibeatur evolutionis quaestionis biblicae in Gallia ab initio ad exitum saeculi nunc elapsi, nonnulla tamen arguenda deprehenduntur.

Études, 5 août, pp. 403-404.

Fin du compte rendu:

Parmi les premiers articles de notre revue, après l'interruption forcée de 1880-1887, plusieurs sont consacrés à l'examen de la « position savante de l'Hexateuque », surtout dans la forme que lui ont donnée les Reuss, les Kuenen, les Wellhausen, qui trônent encore aux sommets de la « haute critique » ; et, si je ne puis parler de la valeur des arguments que j'ai opposés à cette « position savante », je puis affirmer au moins qu'il ne s'y rencontre pas un seul argument théologique [1].

Par cette rectification, d'ailleurs, je n'entends nullement désavouer ou blâmer les théologiens qui, dans les revues catholiques, ont fait valoir les raisons de la théologie à l'appui de l'origine mosaïque du Pentateuque. Ce genre de travaux, qui naturellement ne s'adresse qu'aux croyants, est assez justifié par les efforts qu'on fait, depuis quelques années, pour rallier les catholiques aux conclusions de la critique négative.

M. Houtin indique ces efforts avec une visible sympathie ; il ne semble même pas comprendre qu'ils puissent être combattus par d'autres que des esprits arriérés, rivés à une routine ignorante. Son admiration est sans réserve pour M. l'abbé Loisy, « qui est allé si loin dans les voies de la nouvelle exégèse » ; et il ne peut s'empêcher de laisser voir combien il a été peiné de ce que l'autorité ecclésiastique a fait pour contenir les hardiesses de l'ancien professeur de l'Institut catholique. Il a ressenti surtout le blâme infligé à l'article de « Firmin » (*Revue du clergé*, 15 octobre 1900). Or, dans cet article, on commençait par nous dire que la valeur historique du Penta-

[1] Voyez ci-dessus pages 251-252.

teuque est, par suite du progrès de l'histoire ancienne, réduite à « presque rien », et qu'en particulier « les premiers chapitres de la Genèse ne nous apprennent pas et ne veulent pas nous apprendre dans quelles circonstances l'homme et la religion firent leur entrée dans le monde » ; puis, l'auteur esquissait une nouvelle « construction » des origines et du développement de la révélation, où il n'est plus question de révélation surnaturelle proprement dite. C'est ce que M. Houtin appelle des « pages capitales, la clef de voûte sans doute d'une puissante œuvre apologétique [1] ». Si son appréciation, à ce sujet, et son regret de ce que pleine liberté ne soit pas laissée à une pareille apologétique, étaient partagés par tous les ecclésiastiques « savants », comme il lui plaît de l'insinuer, il serait décidément prouvé que certains ecclésiastiques ont grand besoin qu'on leur remémore les principes de la théologie et même un peu le catéchisme.

Pour finir, il résulte que le livre de M. Houtin n'est guère de nature à faire avancer la « question biblique ». Il est plus propre à égarer qu'à renseigner ceux qui ne la connaissent pas bien. Une vue à la fois plus complète et plus calme du mouvement apologétique, et surtout plus de compétence, en science biblique comme en théologie, sont nécessaires pour tirer du passé les leçons qu'il comporte.

La *Commission internationale des études bibliques*, que Léon XIII vient de créer, et à laquelle M. Houtin fait aussi allusion en finissant, sera mieux renseignée. Espérons d'elle, non la solution de toutes les difficultés ni la fin de toutes les controverses, que certains paraissent en attendre (ce résultat est hors de la portée des lumières humaines, et même, je l'ose dire, en dehors de la mission enseignante de l'Eglise), mais une direction qui rapproche les savants catholiques dans la poursuite d'un vrai progrès, en même temps qu'elle les maintiendra plus sûrement dans l'orthodoxie.

Joseph BRUCKER.

[1] Voy. p. 281.

Jurisprudence générale, 9e cahier.

Texte intégral :

La question biblique a été, au XIXe siècle, parmi les questions ardemment controversées, une de celles qui captivèrent le plus les esprits et donnèrent lieu entre les philosophes et les théologiens aux plus vives discussions. L'origine de l'homme et de la terre est-elle bien telle qu'on nous le raconte dans les livres saints? Et ces livres saints eux-mêmes, surtout le Pentateuque de Moïse, présentent-ils toujours le caractère d'authenticité désirable? C'est ce qu'ont mis en doute les savants modernes, et c'est ce qu'ont soutenu pendant tout un siècle l'apologétique et la tradition contre la critique rationaliste. On ne saurait dire encore aujourd'hui lequel de ces deux camps a triomphé, pour cette raison que les victoires et les défaites, de chaque côté, se sont un peu compensées. Ce n'est donc pas en la matière un jugement définitif, ni même l'exposé d'une conviction personnelle, que présente au public l'ouvrage de M. Albert Houtin. Son but a été tout autre. Il a pris soin, d'ailleurs, de le bien marquer, dès la première page, par ces mots de Léon XIII : « La première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir ; la seconde de ne pas craindre de dire vrai ; en outre que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie, ni d'animosité. » Ce programme a été celui de l'auteur, et nous ne saurions nous en plaindre, puisqu'il lui a fait écrire un livre impartial, capable d'être lu et admiré par tous, sans distinction d'opinions philosophiques ou religieuses. Ce n'est pas, dans un travail de ce genre, un faible mérite.

Il est très intéressant, dans l'ouvrage de M. Houtin, de suivre les transformations de la question sur les différents terrains où la porte une controverse incessante. La méthode d'attaque et de défense, de part et d'autre, changea aussi, pour faire face aux exigences de la discussion. L'Église dut descendre en quelque sorte dans l'arène, et emprunter les méthodes scientifiques qu'elle comptait retourner contre la science. A la vérité, elle combattit moins la science qu'elle n'essaya de la

rendre conforme et même de la faire servir à l'interprétation dogmatique. Et c'était pour elle, semble-t-il, la seule manière d'accepter le combat. Les décisions des conciles et de la cour de Rome ne pouvaient guère convaincre les opposants. Il fallait une méthode scientifique, des arguments solides et facilement contrôlables. L'accord, sur beaucoup de points, n'a pu se faire. La théologie ne pouvant abandonner certains principes qu'elle considère comme essentiels, c'est à la science de produire les preuves qui résoudront les problèmes engagés.

Pour ceux qu'intéressent les questions de philosophie et de critique, l'ouvrage de M. Houtin sera comme une synthèse de leurs lectures et de leurs travaux. Pour ceux même qui voudraient pousser plus loin une étude aussi attachante, l'auteur a joint à son livre un appendice bibliographique indiquant les ouvrages consultés et ceux qui peuvent être le plus utiles en la matière

Koelnische Volkszeitung (Litterarische Beilage), 28 août, p. 268.

Month (The), n° de mai, pp. 549-551.

Pilot (The), n° du 30 août.

Extraits :

Attention has been deservedly roused by the pronouncement at Vienna of Dr. Ehrhard on the need of a new Roman Church-policy for the new age. Aut Dr. Ehrhard was careful to avoid particulars, and though his tendencies could not be mistaken, the special changes on which he would insist were left in the dark. His pamphlet dealt in generalities. M. Houtin has given us what is really a more significant volume. Surveying as from without one hundred years of French Catholic apologetics, he writes on the whole these words, « Failure, concession, progress. » The matter which he takes in hand is the Bible, more distinctly the Old Testament, and in his bright, entertaining, native manner — almost a little too gay on oc-

casion — he tells us how the defenders of tradition have gradually fallen back, line after line, until they seem to be exchanging the method of Bossuet for the method of Loisy, accepting at last those « books of Prussian exegesis, » in all that relates to the human elements of Scripture, on which they once laid fierce anathema. « From scholastic to critic » might be the title of pages crammed with information, piquant yet objective, singularly clear in the negative conclusion or moral to which they point. M. Houtin is a priest from the diocese of Angers; but he comes to us simply as an historian. Except a few recent facts, among which not the least interesting was the late Scripture Conference in Paris[1], he has omitted nothing down to this present year of names, works, and theories bearing on his subject. It is as painful, an instructive story.

This time a hundred years ago, French Catholicism started on its career once more. The clergy have not since then boasted of many scholars; nay, as Mgr Bougaud lamented in 1878, « Christian apologetics during the last two centuries » have been « feeble and almost null. » Bergier was the Paley of France; but hardly anyone knew Bible text, and discussions on its meaning in the presence of modern arguments, geological or critical, were yet to come.....

After all, the father of modern criticism was a French Oratorian, Richard Simon; and, if the method ever is permitted, it will be on the lines drawn out by him. English readers have probably heard as much as they want concerning the documentary hypothesis of the Pentateuch, and have made up their minds on the subject. In France it is still a party question, associated with the fame of Bossuet, whom Mgr Duchesne smilingly termed the « gendarme of orthodoxy. » Mgr Duchesne opened the battle when professor at the Institute of Paris, but soon drew off to other fields, leaving his pupil, M. Loisy, to end the campaign. This learned, modest, and edifying scholar,

[1] J'ignore à quelle conférence ou à quel congrès peut se rapporter cette allusion.

whose character stands high above controversy, has been likened by friends and enemies to the Bishop of Worcester, and there is ground for the comparison. Other Biblical students, especially Père Lagrange, the Dominican who presides over the School of Archaeology at Jerusalem, are well known as pioneers on the new track. But M. Loisy, the innocent occasion of Mgr d'Hulst's troubles in Rome and Paris, himself dismissed from the Institute, and repeatedly stopped in the forward movement under his assumed names of « Isidor Després » and « Firmin » — M. Loisy has conquered a European reputation which is at once unique and touching. He does not strive nor cry; he submits to Papal Encyclicals and prohibition of his writings by Cardinal Richard; he holds neither benefice nor position in a Church that recognises his piety and and wonders at his erudition; he has with gentle decision and one touch of irony given up the task of an apologist. But he is no Achilles sulking in his tent; the investigations which afford to positive science its sure foundation are open to him, and he pursues them with same candour which prompted his earlier enquiries. There is no reason to suppose that he has modified in any essential degree the statement put forth in November, 1892, by him in his « Enseignement Biblique, » that critical science regards as acquired to it conclusions (we need not recite them here) analogous to those with which « Lux Mundi » has made us familiar. « No efforts, » said M. Loisy, « can make the theology of yesterday the science of to-day. » It was for defenders of the tradition to reconcile it in detail, since they affirmed that it could so be reconciled, with data furnished by accumulating evidence which was always open to inspection and subject to proof.

Conservatives are slow to undertake this duty in which they have had little practice. They appeal to authority, as the French love to do; but since the demand is for clear answers to definite problems, a course which would seem to array evidence on one side against prescription on the other, can be scarcely more than « provisional. » This word has forced its

way to the lips even of men who would gladly stand on the old paths, yet feel they are advancing in spite of themselves. M. l'abbé de Broglie entreated that a halt might be made, a plain dogmatic *non possumus* formulated, and the rest left to peaceful enquiry. His feeling was that concessions grudgingly allowed weaken authority, while they often arrive too late. M. Houtin draws another moral. Scripture criticism, he concludes, has become in France, as elsewhre, positive or « secular ». It is now a science, and therefore free from imposed systems; autonomous, and therefore no longer bound up with confessions of faith or schools of metaphysicians. The Archbishop of Albi calls for religious peace, and he hopes it will be attained by the general acceptance of scientific method.

K.

Polybilion, revue bibliographique universelle, n° d'octobre, pp. 329-332.

Fin du compte rendu :

L'esprit de la publication est aussi défectueux que le fond. On abuse de la méthode de déprécier des ouvrages recommandables, en relevant quelques erreurs ou singularités qui les déparent. La caractéristique de l'école « conservatrice » (p. 120) tourne à la caricature. Les chefs donnés à l'école « progressiste » n'étaient pas des « jeunes » et ils n'ont pas suivi M. Loisy. Pourquoi parler de la traduction des Evangiles par Lasserre, alors qu'on se tait sur les autres versions françaises, sinon pour le malin plaisir de critiquer la Congrégation de l'Index? D'ordinaire, le ton est frondeur. Est-ce faire l'éloge de M. Loisy que d'indiquer comment il a « tourné le sens de l'encyclique *Providentissimus* » (p. 271)? L'article de ce critique, condamné par l'archevêque de Paris, était-il vraiment « la clef de voûte d'une puissante œuvre apologétique » (p. 281)? L'acte du cardinal Richard mettait-il « trop en relief l'existence du conflit, conflit théorique entre la science et le catholicisme, conflit pratique des ecclésiastiques savants avec les gardiens de la doctrine traditionnelle » (p. 285)? La cinquième lettre de

l'archevêque d'Albi ne créait pas un nouveau « problème ecclésiastique. » Outre qu'on oppose ici deux personnages, ce prélat pouvait glorifier l'apologétique critique, reprendre « *quelques-unes* des thèses vulgarisées par l'abbé Loisy, » même la distinction des documents élohistes et jéhovistes, sans être en contradiction avec son collègue de Paris, interdisant la publication d'un article de M. Loisy, dont Mgr Mignot ne parlait pas, qu'il ne visait pas et dont il n'acceptait pas toute la teneur. On peut comprendre le progrès exégétique autrement que M. Loisy, et il faut espérer que la critique scripturaire ne se sécularisera pas entièrement en France. On revendique son autonomie, on sait cependant que le dogme catholique ne permet pas de la déclarer indépendante de l'inspiration et des interprétations authentiques du magistère de l'Eglise et du consentement unanime des Pères. Loin de nuire à la liberté de la critique, cette dépendance lui laisse tout son domaine propre; elle la met seulement en garde contre des erreurs toujours possibles à l'intelligence humaine et l'empêche d'avancer rien de contraire à l'analogie de la foi.

En résumé, le livre de M. Houtin n'est pas l'histoire complète et impartiale de la question biblique en France au XIXe siècle. C'est plutôt un manifeste d'école. Servira-t-il à l'école qu'il prône ? Sa tendance au dénigrement, son ton pamphlétaire, les réticences dont il est rempli, frapperont les esprits sages, qui sont les plus nombreux, et les éloigneront plus qu'il ne les rapprocheront d'un système d'exégèse compromis par un panégyriste malavisé. Chanoine E. MANGENOT.

Rassegna Nazionale, n° du 16 octobre, pp. 779-780.

Derniers mots :

Lavoro dotto sincero ed ortodosso, benchè troppo ardito in certi punti.

Revue biblique, n° d'octobre.

La *Revue biblique* a reproduit, en déclarant le faire sien, le

texte de l'article publié par M. l'abbé Boudinhon dans le *Canoniste contemporain* ; voyez ci-dessus, p. 340.

Revue catholique d'Alsace, numéros de juillet, pp. 537-544, et août, pp. 569-587 : analyse de l'ouvrage par M. l'abbé J. Leyder.

Revue chrétienne, n° du 1er août.

Texte intégral :

De longue date nous n'avions lu un travail d'un plus sérieux intérêt sur une question d'une telle importance. L'Église catholique, malgré l'infaillibilité papale, est obligée, *volens, nolens*, d'aborder le problème biblique que ne peut pas solutionner le pouvoir pontifical. Il y a là, en effet, une question de science historique qui résiste aux décrets, voire même aux encycliques. Autrefois, il était possible de laisser, dans une ombre défensive, ces discussions, aujourd'hui elles se produisent en pleine lumière. Les savants catholiques savent très bien, je parle de ceux qui cherchent, que le *Roma locuta est* n'est pas de mise en ce débat ; trop d'expériences leur en ont donné la preuve. C'est l'histoire des variations de la pensée catholique, aussi nombreuses que les variations des Eglises protestantes, qu'écrit, avec une grande sûreté de preuves, dans un esprit de liberté, sans étalage d'érudition et dans une forme très heureuse, l'auteur de ce livre. On se doute bien peu, au dehors, de la vivacité et de l'intransigeance des polémiques intérieures du catholicisme. Qui lira cette forte étude se convaincra à quel point la célèbre unité de l'Eglise n'est qu'un mot de façade. Ce que l'on retiendra de cet exposé remarquable, c'est que le catholicisme du xxe siècle est appelé à refaire tout le chemin parcouru par les Eglises de la Réforme du jour où elles ont mis la Bible à la place d'honneur, et l'on peut prédire qu'il aboutira aux résultats de la critique protestante. Les livres saints étudiés dans le catholicisme c'est, par la force des choses, le principe même de la Réforme qui y pénètre et il y pro-

duira toutes ses conséquences, la publication du livre de M. Houtin en est déjà une preuve et une preuve des plus décisives. Le P. Fontaine peut dès maintenant préparer un nouveau chapitre pour son livre *les Infiltrations protestantes*, s'il étudie *la question biblique chez les catholiques de France*[1].

Revue critique d'histoire et de littérature, 9 juin, pp. 455-460.

Extraits :

.... M. Houtin a raconté, avec autant de tact que de précision, les épreuves qu'une orthodoxie étroite et ignorante a infligées à notre savant collaborateur [M. Loisy]. Très sympathique à cet exégète instruit et diligent, M. H. ne cherche pourtant pas à dissimuler les reproches qu'on a pu lui adresser dans le camp libéral ; il a reproduit à ce sujet une page bien spirituelle, tirée d'un article anonyme de la *Contemporary Review* (Oct. 1892). La citation que fait M. H. (p. 182) constitue dans son ensemble, une critique à laquelle il semble bien souscrire, puisqu'il ne l'écarte pas. Il est curieux de constater que M. l'abbé Loisy, a fait à son tour des reproches analogues à la *Revue Biblique*, parlant, des « petits défauts » qui l'ont aidée à vivre dans son milieu et signalant sa « réserve un peu à gauche ». (cf. *Rev. Bibl.*, 1901, p. 631). D'où l'on peut conclure qu'en théologie, à moins d'avoir le goût du martyre ou celui du scandale, c'est toujours au voisin que l'on demande d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Cependant l'abbé Loisy et la *Revue biblique* doivent également être loués de leur réserve. D'abord c'est une qualité qui sied à des gens bien élevés ; ensuite l'influence salutaire et libératrice des écrits destinés au clergé est à ce prix ; enfin, il est peut-être utile de rappeler que la vérité, suivant le mot de Renan, est dans les nuances, et que la recherche des nuances, recommandée à l'historien et au

[1] Dans un ouvrage qu'il édita deux mois après ce compte rendu de la *Revue chrétienne*, le R. P. Fontaine a fait mention de ce livre et de son auteur : *Les infiltrations kantiennes et protestantes et le clergé français*, pp. XVII-XX, 418, 430 sqq., 473.

psychologue, ne peut être équitablement interdite à l'exégète ou au théologien..... Bien entendu M. H. raconte avec tous les développements nécessaires l'histoire de l'Encyclique *Providentissimus*, des controverses qui l'ont précédée et qui l'ont suivie. A vrai dire l'influence de ce document sur les études d'exégèse a été très faible ; les libéraux s'échappèrent par la tangente et leurs adversaires cherchèrent en vain pour les écraser, le passage décisif qui n'y est point. « Il devint promptement évident, écrit M. H. avec sa réserve toujours expressive, que si le Souverain Pontife, voulait que ses directions fussent suivies, il serait bientôt dans la nécessité de les affirmer de nouveau. » M. H. semble presque reprocher à l'abbé Loisy d'avoir « tourné le sens de l'Encyclique » p. 271. Mais ce sens est-il donc si évident ? Tout au plus peut-il être question d'une tendance. D'ailleurs M. H. ne nous dit point ce qu'il eût fallu faire en présence d'un document qui, pris à la lettre et servilement, tuerait la recherche scientifique, et qui interprété librement, mais sans *mala fides*, laisse les choses en l'état.....

L'ouvrage de M. Houtin est des plus estimables. Il est écrit avec une élégance soutenue, très exactement informé, d'une parfaite urbanité de ton, sans la moindre trace d'*odium theologicum*. C'est tout au plus si, de loin en loin, l'auteur se fâche, comme lorsqu'il dénonce (p. 210) les « colossales naïvetés » de l'abbé Meignan, qui fut, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le mauvais génie de l'exégèse catholique en France. Presque toujours, il se contente d'exposer et de rapprocher les faits, laissant au lecteur le soin de conclure, même lorsqu'il s'agit d'audacieux défis au bon sens et à la bonne foi. Ses idées personnelles ressortent plutôt de l'ensemble de son livre que des réflexions qu'il y a semées. Toutefois, en terminant, il a exprimé son opinion sans ambages en déclarant que la critique scripturaire était aujourd'hui sécularisée en France comme ailleurs, et qu'elle était devenue « positive ». Reste à savoir si la conception même d'une critique sécularisée, s'appliquant aux écrits sur lesquels repose l'édifice entier du christianisme, est compatible avec le principe d'autorité dont s'ins-

pire, depuis quinze siècles, l'Église romaine. La question est nettement posée ; il paraît certain que le XXe siècle y répondra.

SALOMON REINACH.

Revue de Paris, n° du 15 mai.

Revue de l'Histoire des Religions, n° de juillet-août, pp. 81-87.

Extraits :

Le livre (de M. Houtin) est tout le contraire d'un pamphlet. Mais, avec une modération dont nous ne pouvons que le louer, (car la passion vitupérative est le fléau de cet ordre d'écrits) il déroule à nos yeux toutes les péripéties de ce drame *intus Ecclesiam* et plusieurs sont extrêmement curieuses. Ce sera par la suite un des documents les plus instructifs auxquels devront avoir recours les historiens de la pensée religieuse dans la France du XIXe siècle.....

J'ajoute que ce serait méconnaître absolument les intentions de ces laborieux chercheurs (les critiques catholiques) que de les soupçonner de vouloir, comme on dit « démolir la Bible » et lui ôter la place du premier rang que l'Église lui assigne parmi les fondements de la foi chrétienne. Ils sont persuadés au contraire qu'en l'exposant au plein jour de l'histoire, qu'en lui appliquant les règles qui font loi quand on étudie tous les autres documents de l'antiquité, ils rehaussent la valeur religieuse de la Bible, et qu'ils éliminent une grande partie des difficultés qu'elle soulève du point de vue de la pensée moderne. Si nous osions résumer d'un seul mot ce qui les distingue des commentateurs d'autrefois, nous dirions — mais c'est notre opinion personnelle — que leurs travaux rentrent dans cette orientation de la science contemporaine qui fait que le principe de l'évolution ici comme partout, se substitue de plus en plus à celui des créations ou des apparitions se succédant d'une manière abrupte et sans lien organique. Reste à savoir laquelle des deux notions est au fond la plus religieuse.....

Si donc nous nous abstenons de nous prononcer ici sur le

fond du débat, nous ne saurions nous empêcher d'exprimer au nom de la science elle-même nos sincères sympathies pour ce groupe de prêtres qu'anime, malgré tant de difficultés de tout genre, l'ardent désir de mieux connaître, de plus savoir, de s'éclairer eux-mêmes, et d'éclairer les autres. Au-dessus de tout ce qui peut nous séparer d'eux, c'est là un terrain sur lequel tous les amants de la vérité se reconnaissent et se réunissent.

Albert Réville.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XLV, page 282, art. de M. M. J.

Revue du clergé français, n° du 1er novembre, pp. 500-505.

Extrait :

Aujourd'hui le conflit n'est plus entre la Bible et la géologie, mais bien entre la critique historique et la théologie. Il est grandement à souhaiter, que dans ce débat, plus fondamental encore, on profite de l'expérience acquise dans les précédentes controverses. Sans doute la critique, à ses débuts, représentée qu'elle était par des adversaires déclarés de la foi catholique, a pu exciter justement la défiance. Mais, ainsi que le remarque M. Houtin, elle s'est aujourd'hui en grande partie dégagée de ces patronages suspects. Pourquoi, dès lors, au lieu de ne la suivre que comme à contre-cœur sur son propre terrain, et de défendre contre elle des opinions que peut-être il faudra un jour abandonner, ne reconnaîtrait-on pas les droits de cette science nouvelle et les services qu'elle peut rendre pour une intelligence plus parfaite de la Bible; pourquoi n'essaierait-on pas de délimiter nettement le terrain sur lequel elle pourra s'exercer, sans empiéter sur le domaine de la théologie?

Cette solution si désirable des questions bibliques aujourd'hui pendantes par la reconnaissance et la sage délimitation des droits de la critique, nous pouvons l'attendre sans doute de la Commission internationale nommée il y a quelques mois

par Léon XIII pour l'étude des questions qui touchent à la Bible. Cet acte de haute sagesse, au commencement du siècle nouveau, permet d'envisager avec confiance l'avenir des études scripturaires dans l'Église catholique. De fait, le chemin parcouru au cours du XIXe siècle a été considérable, on peut s'en convaincre facilement en lisant le livre de M. Houtin ; au milieu des alternatives, des mouvements divers qui se sont produits, la marche en avant a été continue. Peut-être serait-on tenté parfois de trouver que l'Église a mis quelque lenteur à s'engager dans cette voie. Mais cette lenteur a toujours été dans les habitudes de l'Église, et l'on ne doit pas s'étonner que, pour donner droit de cité à des idées nouvelles, elle attende que ces idées aient fait leurs preuves et qu'elles aient trouvé la formule définitive qui manifeste leur accord avec la vraie tradition catholique. Cette prudente réserve de l'autorité suprême dans l'Église à l'égard des opinions nouvelles ne s'oppose pas du reste à la liberté des savants catholiques. On a rappelé dernièrement [1] cette parole si sage de Léon XIII : « Il ne faut pas empêcher les savants de travailler. Il faut leur laisser le loisir d'hésiter et même d'errer. La vérité religieuse ne peut qu'y gagner. L'Église arrive toujours à temps pour les remettre dans le droit chemin. » Abbé VENARD.

Revue historique, n° de juillet-août, pp. 364-367.

Texte intégral :

Parmi les livres parus dans ces derniers temps, un des plus dignes d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux évolutions de la pensée humaine est le livre de M. A. HOUTIN sur *la Question biblique*. Pour en bien apprécier toute la portée, il faudrait le rapprocher de beaucoup d'autres manifestations du mouvement intellectuel qui agite aujourd'hui le catholicisme, des ouvrages de l'abbé Duchesne, de ceux de François Lenor-

[1] Discours prononcé par le R. P. Baudrillart à l'inauguration du monument élevé dans l'église des Carmes à la mémoire de Mgr d'Hulst.

mant, de l'abbé Loisy (*Études bibliques*, etc.), de J. Hogan (*les Études du clergé*), de M. de Huegel (*la Méthode historique et son application à l'etude des documents de l'Hexateuque*), surtout du magistral ouvrage de M. Margival sur *Richard Simon et la critique biblique au XVII*e *siècle*. Il faudrait aussi reprendre les volumes de la *Revue Biblique*, de la *Revue du clergé français* et de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, les comptes rendus des congrès de Bourges, de Fribourg, de Munich et suivre les efforts qui sont faits par un groupe de savants, de philosophes et de littérateurs improvisés théologiens pour créer une philosophie catholique qui ferait frémir saint Thomas et pour mettre l'orthodoxie catholique sous la protection du positivisme et de l'évolutionnisme, d'Auguste Comte, de Darwin, de Claude Bernard et de Taine.

M. A. Houtin a circonscrit son étude à un point spécial, mais d'une importance capitale pour les catholiques croyants qui, tout en cherchant dans la Bible la règle de leur foi et l'aliment le plus substantiel de leur vie religieuse, n'abdiquent point toute critique et tout bon sens et prétendent être libres de juger en historiens un document historique et de déterminer les conditions matérielles et psychologiques dans lesquelles nous ont été transmis les livres du Canon, l'état des manuscrits, la valeur des traductions, la manière dont le Canon a été constitué. Qu'un laïque converti au Syllabus par Schopenhauer et Auguste Comte déclare que, dans la querelle entre Bossuet et Richard Simon, c'était Bossuet qui avait raison, c'est là un excès d'orthodoxie qu'un néophyte peut se permettre, mais que ni les élèves du P. Le Hir ni même les rédacteurs des *Études* de la Compagnie de Jésus ne se permettent plus aujourd'hui. Tous admettent que, depuis le xviie siècle, la question scripturaire a complètement changé de face et qu'il faut faire des « concessions » précisément sur le terrain où Richard Simon a posé des principes qu'on ne peut rejeter qu'en niant aux lecteurs de la Bible tout droit d'examen. Or, que l'Église impose ses formules dogmatiques, *ne varietur*, cela se conçoit. Elles s'appliquent à un domaine extra scientifique, et il est

très aisé dans ce domaine métaphysique de raisonner ou de déraisonner à sa guise, tout en acceptant docilement les formules. N'avons-nous pas vu un professeur de Faculté, qui dit avoir la foi du charbonnier, prétendre que la Trinité n'est pas autre chose que le fini, l'infini et leur rapport? Mais le domaine scripturaire est mieux défini. Nous y trouvons des faits historiques qui nous sont transmis dans les conditions ordinaires de la tradition historique, des textes dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous sous sa forme primitive, dans des conditions absolues d'authenticité. Est-il possible de les soustraire à l'examen et à la discussion? On pouvait espérer que la définition du dogme de l'infaillibilité aurait cet heureux résultat de laisser aux catholiques une très grande liberté dans ces questions de critique de textes. La présence à la tête de l'Église d'une autorité vivante et d'un guide infaillible accepté de tous rend inoffensives même les hardiesses en cette matière. Il est troublant pour un luthérien de voir Luther appeler l'épître de Jacques une épître de paille. Qu'est-ce que cela peut faire à celui qui peut recevoir les ordres de Dieu même de la bouche de son vicaire, que le récit du déluge soit une légende et que saint Paul ait écrit quatre, treize ou quatorze épîtres? Qu'est-ce que cela peut faire aux catholiques, pour qui tous les écrits des Pères des deux premiers siècles ont une valeur à peu près égale à celle des livres canoniques et qui savent très bien que jusqu'à la fin du IIe siècle l'épître de Clément de Rome ou le Pasteur d'Hermas avaient plus d'autorité dans l'Église que l'Épître aux Hébreux ou l'Apocalypse? Malheureusement, le concile de Trente a émis sur la valeur du témoignage des Écritures et sur l'autorité du texte de la Vulgate des définitions que le Saint-Siège se croit obligé de maintenir bien qu'elles aient été rédigées à une époque où la critique biblique était dans l'enfance. Aussi les partisans de l'intangibilité de ces définitions le prennent-ils de très haut avec ceux des membres du clergé qui ne veulent pas confondre la critique des textes avec la théologie. Si le clergé catholique du XIXe siècle n'a pris aucune part sérieuse, jusqu'aux travaux de M. Loisy, aux tra-

vaux de critique biblique, c'est moins par ignorance que par une fausse conception de l'inspiration plénière des Écritures. La plupart de ses membres étaient à un point de vue beaucoup plus arriéré que celui des Pères, que celui de Cajetan, aussi arriéré que celui de M. Gaussen et des théologiens anglicans les plus étroits. Il faut lire dans M. Houtin l'incroyable histoire, comique et navrante à la fois, des débats qui se sont produits sur la question de la création du monde d'après la Genèse, sur le déluge, sur l'attribution du Pentateuque à Moïse, sur le fameux verset de I Jean, V, 7, relatif aux trois témoins, verset dont l'abbé Martin a démontré jusqu'à l'évidence le caractère apocryphe. Malgré les efforts des traditionalistes, il a bien fallu, devant les exigences impérieuses de la science, aller de concession en concession, admettre des interprétations toutes rationalistes sur les phases de la création, sur l'antiquité de l'homme, sur la chronologie biblique. Les jésuites eux-mêmes pratiquent le concessionisme. Sans doute ils ont arraché au pape l'encyclique *Providentissimus*, qui prétendait remettre en vigueur les définitions de Trente, mais elle a été battue en brèche dès son apparition par ceux-mêmes qui prétendaient la défendre, si bien que Léon XIII a finalement créé en décembre 1901 une commission internationale chargée de résoudre la question de la critique biblique. Espérons que cette conférence théologico-scientifique aura plus d'efficacité que celle de la paix à la Haye. Il serait grand temps que la papauté permît aux savants catholiques d'étudier la Bible en savants en même temps qu'en chrétiens, sans être exposés aux censures, aux anathèmes et à des soumissions sans dignité ni sincérité. Le Saint-Siège n'ose plus excommunier personne nominalement ; il laisse passer en silence de véritables hérésies doctrinales et de véritables révoltes ; mais il prétend interdire l'examen des faits historiques et affirmer l'authenticité de textes controversés, tout en laissant dire que le mot authenticité peut être pris au sens théologique et non critique. On se trouve ainsi dans la situation la plus fausse, la plus contraire au progrès des études sacrées et à la dignité de l'Église. Il est ridicule de voir enseigner la

légende du déluge universel aux enfants des écoles primaires, réduire cette légende à un déluge partiel par les écoles secondaires, la supprimer tout à fait dans l'enseignement supérieur, si bien qu'un catholique fervent comme M. de Lapparent n'en dit rien dans son *Traité de géologie*. M. Houtin a fait de ces débats le récit le plus attachant et le plus clair, dans un esprit de haute impartialité. Il pense avec raison rendre service à l'Église catholique en réclamant pour elle sur ce terrain de la critique la liberté dont jouissent toutes les Églises (sauf les Grecs orthodoxes, qui sont encore à cet égard dans la pleine barbarie du moyen âge). Mgr Mignot, dans son discours sur la *Méthode de la théologie*, Mgr Le Camus, l'évêque de la Rochelle, dans sa belle instruction sur les Études pour son grand séminaire, ont défendu comme lui la cause de la science et du bon sens et réclamé pour les catholiques le droit et le devoir de contribuer au progrès des études bibliques, au lieu d'épuiser leurs forces dans des querelles et des interprétations puériles.

G. Monod.

Revue internationale de théologie, juillet-septembre, p. 582-585.

Fin du compte rendu :

Ce qui rend la lecture de cet ouvrage extrêmement intéressante, c'est aussi la sincérité de l'auteur. Membre de l'Église romaine, obligé par conséquent d'être soumis aux directions pontificales (disons jésuitiques, pour nous tenir sur le terrain de l'histoire), il ne peut pas tout dire ; on ne le comprend que trop. Mais du moins va-t-il aussi loin qu'il peut. Il appartient à l'école critique de MM. Duchesne et Loisy, et il ne s'en cache pas ; il relate en historien, avec une patience très contenue (et que j'admirerais si je croyais que c'est de la vertu bien placée), les obstacles qu'on suscite à la recherche scientifique de la vérité ; il essaie d'en triompher, ou du moins il fera, dans ce but, tout ce qu'il croira permis. Les chercheurs non moins loyaux que lui ne peuvent que lui être sympathiques.

Un de ses arguments ou plutôt de ses espoirs est celui-ci :

puisque Rome a consenti, en 1835, à retirer de l'Index les œuvres coperniciennes, puisqu'elle a fait cette concession à l'astronomie manifestement victorieuse, puisqu'elle a toléré le système des jours-périodes après l'avoir combattu, elle peut donc faire encore d'autres concessions sur la chronologie biblique, sur la critique historique et littéraire, etc. (p. 63). Plus les savants démontreront la vérité et feront triompher la science, plus Rome sera dans la nécessité de se soumettre dans l'avenir comme par le passé. Continuons donc à faire de la science quand même ! Et pour se couvrir, M. Houtin écrit en tête de son volume, comme un drapeau, ce mot de Léon XIII : « La première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir ; la seconde de ne pas craindre de dire vrai ; en outre, que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie ni d'animosité ».

Ce serait parfait si Léon XIII, qui parle si bien, agissait de même, et s'il ne reprenait pas de la main droite ce qu'il a donné de la main gauche. A quoi sert sa belle déclaration théorique, quand on sait que, de fait, le 15 janvier 1897, il a maintenu, malgré la démonstration du contraire, et imposé de son chef la prétendue authenticité du fameux texte des « trois témoins » (p. 238) ? A quoi bon sa belle déclaration théorique, quand on sait, que, de fait, dans son encyclique du 8 septembre 1899, il a condamné la critique scientifique comme une « étrange et périlleuse tactique » (p. 273) ? De même, à quoi bon les superbes paroles de M. l'archevêque Mignot, dont M. Houtin a fait l'oméga de son livre, paroles pleines d'élan pour la recherche de la science, à quoi bon, dis-je, quand on sait que le dernier mot de l'archevêque est la soumission à Rome et à l'Index ? Ce n'est plus de la méthode théologique, scientifique, c'est du bâillonnement et du coupe-gorge.

Je loue, certes, la sincérité, mais je blâme le défaut de logique. Bref, les deux écoles, la traditionniste et la criticiste, étant l'une et l'autre romaines, veulent, avant tout ou après tout, sauver la papauté romaine. Or, l'une et l'autre, loin de la sauver, la perdront : la première, par les erreurs qui sont

sa vie et qui, démasquées, deviendront sa mort ; la seconde, par les vérités qu'elle proclamera et qui saperont par la base les légendes romaines, la fausse exégèse romaine, en un mot, le système romain, qui est erreur et mensonge. Pour nous, catholiques de l'ancienne Église [1], nous ne pouvons qu'applaudir aux *résultats inévitables* de l'une et de l'autre école, tout en répudiant énergiquement les procédés de la première et respectueusement les timidités de la seconde.

E. MICHAUD.

Studi religiosi, n° de mai-juin, p. 275.

Texte intégral :

Il libro che ha destato molto rumore, contiene pochi apprezzamenti e molti fatti sempre interessanti, spesso classici, sciorinati in quel bonario stile di satira, che è proprietà esclusiva dei francesi. Non è solamente un pruno nell'occhio della scuola *conservatrice*, è un fascio di spine che accieca e graffia crudelmente tutta la faccia e se si sia o no trasmodato non tocca a noi giudicarne, ma è certo che i feriti strilleranno come aquile. Rimprovereranno probabilmente all'Autore mancanza di prudenza e di riguardo, ma raramente e forse mai potranno contestare l'esattezza del racconto. Le ultime parole del libro ne dichiarano lo scopo : sono estratte dal *Discorso sul metodo della Teologia* di Mons. Mignot, Arcivescovo d'Albi.

Theologische Literaturzeitung, numéro du 2 août, p. 443.

Commencement du compte rendu :

Eine höchst interessante, durch meisterhafte Beherrschung des Gegenstandes, lichtvolle Gruppirung des Stoffes und formvollendete Darstellung gleich ausgezeichnete Schrift. Der aus der katholischen Kirche hervorgegangene, aber dem Zwange

[1] La *Revue internationale de théologie* est l'organe des « anciens-catholiques » qui se sont séparés de l'Église romaine à la suite de la définition de l'infaillibilité du pape.

römischer Bevormundung entwachsene Verfasser, der mit den katholischen Zuständen, der geistigen Arbeit und der einschlägigen Literatur vollkommen vertraut ist, lässt uns einen tiefen und umfassenden Blick in den Entwickelungsgang des in der katholischen Kirche Frankreichs gepflegten Schriftstudiums thun. Seine überall aus den ersten Quellen schöpfende, mit zahlreichen und oft sehr langen Auszügen aus wichtigen Urkunden ausgestattete Erzählung schreitet in vornehmer Ruhe fort und trägt auf allen Seiten den Stempel echt historischen Sinnes und unbestechlicher Wahrheitsliebe. Die in einem bibliographischen Nachtrag (S. 281-318) aufgezählten, oft mit einigen Zügen kurz und bündig charakterisirten 235 Schriften, theils grössere Werke, theils einzelne Aussätze und Abhandlungen, die der Verf. in seinem Buche sorgfältig verwerthet hat, legen von der Belesenheit und Gewissenhaftigkeit des gründlichen und allenthalben Umschau haltenden Forschers ein glänzendes Zeugniss ab. Den Lesern des evangelischen Deutschlands muss diese Einführung in eine uns fern liegende und schwer zugängliche Literatur, diese Enthüllungen über den Betrieb der Bibelwissenschaften im Nachbarlande doppelt willkommen fein. Es ist kein erfreuliches Bild, das der Verf. in seiner so reichlich dokumentirten Schrift entwirft, aber wie interessant, wie charakteristisch zur Schilderung des inneren Wesens und der auch bei uns hervortretenden Eigenthümlichkeiten der römischen Kirche ! Es ist der Kampf aller freieren um das Verständniss des Schriftwortes oft schüchtern genug sich bemühenden Regungen mit dem unbeugsamen, bald brutal und inquisitorisch auftretenden, bald mit subtilen Insinuationen und Verdächtigungen operirenden Geiste des auf die Tradition sich zurückziehenden und in ihrem Namen sprechenden Romanismus. Mit einer auch den Laien fesselnden Anschaulichkeit hat der Verf. die verschiedenen Etappen dieser scheinbar oft neu und verheissungsvoll ansetzenden, aber mit tragischer Eintönigkeit zu demselben Ergebnisse immer wieder gelangenden Geschichte erzählt, indem er die in verschiedenen Kreisen umstrittenen Probleme, oder die hervorragenden Persönlich-

keiten sowohl der Kirche als des gegnerischen Lagers vorführt..... P. Lobstein.

Université catholique, numéro du 15 juin, p. 312.

Extrait :

Il n'était pas facile d'évoluer au milieu du conflit des opinions et surtout de faire à chacun avec impartialité la part qui lui revient. M. Houtin s'est acquitté assez heureusement de sa tâche. Quelques-uns trouveront peut-être qu'il penche un peu trop du côté des progressistes : mais comme des autres il a parlé suffisamment et en termes convenables, personne n'a vraiment le droit de se plaindre.

M. Houtin est très bien au courant des questions, et comme d'ailleurs il se contente de répéter les opinions des auteurs, nous n'avons pas d'observations à lui adresser. Ses dernières pages sont assez mélancoliques, car il constate que le progressisme biblique est réduit au silence en apologétique, et que les résultats de la critique à la fin du siècle ne sont à peu près connus que dans la partie du clergé la plus instruite.

Abbé E. Jacquier.

Vérité française (La), numéro du 7 avril.

Extraits :

Ce livre, tout à la louange de M. l'abbé Loisy et de son école, est assurément l'un des plus mauvais dont la littérature ecclésiastique ait été gratifiée depuis fort longtemps.... Avec les œuvres d'Harnack, dont M. l'abbé Félix Klein annonçait récemment une traduction française, on voit que nous ne sommes pas encore au bout des controverses bibliques.

Abbé Ch. Maignen.

Au moment où s'imprime la dernière feuille de ce livre, L'UNIVERS *et* LA VÉRITÉ FRANÇAISE *(7 novembre) publient la lettre suivante du Souverain Pontife. Elle clôt les débats du XIXe siècle.*

Voici la traduction donnée par LA VÉRITÉ FRANÇAISE :

LETTRE APOSTOLIQUE DE S. S. LÉON XIII

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

Instituant une commission pour le développement des études SUR L'ÉCRITURE SAINTE

LÉON XIII

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

Nous souvenant de la vigilance et du zèle[1] avec lesquels Nous devons, en raison de notre charge, bien avant tous les autres, conserver et abriter le dépôt de la foi, Nous avons publié en 1893 Notre lettre encyclique *Providentissimus Deus,* dans laquelle nous traitâmes à fond diverses questions relatives aux études sur l'Écriture Sainte.

La haute importance et l'utilité du sujet demandaient en effet, que Nous Nous appliquassions, autant qu'il était en Notre pouvoir, à apporter une règle à ces études, surtout lorsque l'érudition moderne, toujours en progrès, ouvre incessamment la voie et la porte à des questions nouvelles et souvent même téméraires. C'est pourquoi Nous avons indiqué à l'universalité des catholiques et à ceux surtout qui appartiennent au clergé, ce que devait être le rôle de chacun, selon ses facultés en cette matière, et Nous avons recherché soigneusement par quelle méthode et selon quelle direction, appropriées au temps, ces études devaient être poursuivies. Et Nos enseignements à ce sujet n'ont pas été vains. Il Nous est même doux de rappeler les témoignages d'adhésion que se sont empressés de Nous

[1] La lettre commence par les mots *Vigilantiae studiique memores.*

donner, à la suite, un grand nombre d'évêques et autres personnages éminents en savoir, louant l'opportunité et la sagesse de Nos prescriptions et se déclarant prêts à s'y conformer entièrement. Et il ne Nous est pas moins agréable de nous rappeler ce que les catholiques ont fait depuis à cet égard, avec un redoublement de zèle pour ces études. Nous voyons néanmoins persister et même s'aggraver les raisons pour lesquelles Nous avons cru bon de publier Notre Lettre. Il est donc nécessaire d'insister davantage sur les règles que Nous avons données, et Nous voulons de plus en plus y intéresser le zèle de Nos vénérables frères les évêques.

Mais, pour que le résultat réponde plus facilement et plus pleinement à Notre intention, Nous avons décidé de donner un nouvel auxiliaire à Notre autorité. Et, en effet, comme au milieu du développement si considérable des sciences et en présence des formes si multiples de l'erreur, il est devenu aujourd'hui impossible à chacun des exégètes en particulier d'interpréter et de défendre, convenablement, les Livres Saints, il importe que leurs études communes soient aidées et réglées sous les auspices et la direction du Siège apostolique. Et Nous croyons pouvoir atteindre sûrement ce but, en usant pour les études bibliques du même moyen dont Nous nous sommes déjà servi pour promouvoir les autres. Pour ces motifs, il nous plaît d'instituer un conseil ou, comme l'on dit, une Commission d'hommes autorisés, dont la mission sera d'apporter tous leurs soins et toute leur application à ce que les divines Écritures reçoivent sur certains points, parmi nous, l'interprétation plus critique que Notre temps réclame et soient néanmoins préservées, non seulement de tout souffle d'erreurs mais même de toute témérité d'opinions. Il convient que le siège de cette commission soit à Rome, sous les yeux même du Souverain Pontife, afin que de cette même ville, qui est la maîtresse et la gardienne de la science chrétienne, découle aussi dans le corps entier de la République chrétienne l'interprétation sainte et pure de cette doctrine si nécessaire. Quant aux membres de cette commission, pour qu'ils s'acquittent amplement de la charge grave

entre toutes et des plus honorables qui leur incombe, ils devront prendre pour règle de leur zèle les points suivants.

Premièrement, qu'il aient soin de se tenir au courant des recherches effectuées dans cet ordre d'études, ne négligeant rien, pour leur objet, de ce que l'ingéniosité des modernes a pu découvrir de nouveau; bien plus, qu'ils s'appliquent, si un jour apporte quelque chose d'utile pour l'exégèse biblique à se l'approprier sans retard et le faire passer par leurs écrits dans l'usage commun. Dans ce but, ils devront cultiver activement la philologie et les sciences qui en dépendent et à les faire progresser pour leur part. Puisque c'est de là qu'est partie l'attaque contre les Saintes Écritures, c'est là aussi que nous devons chercher les armes pour les défendre, afin que la lutte ne soit pas inégale entre la vérité et l'erreur. Pareillement, il faut avoir soin que l'étude des vieilles langues orientales et la connaissance des vieux manuscrits ne soient pas moins en honneur chez nous que chez nos adversaires; car ces deux ordres d'études ont une grande utilité.

Ensuite, que les membres de la Commission apportent tous leurs efforts et tout leur zèle à conserver intacte l'autorité des divines Écritures. Et ce à quoi ils doivent surtout s'appliquer, c'est à ne pas laisser prévaloir parmi les catholiques l'opinion et la méthode, tout à fait répréhensibles, qui consistent à attribuer trop d'importance à la critique hétérodoxe, comme si l'intelligence propre de l'Écriture devait être cherchée d'abord dans l'appareil de l'érudition externe.

Aucun catholique, en effet, ne peut mettre en doute ce que Nous avons rappelé ailleurs avec plus de développement : Dieu n'a pas livré les Écritures au jugement privé des savants mais il en a confié l'interprétation au magistère de l'Eglise ; « dans les choses de la foi et des mœurs, qui se rattachent à la constitution de la doctrine chrétienne, on doit tenir pour le vrai sens de l'Écriture Sainte celui qu'a tenu et que tient Notre sainte Mère l'Église, dont c'est la charge de juger du vrai sens et de l'interprétation des Saintes Écritures ; et, par suite, il

n'est permis à personne d'interpréter l'Écriture Sainte contre ce sens ou même contre le sentiment unanime des Pères[1] ». Telle est la nature des Livres divins, que, pour dissiper cette religieuse obscurité qui les enveloppe, les lois de l'herméneutique ne suffisent pas, en fin de compte, mais il faut que l'Église soit la conductrice et l'initiatrice donnée de Dieu ; enfin le sens légitime de la divine Écriture ne peut être trouvé nulle part en dehors de l'Église et il ne peut pas être fourni par ceux qui ont répudié le magistère et l'autorité de cette même Église.

Ceux donc qui feront partie de la commission devront veiller avec le plus grand soin à ce que l'observation de ces principes soit chaque jour plus attentive, et à ce que les hommes, si par hasard il s'en trouve, qui prisent à l'excès les hérétiques soient amenés par la persuasion à respecter plus entièrement et à écouter l'Église comme l'autorité véritable. Bien que l'usage s'accrédite, chez l'exégète catholique, de chercher quelque secours, surtout en matière critique, auprès des auteurs dissidents, il y faut cependant de la prudence et de la discrétion. Que les catholiques étudient, à Notre pleine approbation, la science de la critique, attendu qu'elle est fort utile pour saisir à fond la pensée des écrivains sacrés ; que même ils étendent cette faculté, sans Notre opposition, en utilisant en cas de besoin le secours des hérétiques. Qu'ils veillent cependant à ne pas contracter par cette méthode la témérité dans le jugement : c'est dans ce travers en effet que tombe souvent cet artifice de la critique dite supérieure : et Nous-même Nous avons plus d'une fois dénoncé cette dangereuse témérité.

En troisième lieu, pour ce qui concerne la partie de ces études ayant spécialement pour but l'exposition des Écritures, comme cela importe grandement à l'utilité des fidèles, la commission devra prendre certaines précautions spéciales.

Ainsi, quant aux témoignages dont le sens a été authentiquement fixé, soit par les auteurs sacrés, soit par l'Église, on doit se convaincre, à peine est-il besoin de le dire, que, seule, peut

[1] Conc. Vatic., sess. III. cap. II. *De revel.*

être approuvée l'interprétation conforme aux règles de la saine herméneutique.

Il y a, par ailleurs, nombre de points sur lesquels l'Église n'ayant encore aucun enseignement certain et défini, il est loisible aux docteurs privés de suivre et de défendre l'avis que chacun d'eux croira pouvoir adopter; mais il reste entendu que, même en ces cas, il faut garder comme règle l'analogie avec la foi et la doctrine catholique.

En outre. dans cette occurrence, il faut veiller soigneusement à ce qu'une ardeur trop violente dans la discussion ne dépasse pas les bornes de la charité mutuelle; il faut veiller non moins à ce que, dans le cours de la dispute, les vérités révélées et les traditions divines ne paraissent jamais venir en discussion. Car si l'on ne commence par s'accorder sur le ferme maintien des principes, il ne sera point permis d'attendre grand progrès en cette matière, des multiples études d'un grand nombre.

Aussi la commission doit-elle considérer comme un de ses devoirs, par souci du convenable et de la dignité, de régler entre les docteurs catholiques les questions principales et d'apporter à les résoudre, tantôt la lumière de son jugement, tantôt le poids de son autorité. Il en sortira, de plus, l'avantage que l'opportunité s'offrira ainsi au Siège apostolique de déclarer ce qui doit être professé inviolablement par les catholiques, ce qui doit être réservé à une investigation plus profonde et ce qui doit être laissé à l'opinion de chacun.

Par ces lettres Nous instituons donc dans cette Ville Illustre un conseil ou commission qui s'appliquera, selon le bien, à conserver la vérité chrétienne en promouvant les études sur l'Écriture Sainte conformément aux règles établies plus haut.

Ce conseil, Nous voulons qu'il soit composé de quelques-uns des cardinaux de la Sainte Église Romaine choisis par Notre autorité. Nous avons la pensée de leur adjoindre en communion d'études et de travaux, avec l'office et le nom de consulteurs, comme c'est la coutume dans les Sacrées Congrégations romaines, quelques hommes illustres pris dans les diverses

nations, et qui se recommandent par la science sacrée, spécialement par la science biblique.

Il appartiendra à la commission de procurer la défense et l'accroissement des études dont il s'agit, soit par des réunions fixes, soit par des écrits paraissant périodiquement ou selon les besoins et, si on leur demande une solution, en répondant à ceux qui les consultent, bref, de toutes manières.

Nous voulons en outre que rapport soit fait au Souverain Pontife de toutes les choses qui auront été examinées en commun et que ce rapport soit fait par celui à qui le Pontife en aura donné l'ordre, d'après les actes de la commission.

Et, pour faciliter ces travaux communs, Nous y affectons une partie déterminée de Notre Bibliothèque Vaticane, où Nous aurons bientôt soin de faire installer un choix copieux de manuscrits et imprimés, de toute époque, concernant les choses bibliques afin qu'ils soient plus facilement à la disposition des membres de la commission.

A ce dessein, et pour l'établissement comme pour l'ornement de ces locaux, il est souverainement désirable que les catholiques fortunés Nous viennent en aide, fût-ce par l'envoi de livres utiles, et qu'ainsi, d'une façon très opportune, ils veuillent rendre service à Dieu, l'auteur des Écritures, et à l'Église.

Au surplus, Nous avons confiance que la Bonté Divine favorisera abondamment cette entreprise, faite en vue de l'intégrité de la foi et du salut éternel des âmes ; Nous avons confiance que, par sa grâce, les catholiques, appliqués aux Lettres sacrées, répondront, en pleine soumission, aux prescriptions du Siège apostolique.

Et ce qu'en cette affaire il Nous a paru bon d'établir et de décréter, Nous voulons et Ordonnons que ce soit ratifié, confirmé et maintenu tel que nous l'avons établi et décrété : nonobstant toute opposition contraire.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le XXX octobre de l'année MDCCCCII, de Notre Pontificat la vingt-cinquième. A. Card. Macchi.

ERRATA

	au lieu de	lire
Faux-titre	Anvers	Angers.
P. 320, l. 8	in-8° pp.	in-8°, 96 pp.
P. 322, l. 32	production	reproduction.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

